



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



FI-10

Monsieur Deu de Perthes, Directeur des
Fermes Générales,

1 Janv. 1784.

M.

à Amiens.

Zugy b

BIBLIOTHÈQUE

"Les Femmes"

S J

60 - CHANTILLY

MERCURE DE FRANCE

DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

C O N T E N A N T

Le Journal Politique des principaux événemens de toutes les Cours; les Pièces fugitives nouvelles en vers & en prose; l'Annonce & l'Analyse des Ouvrages nouveaux; les Inventions & Découvertes dans les Sciences & les Arts; les Spectacles, les Causes célèbres; les Académies de Paris & des Provinces; la Notice des Édits, Arrêts; les Avis particuliers, &c. &c.

SAMEDI 6 NOVEMBRE 1784



A P A R I S,

Chez PANCKOUCKE, Hôtel de Thou
rue des Poitevins.

Avec Approbation & Brevet du Roi.

T A B L E

Du mois d'Octobre 1784.

P I È C E S FUGITIVES.		Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon ,	80
Epître aux Femmes ,	3	Nouveau Théâtre Allemand ,	104
L'Heureuse Dérivance, Conte,	6	Les Hochers Moraux ,	115
A mon Pêcher ,	49	L'Automate des Animaux ,	119
Les Crimes & les Châtimens ,	52	La Promenade de Province ,	124
Fable ,	53	Discours qui a obtenu l'Accessit au jugement de l'Académie de Besançon ,	150
Portrait d'Aglæ ,	97	Le Criminel sans le savoir ,	167
L'Ombre de M. de Gébélis ,	99	Le Siècle des Bailons ,	170
Invitation de la Loge des Neuf Sœurs ;	ib.	Sermons de M. Hugh Blair ,	172
Envoi d'Hurluberlu ,	145	Œuvres de M. le Marquis de Pompignan ,	200
Vers à M. le Comte de la Touraille ,	146	V A R I É T É S.	
Couplet ,	147	Réponse de l'Auteur du Poème des Danaïdes ,	86
L'Anatomiste Dupé, Conte	193	Lettre aux Rédacteurs du Mercure ,	132
A M. le Comte d'Ocls ,	194	Lettre sur la Vestale de Legros .	185
Couplet à Mine la Comtesse de C*** ,	ibid.	Lettre au Rédacteur du Mercure ,	219
A Mme la Comtesse Des ***	195	S P E C T A C L E S.	
Essai de Traduction d'un Dissertique latin ,	ibid.	Académie Roy. de Musiq.	39 ,
Pour le Buste de Mlle Sophie Arnould ,	126	Comédie Française ,	174
Charades , Enigmes & Logogryphes , 23 , 59 , 101 , 148 ,	71	Comédie Italienne ,	178 , 227
		Annonces & Notices ,	41 92 , 139 , 187 , 234
NOUVELLES LITTÉRAIRES.			
Les Druides , Tragédie ,	25		
Histoire de Provence ,	61		
De la Tragédie , pour servir de suite aux Lettres de Voltaire ,	71		

A Paris, de l'Imprimerie de M. LAMBERT.
rue de la Harpe , près S. Côme.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 6 NOVEMBRE 1784.

PIÈCES FUGITIVES. EN VERS ET EN PROSE.

LE VER LUISANT ET LE ROITELET,
Fable.

UN Ver luisant , très-orgueilleux ,
Disoit , des astres radieux ,
Je suis & l'égal & le frère ;
Pourquoi rampé - je sur la terre ?
Je devrois habiter les cieux.
Un Roitelet du voisinage
Entend ce risible langage ,
Quitte son petit hermitage ,
Et va droit à l'être brillant :
Vile & stupide créature ,
Lui dit-il en le becquetant ,
Ignore-tu que ta parure

A ij

M E R C U R E

N'est qu'un méprisable clinquant
 Que le grand jour fait disparaître ?
 J'apprends trop tard à me connoître,
 Répond l'Insecte en gémissant :
 Hélas ! au bout de ma carrière
 Je ne suis que trop convaincu
 Que sans cette foible lumière
 Tu ne m'aurois pas apperçu.
 L'obscurité convient au Sage,
 Elle plaît aux gens éclairés.
 Demi-Savans, habits dorés,
 Cet apologue est votre image.

(Par M. Crommelin de Guise.)

*ÉPITAPHE de Madame LOBREAU ,
 Ancienne Directrice de Spectacles de Lyon,
 morte le 26 Août 1784.*

Ci-gît, dont les vertus honorèrent Thalie,
 Qui, pour plaire au Public, sut ne rien négliger ;
 Et de tous les plaisirs qu'on perd avec la vie,
 Ne regretta que celui d'obliger.

(Par M. M*** de Saint-Aubin.)

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Mercury*; celui de l'Énigme est *Flambeau*; celui du Logogryphe est *Papier*, où l'on trouve *Pape*, *épi*, *repi*, *tâpe*, *pipe*, *pie*, *Priape*, *apir*, & la note *ré*.

C H A R A D E.

SI vous m'enlevez mon premier,
De mon tout je suis le contraire;
Et mon premier est toujours nécessaire
A tel qui veut bien faire mon dernier.
(*Par M. R....., fils aîné, Abonné.*)

É N I G M E.

ON voit en l'air une maison
Qui peut passer pour labyrinthe,
Où ceux qui cheminent sans crainte
Sont arrêtés en trahison.
C'est une fatale prison,
Un lieu de gêne & de contrainte,
Où leur pauvre vie est éteinte
Par un monstre plein de poison.
Sa malice est ingénieuse,

Et de Vulcain la main fameuse
 Dresse des pièges moins subtils;
 Son art de bâtir est extrême,
 Et sa matière & ses outils
 Se rencontrent tous en lui-même.

(*Par M. l'Abbé le Dru, Prieur à Provins.*)

L O G O G R Y P H E.

DUN Dieu, né de la nuit, je suis l'un des Ministres;
 Tantôt doux, bienfaisant, tantôt des plus sinistres.
 Soudain, par mon pouvoir, le pauvre est enrichi;
 Le riche devient pauvre au sein de l'opulence;
 L'homme libre est aux fers, l'esclave est affranchi;
 Par moi le malheureux voit luire l'espérance;
 J'élève les petits & j'abaisse les grands;
 Je détrône les Rois & confonds tous les rangs.
 Voilà de mon empire une esquisse légère.
 Dans sept pieds je recèle, à l'ombre du mystère,
 Ce nouvel Amphion, dont les si doux accords
 Ont su toucher le Dieu qui règne aux sombres bords;
 Un chef d'œuvre Tragique enfanté par Voltaire;
 Une ville jadis Reine de l'Univers;
 En Grèce une presque Isle à ses Maîtres rébelle;
 Un Grec désiré pour prix de ses beaux vers;
 Un élément perfide; un des noms de Cybèle;
 Et ce métal enfin qui rend l'homme pervers.

(*Par M. le B. de Valbert.*)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ELOGE de Bernard de Fontenelle , Discours qui a remporté le Prix de l'Académie Française en 1784 , par M. Garat. A Paris , chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française , rue Christine.

SI l'amitié étoit nécessairement une raison de tout aimer , de tout louer aveuglément dans l'Ouvrage d'un ami , de quelque peu de poids que puisse être mon jugement , je devrois me récuser ici , me défendre de rien écrire sur le nouveau Discours qui a mérité à M. Garat une troisième couronne. Intimement lié avec lui depuis le moment où il est entré dans la carrière Littéraire , accoutumé avec lui à cette communication de pensées qui a presque l'intérêt de celle des sentimens dans le commerce de deux Hommes de Lettres , bien moins riche que lui dans ce commerce , & y recevant beaucoup plus que je n'y porte , on pourroit me croire , & je pourrois me croire moi-même séduit d'avance : si je sentois en moi cette disposition , je me la pardonnerois aisément , comme la plus douce & la plus excusable des erreurs ; mais je m'imposerois le silence ; je respecterois trop le Public , pour ne lui offrir que des louanges qui risqueroient d'être exagérées ,

A iv

lorsqu'il a droit d'attendre au moins une discussion impartiale. Je chérissois assez la gloire de mon ami, pour ne pas le priver d'un suffrage plus libre & d'une critique utile, qu'il pourroit recevoir d'un autre Homme de Lettres. Je ne connois rien, pour le vrai talent, je ne dirai pas de plus pernicieux, mais de moins flatteur, qu'une admiration sans règles, si ce n'est une admiration de complaisance & d'adulation. *Votre Maître n'a-t'il pas d'assez bonnes qualités pour que vous puissiez avouer ses défauts*, disoit le bon, le généreux, le brave Henri, à un Ambassadeur bassement circonspect. Traitons les talens comme les Puissances; honorons-les par notre franchise, comme par nos respects; que la sévérité de notre critique rende témoignage de la sincérité de notre admiration. Il est des Ouvrages dont la critique même doit couvrir la foiblesse par beaucoup d'indulgence; il en est d'autres qui ont droit à la plus rigoureuse justice. Je ne dissimule pas que je cherche ici la satisfaction de faire entendre ma voix dans le triomphe d'un ami; mais ma sincérité sera le premier hommage que je lui rendrai. Je discuterai son Ouvrage, comme il a discuté ceux de Fontenelle, & comme je desirerois qu'il appréciât les miens, si jamais ils devenoient dignes de soutenir un tel examen. Au reste, ne donnons pas aux choses une importance & une gravité qu'elles n'ont pas. Quel est l'homme d'un goût assez sûr pour oser se promettre d'assigner leur

véritable rang aux productions de l'esprit ? Il faudroit d'ailleurs qu'il jugeât à une certaine distance des Ouvrages & des personnes; qu'il pût échapper à l'influence de toutes ces choses qui relèvent ou abaissent si souvent les succès , sans décider du mérite. Ces discussions Littéraires peuvent souvent fatiguer le plus grand nombre des Lecteurs , à qui il en coûteroit trop de tant réfléchir sur des objets qui les ont foiblement & vaguement occupés. Mais en exerçant l'esprit des gens de l'art , elles ont droit de les intéresser , & même de les servir. On les voudroit courtes ; mais elles ne peuvent avoir l'espèce de mérite qu'elles doivent chercher , sans quelque étendue. Je prévien que je pourrai passer ici les bornes ordinaires. Mais la variété piquante du sujet , le genre même de l'Ouvrage sur lequel j'écris, Ouvrage qui est institué pour la gloire & l'utilité des talens , & l'intérêt qu'inspire un jeune Écrivain , qui ajoute sans cesse aux grandes espérances qu'il a données , en m'entraînant dans de longs détails , pourront les justifier.

Le ton & la marche de Discours que M. Garat a adoptés , convenoient bien au sujet ; j'en développerai tout-à-l'heure le mérite & les avantages ; mais on peut bien faire de plus d'une manière ; & je crois qu'il se présenteroit ici une raison & un moyen de changer heureusement jusqu'à la forme de ces Discours.

A v

Ce sujet , quoique très-étendu & très-varié , ne présentait ni un grand éclat ni un vif intérêt ; il offre un Écrivain plus singulier qu'imposant ; un homme qui n'a rien de plus frappant que l'habile sagesse qui a rendu si paisible une vie si longue. Ainsi ce sujet , repoussant tout enthousiasme , se prêtoit peu au ton oratoire. Le ton oratoire perdant ici son effet , n'eût il pas été adroit & heureux , non-seulement de le quitter souvent , mais même d'en prendre un contraire , de mettre autant de soin à l'éviter qu'on en mettroit dans un autre Ouvrage à s'y élever & s'y soutenir ? Il est bon souvent d'imiter le dépit de ce Peintre , qui , ne pouvant réussir à faire une Déesse , voulut rabaisser son tableau à une simple Bergère , & dut encore un chef-d'œuvre à son désespoir même. On auroit pu obtenir le même succès en se bornant à une analyse fine & élégante du talent de Fontenelle , & à une peinture fidelle de son caractère. Par une rencontre favorable , on trouvoit dans cet Écrivain même le modèle du genre d'esprit & de style avec lequel il convenoit de le louer. Il est des oppositions qui plaisent ; pour ne pas sortir de l'espèce de l'objet sur lequel je raisonne , on a été agréablement surpris de voir l'admirable instinct de La Fontaine si bien saisi par la finesse des observations de M. de Champfort. Mais une ressemblance du ton avec l'objet , sur-tout lorsqu'elle se trouve difficile à saisir , plairoit encore plus sûre ;

ment. Fontenelle a institué un genre d'éloges ; c'est là où il a particulièrement imprimé tous les caractères de son talent. On auroit aimé à le voir imité par celui qui le louoit , à le voir inspirer & diriger l'esprit qui s'occupoit à le saisir & à le juger. Mais , en imitant Fontenelle , son Panégyriste , ou plutôt son Appréciateur , pouvoit , en plusieurs points , s'écarter de sa manière. Fontenelle parcourait , avec une précision heureuse , les différentes parties de la gloire qu'il avoit à célébrer ; la sienne pouvoit être plus approfondie. Les progrès même qu'il a fait faire à l'esprit humain , permettent & ordonnent d'entrer plus avant dans les choses. En nous exerçant à la pensée & à la discussion , il nous a rendus capables d'embrasser plus d'objets , & de les considérer sous plus de faces. Les vûes superficielles ne suffisent plus ; les forts résultats nous accablent encore ; nous sommes à l'époque où les développemens nous sont utiles & nécessaires. Fontenelle faisoit l'éloge d'hommes dont la mort étoit récente. Le temps des ménagemens n'étoit pas passé ; celui d'une vérité entière , d'un jugement libre & impartial , n'étoit pas venu. Pour lui , sa mémoire appartient maintenant à la justice des siècles. Il n'est plus permis de parler de ses beautés , sans montrer ses défauts ; son éloge ne peut plus être séparé de notre instruction ; son éloge même , pour éterniser sa gloire , doit la renfermer dans ses véritables bornes. D'ail-

A vj

leurs, il a porté dans l'art des ménagemens une retenue dont il ne faut pas toujours se faire une règle ; il est digne qu'on porte sur lui des regards plus hardis qu'il n'en portoit sur les autres. Il convenoit aussi, en empruntant une forme d'éloge, propre à l'Académie des Sciences, de lui communiquer quelques unes des choses qui élèvent plus haut ce genre dans l'Académie Française, d'autant plus qu'elles s'offrent d'elles-mêmes dans ce sujet, & qu'elles l'enrichissent sans le dénaturer. Malgré la simplicité de son ton, & la sévère précision de sa marche, ce Discours se plaçoit dans un cadre imposant. On ne peut juger Fontenelle sans toucher aux deux plus belles époques de l'esprit humain. Né dans le moment du plus grand éclat du siècle des Arts, Fontenelle n'eut rien de commun avec tous ces grands Hommes, au milieu desquels s'écoula une partie de sa vie. Mort dans la plus grande effervescence du siècle philosophique, il parut présider à une révolution où il fut encore surpassé par ses contemporains. A quoi a tenu une destinée si singulière ? Voilà le piquant problème qu'offroit ce Discours. Pour le résoudre, il falloit bien étudier l'Homme & l'Écrivain, montrer l'influence qu'ils eurent l'un sur l'autre. La sécheresse de l'ordre chronologique pouvoit disparaître par une division où le sujet se seroit développé également. Nous voyons d'abord dans Fontenelle un Bel esprit, le Bel esprit devient ensuite

un Philosophe, le Philosophe chez lui achève l'Écrivain; l'Écrivain & le Philosophe se confondant avec l'homme, le montrent tout entier. Le sujet pris ainsi, offroit quelque chose de vif & de noble, qui s'agrandissoit par le double lointain des deux beaux siècles auxquels il s'unit de toutes parts; il admettoit donc la verve du style oratoire, même en excluant les formes & la marche. On peut regretter que ~~com~~plan, qui se présentoit assez facilement, n'ait pas été saisi par un Écrivain digne de le remplir. Nous aurions à comparer deux Ouvrages d'un genre opposé, qui, en offrant chacun les beautés qui leur sont propres, auroient pu encore se relever & s'embellir par leur contraste.

M. Garat a conçu son Discours sur un autre plan. Il a vu que c'eût été manquer au goût, à la raison, à la justice, à l'attente de l'Académie & du Public, que de ne pas faire un examen sincère des défauts & des beautés de Fontenelle, que c'étoit trop peu de ne pas louer ses mauvais Ouvrages, qu'il importoit d'attaquer des défauts qui ont séduit & qui pourroient séduire encore; & il a cherché dans le ton de son Discours la dignité d'une sorte de jugement sur un Écrivain d'une grande renommée, d'un jugement porté dans le premier Corps Littéraire de la France, &, en quelque sorte, en son nom. Pour juger Fontenelle, il falloit donc toujours employer la discussion; mais elle pou-

voit recevoir de l'éclat & du mouvement par le tableau des objets sur lesquels le talent de Fontenelle s'est exercé, & par la comparaison des talens avec lesquels il a rivalisé. Alors le sujet offroit peu d'émotions pour l'âme, mais beaucoup de vûes pour l'esprit. Avec un sujet si varié & un talent si fécond en idées, M. Garat ne pouvoit guères se résoudre à faire des sacrifices : aussi, loin d'affecter la précision, il étonne au contraire par son abondance. Cette manière de voir & de sentir a produit un Discours qui, en général, a plus encore les formes que les effets de l'éloquence, qui garde toujours un ton élevé, lors même que les pensées ne sont que fines, qui marche plutôt dans un calme imposant qu'avec une rapidité brillante, qui ne ressemble pas plus aux autres éloges de l'Académie Française, qu'à ceux de l'Académie des Sciences, & qui est proprement une dissertation oratoire, non seulement sur les Écrits & la personne de Fontenelle, mais encore sur tous les objets de littérature & de philosophie qu'a traités Fontenelle. Ce plan avoit de grands avantages pour amener de grandes beautés ; mais il pouvoit affoiblir l'intérêt ; car chaque espèce d'Ouvrage a le sien.

Dans le dessein que j'ai de m'arrêter tour-à-tour sur les beautés & les défauts qui me frappent dans le Discours de M. Garat, je l'examinerai sous trois aspects : l'appréciation du sujet, l'ordonnance de l'Ouvrage & le style.

Bien des gens croient que le suprême mérite dans un éloge, est d'exagérer habilement le mérite du Héros, de passer avec encore plus d'adresse sur les taches de sa vie, les imperfections ou les écarts de son génie. C'est à ces endroits qu'ils observent l'Orateur avec le plus de soin. S'ils le voyent parler en homme libre, ne rien dissimuler, quelquefois même blâmer ouvertement, ils crient à la mal adresse, à la disconvenance, quelquefois même au scandale. J'ai vû des personnes, qui ont d'ailleurs du goût & de la raison, sérieusement révoltées des restrictions que M. Garat a mises souvent à la plus vive admiration que Fontenelle ait jamais excitée. Ainsi, les serviles ménagemens de nos mœurs veulent régner jusques dans la philosophie & l'éloquence; nous recherchons encore les formes de la flatterie dans la distribution de la gloire. Comment peut-on à ce point aimer le faux & s'effaroucher du vrai? Qui a-t'il donc de noble & d'utile dans ces éloges que l'on décerne aux grands Hommes, si la justice n'y préside pas? Quelle confiance prendrai-je dans votre admiration, si elle ne me gagne pas par des tons de vérité, si vos plaintes & vos reproches ne la suspendent pas quelquefois? Et quelle vie n'a ses fautes? Quel mérite n'a ses taches? Je dirai plus; si l'objet proposé en éloge méritoit plus de blâme que de louange, ce seroit le blâme qu'il faudroit lui prodiguer, pour ne manquer ni au goût ni à la vertu. Il est vrai

qu'alors il faudroit effacer le mot d'éloge. Et pourquoi ne le quitteroit-on pas dans tous les cas ? Il sent encore trop l'adulation ; il diminue l'autorité de la vraie gloire ; il embarrasse quelquefois l'Écrivain ; il dissimule au Public l'espèce d'Ouvrage que lui même desire & qu'il doit juger. C'est donc un mérite essentiel dans le Discours de M. Garat , que d'être un jugement plutôt qu'un panégyrique ; & ce mérite , trop rare dans les éloges , devoit sur tout commencer à celui de Fontenelle. Voyons comment l'Auteur a apprécié cet Écrivain. Je combattrai souvent ses avis ; quelquefois je lui reprocherai de s'être mal à propos écarté de l'opinion générale ; d'autres fois j'examinerai s'il n'y auroit pas eu plus de justice à en établir une contraire : il sera aisé , sans que je les marque , de distinguer ces divers objets.

Il faut bien que je commence par de grands éloges , puisque le premier morceau du Discours me paroît excellent ; l'exorde est une vûe ferme & noble sur tout le sujet ; il annonce de plus le genre d'idées , la marche de Discours & le ton de style qui doivent régner dans tout l'Ouvrage.

“ Qu'est ce que *Fontenelle* ? Est-ce un bel-
 „ esprit , est-ce un homme de talent , est-ce
 „ un homme de génie ? Sa longue carrière a
 „ été partagée presque également entre deux
 „ siècles , celui des Arts & celui de la Phi-
 „ losophie. Dans le premier , *Fontenelle* a
 „ eu pour ennemis & pour détracteurs , les

„ premiers Écrivains de la Nation, les arbitres du goût, les Racine, les Boileau, les la Bruyère; dans le second, Voltaire, Montesquieu, les premiers génies de la France, l'ont mis au rang des grands Hommes, & il n'a eu pour ennemis & pour détracteurs que ceux qui le sont de tous les noms célèbres, de toutes les réputations éclatantes. La postérité semble rester encore indécise entre l'opinion de deux siècles; & c'est à vous, Messieurs, qu'il appartenait de dicter ses arrêts, de fixer la place de Fontenelle entre toutes les renommées Littéraires. En lui décernant un éloge public, c'est sans doute un jugement que vous avez demandé; mais être jugé en votre nom dans cette assemblée solennelle, c'est déjà un honneur qui n'a pu être accordé qu'à un Écrivain du premier ordre. Ainsi, chez un peuple fameux dans l'antiquité, par ses loix & par ses usages, la cendre seule des Rois étoit soumise à ce Tribunal suprême, qui accordoit ou refusoit les honneurs du mausolée. Dans ces lieux, pleins du nom & de l'autorité de Racine & de Boileau, en louant Fontenelle, je croirai parler toujours en leur présence; mais c'est par mon courage à dire la vérité, que je leur témoignerai surtout mon respect. Heureux sans doute le Panégyriste d'un homme célèbre qui, ne voyant aucune tache dans le talent qu'il va louer, peut se livrer tout entier au

» sentiment si doux de l'admiration & de la
» reconnoissance; qui, retraçant une gloire
» chère à tous les cœurs, respectée des
» goûts les plus divers, réveille facilement
» des impressions gravées dans toutes les
» âmes, & voit la sensibilité d'une Nation
» entière prête à suppléer à tout ce qui peut
» manquer à son éloquence! Heureux en-
» core celui qui, voyant dans un esprit su-
» périeur des fautes que la haine & l'envie
» ont exagérées, que l'esprit de secte &
» l'amitié ont voulu dissimuler, s'avance au
» milieu des enthousiastes & des detracteurs,
» pour faire, avec candeur & avec vérité, le
» partage de ce qu'on lui doit d'estime &
» de reproche, le blâme quelquefois sans
» ménagement, pour acquérir le droit de
» le louer sans réserve! Je m'attacherai sur-
» tout, dans cet éloge, à tracer ce tableau
» unique dans notre Littérature, d'un Écri-
» vain qui, au moment où tous les Arts
» sont parvenus à la perfection, séduit sou-
» vent le goût par ses défauts, l'étonne &
» le blesse quelquefois par ses beautés même,
» échappe toujours, par son extrême ori-
» ginalité, au jugement de toutes les règles
» connues, & n'a pu être apprécié que par
» de nouveaux principes & un nouveau
» siècle de lumières. Sa vie, dans la morale,
» paroîtra une espèce de phénomène, com-
» me ses Écrits dans la Littérature. Il éton-
» nera le Philosophe par le caractère de ses
» vertus, comme l'homme de goût par celui

» de ses Ouvrages. Quels que soient les sen-
 » timens & les opinions de ceux qui écou-
 » teront le Panégyriste de Fontenelle, il n'est
 » personne qui ne doive s'intéresser à son
 » éloge : la prévention qui méconnoît son
 » mérite, & celle qui l'exagère, doivent
 » être également attentives ; car si la gloire
 » est le trésor le plus précieux dont dispo-
 » sent les Nations, si elle fait naître les ta-
 » lens qu'elle récompense, il est de l'intérêt
 » de tous les hommes qu'elle soit dispensée
 » avec équité. »

En entrant dans son sujet, l'Orateur com-
 mence par tracer un tableau de la Littéra-
 ture au moment où Fontenelle a commencé
 d'y paroître. On a reproché à ce morceau
 de n'avoir pas la magnificence des objets &
 la nouveauté des reflexions que promettoit
 l'examen d'un Ecrivain Philosophe. Je trouve
 de la vérité dans ce reproche. Mais je ne puis
 me refuser à détacher de ce morceau quel-
 ques lignes, où l'on reconnoîtra des obser-
 vations aussi neuves que bien énoncées.

• Du milieu de tous ces chef d'œuvres des
 » Arts, qui, en peignant l'homme & la na-
 » ture, apprennent à les connoître, com-
 » mençoit déjà à sortir une philosophie en-
 » nemie des abstractions & des systèmes,
 » fondée, comme les talens de l'imagina-
 » tion, sur l'observation & l'expérience de
 » nos sentimens : déjà l'on prévoyoit le mo-
 » ment où les Sciences alloient prendre quel-
 » que chose de l'éclat des beaux Arts, où la

„ gloire du Philosophe feroit aussi brillante
 „ & aussi répandue que celle de l'Orateur &
 „ du Poëte. „

On fait que Fontenelle a écrit dans presque tous les genres de Littérature, & qu'il n'a commencé à se montrer un Écrivain supérieur qu'en se bornant aux Écrits d'un Littérateur Philosophe & d'un savant homme d'esprit. Comment a-t'il pu se méprendre à ce point, & si long-temps sur sa vraie destination? C'est une question très piquante, & que l'Auteur a très bien développée & décidée. Ce morceau me paroît traité avec une métaphysique excellente, mais qui n'est peut-être pas assez rapprochée du commun des Lecteurs. J'aurai tant d'autres morceaux à citer, que je ne puis le rapporter ici. Je prie les Lecteurs qui mettent quelque intérêt à la discussion qui m'occupe, de juger entre l'Auteur & moi, en me suivant dans l'examen de ce Discours.

L'examen de cette question conduit l'Auteur à ce résultat.

„ Fontenelle, dont l'esprit sage conçoit
 „ une ambition si hardie, donnera un exemple mémorable de la vérité qu'il a méconnue. On le voit, dans ses Écrits, approcher par degré de la perfection, à mesure que les genres & les objets qu'il traite exigent moins de sensibilité & plus de réflexion; ne mériter aucun éloge comme Poëte; joindre à des paradoxes qui ne sont qu'ingénieux, des vues neuves & profondes, en écrivant sur la poéti-

„ que , fut la morale & sur l'histoire ; &
„ ne montrer enfin toute l'étendue , toute
„ la justesse & tous les caractères de son
„ esprit , que lorsque , sortant de lui-même ,
„ où il rencontre toujours des bornes dans
„ les bornes de ses passions , il cherche sa
„ gloire dans l'étude de la Nature , qui n'a
„ point de limites , & qui est toute entière
„ sous ses yeux. »

Sans l'avoir marquée , l'Auteur a suivi la marche que le sujet même indiquoit. Il commence par s'arrêter sur les différentes poésies de Fontenelle , qui ne sont que des productions de bel esprit. On pouvoit les considérer en masse ; M. Garat n'a pas dédaigné de s'arrêter long-temps sur les deux parties principales , les Opéras & les Églogues.

Il en fait une critique pleine de goût & d'esprit ; mais ensuite ne les loue-t'il pas excessivement ?

J'ai essayé plusieurs fois de lire les Opéras. J'avoue que , ne portant d'autre intérêt dans cet examen que mon plaisir , & ne le trouvant jamais , je n'ai point achevé. Je ne suis donc pas en droit de leur contester toutes les brillantes qualités que M. Garat y a vues ; mais il me semble qu'il n'en a convaincu personne ; & alors il est fort à craindre qu'il ne se soit trompé.

J'ai les mêmes choses à dire sur le morceau des Églogues. Toujours une excellente critique des défauts ; ensuite des éloges qui me paroissent outrés. J'avoue bien que dans

les dix Églogues de Fontenelle, il y en a trois ou quatre qui ont un fonds très piquant & de très heureux détails. M. Garat les loue sur-tout pour l'invention toujours agréable des sujets, & le dessin toujours ingénieux & simple de l'action, & il prouve très bien ces louanges par le tableau qu'il trace des scènes qui forment ces Églogues. Mais il ne dit pas assez combien l'absence continuelle d'imagination & de sensibilité détruit l'effet de ces scènes, & combien ces Ouvrages, n'ayant jamais qu'un mérite qui ne leur convient pas, restent au-dessous de ceux qui ont été produits par le vrai talent. Il seroit injuste sans doute de ne pas aimer beaucoup de choses dans les Églogues de Fontenelle. Mais peut-on les appeler des *Ouvrages charmans*? Est-il vrai encore qu'il y ait dans ces Églogues un si grand mérite philosophique? Que Fontenelle ait découvert tant de traits nouveaux & presque imperceptibles dans l'amour..... de ces plaisirs que les âmes passionnées laissent perdre dans la foule ou dans les transports de leurs jouissances. Est-il vrai que Fontenelle rappelle des faits qu'on avoit oubliés, des sensations qu'on n'avoit jamais démêlées; que les sentimens de Fontenelle soyent des *aperçus profonds*, &c. Je viens de relire ses Églogues; plusieurs m'ont plu beaucoup; jamais elles ne m'ont intéressé, encore moins charmé; j'y ai remarqué une foule de choses très fines, très ingénieuses, quelques traits qui ont vraiment de la grâce, & même

de la poésie; mais je n'en ai reçu aucunes de ces impressions que M. Garat vient d'exprimer.

Je trouve dans cet endroit du Discours des idées d'une métaphysique si fine, que je ferois fort tenté de les croire fausses. *Il est des momens où les âmes les plus sensibles, fatiguées de leurs passions, en aiment mieux l'histoire, qui les fait réfléchir avec intérêt, que le tableau énergique qui les remue & les agite encore.* Voilà, selon l'Auteur, pourquoi Fontenelle peut plaire encore après Téocrite & Virgile. Cette explication me paroît amenée de bien loin. Si Fontenelle plaît quelquefois, c'est par des traits qui se rapprochent du langage des vrais Poètes :

Elle m'eut en fuyant dit quelques mots tout bas
Avec sa douce voix & son doux embarras.

Voilà de la grâce de La Fontaine.

Quand il peint ainsi l'impatience amoureuse d'un Berger :

Quel siècle jusqu'au soir ! il mesure des yeux
Le tour que le soleil doit faire dans les cieux ;
Il faut que sur ces monts ce grand astre renaisse,
S'élève lentement & lentement s'abaisse.

Dans ces beaux vers, il y a quelque chose de Virgile. Dès qu'il rentre dans le ton qui lui est propre, il plaît d'une autre manière, & il plaît moins. Il ne retrace plus les sentimens où l'homme retrouve son cœur, & alors il ne dit plus rien

pour les âmes sensibles. Je ne conçois pas trop comment il les délasseroit par l'histoire des passions, sans les remuer par leur tableau. Il me semble que dans les âmes sensibles, tout ce qui rappelle les passions les réveille, que dans leurs cœurs, les réflexions qu'elles amènent ne vont jamais sans les mouvemens qu'elles excitent. Cette idée de M. Garat me paroît manquer de justesse; mais elle manque peut être encore plus d'intérêt. Elle ne pouvoit venir qu'à un homme de beaucoup d'esprit; mais le goût veut que l'on rejette souvent des idées où l'esprit risque au moins de paroître avoir abusé de lui-même. J'ai cru devoir insister sur ce défaut, parce qu'il me semble qu'il est assez fréquent dans le Discours de M. Garat. Chacun trouve dans ses plus heureuses facultés la source de ses fautes; & c'est du trop d'esprit que M. Garat a le plus à se garder.

Ce morceau des *Églogues* est celui du Discours qui a trouvé le plus de Censeurs; je ferai forcé d'y revenir, lorsque j'examinerai l'ordonnance du Discours.

J'arrive avec M. Garat aux *Dialogues des Morts*. C'est l'Ouvrage de Fontenelle, qui me paroît avoir les plus essentiels défauts & mériter le moins de grâce. Loin de justifier l'espèce d'estime que quelques personnes leur conservent, je crois qu'il importe de la détruire. Quel mérite peut-on trouver en effet à un Livre qui ne reproduit les grands personnages & les grands événemens que pour
les

les dégrader , qui ne les rapproche que par les rapports les plus forcés , les plus choquans , & ne tire de ces rapprochemens que les plus frivoles résultats; un Livre dont le plan est tout dramatique , & où les caractères les plus imposans & les plus variés ont perdu toute majesté , & paroissent jetés dans le même moule; où l'Auteur , ne pouvant s'élever à leur ton , n'a pas craint de les ravalier au sien; un Livre enfin où l'on ne trouve jamais ni sensibilité , ni imagination , ni une vraie & noble philosophie , où tout l'esprit même qui y brille n'a rien de bien distingué , & n'est qu'un vice de plus? Il est à remarquer que c'est celui des Écrits de Fontenelle où l'on rencontre le moins de ces choses si habilement apperçues & si heureusement exprimées. Mais je prends ici une peine inutile. Personne n'en a mieux marqué tous les défauts que M. Garat. Comment a-t'il pu ensuite y admirer tant de choses ?

Il parle d'abord de *la vigueur & de l'étendue* qu'on apperçoit dans le dessin général de ces dialogues. Faire entrer les morts illustres en conférence dans les Champs Élysées , ne me paroît avoir rien de merveilleux , sur tout après que cette idée avoit déjà été réalisée par Lucien. C'est dans la manière dont ils seroient mis en scène que consisteroit l'invention ; mais Fontenelle a manqué à tout dans ce point ; je m'en rapporte sur ceci à la critique même de M. Garat.

N°. 45 , 6 Novembre 1784. B

Voyez encore ce qu'il ajoute : Ces rapprochemens si inattendus , qui font naître des idées si nouvelles , ne sont pas seulement les artifices d'une composition ingénieuse , mais le coup-d'œil d'un esprit vaste , qui saisit des rapports & des vérités aux plus grandes destinées. Cet éloge ne seroit pas indigne des Lettres Persanes ; & il est donné aux Dialogues des Morts !

Il se joue de la raison humaine , l'ébranle , la fait chanceler sur ses maximes les plus incontestables ; l'arrache quelques instans de tous ses fondemens , non pour la renverser , mais pour la faire sortir d'un repos où elle devient stérile , pour la porter plus loin , & lui donner de plus solides appuis. Si quelqu'un vouloit juger de l'Ouvrage de Fontenelle d'après cette idée , il pourroit s'attendre à y trouver un Écrivain plein de verve dans le style , d'audace dans les idées , de forces & de ressources pour tout renverser & tout reconstruire. S'il venoit ensuite à ouvrir le Livre , il me semble qu'il trouveroit terriblement à rabattre. J'ose dire que ce Livre méritoit toute la colère des grands Écrivains du siècle de Louis XIV ; il les autorisoit en quelque sorte à prononcer une malédiction sur le talent de l'Auteur. Aussi s'est il élevé depuis à une autre manière de voir & de peindre les objets ; & c'est pour cela qu'il s'est placé tout à côté des hommes du premier ordre. Il y avoit quelque chose à louer dans cet Ouvrage , mais ce n'étoit pas les dialogues , c'est la cri-

tique qui en est faite dans le *Jugement de Pluton*. Fontenelle seul étoit peut être capable de se charger d'écrire lui même tous les reproches qu'on lui faisoit; ce n'est pas qu'il les méprise, il paroît au contraire en sentit la force & la justesse; néanmoins il les écrit, il en fait une partie de son Ouvrage même; il emploie tout son esprit à les bien saisir, à les bien rendre; il ne s'y épargne pas; il s'attaque jusques dans les endroits les plus sensibles; il s'attaque & il ne se défend pas. Éclairé & animé par la critique des bons juges qu'il avoit indignés, en exprimant les plaintes des Héros contre les idées & les discours qu'il leur a prêtés, il conçoit mieux leur âme & leur génie, & cette fois il n'est pas toujours indigne de les faire parler. Ce courage, ou cette indifférence de l'Auteur, me paroissent un des traits les plus remarquables du caractère de l'homme.

Désormais M. Garat va être plus à son aise; il n'aura plus que de bons Ouvrages à apprécier.

Je passe sur le morceau où il examine ensemble *l'Histoire des Oracles*, *l'origine des Fables*, *les Réflexions sur la poétique*, & le petit *Traité du Bonheur*. Le jugement qu'il porte sur tous ces Ouvrages, quoique moins développé, n'en est ni moins profond ni moins juste.

Le Livre des *Mondes* demandoit un morceau plein d'idées & d'imagination. M. Garat remplit ici l'attente de son Lecteur. Mais il

me semble qu'il n'a pas fait des critiques, qu'un Écrivain aussi digne que lui de défendre les vrais principes des Arts, ne devoit pas omettre. Qu'on me permette de dire encore ici ma pensée.

Je suis bien loin d'attaquer la brillante réputation dont jouit encore cet Ouvrage, de contester l'utilité de son dessein & l'agrément de son exécution. Sans doute c'étoit une belle & heureuse idée que celle d'apprendre aux gens du monde qu'ils pouvoient pénétrer dans les Sciences, & aux Savans comment ils pouvoient se faire entendre des gens du monde; & jamais on n'a porté plus de clarté, de précision & d'élégance dans le développement d'une Science qui n'avoit su encore s'exprimer qu'avec des termes de mathématiques. A ces deux égards, *les Mondes* doivent rester comme un des bons Livres de notre Littérature; mais ce Livre, en donnant un bon exemple, n'a-t'il pas donné un mauvais modèle?

Pour que les Loix de l'Univers ne restent plus *aussi cachées dans les Sciences que dans le sein même de la Nature*, suivant une belle expression de M. Garat, il faut leur prêter la langue ordinaire, & sur-tout les simplifier par une logique plus nette, par une méthode plus facile: c'est ce qu'a fait admirablement Fontenelle. Pour nous les rendre agréables & intéressantes, il faut les parer des couleurs de la poésie, les animer des mouvemens de l'éloquence, Voilà le seul embellissement qui

leur convienne ; & c'est ici où Fontenelle a fait une méprise dangereuse. Son sujet *des Mondes* admettoit de hautes idées, de riches images ; il permettoit un style vif & majestueux. Quel est le ton que Fontenelle y a porté ? Celui d'une froide galanterie. Il met en scène deux Interlocuteurs, un Philosophe & une femme. Mais le Philosophe, au lieu d'élever son âme par la magnificence des objets qu'il décrit, n'ose en parler avec la dignité qui leur est propre ; il se fait un bel esprit de toilette, pour parler du mouvement des astres ; cette femme, à qui il pouvoit donner une envie de connoître, d'autant plus intéressante, qu'une femme dans ce temps étoit souvent obligée de l'immoler à un sot préjugé, cette femme, dont l'imagination, la sensibilité même pouvoient s'exalter au milieu des augustes révélations d'une Science toute poétique & toute religieuse, à peine s'égare-t-elle à s'intéresser aux Loix de l'Univers. Elle les cherche avec une curiosité avide, elle les pénètre avec une sagacité rare ; mais elle ne fait jamais les admirer ; elle semble n'avoir cherché qu'une nouvelle occasion de ce froid badinage, qui est le ton dominant de la Société. N'est-ce pas là plutôt dégrader les Sciences que les orner ? Si le sublime Auteur de l'Histoire Naturelle avoit pris ce ton & ce style, auroit-il mérité la gloire, ou plutôt n'auroit-il pas tout gâté dans les Sciences & dans la Littérature ? Je le répète, les orne-

B iiij

mens que l'on prête aux Sciences doivent être dignes d'elles, ou elles doivent les rejeter. Voici comment, quelques années après la publication des *Mondes*, un Savant commençoit une dissertation sur l'Astronomie.

« Quand l'Astronomie ne seroit pas aussi
 » absolument nécessaire qu'elle l'est pour la
 » Géographie, pour la Navigation, & même
 » pour le Culte divin, elle seroit infiniment
 » digne de la curiosité de tous les esprits, par
 » le grand & le superbe spectacle qu'elle
 » leur présente. Il y a dans certaines mines
 » très-profondes des malheureux qui y sont
 » nés, qui y mourront sans avoir jamais vu
 » le soleil. Telle est à peu près la condition
 » de ceux qui ignorent la nature, l'ordre,
 » le cours de ces grands globes qui roulent
 » sur leurs têtes, à qui les plus grandes
 » beautés du ciel sont inconnues, & qui
 » n'ont point assez de lumières pour jouir
 » de l'Univers. Ce sont les travaux des Astronomes qui nous donnent des yeux, & nous dévoilent la prodigieuse magnificence de ce monde, presque uniquement habité par des aveugles. »

Voilà le langage qui honore les Sciences en les expliquant mieux. Veut-on maintenant connoître l'Auteur de ce morceau? C'est Fontenelle lui-même, lorsqu'enfin il se fut élevé au-dessus des prétentions du bel-esprit, & qu'Interprète des Sciences, &

entre-elles & enyvers le Public, son génie se fut épuré & agrandi dans leur commerce.

La suite à un autre Mercure.

BALANCE de la Nature, par Mlle le Masson le Goltz. A Paris, chez Barrois l'aîné, Libraire, quai des Augustins.

UN Ouvrage qui, par une marche aussi facile qu'agréable, nous met à même de comparer & juger les principaux objets de la Nature, ne peut manquer d'être favorablement accueilli; il trouvera même des partisans parmi ces êtres privilégiés pour qui la Nature n'a rien de caché: en concourant à l'avancement des Sciences, on acquiert des droits à la reconnaissance de ceux qui les cultivent avec le plus de succès. Tel est l'Ouvrage publié par Mlle le Masson le Goltz. La Balance de la Nature, au premier coup d'œil, n'a l'air que d'un amusement; il cache sous cet extérieur modeste beaucoup d'intérêt; il prépare au grand Livre de la Nature, en ce qu'il soustrait à nos yeux le détail effrayant du système, jusqu'au moment où, pénétrés de ses beautés, nos idées s'agrandissent, notre âme s'élève & le courage ne nous abandonne plus. Mais comment balancer le mérite de chacun des principaux objets que la Nature nous présente avec une admirable profusion? Chacun a sa manière de voir & de juger; les productions

de la Nature n'ont point une égale beauté ; mais chacune a sa beauté particulière ; la culture , le climat jettent entre-elles des différences considérables : tout est prévu par Mlle le Masson. Quelques détails suffisent pour faire voir que l'idée d'une Balance de la Nature exigeoit , pour être réalisée , toute la finesse & la délicatesse du sexe auquel appartient notre Auteur.

Cet Ouvrage embrasse les principaux objets des trois règnes. Cédant par des raisons particulières à des difficultés qu'elle étoit bien faite pour applanir , l'Auteur nous a privé du tableau de l'homme qu'elle avoit esquissé , & qui ne pouvoit qu'être fort intéressant sous ces quatre rapports , *beauté , bonté , esprit & savoir*. Les quadrupèdes sont donc le premier objet de cet Ouvrage ; les oiseaux , les poissons & les insectes le second ; viennent ensuite les végétaux , distingués en *arbres , fleurs & fruits* ; dans le règne minéral on a choisi de préférence les pierres précieuses & les métaux. Les quadrupèdes se considèrent par *la forme , la couleur & l'instinct*. Parmi ces trois rapports , quoique tous également bien traités , il en est un , *la couleur* , qui fait l'éloge des connoissances de Mlle le Masson ; les couleurs servent bien à distinguer les objets & à les caractériser d'une manière particulière ; mais nous ne voyons pas toujours ces couleurs telles qu'elles sont , en considérant l'objet qu'elles décorent ; comment donc établir le degré relatif de beauté

par la couleur ? L'Auteur réfléchissant à l'influence de la lumière sur les couleurs, & examinant ce qu'elles deviennent entre les mains du Peintre, en fait la plus heureuse application à sa Balance. Une couleur peut être apperçue, dit l'Auteur, ou telle qu'elle est, ou éclairée du soleil, ou dans une demi-teinte, ou même dans une ombre légère; elle peut encore recevoir des altérations ou un nouveau degré d'intensité par la réflexion des corps voisins. La lumière réfléchie d'un corps pourpre sur un blanc, le teint en couleur de rose; & si l'un & l'autre étoient cerise, les reflets réciproques rendroient la couleur beaucoup plus belle qu'elle ne l'est en effet. Les couleurs reçoivent encore un degré de beauté différent, à raison de l'état actuel des surfaces, plus ou moins lisses. La transparence y occasionne aussi des différences sensibles; elles reçoivent encore un nouvel éclat de la comparaison que l'œil en fait avec les couleurs voisines. L'Auteur n'a donc point seulement égard à la couleur propre des objets, elle considère si cette couleur réfléchit plus ou moins de lumière; si, lorsqu'elle reçoit plus ou moins d'ombre, elle conserve une partie de sa beauté, de son intensité, de sa fraîcheur, de sa suavité, de son moëlleux, ce qu'elle vaut auprès d'une autre & réciproquement.

Les oiseaux sont considérés par la forme & la couleur; le poisson par la forme, la couleur & la saveur. On fait que la forme & la couleur du quadrupède n'est pas celle de

l'oiseau ; celle de l'oiseau ne ressemble rien à celle du poisson , que chacun a sa beauté : nouveaux obstacles à la Balance de Mlle le Masson. Tout est apprécié de la manière la plus satisfaisante. La beauté des poissons , combinée de la forme , est encore un des plus agréables endroits de cet Ouvrage. Parmi les habitans de la mer , les principaux *mollusques* n'ont pas été oubliés ; êtres singuliers , dont nous devons la connoissance au savant Abbé Dicquemane.

Les coquillages sont appréciés par la *forme* & la *couleur* ; la régularité fait la beauté de la *forme* , & la richesse apparente la beauté de la *couleur*. Les insectes ajoutent à la *forme* & la *couleur* , l'*industrie*. Les arbres se distinguent par la *grandeur* , la *forme* , la *couleur* & l'*utilité* de leur *bois* ; les fleurs , par leur *forme* , la *couleur* & l'*odeur* ; les fruits ont de plus la *saveur*. Tout y est discuté d'une manière si satisfaisante & si utile aux Amateurs , qu'on peut regarder comme réunis dans la Balance de la Nature , le *sensément* & l'*instruction* , caractères imprimés aux Ouvrages du sexe aimable chez qui la Beauté n'est que le moindre avantage.



L'AMI de la Société, suivi de l'Éloge de Suger, par M. l'Abbé Percheron, Professeur au Collège Royal de Chartres, avec cette Épigraphe, tirée de l'Ouvrage même : *Soyez gais & l'Univers est à vous.* A Paris, chez Savoye, Libraire, rue S. Jacques.

CETTE Brochure, qui est dédiée à Mlle de Luxembourg, est composée de plusieurs morceaux : un Discours sur l'Esprit de Société, un sur l'Émulation, un Éloge de la Gaîté, un de l'Enfance ; deux Lettres, dont l'une adressée à un ami devenu Misantrope, & l'autre à une mère, sur la mort de l'une de ses filles ; six Dialogues, qui traitent de physique, de conquêtes, de factions, de la louange, du silence, & un éloge de l'Abbé Suger.

A n'en juger que par le titre ou par l'épigraphe du Livre, on pourroit le croire fort gai, & l'on se tromperoit assurément beaucoup. Les différens Discours & Dialogues qu'il renferme ont été sans doute composés pour des exercices publics au Collège de Chartres ; & l'on pourroit soupçonner même que l'éloge de l'enfance a été fait pour des enfans du plus bas âge.

Dans le Discours sur l'esprit de Société, l'Auteur examine ce qui a rapproché les hommes les uns des autres, & il observe que les besoins moraux n'y ont pas moins

B vj

contribué que les besoins physiques. Il peint ensuite la société, c'est-à-dire, les cercles ou assemblées auxquels nous avons donné ce nom. Il dit quel est l'esprit que l'on y doit porter pour être agréable & y trouver de l'agrément. Sa morale est indulgente, & propre à inspirer une bienveillance universelle. Par exemple, en recherchant quels sont les obstacles que les hommes opposent à l'esprit de société, M. l'Abbé Percheron nous dit que c'est « l'égoïsme, la hauteur dans les
 » procédés, l'opiniâtreté dans les sentimens,
 » trop de rigueur dans la défense de ses
 » droits, trop d'apprêt dans l'humeur, la
 » rivalité qui règne entre les différentes con-
 » dition qui partagent la société, le pen-
 » chant pour la satire..... Ne considérons
 » jamais nos semblables que sous le plus
 » beau point de vûe, & nous nous accou-
 » tumerons à les regarder comme parfaits,
 » ou du moins leurs défauts & leurs imper-
 » fections feront sur nous moins de sensa-
 » tion. C'est dans l'ordre de la Nature,
 » c'est notre intérêt propre. Ne portons-
 » nous pas tous des défauts & des imper-
 » fections dans la société? Quel avantage ne
 » résulteroit il pas de cette indulgence mu-
 » tuelle? Chaque individu, en se voyant
 » estimé & considéré au delà de ses préten-
 » tions, contracteroit l'obligation de deve-
 » nir plus parfait. » Ce seroit mal saisir les
 idées de M. l'Abbé Percheron, de conclure
 que l'homme deviendra meilleur dès qu'il

aura qu'on lui passe tout. Ce n'est point à force de flatter les vicieux qu'on les fait renoncer aux vices.

Dans l'Éloge de la gâité, M. l'Abbé Percheron décrit bien moins les effets qu'elle produit sur le cœur & sur l'esprit que ce qu'il seroit à souhaiter qu'elle y produisît. Il peint l'homme gai tel qu'il devroit être, & non tel qu'il est communément; & pour former des hommes gais, il donne un conseil qu'on ne pourroit suivre sans beaucoup de difficultés. « Mères de familles, appliquez-
 » vous, dit-il, à corriger l'humeur de vos
 » enfans, & sur tout dans le sexe. Accouru-
 » mez-les de bonne-heure à la gâité. S'ils pa-
 » roissent devant vous avec un sourcil fron-
 » cé, avec un front sillonné par la tristesse,
 » bannissez les de votre présence; qu'ils ne
 » reparoissent devant vous qu'avec un visage
 » serein, la joie dans les yeux, le rire sur
 » les lèvres. Il faut les tracasser, les railler,
 » les contredire pour rompre leur humeur.
 » Ne souffrez pas en eux le moindre petit
 » nuage, le moindre caprice; c'est le plus
 » grand service que vous puissiez leur rendre
 » pour la vie sociale. »

L'Auteur n'a pas sans doute apperçu que parmi les moyens qu'il propose pour établir le culte universel de la gâité, il y en avoit qui pourroient faire des hypocrites.

Il met dans la bouche d'un enfant un éloge de l'enfance, qui suppose que l'enfant est tout-à-la-fois Orateur, Moraliste, Natu-

raliste, Anatomiste, Dialecticien, Politique, Jurisconsulte, & en un mot il disserte dans les termes de toutes ces Sciences, relativement à son âge, comme un enfant qui auroit vieilli dans les écoles.

Le Discours qui suit, & qui traite de l'émulation, est très-propre à inspirer aux enfans l'idée des grandes choses, & sur-tout des choses utiles.

„ Ce que l'émulation fait pour l'esprit,
 „ observe M. l'Abbé Percheron, elle l'opère
 „ aussi sur le cœur; à sa voix, les sentimens
 „ s'élèvent comme les idées; comme on fait
 „ apprécier ses semblables, on sent en même
 „ temps les égards qu'on leur doit. On est
 „ plus délicat sur les procédés, on fait se
 „ respecter soi-même & respecter les au-
 „ tres; nos obligations s'étendent & se mul-
 „ tiplient à nos yeux: mille actions qu'on
 „ négligeoit rentrent dans l'ordre des de-
 „ voirs. „

La Lettre sur la Misanthropie balance les avantages & les inconvéniens de la Société, &, comme de raison, prouve que ceux-là l'emportent sur ceux-ci.

Nous ne dirons rien des autres morceaux qui composent cette Brochure. En général, ils ne peuvent guères être goûtés que dans les Collèges.

Nous nous taisons également sur l'Éloge de Suger; le fonds & le style de ce Discours sont fort au-dessous du sujet, ainsi que presque tous les morceaux qui composent cette

Brochure, comme on a pu l'appercevoir par ce que nous en avons cité.

NOUVEAU Voyage Sentimental. A Londres, & se trouve à Paris, chez Bastien, Libraire, rue Saint - Hyacinthe.
in-12.

Tout le monde connoît le Voyage Sentimental, par M. Stern, sous le nom d'*Yorik*; celui que nous annonçons sous le même titre, n'est point une suite de l'Ouvrage Anglois; & quoique inférieur en mérite, nous avons cru y voir des choses très-agréables. Il est impossible d'en rendre un compte exact qui puisse en faire connoître le fonds; chaque Chapitre n'a aucun rapport, aucune liaison avec celui qui le précède & celui qui le suit; ce sont à chaque instant de nouveaux personnages qui ne font que paroître & disparaître; tantôt c'est l'Auteur qui parle, tantôt ses personnages eux-mêmes; d'autres fois ce sont des lettres qu'on lit. Cette manière ne laisse pas que de répandre de la variété; le style est toujours analogue au fonds, & prend toutes les formes nécessaires. On trouve de la gaieté, de l'intérêt, du persiflage & de la philosophie. Nous citerons un morceau qui fera connoître la manière de l'Auteur. Il rencontre dans un voyage un Piéton qu'il interroge, & qui lui avoue qu'il est Comédien pour le moment. — Comment pour le moment? — Oui; car demain, s'il faut

„ que je sois autre chose , je le serai. Il y a
 „ si long - temps que je suis convaincu que
 „ tous les états balancent les avantages par
 „ des peines.... Enfant , j'avois des bonbons
 „ & des tapes.... Militaire , de l'honneur &
 „ point de profit ; Maltotier , du profit point
 „ d'honneur ; Riche , car je l'ai été , des ja-
 „ loux & point d'amis ; Auteur , loué dans
 „ un Journal , décrié dans un autre ; marié
 „ d'abord à une jolie femme , amour & ja-
 „ lousie ; ensuite à une laide , sécurité &
 „ ennui ; enfin j'ai pris le parti d'être aussi
 „ mobile que les circonstances. Il est rare
 „ que j'aie dans ma poche de quoi subsister
 „ huit jours ; & voilà dix ans que je subsiste
 „ comme cela , & je vous avouerai que je
 „ suis plus heureux que quand j'étois riche.
 „ Mon ventre plein , mon dos couvert , je
 „ n'ai plus *rien à songer* ; aussi cette absence
 „ d'inquiétude m'a t'elle fait retrouver une
 „ santé qui s'étoit délabrée au sein de l'opu-
 „ lence. — Vous avez donc du talent ? —
 „ Point du tout. — Cependant , pour bien
 „ jouer la Comédie?... — Oui , pour la bien
 „ jouer ; mais je la joue mal. — En ce cas....
 „ — En ce cas je ne gagne guères. — Mais si
 „ vos Auditeurs s'y connoissent ? — Que
 „ m'importe ! je mets à contribution l'amour-
 „ propre des connoisseurs comme l'admira-
 „ tion des fots , & l'un me rapporte pour
 „ le moins autant que l'autre. — Et lorsque
 „ quelqu'un , trop pressé pour vous entendre ,
 „ vous offre de l'argent comme s'il vous

» avoit entendu? — Je le refuse, parce que
» je ne reçois de l'argent que quand il est le
» prix de mon travail, &c..... — Touchez-
» là, & continuez d'être heureux. »

ANNONCES ET NOTICES.

LA onzième Livraison de l'*Encyclopédie* est actuellement en vente. Cette onzième Livraison est composée du Tome quatrième, première Partie de la Jurisprudence; du Tome premier, deuxième Partie de la Marine; du Tome troisième, première Partie du Commerce, & du Tome deuxième, deuxième Partie de l'Histoire Naturelle, contenant la fin des Oiseaux, les Ovipares & les Serpens. Le Dictionnaire Ornythologique est terminé par le Tableau de l'ordre dans lequel on doit lire les Articles qui y sont contenus; & ce Tableau, que nous invitons les Souscripteurs à lire en entier, leur fera connoître qu'on remplit exactement les vûes & le plan qu'on s'est proposé dans cette nouvelle Encyclopédie, puisque chacun des Dictionnaires dont elle est composée, à la volonté du Lecteur, devenir un Traité de Science. Après l'ordre de lecture, suit l'ordre des genres & des espèces qu'ils renferment.

Le Dictionnaire d'Ornythologie, suivant le Prospectus de l'*Encyclopédie*, devant contenir les articles relatifs à la Fauconnerie & à la Chasse, & ces articles se trouvant en effet répandus dans tout l'Ouvrage, M. Mauduit, Auteur de toute cette partie des Oiseaux, dans laquelle il a su répandre un très-grand intérêt, & nombre de choses neuves, l'a terminée par un second Tableau sur la manière de lire ce Dictionnaire relativement aux articles de Fauconnerie & à ceux de Chasse. Les noms latins des

CXV genres, sous lesquels sont rangés les Oiseaux décrits dans ce Dictionnaire, sont présentés à la fin par ordre alphabétique.

Les animaux Quadrupèdes-Ovipares & les Serpens, par M. Daubenton, de l'Académie des Sciences, &c. forment le troisième Dictionnaire d'Histoire Naturelle. Ce Dictionnaire est précédé d'une Introduction aux Serpens, d'un Discours sur les moyens de conserver les Quadrupèdes-Ovipares, & d'autres animaux après leur mort; d'un autre Discours sur la manière de préparer & de conserver des peaux desséchées de Quadrupèdes-Ovipares & de Serpens, par M. Mauduit; d'une notice de différens Ouvrages qui traitent des Quadrupèdes-Ovipares & des Serpens, par M. Broussonet, des Sociétés Royales de Montpellier & de Londres: vient ensuite le Dictionnaire des Animaux Quadrupèdes Ovipares & des Serpens, par M. Daubenton, qui est terminé, comme celui des Oiseaux, par la manière de lire méthodiquement ce Dictionnaire des Animaux Quadrupèdes-Ovipares & des Serpens; de sorte que le Lecteur a tout-à-la-fois ou un Traité ou un Dictionnaire de Sciences. C'est à cette Encyclopédie qu'on doit l'idée ingénieuse de faire de ces Dictionnaires autant de Traités, & *vice versa*. Par ce moyen, ils deviennent les instrumens les plus utiles de toutes les connoissances humaines. On n'en peut plus dire qu'ils ne sont bons qu'à consulter. Chaque Dictionnaire, traité sous ce point de vue, est un Traité méthodique, aussi complet, aussi parfait que le permet l'état actuel des connoissances humaines. On a même dû faire le Traité en entier, pour bien faire le Dictionnaire, le Dictionnaire n'étant que le Traité divisé par tous les mots principaux qui le composent. Cette partie des Quadrupèdes-Ovipares & des Serpens, est terminée par une Table Alphabétique des noms latins & étrangers des Quadrupèdes-Ovipares & des Ser-

pens, tirés de la Synonymie des Auteurs cités dans ce Dictionnaire.

Le prix de cette onzième Livraison est de vingt-quatre livres brochée, & de vingt-deux livres en feuilles.

La Souscription de cette Encyclopédie est toujours ouverte, & elle est du prix de 751 liv.

On peut s'adresser pour souscrire, hôtel de Thou, rue des Poitevins, N^o. 17; & chez les Libraires de France & Etrangers.

Avis sur la Traduction Française du troisième Voyage du Capitaine Cook, actuellement sous presse, avec Privilège du Roi.

La Géographie de la moitié du Globe étoit couverte de ténèbres, lorsque l'immortel Cook a commencé les Voyages autour du Monde. Les découvertes sans nombre de ses deux premières expéditions sont connues de l'Europe entière; la troisième a été plus heureuse encore à cet égard. On peut voir dans le Prospectus, joint à l'Avis de la neuvième Livraison, le détail de ces importantes découvertes, que l'espace ne nous permet pas de répéter ici.

L'Amirauté d'Angleterre, satisfaite de la version & de l'Édition Française des deux premiers Voyages de Cook, a bien voulu permettre que les Cartes, les Planches & les Feuilles du troisième nous fussent envoyées à mesure qu'elles sortoient de la presse à Londres; & M. Demeunier s'est occupé de la traduction long-temps avant que l'original parût à Londres. Au moment où l'on écrit cet Avis, il y en a plus des deux tiers d'imprimé, & les Graveurs de Paris travaillent aux Cartes & aux Planches depuis un an.

L'Édition originale a été mise en vente à Londres le 4 du mois de Juin, & épuisée en quinze

jours. Les Exemplaires ont sur-le-champ doublé de prix. Cette Édition contient quatre-vingt-sept Planches ou Cartes plus magnifiques encore que celles des deux premiers Voyages. Celles de la traduction, qu'on peut voir actuellement, en partie, ne seront pas inférieures, & on y trouvera de plus l'Estampe de la mort du Capitaine Cook, qui se vend séparément à Londres, & qui coûte 36 liv. La Médaille que la Société Royale de Londres a fait graver en l'honneur de ce célèbre Voyageur, & dont il n'a été frappé que cinq en or, « dont une pour le Roi de » France comme un hommage dû à son amour pour » les Sciences, à la générosité particulière qu'il a » montrée en ordonnant pendant les dernières hostilités de laisser passer librement le Capitaine Cook, » sans visiter ses Vaisseaux, sans le troubler en aucune manière ; » cette Médaille, que Sa Majesté a bien voulu confier, sera gravée au Frontispice du premier Volume. Les Personnes qui desireront se procurer cet Ouvrage, doivent se faire inscrire à l'Hôtel de Thou, rue des Poitevins, N^o. 17, & elles seront sûres d'avoir les premières épreuves.

Le Bal en Carême, Poème de Carnaval, par M. de Miramond, Prix, 20 fols. A Paris, chez Belin, Libraire, rue S. Jacques, près S. Yves.

Cet Ouvrage est écrit d'une manière très diffuse. Mais il y a de la facilité, & souvent des vers qui prouvent que l'Auteur peut faire mieux :

Mais les heures se règlent-elles
 Sur les desirs de notre cœur ?
 Non sans doute ; & si les cruelles
 Sont boiteuses dans la douleur,
 Le plaisir leur donne des aîles.

Les Livres Classiques de l'Empire de la Chine, recueillis par le Père Noël, précédés d'Observations

sur l'origine, la nature & les effets de la Philosophie morale & politique dans cet Empire. 2 vol. petit format. A Paris, chez Debure, Barrois aîné & Barrois jeune, Libraires, quai des Augustins.

Cette Traduction, d'après une autre Traduction latine du Père Noël, aura sans doute une suite. Elle ne contient encore de Confucius que deux Ouvrages, la *Science des Adultes* & le *Milieu immuable*. La morale de ce célèbre Philosophe ne nous étoit connue que par un abrégé qu'en a publié le P. du Halde, & par les *Mémoires concernant les Sciences chez les Chinois*, dans lesquels le nouveau Traducteur trouve qu'ils sont bien moins traduits que paraphrasés.

Les Livres de Confucius sont ceux qu'on enseigne dans les Écoles de la Chine; & on ne parvient aux Charges & au Doctorat qu'après avoir été sérieusement examiné sur la connoissance de ces mêmes Livres. On doit savoir gré à M. l'Abbé Pluquet d'avoir recueilli & développé un système de philosophie morale & politique, qui régit & rend heureux depuis trois mille ans un des plus grands Empires qui aient existé.

Il a mis à la tête de sa Traduction un Discours Préliminaire sur les Chinois, qui comprend un Volume entier, mais qu'on lira avec intérêt, quoiqu'il soit beaucoup trop long, & écrit d'un ton monotone. Le système de la Législation des Chinois y est présenté avec autant de clarté que de sagesse; & l'on ne peut lire qu'avec un sentiment religieux un corps de morale & de politique qui offre, pour ainsi dire, le Roman du bonheur & de la vertu.

L'Édition en est remarquable par la beauté du papier & du caractère.

ENCYCLOPÉDIE, ou Abrégé de toutes les Sciences à l'usage des Enfants, nouvelle Édition, refondue, augmentée & corrigée dans toutes ses parties,

afin de la rendre propre à l'usage des Écoles des Pays Catholiques, enrichie de dix planches en taille-douce. in-12. Prix, 2 liv. 10 sols relié. A Bruxelles, chez Lefrancq, Imprimeur-Libraire, & à Paris, chez Mérigot le jeune, Libraire, quai des Augustins.

Nous avons déjà annoncé cet estimable Ouvrage.

L'HOMME aux dix Écus, par un Enfant Trouvé. A Séville, chez Bride-Oison, au *Patriotisme*, 1784.

M. de Beaumarchais promet dix écus à celui qui prouvera dans un bon Libelle Anonyme, qu'il y a dans le projet de l'institution des Mères Nourrices un dessein de carte malhonnête qu'on découvrira quelque jour. C'est cette phrase qui a donné lieu au titre de la Brochure que nous annonçons. L'Auteur prétend démontrer qu'il y a une erreur dans les calculs de M. de Beaumarchais, & qu'il faudroit que le Bureau de Bienfaisance donnât au moins 18 liv, par mois au lieu de neuf.

LETTRÉ d'un Bordelois au Père Hervier, en Réponse, à celle que ce Savant a écrite aux Bordelois à l'occasion du Magnétisme Animal. A Paris, chez Delalain le jeune, Libraire, rue S. Jacques.

L'Auteur de cette Lettre se récrie beaucoup sur ce qu'un Ministre de l'Évangile, un Orateur Chrétien abuse de la confiance qu'il peut mériter à ce double titre, pour donner comme certains des faits qui peuvent être faux, & des principes qui ne sont ni prouvés ni probables.

L'AMI de l'Adolescence, par M. Berquin, deuxième, troisième & quatrième Cahiers, formant avec le premier Cahier deux Volumes de cet Ouvrage.

Le deuxième Volume contient la première Partie du Système du Monde, mis à la portée de l'Ado-

l'Étude. La souscription pour douze Volumes en vingt-quatre Cahiers, est de 13 livres 4 sols pour Paris, & de 16 livres 4 sols franc de port pour la Province. On s'adresse à M. Leprince, à Paris, rue de l'Université, n°. 28.

La nouvelle carrière que vient de s'ouvrir M. Berquin est plus difficile à parcourir. Ses premiers pas promettent de l'instruction & du plaisir à ses Éléves, & lui annoncent à lui-même une réussite digne de ses premiers succès.

NUMÉRO 10 de la quatrième année du Journal de Harpe, par les meilleurs Maîtres. Prix, séparément 2 liv. 8 sols. Abonnement 15 liv. franc de port. A Paris, chez Leduc, au Magasin de Musique, rue Traversière-Saint-Honoré.

NUMÉRO 5 du Journal d'Orgue à l'usage des Paroisses & des Communautés Religieuses, par M. Charpentier, contenant quatre Hymnes pour la Circoncision, l'Épiphanie, la Purification & l'Annonciation. Prix, 4 liv. 4 sols franc de port. Abonnement 24 liv. A Paris, chez Leduc, même Adresse que ci dessus.

RECUEIL des Airs & Duos des deux Tuteurs & autres petits Airs, avec Accompagnement de Harpe, par M. Grenier, Organiste & Maître de Harpe, Œuvre VI. Prix, 7 livres 4 sols A Paris, chez l'Auteur, Hôtel de Mme la Duchesse de Villeroy, rue de l'Université; Cousineau père & fils, Luthiers de la Reine, rue des Poulies, & Salomon, Luthier, Place de l'Ecole.

NUMÉRO 10 de la troisième année du Journal de Clavecin, par les meilleurs Maîtres. Prix, séparément 3 liv. Abonnement 15 livres franc de port. A

Paris, chez M. Leduc, au Magasin de Musique, rue Traversière-Saint-Honoré.

NUMÉROS 7 & 8 du Recueil des Airs Italiens des meilleurs Compositeurs, traduits, gravés en partition avec les parties séparées. Prix, 3 livres chaque. A Paris, chez Imbault, rue & vis-à-vis le Cloître Saint Honoré, maison du Chandelier, & Siéber, même rue, près celle d'Orléans, maison de l'Apothicaire, n^o. 92.

Le Numéro 7 contient un Rondeau de M. Sacchini, très-agréable, & qui n'a point la tournure commune des Rondeaux. Le Numéro 8 est aussi un Rondeau del signor Martini.

FAUTE à corriger dans le Mercure précédent.

Page 200, à la nouvelle question à résoudre, au lieu de, *ou de tenir*, lisez *que de tenir*.

Voyez, pour les Annonces des Livres, de la Musique & des Estampes, le Journal de la Librairie sur la Couverture.

T A B L E.

<i>LE Ver luisant & le Roitelet,</i>	<i>nelle,</i>	7
<i>Fable,</i>	<i>Balance de la Nature,</i>	31
<i>Epitaphe de Mme Lobreau,</i>	<i>L'Ami de la Société,</i>	35
<i>Charade, Enigme & Logo</i>	<i>Nouveau Voyage Sentimental,</i>	
<i>gryphe,</i>		39
<i>Eloge de Bernard de Fontenelle,</i>	<i>Annonces & Notices,</i>	41

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercure de France*, pour le Samedi 6 Novembre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. **A**
Paris, le 5 Novembre 1784. GUIDI.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 13 NOVEMBRE 1784.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

VERS A M. DE ***.

Portrait d'un Intendant.

ETRE l'Homme du Roi, du Peuple & de l'Etat,
Répartir justement le fardeau des Subsidés;
Prevenir, réprimer, sensible Magistrat,
De la fiscalité les abus homicides;
Veiller pour le maintien & de l'ordre & des Loix;
Ofer des opprimés faire parler les droits;
Porter jusqu'à la Cour les cris de l'infortune,
Ces cris longs & touchans, dont la plainte importune
Expire sur le seuil du Palais de nos Rois;

Par l'éloge & la récompense

Encourager les Vertus & les Arts;

Aux Enfans de Cérès, de Neptune & de Mars

N^o. 46, 13 Novembre 1784. C

Servir enfin de Providence.....

Tels sont les grands devoirs qu'on t'impose au-
jourd'hui,

Ton père les remplit durant vingt ans en Sage ;

Le bonheur & ton nom sont le double présage

Qu'on aimera dans toi, & qu'on admire en lui.

(Par M. Béranger.)

*INSCRIPTION pour une Statue de Femme,
faite d'un canon de bronze.*

ÆS lethale prius spargebam incendia, clades,
Nunc formâ, illecebris, pectora cuncta domo.

(Par M. Trochereau de la Berlière.)

*SUR une Fontaine qui a été long - temps
perdue, & dans laquelle, en la fouillant,
on a trouve des Médailles.*

NYMPHA diù latuit, revocata numismata fundit,
Sic memorem duplici munere ditat herma.

(Par le même.)



*A M. DE GARDANNE, Medecin
de la Faculté de Paris.*

Q U E les détracteurs de notre âge,
De ses prétendus torts cherchent d'autres témoins :
Pour moi je le paîrai d'un éternel hommage.
La plus tendre amitié m'a prodigué ses soins ;
Le serviteur le plus fidèle ,
(Un honnête & bon Allemand)
Jour & nuit m'a prouvé son zèle ;
Mais sans toi, cher Docteur, c'eût été vainement.
Ce fléau redouté, la petite vérole,
Auroit sacrifié ma vie à sa fureur.
Mon ami, reçois donc l'expression d'un cœur
A qui ton Art conserve la parole.
Quels sentimens nous te devons !
Aussi prompt à guérir que le Dieu d'Épidaure ,
Tu plais comme son père , & tu joins à ces dons
La sensibilité plus précieuse encore.
Un tel libérateur ne sert pas à demi :
Le Docteur bannit mes alarmes,
Et des jours qu'il me rend , ceux que prendra l'ami ;
Du bienfait doubleront les charmes.

(*Par M. le Marquis de Fulvy.*)



*BOUQUET pour le jour de la Saint-Louis,
à Madame la Présidente DE ***, qui
prétendoit ne plus inspirer de l'amour,
parce qu'elle avoit une fille mariée.*

Sur l'Air: Avec les Jeux dans le Village.

LOUISE, a bon droit l'on s'étonne
De vous voir mesurer le temps;
Quand on est belle, aimable & bonne,
N'est-on pas toujours à vingt ans?
En vain pour vous cacher, friponne,
Vous vous couvrez de vos enfans;
A travers les fruits de l'Automne
Nous voyons les fleurs du Printems.

UNE rose fraîche & brillante
Qu'ornent plusieurs jolis boutons,
Est elle moins intéressante
A côté de ses rejetons?
En la rendant plus imposante,
Ils n'écartent point le desir.
Et tandis que l'œil s'en contente,
La main brûle de la cueillir.

*(Par M. le Comte de Barquier, Officier
de Cavalerie.)*

Explication de la Charade , de l'Enigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Découdre* ; celui de l'Enigme est *Araignée* ; celui du Logogryphe est *Morphée* (l'un des Ministres du Sommeil qui présentoit les Songes), où l'on trouve *Orphée*, *Mérope*, *Rome*, *Morée*, *Homère*, *mer* & *or*.

C H A R A D E.

AM I Lecteur , pour avoir mon premier ,
Regarde dans les doigts de l'aimable Glycère ;
Et si tu veux deviner mon entier ,
De mon second devine le contraire.

(*Par M. Victor de Saint-Cl***.*)

É N I G M E.

DA N S ce monde changeant , plein d'intrigue & d'appas ,

Je suis un Roi chéri , généreux & Prophète ,
Intrépide & galant , mais fier dans mes États ,
Et jaloux des plaisirs que souvent j'y répète.

Quand quelque téméraire , au bruit de mes ébats ,
S'approche & veut tenter l'honneur d'une conquête ,

C ii j

J'avance seul à lui, l'attaque & le combats
 Sans exposer jamais ni sujet ni sujette.
 S'il ose résister à ma juste fureur ,
 Mon intrépidité redouble de vigueur ;
 A l'instant je l'écrâse ou le force à la fuite.
 Faut-il de ma valeur célébrer l'action ?
 En rendre grâce aux Dieux ? L'on m'entend tout de
 suite ,
 En vainqueur triomphant, chanter.
 (*Par M. P. F. R. , Ancien Capit. de Volontaires.*)

L O G O G R Y P H E.

ON dit, avec raison,
 Que je suis de saison :
 Voici le temps de ma tournée.
 Pour m'éviter , on met robe fourée ,
 On se couvre, on se chauffe , on garde la maison ,
 Le tout souvent en vain ; on a beau s'en défendre ,
 Après beaucoup de soins on finit par me prendre.
 J'offre dans mes cinq pieds, en les décomposant,
 Un passage public ; une herbe dangereuse ;
 Un fruit ; une liqueur ; un morceau très-friand ;
 L'appui d'un édifice , & cette onde orageuse
 Dont la surface couvre un abyme effrayant.
 (*Par M. le B. de Valbert.*)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*F I N de l'Extrait sur l'Éloge de
Fontenelle , par M. Garat.*

VOICI enfin M. Garat arrivé au plus beau monument de la gloire de Fontenelle, à son Histoire de l'Académie des Sciences, qui renferme, comme on fait, les Extraits des Mémoires des Savans & leurs Éloges. C'est un bel Ouvrage sur un grand sujet; & c'est ce qu'il falloit au talent de M. Garat. On sent ici qu'il est parfaitement à son aise; c'est dans la partie qui auroit pu accabler un autre Écrivain qu'il triomphe. Toute cette partie de son Discours me paroît traitée d'une manière simple & nette, riche & forte; plus d'écarts, plus de jugemens peu motivés, plus d'éloges exagérés. Il s'arrête d'abord sur la Préface de l'Histoire de l'Académie, Ouvrage que le Discours Préliminaire de l'Encyclopédie a fait mieux goûter encore, même en le surpassant. De la hauteur où il s'est placé pour examiner les progrès de l'esprit humain pendant cinquante années, M. Garat considère tous ces hommes dont les travaux ont tant avancé leur siècle; il voit, il juge, il peint ce qu'ils ont fait & ce qu'ils furent; leur génie, leurs vertus se présentent à la

fois à ses pinceaux. C'est ce moment qu'il a choisi pour remplir la partie la plus difficile & la plus piquante d'un Éloge de Fontenelle, en analysant tous les secrets du style de cet Écrivain. Il finit par tracer l'influence de cet Écrivain sur le siècle qui a vu naître ses bons Ouvrages, & qui lui a accordé une si flatteuse renommée, c'est à dire, sur le nôtre.

Il m'en coûte de me livrer encore à la critique dans cette belle, longue & importante partie du Discours de M. Garat ; mais j'ai pris l'engagement d'être très-sévère, & de marquer une imperfection par-tout où je l'apperois. Il me semble que ce dernier morceau de l'influence de Fontenelle a quelque chose de faux, en ce que l'Auteur peint la révolution entière qui s'est faite dans les esprits depuis cinquante ans, & qu'il paroît toujours la rapporter à Fontenelle ; c'est beaucoup trop lui accorder. On pourroit desirer aussi que ce morceau, plein d'idées profondes & neuves, fût un peu moins abstrait. Peu de Lecteurs ont assez de résultats philosophiques dans l'esprit pour le bien entendre, & il n'en est point qui ne le lisent avec une fatigue que l'Auteur pouvoit leur épargner, en rapprochant plus ses pensées des notions communes, & en y répandant plus d'intérêt.

Il m'est enfin permis de me livrer à une pleine admiration pour parler du morceau sur les Savans. La première justice à lui rendre seroit de le citer en entier ; mais la

gloire même de l'Auteur me prive de cette satisfaction. Il a su mêler la plus belle philosophie au plus beau style pendant dix pages; & comment citer dix pages dans un Extrait déjà si long? Le triomphe de M. Garat est ici d'autant plus flatteur, qu'il avoit à lutter contre un des meilleurs Chapitres d'un des plus beaux Ouvrages de ce siècle. Je parle de l'*Essai sur les Éloges*, Livre pour lequel l'estime s'accroît de jour en jour, comme l'intérêt & la vénération pour son Auteur. Chaque fois que l'on traite d'un grand objet en Morale, en Histoire, en Littérature, on a une comparaison à faire avec ce Livre, & cette comparaison fournit à un Homme de Lettres un plaisir de plus, celui de payer un tribut au génie & à la vertu. Ces deux morceaux, qui méritent d'être placés à côté l'un de l'autre, & dont la rivalité est si honorable pour le plus jeune de ces Écrivains, roulent sur les mêmes objets; ils offrent tous deux un tableau en résultat de l'Histoire des Savans, & une appréciation du talent de l'Historien. La gloire se partage entre les deux Auteurs; il me semble que le tableau est plus beau dans M. Garat, que l'appréciation du style & de l'esprit de Fontenelle est meilleure dans M. Thomas.

Je ne craindrai pas d'exprimer tout ce que ce tableau de l'Histoire des Savans m'a fait sentir; je ne craindrai pas de dire qu'il n'est peut-être pas de morceau dans aucun

C v

Discours philosophique ou oratoire, qui réunisse plus de beautés, qui élève plus l'âme, qui porte à l'esprit plus d'idées neuves & vraies, qui offre à l'imagination des couleurs plus riches & plus variées. Pour qu'il n'y manque aucun des moyens des grands effets, il y règne encore un très-heureux contraste entre le ton de la peinture des travaux des Savans, & celle de leurs caractères. La plus vétilleuse critique ne pourroit y reprendre que quelques négligences de style. Mais quel Lecteur, tant soit peu susceptible d'enthousiasme, pourroit rechercher péniblement quelques négligences au milieu de tant de beautés? Je remarque avec joie l'heureuse destinée qui attend ce morceau; il deviendra aussi célèbre que l'Ouvrage sur lequel il a été fait. Chaque fois qu'on relira les Éloges des Savans, (& quel homme curieux des Sciences & de la nature humaine, au moment où il finit cette lecture, ne se promet d'y revenir un jour?) chaque fois donc qu'on la recommencera, on fera rappelle vers le morceau de M. Garat comme à un tableau qui, en nous retraçant plus vivement ce que nous avons aimé & admiré, nous le fait plus aimer & admirer encore. Ainsi sa gloire se mêlera tout-à-la-fois à celle de Fontenelle, & à celle de ces hommes qu'il a concouru aussi à nous rendre si touchans & si respectables. Ce seul morceau auroit retenu les insultes que certains Critiques viennent de faire au talent de l'Auteur, si ceux

dont le métier est de profiter toujours des fautes du grand talent pour le contester, étoient capables de quelque décence.

Le caractère de Fontenelle étoit digne de toute l'attention d'un Philosophe, de tout le talent d'un bon Écrivain; aussi M. Garat l'a traité avec une véritable supériorité. Cette partie de son Discours est celle qui a le plus de rapidité, de mouvement & d'éclat. On y est agréablement surpris de le voir écrire avec chaleur sur un caractère aussi paisible que celui de Fontenelle. Ce contraste entre le ton & l'objet a un effet très piquant; il tient à ce que M. Garat parle ici plutôt en apologiste qu'en appréciateur. Ce n'est pas qu'il se soit déguisé à lui même les vraies qualités de l'homme qu'il avoit à peindre; il en est de plus élevées, de plus intéressantes; mais elles furent aussi respectables que singulières; c'est toujours sous ces deux aspects que M. Garat les envisage. Il considère Fontenelle dans cette modération avec laquelle il aima la gloire même, dans cette absence de tous les écarts & de toutes les illusions des passions, qui lui permit d'éviter toutes les peines & de goûter tous les plaisirs de la vie; il le suit dans ses liaisons avec les femmes, dans les amitiés qu'il contracta, dans le monde, dans la retraite; il peint le caractère de ses vertus, la prudence & l'adresse de sa philosophie, la considération publique qu'il sut tirer des

Cvj

Lettres, & qu'il fut aussi leur rendre. Je ne finirois pas, si je voulois citer les traits charmans, les belles idées, les superbes expressions qui abondent encore plus dans cette Partie; il me faudroit souvent citer des pages entières. En examinant le style de ce Discours, après y avoir fait quelques critiques, j'en releverai aussi les beautés, & je les prendrai dans cette Partie.

Je continue ici d'examiner l'appréciation que M. Garat a faite du caractère de Fontenelle; je trouve bien qu'il l'a peint avec les traits qui lui appartiennent, mais il me paroît qu'il a encore exagéré quelquefois même ses meilleures qualités.

Écoutons-le parler de l'amitié de Fontenelle & de Lamothe.

“ *Lamothe & Fontenelle se rencontrent*
” dans le monde dans l'âge qui n'est plus
” celui des illusions pour personne, & avec
” des réputations déjà assez éclatantes pour
” être rivales; & dès leur première entre-
” vue, ils unissent leurs idées, leurs senti-
” mens, leur existence & leur immortalité;
” ils jouissent pendant près de trente ans de
” cette douceur infinie attachée à l'union
” de deux Hommes de Lettres, dont les es-
” prits s'étendent & s'enrichissent l'un par
” l'autre, qui rassemblent dans les Écrits de
” chacun, les lumières & les beautés de
” deux talens, possèdent chacun deux gloires,
” & ont chacun deux âmes à opposer aux
” attaques de la haine & de l'envie. Pen-

» dant trente ans, ils ont les mêmes ennemis
 » & les mêmes admirateurs ; leurs noms
 » paroissent toujours à côté l'un de l'autre
 » dans la satire & dans l'éloge, & la Posté-
 » rité qui les prononce ensemble, éternise
 » cette union qu'elle respecte. »

Voilà un tableau délicieux. Mais ne croiroit-on pas que c'est le portrait de Montagne & de la Beotie, de ces deux âmes nées pour l'amitié comme pour la philosophie ? De bonne foi, deux hommes qui possédèrent toujours leurs âmes dans une si parfaite tranquillité, pouvoient ils s'aimer avec tant d'abandon ? On peut encore aimer beaucoup en se donnant moins l'un à l'autre. Je me représente dans Lamothe & Fontenelle deux hommes qui se convenoient entièrement de principes & de caractère, qui changèrent aisément leur estime réciproque en un attachement doux & solide, toujours entretenu par des procédés nobles & délicats. Mais voilà tout. Si leur amitié avoit été si vive & si généreuse, celui de ces deux amis qui a survécu à l'autre, & à qui le sort avoit départi, comme une dernière faveur, d'avoir à faire son Éloge dans le Corps où ils se trouvoient ensemble, Fontenelle n'auroit pas laissé à M. Garat le beau tableau que nous venons de lire ? Ce n'est point ainsi qu'une femme de beaucoup d'esprit, qu'une ancienne amie de Fontenelle nous le dépeint. *Les âmes sensibles*, dit Mme de Lambert, *sont plus sensibles, dit Mme de Lambert, sentent les besoins du cœur plus que les autres nécessités de*

la vie. Pour lui, il est libre & dégagé ; aussi ne s'unit-on qu'à son esprit, on échappe à son cœur.

Autre exemple de cette exagération.

M. Garat parle de la bienfaisance de Fontenelle.

« Sa sage économie s'est fait des fruits
 » de son talent un trésor que les malheu-
 » reux seuls ont droit d'ouvrir ; mais sa
 » générosité même a pris le caractère de son
 » âme : quand on vient lui confier des be-
 » soins, des malheurs, il écoute attentive-
 » ment, mais ne paroît ni ému ni troublé ;
 » il ne presse point les infortunés dans son
 » sein, il ne verse point sur eux de ces lar-
 » mes qui sont aussi un bienfait, mais trop
 » souvent le seul qu'on leur accorde. Il se
 » lève sans rien dire, & va chercher des
 » secours que les signes de l'émotion la plus
 » vive ne leur auroient pas fait espérer, &
 » tant de générosité ne lui paroît pas même
 » une vertu ; il n'y voit qu'une dette qu'il
 » paye au malheur. *Cela se doit*, dit-il, lors-
 » qu'il ne peut empêcher qu'on ne décou-
 » vre ses bienfaits, trop nombreux pour
 » pouvoir toujours se cacher. »

Voilà qui est vrai & juste. Ces traits sont aussi bien saisis qu'heureusement exprimés ; mais au travers de ce morceau, M. Garat a jeté cette idée : *On diroit qu'ayant apperçu d'une vûe générale tous les maux qui sont dans le sort de l'humanité, aucun malheur en particulier ne peut assez le surprendre pour*

l'émouvoir ; que du premier coup-d'œil qu'il a jeté sur l'espèce humaine , son âme s'est pour toujours ouverte à la bienfaisance. Cette réflexion est grande & belle ; elle l'est tellement , qu'elle n'a plus aucune proportion avec celui à qui elle est appliquée ; vous ne peignez plus cet homme que la droiture seule de sa raison avoit rendu bienfaisant ; vous peignez un homme sublime , le vrai sage des Stoïciens , Caton d'Utique.

En général, Fontenelle, dans aucune partie, ne pouvoit être loué sans restriction ; sa vie ressemble à ses Ouvrages , elle offre plus de sagesse & d'habileté que de grandeur : il a droit à l'estime , au respect même ; mais en rendant hommage à l'honnêteté de son caractère, à la pureté de sa conduite, à des actions & des paroles dignes d'un grand Homme, on voit encore quelque chose de trop froid dans ses vertus ; & il semble qu'on doit à la morale de ne louer un tel Philosophe qu'à condition d'en préférer un plus courageux dans ses principes & plus chaud dans ses sentimens.

On voit que toutes mes critiques sont plutôt des idées différentes que j'établis, que des défauts certains. Je crois pouvoir cependant conclure ici que, pour tous les Lecteurs, M. Garat a souvent donné à Fontenelle des mérites qu'il n'a pas. Un homme qui a autant d'esprit & de talent doit toujours se renfermer dans le vrai & dans le juste ; on le goûtera davantage , sans moins

remarquer l'abondance & la finesse de ses idées. Il est aisé de se faire illusion sur la gloire qu'on célèbre. De toutes les erreurs c'est la plus naturelle & la plus aimable; mais il me semble que M. Garat a trop de penchant à s'y abandonner; c'est un défaut qu'on a relevé dans tous les Éloges qu'il a écrits. Plein d'idées & d'imagination, il ne voit pas seulement dans les objets les choses qui y sont, mais encore celles qu'il y porte. Il ressemble en ceci à l'homme extraordinaire, dont la mort récente vient d'étendre encore la liste de nos grandes pertes dans la Littérature & la Philosophie; s'il lisoit un Livre, le titre seul réveillait en lui une foule de pensées; à force de les y chercher, il les y trouvoit; & le lendemain il parloit avec enthousiasme de ce Livre, qui n'avoit rien de remarquable que les choses que son imagination y avoit supposées. C'est déjà une distinction que de tomber dans un pareil défaut; mais il n'en est pas moins vrai que, même en enrichissant un Ouvrage, il lui nuit. Au reste, je dois répéter ici qu'aucun des défauts de Fontenelle n'est échappé à M. Garat; il est presque toujours supérieur dans la critique qu'il en fait comme dans l'éloge de ses vraies beautés. Ainsi il aura réellement rempli le but de cet Ouvrage, il aura fixé ce que l'on doit penser de Fontenelle. Déjà même on revient à une plus grande estime pour lui; on va sentir de plus en plus combien on doit de reconnaissance & d'admiration à

cet homme que la Nature avoit doué de l'esprit le plus net & le plus fin qui fût jamais, qui n'étoit pas né sans doute pour cultiver les Arts, mais pour y porter des idées justes & neuves ; qui n'étoit pas né non plus pour créer dans les Sciences, mais pour les étendre par la pénétration de ses vûes, & les orner de la clarté de ses pensées ; qui s'étant fait un style propre à sa manière de voir & de sentir, dissimule l'absence des qualités qui lui manquent, & fait briller davantage l'excellence de celles qui lui appartiennent, regagne par la surprise qu'il exite ce qu'il ne peut obtenir de l'enthousiasme ; qui n'étant que le premier des hommes d'esprit, mais placé dans un temps, & ayant à la fin adopté des sujets où l'esprit a une grande puissance, a laissé tous les autres bien loin de lui pour prendre son rang parmi les Philosophes les plus utiles & les Écrivains les plus originaux. Pour le bien apprécier, il faut le lire dans la maturité de l'âge & de l'esprit. Un des plus intéressans morceaux du Discours de M. Garat, est celui où il lui fait réparation pour les premiers jugemens de sa jeunesse. On est toujours sûr de remuer toutes les consciences justes & vraies quand on exprime les mouvemens de la sienne avec une fidélité si éloquente.

L'ordonnance & le ton général ont été les choses les plus critiquées dans le Discours de M. Garat. Qu'on me permette d'oser ici

me placer entre l'Auteur & le Public , non pas pour juger , mais pour examiner.

J'observe d'abord que le plan du Discours porte sur une idée simple & juste. M. Garat commence par se demander qu'est ce que Fontenelle ? Quel rang doit il occuper dans l'estime de la postérité ? Il recueille sur tous les points les opinions publiques , il les étend ou les combat par ses propres idées , il amasse tous les matériaux de ce jugement , en parcourant tous les Ouvrages de ce Philosophe célèbre , enfin il l'établit & le prononce. Ainsi il marche toujours vers le but qu'il s'est proposé. Sous cet aspect , son Discours me paroît aussi bien composé que bien conçu.

Son sujet est très-varié , très-étendu. Il y faut toujours marquer des défauts , en caractérisant les beautés. Cette sorte d'analyse exige des développemens. Le Discours peut donc être long , sans mériter aucun reproche ; en ce point , celui de M. Garat ne me paroît pas excéder la mesure du sujet & du genre de l'Ouvrage. Au reste , quand les Ouvrages ne s'allongent que pour réunir plus de mérite , ils valent bien ceux qui ne sont courts qu'à force d'objets omis ou de vûes superficielles.

M. Garat ne s'est pas contenté des richesses de son sujet , il s'est encore emparé de toutes les comparaisons , de toutes les réflexions qu'il présentait. L'Auteur des Églogues lui rappelle Théocrite , Virgile , les Au-

teurs de l'*Amince* & du *Pastor-Fido*, Gesner, &c. Celui des *Dialogues des Morts* le conduit à examiner ce genre de Littérature, dont Lucien a été le créateur, &c. ; & ainsi sur tous les objets. En ceci, M. Garat ne peut encore être blâmé, puisqu'il se propose d'apprécier Fontenelle, il faut bien qu'il le rapproche de ses modèles & de ses rivaux. D'ailleurs, les premiers Ouvrages de Fontenelle, sans ces rapprochemens, n'auroient pas suffi à ce ton d'une discussion noble & pleine qu'il avoit adopté.

Mais ne falloit-il pas presser davantage sa marche, appuyer moins sur tous les objets accessoires? Voici seulement où commence le défaut réel de plusieurs parties de son Discours. Il seroit trop long & fastidieux de chercher ce défaut par-tout où il peut se rencontrer. Mais je crois utile de le développer avec quelque soin dans la partie de ce Discours qui a trouvé le plus de désapprobateurs. On est plus sûr de critiquer avec justesse & avec succès, quand on parle d'après l'opinion publique.

Les effets dans un Discours tiennent souvent à bien peu de chose. Quand on fait un long Discours, on peut recourir à de petits artifices, qui peuvent le faire paroître plus court, en soulageant l'attention. M. Garat parcourt tous les Ouvrages de Fontenelle; chacun lui fournit un morceau; mais long-temps il ne trouve que des Ouvrages de Littérature. Si cette partie se trouvoit séparée, elle seroit lûe avec plus de

plaisir. De plus, en la séparant, l'Auteur auroit cherché à lui donner un ton particulier, & ce seroit encore un nouveau mérite.

Mais je viens à la partie des Ouvrages de Littérature, dont la longueur a paru excessive, c'est le morceau des Églogues.

Fontenelle a écrit dix Églogues; c'est son meilleur Ouvrage Littéraire, il méritoit par là une véritable attention; mais il arrête M. Garat pendant dix pages; il faut convenir que cela est hors des proportions du sujet & de l'Ouvrage.

Mais ce n'est pas encore là le seul inconvénient de cette longueur. L'Auteur ayant accordé dix pages aux Églogues, a été forcé d'apprécier dans deux pages quatre Ouvrages de Fontenelle, dont il n'y en a pas un qui ne lui fasse plus d'honneur que ses dix Églogues. Ce n'est pas que l'Auteur ait pu se résigner à ne faire que les effleurer; mais il a été obligé de les sacrifier.

Il est vrai que l'Auteur, dans ce long morceau, fait l'histoire & trace les principes d'un genre de poésie plein de charmes & riche en chef-d'œuvres. Un Discours sur l'Églogue est fort bon en lui-même; mais il ne doit pas entrer tout entier dans un Éloge de Fontenelle.

J'aurois encore plusieurs autres critiques à lui proposer sur ce morceau; mais il faut finir, de peur de tomber moi-même dans la faute que je lui reproche.

Le ton général du Discours me paroît aussi

pécher par des endroits considérables.

Je fais que chaque Écrivain, né avec un talent qui lui est propre, en doit laisser l'empreinte dans tous les sujets qu'il traite; mais il faut cependant que son originalité même se modifie suivant les divers sujets. La perfection consiste à allier les caractères de son talent avec les couleurs de la chose qu'on traite.

M. Garat est naturellement porté à creuser dans tous les objets: à des vûes générales de sensations très fines, il joint encore beaucoup de détail. Ce talent convenoit parfaitement pour l'Éloge de Fontenelle, mais point également dans toutes les parties; & il y domine d'un bout à l'autre. Chose étonnante! ce ton appliquant d'un penseur est adouci & embellî par toutes les beautés du style dans le morceau sur les Savans, & il se fait sentir, plus que la grâce du sujet, dans le morceau des Eglogues.

L'impression de ce défaut s'augmente encore par la forme de phrase qu'a adoptée l'Auteur. Il est presque continuellement périodique. Par la raison même que ce style est celui des grands effets, il ne faut pas le prodiguer. Lorsqu'il n'enchanté pas, il accable; lorsqu'il ne sert pas la pensée, il l'embarasse: Dans tous les morceaux où il convenoit, M. Garat a bien montré tout le parti qu'il savoit en tirer. Pourquoi l'a-t'il employé avec si peu de réserve? Je suis d'autant plus étonné de cette erreur de son goût, que le

style qui rassemble moins les objets doit souvent lui être nécessaire pour démêler l'étendue & la variété de ses idées.

En ne parlant encore que du ton dominant dans ce Discours , je parle déjà de son style ; ces deux parties de l'art ont tant de rapports qu'on ne peut rien dire sur l'une qui ne convienne à l'autre. Il me semble , vu l'étendue & la variété de mes critiques , que je mets assez bien l'amitié à l'abri des reproches de prévention & de partialité ; & peut-être M. Garat n'auroit t'il rien perdu à subir la critique d'un ennemi , pourvu que cet ennemi ne fût pas dénué du sentiment des grandes beautés.

On a beaucoup reproché au style de cet Ouvrage l'affectation & la recherche. Je crois qu'en ceci on s'est mépris.

On entend par un style affecté celui qui va toujours chercher les expressions hors du vrai & du naturel , qui avertit sans cesse de toutes ses prétentions , & qui manque toujours ses effets.

Je ne crois pas que ce soit-là le vice qui se fait quelquefois sentir dans la manière d'écrire de M. Garat. En général , les esprits de sa trempe sont amis de la simplicité ; ils sont trop au dessus des faux ornemens pour ne pas les dédaigner.

Le vrai défaut de son style tient , ce me semble , à un excès dans la qualité éminente de son talent.

Il lui est très facile de recevoir beaucoup d'impressions & d'idées dans la méditation des objets ; il a une grande force pour les saisir & les manier ; pensant avec beaucoup de promptitude , il n'en a pas moins pour écrire. Il arrive delà que souvent ses idées n'ayant pas pris assez de repos dans son esprit , elles restent encore dans une sorte d'obscurité & de vague , qu'elles sont claires pour lui sans être encore assez sensibles pour ses Lecteurs ; qu'adoptées , avant d'avoir été bien examinées , elles sont plus fines que justes ; que lorsqu'elles ont de la vérité , elles manquent de cet intérêt qui tient à l'utilité , & que quelquefois les plus nettes & les plus belles sont offusquées par d'autres , qu'un goût plus sévère , un jugement plus arrêté , & sur-tout l'importante règle de l'à propos auroient fait rejeter. Il faut bien alors que les expressions ressemblent aux idées ; elles ont de la sécheresse , de l'embarras , une teinte de fausseté & d'exagération , qui , sans être de l'affectation , en produit l'effet. On est heureux de n'avoir que des défauts de cette nature , puisqu'on a en soi les moyens de s'en corriger. Je ne demanderois que deux choses à M. Garat , plus de sobriété dans l'emploi des idées qui viennent à son esprit , & plus de travail dans leur rédaction. Après cette critique générale , les critiques de détail sont peu nécessaires.

Je lui indiquerai cependant , par quelques

exemples, les espèces de fautes qui me paroissent revenir le plus souvent dans son style.

“ Qui fit invoquer à Virgile le
 » nom de Théocrite, comme la Muse de l'Églogue & de la Sicile, à Virgile, qui sem-
 » bloit avoir si peu besoin d'invoquer autre
 » chose que son génie. »

Invoquer autre chose que son génie, dans un morceau où l'on peint la poésie de Théocrite & de Virgile, me paroît d'une grande inélégance.

“ C'est à regret, je le sens, que le Pané-
 » gyriste d'un Homme célèbre lui refuse ce
 » génie des Beaux-Arts, dont l'éclat & la
 » gloire subjuguent l'imagination des peu-
 » ples, comme la gloire des conquérans. »

L'esprit ne se prête pas aisément à ce rapprochement; d'ailleurs, il a quelque chose de faux. La gloire des Beaux-Arts est bonne aux peuples; celle des conquérans leur est funeste.

Je ne puis approuver non plus cet autre rapprochement. “ L'esprit philosophique.....
 » qui est peut être aux talens de l'imagina-
 » tion, ce que l'art de régner avec sagesse
 » est à l'art d'étendre un Empire par des
 » conquêtes, ce que le génie de Titus & de
 » Marc Aurèle est au génie d'Alexandre &
 » de Gengiskan.

“ Dans le petit nombre de ceux qui culti-
 » voient les Sciences avant Fontenelle, un
 » hasard

« hasard extraordinaire pouvoit seul faire
 « rencontrer des hommes de génie, & les
 « Sciences attendoient leurs progrès des pro-
 « diges de la Nature: plus d'un homme de
 « génie aujourd'hui peut sortir aisément de
 « la foule immense qui a suivi les pas de
 « Fontenelle. »

J'avoue que j'ai eu toujours beaucoup de peine à entendre cette phrase. Elle signifie qu'il est plus facile aujourd'hui à un homme de génie, de l'appercevoir en lui, & de le faire connoître.

D'abord, n'est ce pas terriblement forcer la réalité des choses, que d'attribuer cet effet là à Fontenelle? Et si cela est vrai, cela n'avoit-il pas besoin d'être appuyé de quelques preuves? Mais voyez combien la préparation & les accessoires de cette pensée accablent l'esprit! *Un hasard extraordinaire pouvoit seul faire rencontrer des hommes de génie.* Il faut commencer par examiner cette phrase, qui paroît très-contestable. Ensuite: *Et les Sciences attendoient leurs progrès des prodiges de la Nature.* Me voilà encore jeté dans une idée bien plus générale. Voilà le chemin que vous me faites faire pour arriver à une idée qui pouvoit être énoncée si simplement. C'est là, ce me semble, abuser fortement du don de rassembler beaucoup de choses autour de la pensée principale.

« Un esprit original fait sortir les Nations
 « de cette paresse de la pensée, & montre
 N^o. 46, 13 Novembre 1784. D

» à l'imagination même un nouvel Univers
 » à peindre. »

Cette paresse de la pensée est une expression qui, en elle-même, a de la hardiesse & du naturel ; mais elle auroit besoin de préparation. Ici, appliquée aux Nations, elle devient vague, & parce qu'elle ne fait pas tout de suite, elle peut paroître emphatique.

Je me lasse enfin de tant de critiques. J'ai bien acquis le droit de dire maintenant que quand M. Garat veut rassembler toutes ses forces par une pleine méditation, & quand il les emploie dans des momens de verve, son style est souvent sublime. Pour le prouver, je ne vais plus rapporter quelques traits, mais citer quatre pages.

« Il fut heureux ! ce mot qui a retenti avec
 » joie dans mon âme, à peine j'ai osé le pro-
 » noncer : je me suis rappelé que la haine
 » & l'envie ont toujours reproché son bon-
 » heur à Fontenelle, qu'elles lui ont fait un
 » crime de n'avoir point attiré sur lui la
 » persécution des préjugés de son siècle ; de
 » n'avoir indiqué qu'à demi la vérité qu'il
 » voyoit toute entière, de ne lui avoir ôté
 » les voiles qui la cachent, que pour lui
 » en donner d'autres qui la dérobent ; d'avoir
 » montré le génie tremblant devant les pré-
 » jugés qui devoient trembler devant lui.
 » Quelle passion que l'envie ! elle pour-
 » suit sans relâche l'homme de génie, pour
 » lui rendre tous les tourmens qu'elle en

„ reçoit. S'il fait entendre des plaintes, elle
 „ prétend qu'il s'avilit par la vengeance; s'il
 „ se tait, elle assure qu'il est insensible à
 „ l'injure: si son âme impétueuse attaque à
 „ découvrir les erreurs populaires, elle le
 „ péit comme un esprit séditieux, pour
 „ qui rien n'est sacré; si sa sagesse adoucit
 „ la vérité, pour ne pas l'exposer aux ou-
 „ trages de la multitude, elle l'accuse de
 „ l'avoir étouffée dans sa pensée, d'avoir sa-
 „ crifié les droits éternels du genre-humain à
 „ quelques jours de repos. J'admirerois sans
 „ doute ces âmes fortes & intrépides qui
 „ annoncent la vérité avec l'éclat & la ma-
 „ jesté qu'elle a prise dans leur génie, &
 „ après la gloire de l'avoir découverte, ven-
 „ lent obtenir encore celle de souffrir, &
 „ s'il le faut, de mourir pour elle. Je res-
 „ pecteraï Fénelon écrivant le Télémaque
 „ dans la Cour de Louis XIV, & Thomas
 „ Morus publiant l'Utopie dans le palais de
 „ Henri VIII. Ces âmes sublimes consacrent
 „ les siècles qui se sont deshonorés en les
 „ persécutant. Mais en versant des larmes
 „ d'attendrissement & d'admiration sur ces
 „ dévouemens héroïques, on regrette que
 „ l'esprit humain n'en ait pas retiré d'assez
 „ grands avantages. On ne fait point triom-
 „ pher la vérité en s'immolant pour elle. La
 „ persécution qui étend les progrès de l'et-
 „ reur, arrête ceux de la raison, & les Phi-
 „ losophes ne se multiplient point, comme
 „ les fanatiques, dans l'exil, dans les prisons

» & sous la hache des bourreaux. Peut-être
» il y a eu des pays & des siècles où la vérité
» la plus hardie, présentée tout-à-coup à un
» peuple souverain , persuadée à une mul-
» titude immense par l'ascendant de la pa-
» role , pouvoit faire une révolution aussi-
» tôt qu'elle étoit entendue ; & il étoit beau
» de s'immoler à cette espérance. Parmi
» nous, ce n'est qu'avec le temps que la vé-
» rité peut vaincre les préjugés ; il faut
» qu'elle règne , non avec l'éclat d'une nou-
» velle création du génie , mais avec cette
» force invisible de la raison générale, qui a
» renversé les erreurs sans qu'on ait entendu
» le bruit de leur chute. Fontenelle paroît
» voir dans la vérité cette statue antique
» d'Illis couverte de plusieurs voiles ; il croit
» que chaque siècle doit en lever un , &
» soulever seulement un autre pour le siècle
» suivant. Il connoît les hommes & il les
» craint , non seulement parce qu'ils peu-
» vent faire beaucoup de mal , mais parce
» qu'il est très difficile de leur faire du bien ;
» & il en trouve les moyens dans un art qui
» n'auroit jamais été sans doute celui d'un
» caractère plus énergique & plus impé-
» tueux , mais qui a fait servir sa timidité
» même & sa discrétion à un grand progrès
» de l'esprit philosophique. Tantôt il se
» courbe un instant devant une erreur du
» siècle , & se relève de ce respect contraint ,
» en frappant en sa présence une erreur
» toute semblable , qui a trompé l'anti-

» quitte : d'autre fois il met à côté d'elle une
 » vérité qui semble lui sacrifier & lui sou-
 » mettre, mais qui est sûre de triompher ;
 » pourvu qu'on l'y laisse, même à ce prix.
 » Souvent il étale les préjugés avec toutes
 » leurs prétentions, & leur accorde même
 » ce qu'ils refusent, pour ne pas paroître
 » trop absurdes : dans les occasions où ils
 » attendent un hommage, il passe en silen-
 » ce, & ce silence est toujours placé dans
 » l'endroit où on l'entend le mieux, & où
 » il offense le moins ; quelquefois, au con-
 » traire, il se presse de paroître sans néces-
 » sité, soumis & obéissant, & montre par-
 » là des tyrans injustes & soupçonneux dont
 » il faut se défier. En général, au lieu d'atta-
 » quer les erreurs les unes après les autres,
 » il s'attache à dévoiler, à tarir dans l'esprit
 » humain les sources d'où elles naissent ; il
 » éclaire & fortifie la raison, qui doit les
 » renverser toutes, & par-là leur suscite
 » un ennemi éternel. Ainsi il les combat par
 » ses respects, les détruit par ses hommages,
 » les perce de toutes parts de traits dont
 » elles n'ont pas le droit de se plaindre ; &
 » quoiqu'elles aient toujours l'œil sur lui,
 » comme sur l'ennemi le plus dangereux,
 » il vit, il meurt en paix au milieu d'elles. »

Remarquez qu'il étoit très-difficile de
 rendre seulement avec netteté & intérêt ces
 idées, & voyez quel mouvement, quelle
 véhémence de logique, quel éclat d'images,
 quelle hardiesse & quelle invention d'ex-

pressions l'Orateur a su y répandre ! Je ne crois pas en trop dire ; quand on écrit souvent de pareils morceaux, on prend sa place parmi les grands Écrivains de son siècle & de sa nation.

Voici le troisième Discours pour lequel M. Garat est couronné à l'Académie, & le quatrième Éloge qu'il écrit ; car il faut compter parmi ses Ouvrages son premier Essai dans la carrière littéraire *, puisqu'indépendamment du grand talent qui se faisoit déjà sentir dans cet Ouvrage, il étoit accompagné de Notes du plus grand mérite, dont une, ** qui est un long morceau de philosophie, par la profondeur des idées & l'énergie du style, ne seroit pas indigne de Montesquieu. La réputation déjà si honorable de M. Garat, a encore été beaucoup étendue par les nombreux morceaux dont il a enrichi le Mercure depuis sept à huit ans. Il s'est fait dans ce genre d'Écrits une manière qui a ses abus ainsi que ses avantages, mais qui aura peu d'imitateurs, parce qu'elle exige beaucoup de connoissances, de talent & d'esprit, & un grand travail joint à une grande facilité. D'autres emploient plus ou moins

* Un Éloge de L'Hopital, qui ne fut imprimé qu'après le concours.

** C'est celle qui est intitulée : *Les trois époques de la Législation*.

de sagacité, plus ou moins de goût à apprécier un Livre. Pour M. Garat, ce genre de travail semble souvent le mettre à la gêne; il ne lui faut qu'une légère occasion pour en sortir; il trouve plus court & plus simple de faire un Livre sur le Livre. Sur tous les objets de Littérature & de Philosophie, il jette les idées & les vûes avec une incroyable abondance. Il lui est arrivé souvent d'étonner & de fatiguer en même temps par cette profusion; mais il lui est arrivé très-souvent aussi de se fixer dans un cadre toujours fort large, & alors il a presque toujours fait d'excellens morceaux. Ceux qui auront à méditer ou à écrire sur les objets qu'il a traités, lui pardonneront aisément ses longueurs & ses écarts, en faveur des secours qu'ils pourront en tirer; mais il est vrai de dire qu'en général il paroît dans ces Ouvrages plus écrire pour lui que pour ses Lecteurs. Le résultat de ce genre de travail doit être de beaucoup féconder le talent de l'Écrivain; ainsi le Public lui même doit un jour en retirer les fruits, & il vient un moment où il tient compte de tout, mais c'est en exigeant toujours davantage. Ce moment est arrivé pour M. Garat; on va désormais lui demander plus impérieusement de quitter ses défauts, & de remplir les grandes espérances qu'il a données. Il ne lui convient plus de borner son talent à des Extraits & même à des Éloges; il est appelé à produire d'importans Ouvrages, & c'est ce qu'on attend de lui. La

reconnoissance des secours que je puise journellement dans ses conseils , ce plaisir si doux que l'on goûte à entrer pour quelque chose dans les succès d'un ami , le plus vif intérêt même que sa gloire peut répandre sur l'amitié déjà ancienne qui m'unit à lui , tout m'engage & m'autorise à lui présenter moins mes propres pensées que les réflexions que j'ai entendues. Il importe à l'entier développement de son talent, de donner une attention plus sévère aux plans de ses Ouvrages, d'en bien lier, d'en bien proportionner les parties, sur tout de se faire une habitude du courage & de l'art des sacrifices, d'embrasser moins d'objets pour donner plus de soins à chacun ; il doit aussi plus choisir dans l'abondance de ses idées, les vérifier soigneusement avant de les adopter, les tirer d'une certaine profondeur voisine de l'obscurité, pour les réduire à la simplicité & à la justesse ; il doit enfin dans son style perfectionner par l'élégance des détails, l'éclat des choses principales, aider les idées par la netteté des expressions, faire moins prédominer ses pensées dans les sentimens, chercher plutôt le charme de la facilité par un travail heureux que par la négligence, attirer enfin & rappeler ses Lecteurs par un intérêt continu, c'est-à-dire, qui croisse ou s'affoiblisse avec les objets, mais sans s'éteindre jamais, lors même qu'il les frappe par la force, l'étendue & la nouveauté de ses conceptions. C'est ainsi qu'il méritera la

D E F R A N C E. 81

place qui lui est destinée dans la Littérature
de ce siècle, & cette place sera belle.

(Cet Article est de M. de L. C.)

*HISTOIRE d'Eugénie Bedford, ou le
Mariage cru impossible*, par Mme de
Malarme. Deux Parties in-12. A Londres;
chez Thomas Hookham, Libraire, N°. 147,
New Bonde Street; & se trouve à
Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire,
rue S. Jacques.

ON doit à Mme la Comtesse de Malarme
plusieurs Romans qui ont obtenu le suffrage
du Public. Nous avons rendu compte, il y a
peu de temps, d'*Anne Rose-Trée*, qui est
déjà sous presse pour la seconde Édition. Il
paroît que cet Auteur a adopté la manière
de nos anciens Romanciers; ses fables sont
très intriguées; & cette complication nous
force de renoncer au projet de présenter ici
l'analyse exacte du Roman que nous annon-
çons. Ce n'est pas que la marche en soit trop
embarrassée; les différens fils se croisent sans
se mêler; l'action ne se dérobe pas à l'intel-
ligence du Lecteur, mais plusieurs des faits
qui la composent peuvent quelquefois échap-
per à sa mémoire; & s'il ne faut pas la saga-
cité d'un Œdipe pour en débrouiller la fa-
ble, il faut au moins beaucoup d'attention
pour en suivre les détails. Quoique les carac-
tères soient assez marqués pour être recon-

D v

nus, tant de noms sont aisés à confondre; Cependant, comme on distingue facilement dans cet Ouvrage une action principale, c'est de cette partie du Roman que nous allons tâcher de donner une idée à nos Lecteurs.

Milord *Bedfort*, homme sensible & vertueux, père de deux enfans, *Edward* & *Eugénie*, se trouve à la campagne voisin de Milord *Williams*, personnage sans vertu & sans délicatesse, père aussi de plusieurs enfans. Eugénie inspire de l'amour aux deux fils de Milord Williams, *Augustin* & *James*. Ce dernier, chéri par tout, & digne de l'être, obtient d'Eugénie un tendre aveu; mais l'aîné, Augustin, qui n'est connu que par ses vices, & qui est le digne favori de son père, n'inspire à sa maîtresse que le mépris le plus mérité. Augustin, après avoir traversé vainement les amours de James & d'Eugénie, prend un autre parti; il feint de renoncer à ses prétentions; il demande même & obtient pour son frère la main de la sensible Eugénie. Mais la nuit même du mariage, par une ruse qu'il est inutile de rapporter ici, il écarte l'époux, & à la faveur de l'obscurité, il s'introduit dans le lit nuptial; il trompe la tendresse d'Eugénie, & sa scélératesse ravit des faveurs que l'infortunée n'accorde qu'à l'amour. A ce crime, Augustin en fait aussitôt succéder un autre; il enlève Eugénie, & la fait emprisonner dans un château, où elle ne voit que son ravis-

seur & deux personnes qui lui servent de Geoliers. Cependant, Milord Williams perd son rang & sa fortune, & Augustin, distrait de ses amours par cette catastrophe, abandonne sa captive, qui se sauve avec sa surveillante, & revient dans la maison paternelle. Mais James, que son absence involontaire avoit réduit au désespoir, étoit parti pour courir après elle. Tandis qu'il traîne par-tout sa douleur, Eugénie soupire après son retour, quoique le crime d'Augustin lui ait ravi l'espoir d'être jamais à James.

Milord Williams, après sa disgrâce, passe en France avec les débris de sa fortune, qu'il réalise; ayant embrassé le négoce, il voit ses entreprises prospérer, & augmente tous les ans son capital. Il est aidé dans son commerce par un Commis très-intelligent & d'une probité rare. En observant la conduite de *François* (c'est le nom du Commis) afin de l'éprouver, il est étonné des vertus de ce jeune homme, qui employoit secrètement à des actes de bienfaisance, tout ce qu'il gaignoit chez le nouveau Commerçant. Celui-ci, depuis son nouvel état, avoit pris le nom de Williamson. L'exemple du Commis change le cœur de Milord, qui ne songe plus qu'à expier le désordre de sa conduite passée.

Le cœur de son fils Augustin n'a pas été corrigé par l'infortune. Le hasard l'a conduit en France dans la même ville qu'habite son père. Ayant apperçu à sa fenêtre une jeune

personne fort jolie, il forme des projets sur elle. L'habitude de se livrer à ses passions, ne le rend ni délicat ni timide sur les moyens. Il la fait épier ; & il croit s'appercevoir que le soir un vieillard, qu'on lui dit être un riche commerçant, lui fait des visites fort longues & fort assidues. Il conclut, d'après son propre cœur, que la jeune femme est vendue aux plaisirs du riche vieillard ; & cette idée ne lui inspire rien moins que la résolution de se venger de son rival. Il le guette un soir après souper, le surprend sur la porte de la belle inconnue, le force à se battre, & il reçoit de la main du vieillard une blessure mortelle. Ce meurtre n'est pas un événement indifférent ; il amène deux reconnoissances, & produit un résultat moral & satisfaisant.

Quel est le vieillard dont Augustin vouloit répandre le sang ? C'est son propre père, Milord Williams, ou le Commerçant Williamson ; cette dernière qualité avoit trompé Augustin dans les informations qu'il avoit prises sur son prétendu rival, qu'il ne connoissoit point ; il a reçu le digne châtimement de ses vices ; mais le père indigné a brisé tous les liens qui l'attachoient à lui. Monstre, lui dit il, tu as comblé la mesure de tes forfaits ; & alors laissant échapper un secret qu'il avoit gardé trop long temps, il déclare qu'Augustin n'est pas son fils légitime. Ceci mérite quelques mots d'explication.

Milord Williams, qui s'étoit marié pour

obéir à ses parens, avoit pour maîtresse une jeune villageoise, qui devint mère en même-temps que sa femme, & qu'on nommoit *Charlotte*. Celle-ci, au moment d'accoucher, témoigne des inquiétudes sur le sort de son enfant, qui ne pourra penser à son existence sans rougir. Son amant, qui l'aime avec une tendresse aveugle, exprime les plus vifs regrets de ne pouvoir réparer ce malheur.

« Vous le pouvez, lui répond *Charlotte*.
 » Votre femme accouchera en même temps
 » que moi, ou à peu près; qui empêche
 » que mon enfant prenne la place du sien? »

Williams saisit cette idée avec transport; & les circonstances s'accommodent heureusement à leur projet, qui réussit au mieux. L'enfant de la villageoise prend la place du nouveau Lord, & celui de *Milady* sort de ses bras pour aller dans ceux d'une nourrice étrangère qui l'élève comme fils d'un paysan. C'est ce fils de *Charlotte*, qui, sous le nom d'*Augustin*, vient de mettre le comble à ses crimes par le parricide.

Mais qu'est devenu le véritable *Milord*? Nous avons parlé d'un jeune homme bien-faisant, vertueux, nommé *François*, qui sert de Commis à *Williamson*. Après avoir ajouté qu'il a eu le bonheur de sauver la vie à ce dernier, apprenons à nos Lecteurs que c'est ce même enfant qui avoit été deshérité, abandonné par son père. C'est dans l'histoire que *Williamson* raconte de son indigne fils, que l'honnête *François* se reconnoît & se fait

connoître pour le véritable Augustin. Ainsi, ce vil subrogé meurt le bras levé sur son père ; & le vertueux pros crit a exposé sa vie pour celui dont il l'a reçue.

La découverte de ce grand secret brise la barrière qui s'étoit élevée entre James & Eugénie ; les deux époux se réunissent , & Williams , devenu vertueux , trouve dans leur bonheur la récompense de ses bienfaits.

Ce Roman se dénoue très naturellement , & sera sans doute accueilli comme les autres productions de Mme de Malar me , qui fait toujours preuve d'imagination dans ses plans , d'esprit & de sentiment dans l'exécution. Plusieurs épisodes sont intéressans , & seront lus avec plaisir. Nous indiquerons l'Histoire de Mlle Dangerville , qui présente des peintures vraies & piquantes , telle que la situation de cette jeune personne , lorsqu'elle vient implorer pour son père , tombé dans l'indigence , un des anciens amis de ce dernier. C'est un vieux libertin , nommé d'*Ambre fort*. Elle rencontre d'abord le fils , qui , marchant sur les traces de son père , prend des libertés injurieuses avec la jeune personne. A peine s'est elle délivrée du fils , que le père arrive , en s'écriant : « Que signifie ce » bruit ? Mademoiselle , vous auriez pu » mieux choisir le lieu de vos rendez vous » avec mon fils ? — O ciel ! quoi ! Monsieur , » vous ne reconnoissez pas la fille de votre » ami , Mlle Dangerville ? — Pardon , Ma » demoiselle , je ne vous avois pas reconnue.

» Retirez vous, mon fils, je réserve pour
 » un autre moment ce que j'ai à vous dire.
 » Entrez dans mon cabinet, Mademoiselle,
 » vous m'instruirez de ce que je puis faire
 » pour vous. Mettez-vous dans cette ber-
 » gère, belle Rosalie, c'est ainsi qu'on vous
 » nomme; vous voyez bien que je ne vous
 » ai point oubliée. Que désirez vous, mon
 » ange? — Vous n'ignorez pas, Monsieur,
 » les malheurs qui nous sont arrivés; mais
 » vous ne pouvez savoir l'état affreux dans
 » lequel languit votre malheureux ami. —
 » J'ai toujours beaucoup estimé votre père;
 » mais que puis-je pour lui? — Je vous inf-
 » truis de sa misère, c'est à votre cœur à
 » vous dire le reste. — Mon cœur! il me
 » dit bien des choses agréables pour vous;
 » chère Rosalie; je vous ai aimée dans l'opu-
 » lence, je vous adore dans la pauvreté;
 » payez moi de retour, & je ferai tout pour
 » votre père. — Ma reconnoissance vous
 » tiendra compte de votre générosité. —
 » Serez vous bien reconnoissante? Possède-
 » rai-je votre cœur? Vous donnerez vous
 » entièrement à moi? — Adieu, Monsieur;
 » le prix que vous mettez à vos bienfaits ne
 » sauroit convenir à la fille de M. Danger-
 » ville. — Votre fierté, ma chère petite, est
 » déplacée; dans la misère, ce que vous re-
 » gardez comme l'honneur, n'est qu'un far-
 » deau. — Et chez vous ce n'est, je le vois,
 » qu'une chimère. — Mademoiselle, vous
 » vous oubliez. — Oui, car je suis encore

» ici ; mais le reproche que je m'en fais ne
 » sera pas long. »

Nous aurions désiré (car il faut toujours que l'incivile critique , même en jugeant les Grâces, laisse voir un bout de sa ferule) nous aurions désiré quelquefois plus de développemens. Ce défaut est difficile à éviter dans le genre adopté par Mme de Malarme , qui, multipliant les faits , est quelquefois obligée de les trop resserrer. Il lui est échappé aussi quelques fautes de langage. On ne dit pas *son hideuse figure* , mais , *sa hideuse figure* , parce que l' *h* de *hideuse* est aspirée. On ne dit pas , *ce fut d'elle dont il parla le plus* , mais , *ce fut d'elle qu'il parla le plus* , ou bien *ce fut elle dont il parla le plus*. Il y a dans ce genre plusieurs négligences , qui peuvent n'être quelquefois que des fautes d'impression. D'ailleurs , la dernière que nous venons de relever est échappée à Boileau lui-même dans ce vers :

C'est à vous , mon esprit , à qui je veux parler.

Malgré cette dénonciation , il faut avouer qu'on s'apperçoit très évidemment que Mme de Malarme a beaucoup gagné du côté du style , depuis les premiers Ouvrages qu'elle a publiés ; & qu'elle ajoute de jour en jour à l'estime qu'on a conçue pour son talent.

(*Cet Article est de M. Imbert.*)

S P E C T A C L E S .

ACADÉMIE ROYALE DE-MUSIQUE.

ON a donné, Vendredi 29 Octobre, une représentation de l'Opéra de *Castor & Pollux*. Cet Ouvrage, le seul de nos anciens Opéras que l'on redonne depuis la révolution opérée sur ce Théâtre par la musique de M. Gluck, a attiré la plus grande affluence. Mlles *Levasseur & Duplan*, & les Sieurs *Larrivée, Chéron & Rousseau*, ont rendu les principaux rôles avec la supériorité de talent qu'on leur connoît. Nous ne dirons rien des Ballets, où une multitude d'airs charmans & variés ont donné au Compositeur & aux principaux Sujets de la Danse l'occasion de développer leurs talens dans tous les genres. Nous nous bornerons ici à annoncer les progrès sensibles d'une jeune Danseuse, qui donne les plus grandes espérances : Mlle *Langlois*, dont nous parlons, a mérité & obtenu les applaudissemens les plus flatteurs dans le pas de deux qu'elle a dansé au second Acte avec le sieur *Vestris*, dont le talent sans exemple n'a plus besoin d'éloge. La légèreté, la force, la précision caractérisent le talent de cette Danseuse; attachée à ce Spectacle depuis moins d'une année, ses progrès ne peuvent être que le fruit des travaux les

plus assidus & des meilleures leçons. Nous ne doutons pas que des dispositions si heureuses , & un zèle si marqué ne lui fassent bientôt acquérir cet à-plomb, cette mollesse, cette rondeur & cet accord dans les mouvemens, sur-tout de la tête & des bras, qui, faisant disparoître tout air d'effort, font du corps du Danseur un tout harmonieux, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dont les parties, animées du même sentiment, obéissent à la fois à la même puissance.

On se prépare à donner à ce Théâtre *Dardanus*, Poëme de la Bruère, avec des changemens considérables, par M. Guillard, remis en musique par M. Sachini.

ANNONCES ET NOTICES.

SUPLÉMENT nécessaire à la Science des Académies ou des Physiciens & Chimistes de tous les pays, ou nouvelle Démonstration (en y joignant mes Ouvrages) de mes principales Découvertes concernant la vigne, les vins, les cidres, les terres, les grains, & par suite les bois, &c. & l'établissement de la vigne dans les Provinces de France & plusieurs des pays qui ne la cultivent point, joint à mes Expériences à Sive, & en dernier lieu à Belleville, Banlieue de Paris, par M. Maupin. Prix des deux Ouvrages, 2 liv. avec le reçu signé de l'Auteur. A Paris, chez Musier & Gobreau, Libraires, quai des Augustins.

Nous avons annoncé dans le Mercure du 22 Mai dernier, N°. 21, tous les Ouvrages actuels de M. Maupin, à l'exception de celui qu'il vient de don-

ner, & nous avons marqué les conditions sous lesquelles il consent de les faire passer aux personnes de Province qui les lui demanderont. (Au moyen de l'Ouvrage que nous annonçons, ils sont actuellement de 12 liv. 10 sols.) Convaincus de la grande importance des parties économiques dont M. Maupin s'occupe avec tant de constance depuis un grand nombre d'années, nous avons excité les personnes qu'elles regardent particulièrement, à juger ses Ouvrages ; mais comme nous ne sommes entrés dans aucun détail sur cette importance, M. Maupin, dans le nouvel Ouvrage que nous venons d'annoncer, s'est attaché d'une manière particulière à la démontrer.

« Air & subsistances, dit-il, deux choses aussi nécessaires à l'homme l'une que l'autre.

« Quantité suffisante d'air & de subsistances, deux conditions habituellement & continuellement nécessaires, & dont la privation entraîne inévitablement la mort, & souvent la mort la plus prompte, suivant le degré de privation. »

« Mauvaise qualité de l'air & des subsistances, deux causes générales, & sur-tout la dernière, de la brièveté de la vie de la plus grande partie des hommes. »

« Rien donc de plus nécessaire que les subsistances ; que la quantité suffisante des subsistances, & que la bonne qualité des subsistances, puisqu'elles sont aussi nécessaires que l'air même. »

« Il entend par subsistances non seulement le pain & tous les alimens, mais encore le bois & les vêtemens, & en général tout ce qui est habituellement & universellement nécessaire à l'existence de l'homme pauvre comme riche. »

« Elles doivent encore être considérées comme objet d'industrie & de commerce ; elles sont la première & la principale source des richesses ; sans

elles il n'y auroit ni industrie ni commerce à exercer, comme sans elles il n'y auroit ni hommes ni richesses. »

« Quel Art donc, continue M. Maupin, que celui qui crée & multiplie les subsistances aussi nécessaires que l'air, qui nourrit les hommes & en même-temps les enrichir. »

PETITE Bibliothèque des Théâtres, N°. 12. A Paris, au Bureau, rue des Moulins, Butte S. Roch, n°. 11, où l'on souscrit, ainsi que chez Belin, Libraire, rue Saint Jacques, & Brunet, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théâtre Italien.

Ce Volume offre aux Souscripteurs un objet qui est particulier à ce Recueil; des Pièces des Boulevards, avec une Notice des différens Spectacles qui y sont établis. Les deux premières Pièces ont été jouées avec beaucoup de succès sur le Théâtre des grands Danseurs, *le Sabotier & le Rival par amitié*, l'une anonyme & l'autre de Mme de F**. Viennent ensuite trois autres Pièces jouées sur le Théâtre des Variétés; *Gilles Ravisseur*, par d'Helle; *Jérôme Pointu*, par M. de Beaunoir, & *l'Anglois ou le Fou raisonnable*, par M. Patrat, toutes trois d'un bon comique. Le Volume est terminé par *les Quatre - Coins*, Pastorale de M. de Beaunoir, jouée sur le Théâtre des Élèves de l'Opéra, & tout cela (il faut le dire, dût-on choquer plus d'un amour-propre,) forme un Volume qui ne sera pas dédaigné par les Amateurs de la bonne Comédie.

Les Rédacteurs de cette intéressante Collection, viennent d'arriver à la fin de leur première année, & la manière dont ils l'ont complétée est bien faite pour engager les Souscripteurs au renouvellement qui doit avoir lieu dans le courant de ce mois de Novembre. Ils ont envoyé avec cette dernière Livraison des cartons pour quelques fautes essentielles

qui s'étoient glissées dans les Volumes précédens. Ils invitent leurs Souscripteurs à ne pas faire encore relier les Volumes qu'ils ont reçus. La grande difficulté qu'ils ont trouvée jusqu'à présent à se procurer les Portraits de divers Auteurs, retarde le présent qu'ils en font à leurs Souscripteurs.

FRAENNES de Polymnie. Ce Volume que vont donner les Rédacteurs de l'intéressante Bibliothèque dont nous venons de parler, & qu'ils enverront *gratis* à leurs Souscripteurs, quoiqu'il ne leur ait pas été promis, est un Recueil de Chansons, Romances, Vaudevilles, &c. paroles & musique gravées très-soigneusement, Volume in-18 d'environ 250 pages. Les Personnes qui n'ayant pas souscrit pour la petite Bibliothèque des Théâtres, voudront se procurer ce Volume, le payeront 3 livres, & le recevront franc de port par la poste dans tout le Royaume.

Le Valet à deux Maîtres, ou le Mari à deux Femmes, Comédie en un Acte & en prose, représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre des Variétés Amusantes, le 26 Septembre 1784. Prix, 1 livre 4 sols. A Paris, chez Cailleau, Imprimeur-Libraire, rue Galande.

Le Héros de cette Comédie, M. Tamarini, est un Docteur à spécifique. Brouillé avec l'Université, mais s'étant fait 30000 liv. de rente, (tout le monde mettroit aisément le nom au bas de ce portrait,) il veut épouser une jeune personne qui n'a nulle envie d'être sa femme, & qui aime Dorville, plus aimable & plus jeune que le Docteur. Le valet de Dorville, pour le mieux servir, passe au service de M. Tamarini : voilà pourquoi la Pièce s'appelle le Valet à deux Maîtres ; & M. Tamarini, qui veut se marier ici, est déjà marié en Italie : voilà le motif du second titre. On signe la minute du contrat ; mais la

femme du Docteur arrive d'Italie, & d'on sent que le nouveau mariage ne peut avoir lieu.

Le sujet de cette petite Pièce est assez ordinaire ; & le dénouement est plaisant, quoiqu'il pût l'être davantage, & qu'il soit trop tôt prévu ; mais il y a de la gaieté ; le dialogue en est vif & piquant. Le rôle du valet est bien fait.

On trouve chez le même Libraire *Blaise le Har- gneux*, Comédie en un Acte & en prose, par M. Dorvigny, représentée sur le Théâtre des grands Danseurs du Roi, Pièce dans laquelle il y a de la monotonie, mais de la gaieté & du bon comique.

Le Sieur *Strange*, Graveur du Roi, a l'honneur de prévenir le Public qu'il sera sous très-peu de temps en état de mettre au jour l'estampe annoncée en Avril 1783, pour faire pendant de celle de *Charles Premier*, & dont le sujet offre plus d'intérêt encore pour la Nation Française. Le sieur *Strange* doit à la bonté & à la complaisance du Roi d'Angleterre, le choix plus heureux qu'il a fait d'un des plus précieux originaux de *Vandick*, représentant *Henriette de France*, fille de *Henri IV*, & Reine d'Angleterre. Elle tient dans ses bras le jeune Duc d'York, qui devint *Jacques second*, & elle a près d'elle le Prince de Galles, qui a été *Charles second*.

On trouveroit difficilement, même chez *Vandick*, une composition qui fût tout-à-la-fois plus riche & plus gracieuse. Le sieur *Strange*, animé par son modèle, & soutenu par le desir de plaire à la Nation Française, ose se flatter d'en obtenir ce suffrage précieux, dont l'espoir a été pour lui le premier & le plus vif encouragement.

Un nouvel Avis indiquera précisément le jour de la mise en vente.

PIERRE-ANDRÉ de Suffren, Vice-Amiral de

France. Prix, 1 livre 10 sols. A Paris, chez Mlle Licotier, rue de Sève, près la rue du Bac, maison de M. Cauvet.

CHARLES Gravier, Comte de Vergennes, Conseiller d'Etat ordinaire, Ministre & Secrétaire d'Etat, & Chef du Conseil Royal des Finances, Estampe de 18 pouces de haut, sur 13 de large, gravée par Vangelisti, d'après Gallet, Peintre du Roi. Prix, 18 livres. A Paris, à l'ancienne grande Poste aux chevaux, rue des Fossés Saint Germain l'Auxerrois.

Cette Estampe est intéressante par le sujet & par la beauté de la gravure, qui joint la force à un effet agréable.

MANUALE Rhetorices, &c. Manuel de Rhétorique à l'usage de la jeunesse des Collèges, nouvelle Edition, augmentée d'un très-grand nombre d'exemples tirés de Cicéron, Quintilien, Horace, Virgile, &c. Massillon, Fléchier, Bossuet, Corneille, Racine, Boileau, Crébillon, &c. ; par M. Hurtaut, Maître ès - Arts & de Pension de l'Université, ancien Professeur de l'Ecole Militaire. A Paris, chez l'Auteur, rue des Brodeurs, au-dessus des Insurables.

Cette nouvelle Edition, qui paroît sous les auspices de l'Université, est beaucoup plus complète que les précédentes. Les préceptes sont excellens, & les exemples choisis avec beaucoup de goût. C'est une nouvelle preuve des talens de M. Hurtaut, déjà connu par plusieurs Ouvrages utiles, & nous ne doutons pas de l'empressement de tous les Professeurs de Rhétorique à mettre cet Ouvrage entre les mains de leurs Elèves.

Deux Symphonies pour le Clavecin, avec Acc

compagnement de deux Violons, Alto & Basse, Cors & Alto ad libitum, par M. Tapray, Organiste de l'Ecole Militaire, &c. Œuvre XXI. Prix, 7 liv. 4 sols port franc par la poste. A Paris, chez M. Leduc, au magasin de Musique, rue Traversière S. Honoré.

Numéro 10 du Journal de Violon, ou Recueil d'Airs nouveaux arrangés pour le Violon, l'Alto, la Flûte & la Basse. Par souscription 18 livres & 21 livres, séparément 2 liv. 8 sols. A Paris, chez Baillon, Marchand de Musique, rue Neuve des Petits-Champs, au coin de celle de Richelieu, à la Muse Lyrique.

Pour les Annonces des Titres de la Gravure, de la Musique & des Livres nouveaux, voyez les Couvertures.

T A B L E

<i>V</i> ERS à M. de *** ,	49	<i>Fin de l'Extrait sur l'Eloge de</i>	
<i>Inscriptions,</i>	50	<i>Fauvel,</i>	55
<i>A M. Gardanne,</i>	51	<i>Histoire d'Eugénie Bedford,</i>	81
<i>Bouquet pour la S. Louis,</i>	52	<i>Acad. Roy. de Musique,</i>	89
<i>Charade, Enigme & Logogry-</i>	53	<i>annonces & Notices,</i>	90
<i>phe,</i>			

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 13 Novembre, je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 12 Novembre 1784. GUIDI.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 20 NOVEMBRE 1784.

PIÈCES FUGITIVES. EN VERS ET EN PROSE.

*L'ELECTRICITÉ, ou le Règne Universel
de la Nature, Ode.*

F U secret que je respire,
Puisant moteur de mes sens,
Je célèbre ton empire;
Viens échauffer mes accens.
Je peins ta puissance active,
Tes loix, ta force attractive.
Ton règne sur tous les corps.
Souffle pur que je réclame.
Tu peux seul élever l'âme
Et seconder mes accords.

QUEL transport brûlant m'anime!
Quels tableaux me sont offerts!
Des ténèbres de l'abyme

N^o. 47, 20 Novembre 1784. E

Je vois sortir l'Univers.
 Descends, ô flamme immortelle !
 Le ciel, la terre t'appelle,
 Dirige leurs mouvemens ;
 Ame invisible du monde,
 Viens dans cette nuit profonde
 Régner sur les élémens.

DÉJA ta chaleur *pénètre*
 Les abymes du chaos ;
 Le soleil, que je vois *naître*,
 S'agite au sein du repos.
 Les planètes étonnées
 Partent, roulent entraînées
 Dans leur cours impétueux ;
 Et de sa main souveraine
 Dieu lance, & ta loi ramène
 Ces orbes majestueux,

Du soleil qui te domine,
 O terre ! tu suis la loi....
 Quelle planète voisine
 S'avance & pèse sur toi ?
 Un bruit sourd se fait entendre ;
 La mer s'enfle & vient reprendre
 Ses bords qu'elle avoit perdus.
 Elle étonne la Nature ;
 Et l'océan qui murmure
 Craint pour ses flots suspendus.
 Mais par de nouveaux prodiges

Tu signales ton effort :
Secret moteur , tu diriges
L'aimant qui cherche le Nord.
Sous les auspices de l'ourse
L'homme vole dans sa course
Aux deux bouts de l'Univers ;
Et nous guidant sur les ondes,
Tu rapproches les deux mondes
Qu'avoient séparés les mers.

J'AI vû par ton influence
La matière se mouvoir ;
Tu vas sur l'Être qui pense
Manifester ton pouvoir.
Dieux ! quel souffle agite l'âme !
D'une impérieuse flamme
L'amant éprouve l'ardeur ;
Et , nourri dans les alarmes,
Le Héros court, vole aux armes
Et respire ta chaleur.

DOCTES filles de mémoire ,
Vous lui devez vos transports ;
De Neptune il fait la gloire ;
Cérès lui doit ses trésors.
Mortel , contemple Pomone ,
Qui s'applaudit chaque automne
De ses bienfaits éclatans ;
Dans les larmes de l'aurore ,

E ij.

Vois ce feu qui fait éclore
Toutes les fleurs du printemps.

O NAIÏADE fugitive !
L'hiver a glacé tes flots.
Dans ton lit , froide & captive,
Tu gémis d'un long repos.
Substance miraculeuse,
Agite l'eau paresseuse !
Rends-lui son activité !
Et que cette source pure
S'échappe , roule & murmure
Sur ce rivage enchanté.

TU FAIS circuler encore
Mon sang glacé dans son cours ;
Près de ma dernière aurore
Tu me rendras mes beaux jours.
Douce , bienfaisante , utile ,
Comme une sève fertile ,
Tu pénétreras mes sens ;
Et de la chaleur suivie ,
Tu redonneras la vie
A mes membres languissants.

MAIS quelle route me trace
Ce mortel , rival des Dieux ,
Qui , plein d'une noble audace ,
Va ravir le feu des cieux !
Il puise à son origine

Cette substance divine ,
Et l'homme naît sous ses mains.
Ah , mon âme est transportée !
J'égalerais Prométhée ,
J'animerai les humains.

MORTEL ! quel brillant spectacle !
Quels innombrables bienfaits !
Laissons à Dieu le miracle ,
Et jouissons des effets ,
Investi de ce fluide ,
Là , sur un axe rapide ,
Roule un orbe merveilleux ;
Tel que cet astre suprême ,
Qui roule autour de soi-même ,
Et qui nous verse ses feux.

RESPIRONS cette substance :
Déjà l'Hymen s'applaudit ;
Nous doublons notre existence ;
Vénus enfin nous sourit.
Doux fluide , ah ! que j'admire
Cette pointe qui t'attire ,
Ces nœuds qui fixent ton cours ,
La chaîne où tes feux circulent ,
Le foyer où nos sens brûlent
Pour renaître à nos amours !

DANS la flatteuse espérance
De vaincre un funeste sort ,

E ii)

Quel infortuné s'avance
Déjà glacé par la mort ?
Il réclame un feu suprême
Quand la moitié de lui-même
Est dans la nuit du tombeau ;
Ce feu , par sa vive atteinte ,
Bientôt d'une vie éteinte
A rallumé le flambeau.

Son excès qui te consume
Devient nuisible à tes jours :
Ton sang bouillonne , s'allume
Et s'irrite dans son cours.
Mais dans ton sein renfermées,
Ces parcelles enflammées
D'un élément dangereux
Vont, de feux étincellantes,
Fuir de tes veines brûlantes
Sur un globe sulfureux.

CRAINS dans ton erreur extrême ,
Artisan de ton malheur ,
De tourner contre toi-même
Les bienfaits du Créateur.
Là, ce fluide céleste,
Au fond d'un vase funeste ,
Rassemble ses traits cruels ,
Tel que la foudre , il s'échappe ,
Étincelle , éclate , frappe ,
Glace le cœur des mortels.

LOIN qu'une folle manie
 Attire ses traits sur nous ,
 Employons notre génie
 A nous parer de ses coups.
 Prêt à foudroyer nos têtes ,
 Je le vois dans les tempêtes ,
 Au milieu des airs brûlans ,
 Sortir en feux homicides
 De ces nuages perfides
 Dont il sillone les flancs.

IL CRAINT éclate dans les nues ,
 Et tout frémit dans ces lieux.
 Forgeons des armes aigues
 Qui menaceront les cieux.
 Je veux , mortel intrépide ,
 Présentant à ce fluide
 Mes cylindres acérés ,
 Parmi les feux , les orages ,
 Le ravir à ces nuages
 Par la foudre déchirés.

A LA nue étincellante
 J'ai déjà donné la loi ,
 Et la foudre obéissante
 Est muette devant moi.
 Que mon triomphe a de charmes !
 J'aime à contempler ces armes
 Dans mes pacifiques mains.

E iv

Le ciel sourit à la terre,
Et j'enchaîne le tonnerre
Pour le bonheur des humains.

PAR l'orgueil & ses prestiges
L'homme se laisse éblouir ;
Il veut sonder ces prodiges,
Il est né pour en jouir.
Qu'il borne-là son étude ;
Nageant dans l'incertitude,
Le Sage admire & se tait,
Et fait pour fruir de ses veilles,
Que l'Auteur de ces merveilles
Voile au monde son secret.

(Par M. D*** , & Aix.)

*Explication de la Charade, de l'Énigme &
du Logogryphe du Mercure précédent.*

LE mot de la Charade est *Dégout* ; celui de l'Énigme est *Coq* de basse cour ; celui du Logogryphe est *Rhume* , où l'on trouve *rue* , *rhue* , *mûre* , *rhum* , *hure* , *mur* , *mer* .

C H A R A D E.

A PEINE fille a mon dernier ,
Qu'elle cherche mon tout pour avoir mon premier.
(Par Mlle Lacauche , à Douzdan.)

*ÉNIGME à corps, pour mettre entre
les deux Enigmes à tête & à queue des
Nos 27 & 44.*

JE suis poisson avec mon corps,
Je deviens tête sans mon corps ;
Je suis sans dents avec mon corps,
Mais j'ai bonnes dents sans mon corps ;
On m'avale quand j'ai mon corps,
Et l'on me mangé sans mon corps.
Enfin , Lecteur , avec mon corps ,
Je suis moins gros que sans mon corps.

(Par M. H.)

LOGOGYPHE.

DANS mes trois pieds on passe un membre ;
Sans lui je serois sans vigueur.
Je passe la nuit dans la chambre ,
Le jour on me met en longueur.
Lecteur , pour deviner mon être ,
Cherches ma tête en l'alphabet ;
La plus haute carte au piquet.
C'est assez me faire connoître.

(Par M. l'Abbé Desfauniers.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LES Six Nouvelles de M. de Florian , Capitaine de Dragons , & Gentilhomme de S. A. S. Mgr. le Duc de Penthièvre , des Académies de Madrid & de Lyon ; petit format. A Paris, de l'Imprimerie de Didot l'aîné , rue Pavée Saint-André des-Arcs; Debure l'aîné, quai des Augustins.

S'IL est vrai que nous n'ayons rien à opposer en particulier aux grands Romans étrangers , tels que *Clarice & Dom Quichotte* , la masse entière de nos bons Romans forme une bibliothèque intéressante , à laquelle les autres Nations n'ont peut-être rien à comparer. Nous nous sommes distingués notamment dans un genre que nous croyons d'origine Espagnole , & que Scarron a réussi des premiers à naturaliser parmi nous ; les Contes ou Nouvelles. M. de Florian vient d'en publier de très courtes , puisque les six qui composent son volume , ne forment ensemble que 227 pages. Si en rendant compte de ce petit Recueil , nous pouvions être embarrassés pour des motifs d'éloge , nous en trouverions un dans le peu d'étendue des Contes qu'il renferme. En effet , la brièveté de ces sortes d'Ouvrages en augmente la difficulté ; il est plus difficile

qu'on n'imagine, d'amuser l'esprit, & surtout d'intéresser le cœur en si peu de pages. Le cœur ne se prend point, pour ainsi dire, d'assaut; il faut l'investir, en approcher, y pénétrer pas à pas.

Peut être trouvera-t-on un peu d'affectation dans ces six titres rangés l'un à côté de l'autre, *Nouvelle Françoisse*, *Nouvelle Allemande*, *Nouvelle Espagnole*, *Nouvelle Grecque*, *Nouvelle Portugaise*, *Nouvelle Persane*. Cette prétention, trop ouverte à la variété, tourne par-là même vers la monotonie, d'autant plus que le petit exorde de chaque Nouvelle est régulièrement consacré à l'éloge de la Nation qui en a fourni le titre. La Nouvelle Allemande commence par un éloge des Allemands; la Nouvelle Espagnole, par l'éloge des Espagnols, ainsi des autres. Heureusement l'Auteur avoit, pour varier ses Contes, d'autres ressources que leurs titres; aucun ne ressemble à l'autre pour le fonds, & chacun d'eux a des grâces qui lui sont propres. Ne pouvant promener l'imagination de nos Lecteurs dans tout ce riche parrer, nous allons leur offrir quelques-unes des fleurs dont il est paré.

Bliomberis, Nouvelle Françoisse, qui avoit déjà paru dans la Bibliothèque des Romans, est un Répertoire de combats Chevaleresques, qui obtiennent au plus valeureux amant le *don d'amoureuse merci*. On y remarquera un étourdi de Prince qui livre un combat à Bliomberis, pour un motif énoncé

E vj

dans le discours qu'on va lire , & qui peint
 bien le personnage. « Le Nain de la char-
 » mante *Céline* est venu me porter une lettre
 » de cette Belle, qui m'apprend que *Dar-
 » nain*, guéri de sa blessure, doit partir au-
 » jourd'hui avec *Brinor*, pour aller chez
 » le Roi *Perles*, & que leur absence laisse
 » Céline maîtresse de ses actions & du châ-
 » teau. Sur le champ je suis reparti pour re-
 » tournér auprès de Céline; mais j'avois
 » trente lieues à faire; & jugeant bien que
 » mon cheval ne pourroit pas y suffire, j'ai
 » juré de combattre tous les Chevaliers que
 » je rencontrerois, pour les obliger de chan-
 » ger avec moi de courfier. Cette manière
 » de relayer m'avoit réussi, je n'étois plus
 » qu'à quatre lieues du château, quand;
 » par malheur, je vous ai rencontrés. » Le
 Prince, en parlant ainsi, venoit d'être vaincu
 & désarmé par *Bliomberis*, qui a pourtant
 la générosité de lui prêter son cheval pour
 le conduire au château de la belle Céline.

Les lignes suivantes donneront une idée de
 la précision énergique avec laquelle l'Auteur
 fait peindre les duels Chevaleresques. « Impa-
 tients de se voir inerte combatre, ils se saisissent par
 le milieu du corps, & se tiennent étroitement
 embrassés. Ils font des efforts pour se ren-
 verser; leurs chevaux se dérobent sous eux,
 & les deux Paladins tombent ensemble; mais
 tombent debout & sans se quitter. Pied
 contre pied, poitrine contre poitrine, leurs
 armes crient sous les efforts qu'ils font; les

secousses violentes qu'ils se donnent semblent mutuellement les raffermir ; leurs forces sont si égales, que leur combat a l'air d'un repos, & leur résistance réciproque les fait paroître immobiles. »

Voici un morceau de la Nouvelle suivante. (*Pierre*) qui contraste parfaitement avec celui qu'on vient de lire. Pierre s'étant marié malgré le père de sa maîtresse, réussit à le fléchir & à le toucher, en lui montrant sa fille dans son berceau. « Tu étois, (c'est » Pierre lui même qui raconte son histoire à » sa fille devenue grande) tu étois dans ton » berceau, *Gertrude* ; tu dormois, ton visage » blanc & vermeil peignoit l'innocence & » la santé. *Aimar* te regarde, ses yeux se » mouillent. Je te prends dans mes bras, je » te présente à lui. Voilà encore votre fille, » lui dis-je ; tu te réveillas à mon mouve- » ment ; & , comme si le ciel t'avoit inspi- » rée, loin de te plaindre, tu te mis à sou- » rir ; & tendant tes deux petits bras vers » le vieux *Aimar*, tu saisis ses cheveux » blancs, que tu serrois dans tes doigts, en » rapprochant son visage du tien. Le vieil- » lard te couvrit de baisers, me pressa con- » tre sa poitrine ; & t'emportant avec lui : » alors trouver ma fille ; viens, mon fils, » s'écria t'il, &c. »

Pierre s'étoit fait Soldat par besoin. Il surprend un jour son Capitaine, qui, étant devenu amoureux de sa femme, employoit presque la violence pour triompher d'elle.

Dans son premier mouvement, il plonge son épée dans le sein du Capitaine. Condamné par le Conseil de Guerre, il alloit mourir; quand le jeune Capitaine, conduit par la pitié & le remords, vient au milieu du Régiment s'opposer à son supplice, & se sert d'un heureux stratagème pour le sauver.

« Je n'étois plus son Officier, s'écrie-t'il, » je lui avois rendu sa liberté: voilà son » congé signé de la veille; il n'est pas soumis » à votre justice. » Cette nouvelle est écrite avec précision & intérêt.

La belle *Célestine* (c'est le titre de la troisième Nouvelle) est près d'être enlevée par *Don Pèdre*, qu'elle aime. Trompée par un accident imprévu, elle croit le suivre, & se trompe de chemin; les deux amans ont pris deux routes opposées, de façon qu'ils se fuyent en se cherchant. Égarée dans un désert, elle entend chanter, par un Berger, sur un air rustique, ces paroles, si analogues à la situation de cette amante infortunée; & qu'on ne sera pas fâché de trouver ici:

PLAISIR d'amour ne dure qu'un moment;

Chagrin d'amour dure toute la vie,

J'ai tout quitté pour l'ingrate Silvie:

Elle me quitte & prend un autre amant,

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment;

Chagrin d'amour dure toute la vie.

TANT que cette eau coulera doucement

Vers le ruisseau qui borde la prairie,

Je t'aimerai , me répétoit Silvie :

L'eau coule encore ; elle a changé pourtant.

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ;

Chagrin d'amour dure toute la vie.

Célestine emprunte au Chevrier qui chantoit cette chanson , un habit de Pâtre ; sous ce déguisement , elle va dans un village , & entre au service d'un Alcade , après avoir pris le nom de *Marcelio*. Par la suite le faux *Marcelio* devient Alcade lui-même , & le hasard le fait Juge de Don Pèdre , son amant , qui , après des événemens multipliés , est arrêté pour avoir tué un malfaiteur ; ce qui amène une reconnaissance touchante. Don Pèdre trouve l'occasion de délivrer le village d'un incendie , & de trompes ennemies qui le ravageoient. Ses bienfaits lui font obtenir sa grâce pour le meurtre qu'il a commis ; supplié par les habitans de vouloir bien être leur Alcade , il y consent ; & devenu l'époux de Célestine , il trouve parmi eux le bonheur en les rendant heureux. Nous ne donnons ici qu'une courte notice de cette Nouvelle , qui fait preuve d'imagination par les détails.

Nous nous arrêterions avec plaisir sur l'intéressante Anecdote qui a pour titre *Sophonisme* , si nous ne l'avions pas insérée l'année dernière en entier dans ce Journal. Nous en dirons autant de *Sanche* , où l'on trouve le détail attendrissant d'un amant qui , pour reconnoître la nuit une route où il veut ramener sa maîtresse , sème le chemin

des vis de son armure, ce qui le fait vaincre & blesser ensuite en défendant ce qu'il aime contre un *discourtois* Chevalier.

Celle des six Nouvelles qui mérite peut-être le plus d'éloges pour le fonds, c'est la dernière, *Bathmendi*. Un vieillard en mourant, recommande à ses quatre fils d'aller trouver, après sa mort, le Génie *Alzim*, son protecteur. Ils obéissent, & vont trouver le Génie, qui n'accordoit ses bienfaits qu'à une condition, c'étoit de suivre le conseil qu'il donnoit. *Taï*, l'un des quatre frères, songeant que son père avoit toujours fait des sottises, quoique toujours conseillé par *Alzim*, se bouche les oreilles avec de la cire, pour ne pas entendre le Conseil du Génie. Celui-ci leur dit d'abord qu'ils ne peuvent être heureux sans rencontrer un certain être, nommé *Bathmendi* *, dont tout le monde parle, & que bien peu de gens connoissent. Écoutons l'Auteur lui-même. « *Alzim* prend en parti-
 » culier *Bekir*, l'aîné des quatre frères :
 » mon fils, lui dit-il, tu es né avec du cou-
 » rage & de grands talens pour la guerre.
 » Le Roi de Perse vient d'envoyer une Ar-
 » mée contre le Turc; joins cette Armée;
 » c'est dans le camp des Perses que tu pour-
 » ras trouver *Bathmendi*. *Bekir* remercie le
 » Génie, & brûle déjà de partir.

» *Alzim* fait signe au second fils d'appro-
 » cher; c'étoit *Mefrou*: tu as de l'esprit, lui

* *Bathmendi*, en langue Persane, signifie bonheur.

« dit-il , de l'adresse & de grandes dispositions pour mentir ; prends le chemin d'U-
 « pahan : c'est à la Cour que tu dois cher-
 « cher Bathmendi.

« Il appelle le troisième frère , qui s'ap-
 « peloit *Tadder* : toi , lui dit-il , tu fus doué
 « d'une imagination vive & féconde ; tu vois
 « les objets , non comme ils sont , mais
 « comme tu veux qu'ils soient ; tu as sou-
 « vent du génie , & pas souvent le sens
 « commun : tu seras Poète. Prends le che-
 « min d'Agra ; c'est parmi les beaux esprits
 « & les belles Dames de cette ville que tu
 « pourras trouver Bathmendi.

« *Tai* s'avance à son tour ; & , grâce aux
 « boules de cire , il n'entendit pas un mot
 « de ce que lui disoit Alzim. On a su depuis
 « qu'il lui avoit conseillé de se faire Der-
 « viche. »

Les trois frères vendent ce qui leur reve-
 noit de leur père ; *Tai* achette l'héritage en-
 rier , se fait Agriculteur , & les laisse courir
 après Bathmendi. Leur course ne fut pas
 heureuse.

Bekir , après s'être couvert de gloire par
 ses vertus guerrières , devenu Général des
 Perses , mais en proie à mille jaloux , finit
 par être battu par les Turcs , fait prisonnier
 & enfermé dans un cachot pendant quinze
 ans. Il revient en Perse , se présente au Visir ,
 qui lui fait fermer sa porte.

Le second frère , *Mefrou* , qui s'étoit fait
 courtifan , s'étoit vû à la fois premier Mi-

nistre, favori du Roi, amant de la Reine Mère, maître de nommer & de déplacer les Visirs; & une nouvelle maîtresse du Roi lui avoit ménagé une chute si complète, qu'il s'estima fort heureux de pouvoir prendre la fuite.

Enfin Sadder, le favori des Muses, pour prix de son génie poétique, se voit réduit à devenir Magister d'un mauvais village; & aucun d'eux, comme vous voyez, n'avoit rencontré Bathmendi.

Tous trois reviennent dans la maison de leur frère Tai. Ils le trouvent " dans une " chambre propre & simplement meublée, " à table, au milieu de dix-sept enfans qui " mangeoient, rioient & babillotent à la " fois. Tai avoit à sa droite sa femme " *Amine*, qui conçoit les morceaux de son " dernier fils; & à sa gauche étoit un petit " vieillard d'une physionomie douce & gaie, " qui verfoit à boire. " Ce vieillard est Bathmendi, avec qui font successivement connoissance les trois frères, qui se fixent auprès de Tai.

En général, dans ces trois Nouvelles, un style gracieux & élégant, un esprit brillant, dont le sentiment adoucit l'éclat, de la finesse & de la naïveté, attestent & rappellent un talent aimable dont M. de Florian a donné des preuves dans plus d'un Ouvrage.

(*Cet Article est de M. Imbert.*)

VARIÉTÉS.

*ÉTAT actuel du Dépôt de Mendicité de la
Généralité de Soissons ; troisième Compte ,
année 1783.*

COMMENT pouvez-vous supporter la vue de tant de douleurs & de tant de maux , demandoit-on à Madame de Mautausier , à la célèbre Julie de Rambouillet , qui visitoit souvent les Hôpitaux ? *C'est que je les soulage*, répondit Madame de Montausier ; & cette réponse fait bien plus d'honneur à sa mémoire que tous les madrigaux de cette guirlande dont tous les beaux esprits du siècle parèrent sa jeunesse.

Nous craignons l'année dernière de parler dans un Journal , destiné sur-tout aux Ouvrages de goût & d'imagination , d'un compte du Dépôt de Mendicité de Soissons , mais l'intérêt que le Public parut prendre aux moyens nouveaux qu'indiquoit M. l'Abbé de Montlinot , pour soulager & pour corriger la partie la plus souffrante & la plus dégradée de la Société , nous fit voir combien notre crainte étoit mal fondée.

Cette année , les vûes & les observations de M. de Montlinot se sont étendues , sont devenues plus profondes & plus intéressantes ; & nous croyons ne pas déplaire à nos Lecteurs en donnant aussi plus d'étendue à l'examen que nous allons en faire. Plus un Auteur a d'idées , & plus il en fait naître qu'il n'a pas eues lui-même. J'oserai quelquefois en ajouter ou en opposer à celles de M. de Montlinot ; s'il s'y trouve quelque chose de vrai , je le lui dois ; si je me trompe , M. de Montlinot , qui observe si bien ,

m'opposera quelques faits , & mes erreurs seront évidentes.

En 1781 , le nombre des femmes avoit été plus considérable , & on se hâta de conjecturer que cette proportion seroit toujours à peu près la même.

En 1782 , le nombre des hommes a excédé d'un quart ; en 1783 , d'un tiers ; la première conjecture est détruite , & on n'ose plus en former d'autres sur cet objet.

Je prie qu'on remarque ici comment la philosophie , qui ne marche qu'à la suite de l'observation , s'éclaire à chaque pas qu'elle fait.

En 1781 , M. de Montlinot n'avoit qu'un fait , & sur ce fait unique il établit une conjecture générale. En 1783 , il a deux faits contraires , & il n'ose plus établir aucune conjecture. Il a été d'abord plus hardi avec un fait qu'avec deux faits ensuite.

La connoissance de cette proportion seroit pour tant très nécessaire pour connoître avec précision les vraies sources de la mendicité ; c'est le fait de ce genre , qui , bien approfondi , donneroit peut-être le plus de lumières , & sur les causes de la mendicité , & sur les moyens de la détruire.

Mais on voit du premier coup d'œil qu'il est impossible de trouver là-dessus une donnée fixe & constante dans un seul dépôt.

Les mendiants , les vagabonds passent sans cesse d'une Province à l'autre ; sans cesse poursuivis , ils fuient des lieux où ils sont connus , dans ceux où ils ne le sont pas encore. Quelquefois ce sont les femmes qui se réfugient en plus grand nombre dans une Province , & quelquefois ce sont les hommes. Quand donc même il y auroit une proportion constante dans tout le Royaume , il seroit impossible de l'apercevoir & de la fixer dans le dépôt d'une seule Province.

Les observations devroient être faites à la fois

dans tous les dépôts du Royaume, & leur rapprochement pourroit conduire à quelque apperçu général.

Mais ce qu'on verroit le mieux d'abord, c'est que dans tout le Royaume même, cette proportion dois varier prodigieusement d'année en année.

Les causes de la mendicité agissent quelquefois sur les hommes & quelquefois sur les femmes.

Que les productions d'un art exercé par des hommes soient dédaignées par la mode, voilà des milliers d'hommes sans travail, & par conséquent exposés à la mendicité.

Que ce malheur arrive à un art exercé par des femmes, ce sont les femmes qui mandieront en plus grand nombre.

La proportion des mendiants & des mendiante variara donc avec les caprices de la mode, c'est-à-dire, avec ce qu'il y a au monde de plus mobile.

Une jolie femme de Paris, qui se réveille le matin avec une fantaisie nouvelle, ne se doute pas qu'elle fait une révolution dans le Royaume.

Je vois cependant un fait très-constant, ce me semble, & d'où l'on peut conjecturer que le nombre des femmes qui mandient doit être plus considérable. Dans l'état actuel de la Société, il est commun que les hommes fassent vivre les femmes; & il est rare que les femmes fassent vivre les hommes. Lorsque les causes de la pauvreté tombent sur les hommes, ils entraînent avec eux des femmes dans la mendicité; lorsque les mêmes causes tombent sur les femmes, ce malheur n'a pas les mêmes effets sur les hommes.

Mais cette conséquence est tirée d'un fait trop général, & M. de Montlinot nous apprend, par son exemple, qu'il ne faut donner une grande confiance qu'à des observations particulières & des faits très-précis.

M. de Montlinot, en 1781 & 1782, avoit ob-

servé que presque tous les mendiants du dépôt de Soissons étoient au-dessous de la taille de cinq pieds deux pouces : il en avoit conclu que les hommes de haute taille, les hommes forts, s' enrôloient, s'expatrioient, ou soutenant mieux les travaux pénibles, étoient moins exposés aux maladies qui conduisent à la pauvreté. Il en avoit conclu que les hommes petits, foibles, que les races infimes produisoient le plus grand nombre de mendiants.

On concluoit encore naturellement de cette observation importante, combien le Gouvernement & les particuliers doivent veiller au maintien de la force physique dans les hommes ; combien il est nécessaire de prévenir la dégradation des races ; combien il seroit important de trouver les moyens de les perfectionner.

Chose singulière ! les hommes ont songé aux moyens de perfectionner les races de chevaux, de chiens, de chameaux & ils les ont trouvés. Ils n'ont jamais songé aux moyens de perfectionner les races d'hommes. Il me semble pourtant qu'il y a eu quelques idées de ce genre dans les Législateurs de l'antiquité ; mais, à l'exception de Licurgue, ils ne les ont eues que pour les races d'esclaves, c'est-à-dire, pour les hommes qu'ils considéroient à peu-près du même œil que les chiens & les chevaux. Ce qui m'étonne, disoit Pascal, c'est de trouver dans l'esprit humain des erreurs si grossières à côté de la lumière la plus vive. Pascal, lui-même, a été un des hommes chez lequel ce contraste a été le plus étonnant.

Les observations tirées de la taille des mendiants, en se confirmant cette année, se sont étendues.

» La haute taille, dit M. de Montlinot, presque toujours unie avec le service militaire, fournit une espèce d'hommes dangereux ; qu'il est bien important pour la sûreté publique de contenir dans des re-

fuges destinés à cet usage. Ce premier résultat est effrayant. »

« La petite taille, qui paroît de peu de conséquence, indique la principale source de la mendicité dans la foiblesse des individus, foiblesse ou naturelle ou acquise par des travaux pénibles. Ce second résultat est affligeant. »

Qui auroit imaginé que la hauteur ou la petitesse de la taille pouvoient décider à tel point du caractère & du sort des hommes ! qu'un pouce de plus ou de moins envoyoit un homme expirer sur la roue ou mendier sur un grand chemin !

Dans le compte de l'année dernière, M. de Montlinot, qui avoit observé deux années de suite que le plus grand nombre des mendiants sortoit de la classe des Agriculteurs, en avoit tiré une conclusion bien terrible : c'est que l'Agriculture dégrade, détruit & dévore les hommes autant que les métiers & les arts de luxe.

Cette année, le nombre des mendiants de cette classe est encore de beaucoup la plus considérable ; & cette vérité terrible semble se confirmer de plus en plus. Ce qu'il y a de désespérant encore, c'est que M. de Montlinot explique ce fait, non par des causes hypothétiques, non par des systèmes, mais par des causes qui sont elles-mêmes des faits évidens. *Un Batteur en grange, dit-il, ne peut pas exercer ce métier plus de quinze ans, sans atteindre à une vieillesse prématurée. Celui qui parcourt les campagnes sait qu'il faut nécessairement de la jeunesse, de la force & de la santé pour cultiver la terre.*

Que M. l'Abbé de Montlinot nous permette ici quelques réflexions ; car il est impossible de souscrire aisément à ce résultat ; c'est à la dernière extrémité qu'on peut croire que le même art qui nourrit les hommes les dévore ; que le premier art des Sociétés naissantes soit aussi funeste que les arts de luxe & des

Sociétés corrompues. Quel malheur ce seroit si l'Agriculture étoit justement accusée auprès du genre humain ! Quel asyle , quel refuge lui resteroit-il alors ? Il n'y auroit plus qu'une ressource ; il faudroit suivre le conseil qu'on a cru long-temps que Rousseau nous donnoit, abandonner nos villes , nos champs cultivés , & rentrer dans les forêts. Mais presque toutes les forêts du globe sont abattues. Ces antiques domiciles de l'homme ne sont plus ; & le genre-humain ressembleroit à ces armées qui , en débarquant sur un rivage , ont brûlé les vaisseaux qui les y ont transportées , & repoussées bientôt au rivage par une force supérieure, regrettent inutilement ces vaisseaux qu'elles ont livrés aux flammes.

Mais n'est-ce pas plutôt la manière dont l'Agriculture est exercée, que l'Agriculture elle-même, qui est si funeste aux hommes ? On a dit très-souvent on a imprimé que dix hommes pouvoient vivre du travail d'un seul Laboureur ; & c'est peut être en effet dans une proportion approchante de celle-là que le nombre de Laboureurs est par-tout en Europe avec le reste des hommes.

Je présume que c'est cette proportion qui rend les travaux des champs si pénibles , si destructeurs.

Un homme peut en nourrir dix ; mais c'est en s'exécédant , en exténuant ses forces , en abrégéant sa jeunesse d'abord , ensuite sa vie. Changez la proportion ; qu'au lieu d'un homme il y en ait deux employés à nourrir dix hommes : chacun d'eux aura la moitié moins de travail , pourra travailler dix années , vingt années de plus , & ne perdra toutes ses forces qu'avec la vie. Si cette proportion de deux hommes à dix ne suffisoit pas encore pour produire les effets que j'indique , mettez-en trois dans le nombre des Travailleurs. *Un Batteur en grange ne peut pas exercer plus de quinze ans ce métier sans atteindre à une vieillesse prématurée.* Eh bien ! qu'on cherche

che les moyens de disposer l'ordre de la Société de manière qu'il ne l'exerce pas plus de quinze ans, qu'il ne l'exerce pas quinze ans même. C'est la multiplication effrayante des troupes toujours sur pied, ce sont les arts du luxe, qui, en enlevant continuellement des hommes à l'Agriculture, ont établi cette proportion si funeste entre le nombre des Laboureurs & le reste des Citoyens. On accuse l'Agriculture des maux que les arts de luxe & l'art de la guerre lui ont faits à elle-même ; ou plutôt ce sont les désordres de tout l'état social parmi nous qui ont transformé l'art facile & doux qui féconde les champs, en un art de luxe qui détruit ceux qui l'exercent pour corrompre ceux qui en jouissent. Ce n'est pas la nourriture des hommes qu'on demande aujourd'hui à la terre, ce sont leurs délices, leurs voluptés ; & il n'est pas étonnant que l'Agriculture, devenue un art de luxe elle-même, soit aussi funeste que les arts de luxe.

Quelques-uns ont pensé que le grand mal que faisoit l'établissement des Arts & des Manufactures, c'étoit de diminuer la culture des terres, de laisser retomber les champs en friches.

D'autres, au contraire, voyant que la culture des terres, loin de diminuer, s'étendoit de jour en jour avec les progrès des Arts, ont voulu conclure que les champs étoient également peuplés, ou même davantage, puisqu'ils étoient mieux cultivés.

Il peut se faire que les uns & les autres se soient trompés.

La culture des terres ne diminue pas avec le nombre des cultivateurs, si un cultivateur double son travail lorsqu'un autre abandonne la charrue.

Les progrès de la culture ne prouvent pas les progrès de la population, s'il est possible qu'un homme fasse le travail qui étoit fait autrefois par deux ou trois hommes.

N^o. 41, 20 Novembre 1784. F

Mais ce qui paroît assez démontré, c'est qu'un tel état des choses ne peut pas durer long-temps, parce qu'il est forcé, violent; c'est qu'il doit commencer par ruiner la santé, les forces des Agriculteurs, & finir par ruiner l'Agriculture elle-même. Que faut-il donc faire: Renvoyer, s'il est possible, les hommes dans les champs, c'est-à-dire, les y attacher & les y attirer par la liberté, par une protection impartiale, par le bonheur enfin. M. de Montlinot dit: l'Agriculture dévore les hommes; & cela peut être vrai dans ce moment; mais je dirai à M. de Montlinot, c'est l'Agriculture qui a peuplé la terre. Et ce mot d'un Laboureur de la Sicile est aussi vrai que beau: *En semant du bled je crois semer des hommes.*

Les observations de cette année ne donnent aucune nouvelle donnée pour établir une proportion entre les fous & les folles. On a remarqué seulement que les accès de folie dans les femmes étoient plus violens & plus fréquens dans les révolutions périodiques & dans les temps critiques de leur sexe; mais cela même ne peut-il pas faire conjecturer que les femmes soumises à ces révolutions, doivent aussi être plus sujettes à la folie, qui a tant de rapports avec ces révolutions? Il paroît cependant qu'il y a dans les hommes deux grandes causes de folie qui agissent moins puissamment & moins constamment chez les femmes.

L'une est l'ambition. Il y a un très-grand nombre de fous dont l'unique folie est de se croire Rois, Empereurs, fils de Dieu ou Père Éternel. Je n'ai pas entendu dire que beaucoup de femmes eussent la folie de se croire Reines, Impératrices, fille ou mère de Dieu.

L'autre cause est l'amour; non l'amour moral, non cette passion du cœur, presque toujours plus constante, plus délicate & plus malheureuse chez les femmes; non cette passion intéressante qui fait la

folle de Clémentine & de Juliette; mais ce desir ardent effréné des jouissances des sens, que la Nature devoit donner à l'homme destiné à l'attaque, & qu'elle ne devoit pas donner au même degré à la femme, qui doit faire semblant de se défendre.

On conçoit que les Filles publiques amenées au dépôt, peuvent fournir beaucoup d'observations intéressantes; mais il est assez difficile de savoir d'elles l'histoire vraie de ce qui les a conduites à l'extrême corruption de leur état, & de cette corruption à la mendicité: elles ont toutes une histoire arrangée à peu-près sur le même modèle, & leur état leur a fait une si grande nécessité & une si grande habitude du mensonge, qu'il est presque impossible d'obtenir d'elles la moindre vérité.

M. de Montlinot a observé ces créatures dans le dépôt; & après leur sortie du dépôt, il a tâché de savoir encore ce qu'elles devenoient. Presque toutes celles qui arrivent au dépôt, prennent de l'embonpoint en y entrant; ce qu'on peut attribuer à une nourriture plus saine, plus égale, & au premier moment de repos qu'elles goûtent en sortant des inquiétudes continuelles de leur état. Mais bientôt après des fièvres intermittentes les saisissent, & une convalescence longue les conduit à un affaissement que rien ne peut vaincre: ce qu'on peut attribuer à l'ennui qui succède à la douceur du premier moment de repos, & au regret de cette vie licencieuse dont les vices leur paroissent agréables lorsqu'elles en sont privées par la force. M. de Montlinot affirme que, sans exception, aucune de celles qui ont été amenées au dépôt, n'a pu être corrigée par la détention à terme. Elles reprennent leurs vices en sortant de l'hospice, & le séjour qu'elles y ont fait en donnant une garantie sur leur santé, ne les rend que plus propres à tirer plus de profit de leur libertinage. Voilà tout ce qu'on gagne à les renfermer,

& on n'en est point surpris : il n'y a guère , & il ne peut guère y avoir dans leur ame de sentiment qui les rappelle à l'honnêteté.

M. de Montlinot distingue avec raison, des *Filles publiques* , les Filles enceintes fuyant leur domicile & arrêtées sur les routes : il oblige celles-ci à nourrir leurs enfans , ou plutôt il le leur permet , & cette grace qu'il leur accorde , les sentimens de la tendresse maternelle qu'elles cultivent en nourrissant leurs enfans, les relèvent souvent de la honte de leur foiblesse, & les disposent à une vie honnête. Plusieurs d'elles ont montré des mœurs irréprochables au sortir du dépôt.

Cette observation très - importante , ne peut-elle pas faire naître une espérance sur les Filles publiques ? Ne pourroit-on pas tâcher de former par des moyens avoués des mœurs & des loix , quelque union légitime entre elles & ceux des hommes du dépôt qui ont pris le goût du travail & l'industrie de quelques métiers ? S'il y a quelque chose au monde qui puisse élever une Fille corrompue, aux bonnes mœurs, ce sont les soins d'une femme de ménage & les sentimens d'une mère : & heureusement la plus extrême corruption même n'étrouffe pas toujours ces sentimens ; mais peut-être les hommes renfermés au dépôt , dans l'ignominie même de leur condition , refuseroient-ils de se lier à elles par le mariage. Les hommes de tous les états vont quelquefois chercher des plaisirs auprès d'elles , & le Mendiant même ne veut pas en faire sa femme.

Il y a une observation terrible à faire sur le nombre total des femmes amenées au dépôt , c'est que la plus grande partie est formée de Filles publiques , & de Veuves de journaliers Laboureurs. Quel rapprochement ! Il est affreux, désespérant ; & c'est peut-être pour cela que M. de Montlinot ne l'a pas fait.

L'année dernière , M. de Montlinot a proposé un

moyen excellent & facile de préserver de la mendicité les Journaliers, vieillis avant le temps par les travaux de la terre. Cette année il propose un moyen qui nous paroît également bon pour préserver du même malheur leurs Veuves & leurs enfans. Ce seroit d'établir pour ces veuves un Hospice où on élèveroit leurs enfans dans les Arts de la campagne, dans les travaux de l'Agriculture ; les plus foibles seroient élevés pour les métiers ; les plus forts pour le labourage. Les Filles en sortiroient à l'âge de 14 ans, & les Garçons à 16 ; ceux-ci, pour être d'excellens valets de Fermiers, & les Filles pour être chez le Cultivateur, des servantes qui auroient de bonnes mœurs ; espèce de femmes qui manquent singulièrement aux campagnes. M. de Maudlinot ose affirmer que, par ce moyen, on attaqueroit la mendicité dans sa source, & que cet Hospice coûteroit infiniment peu à la Province.

Oserois-je ajouter à ces vûes excellentes, quelques idées qui ne sont pas neuves sans doute, mais qu'il peut être utile de reproduire de temps en temps. Dans toutes les Provinces, dans toutes les grandes Villes du Royaume, la bienfaisance du Gouvernement & la charité publique ont élevé des maisons où on recueille les Enfans-trouvés, où on les nourrit, où on les élève jusqu'à un certain âge. Ces maisons sont toujours établies dans les Villes, & le nombre de ces malheureux enfans augmente, dit-on, prodigieusement chaque année. L'Administration chaque année en devient plus coûteuse & plus difficile ; &, par toutes ces causes à-la-fois, leur éducation devient toujours plus mauvaise.

On fait nourrir, il est vrai, la plupart de ces enfans à la campagne ; & à un certain âge on envoie les garçons chez des Fermiers ; mais alors l'Administration les perd totalement de vûe ; ce qui n'est pas

F ii)

sans de grands inconvéniens , & d'ailleurs après les mois de nourrice , ces enfans rentrent dans les hospices.

Pourquoi ne transporte-t-on pas ces maisons des Villes qu'elles infectent , & qui les infectent , dans les campagnes , & surtout dans les campagnes les plus éloignées , dans les déserts du Royaume , car la France a encore des déserts ?

Que d'avantages il a été prouvé qu'on pourroit tirer de ce simple changement de place !

1°. Les enfans , plus sensibles à toutes les impressions de l'air , prennent & communiquent les maladies contagieuses avec une extrême facilité : & chez eux , dans ces petits corps spongieux , pour ainsi dire , presque toutes les maladies sont contagieuses. Dans les Hospices des Villes où on les amoncelé les uns sur les autres , il y a une contagion fixée parmi eux , & on peut dire qu'ils vivent toujours avec une maladie mortelle. J'ai entendu dire à un Médecin très-éclairé , que pour les enfans , la peste étoit toujours dans ces maisons. Dans les campagnes , on les placeroit à d'assez grandes distances , pour couper aisément toutes les routes de communication à leurs maladies contagieuses. De cela seul résulteroit trois grands biens : on en conserveroit infiniment davantage , l'air des Villes seroit délivré d'un grand foyer de corruption , & l'entretien de ces maisons seroit soulagé des frais de tous les remèdes qu'on fait prendre à ces enfans continuellement malades.

2°. N'est-il pas étrange que ce soit dans les Villes où le luxe enchérit tout , où l'opulence même & l'industrie la plus active ont tant de peine à vivre , qu'on place des maisons qui doivent subsister de la charité du Gouvernement & de la Nation ? Qu'on les transporte dans les campagnes où tout est à meilleur marché , leur entretien coûtera un tiers , une moitié , deux tiers de moins , suivant les lieux ,

& ce qu'elles dépenseront, ce qu'elles consommeront, fera une source de fécondité pour ces mêmes campagnes.

3°. Il se présente à mon esprit une considération que j'ose à peine énoncer : on a dit, & je souffre à le répéter, que les Employés à la régie de ces maisons ont souvent dépouillé le pauvre des deniers donnés par la charité publique ; qu'ils se sont enrichis très-souvent, en dérobant le pain à la faim dévorante, en volant à l'enfant qui se meurt, le remède qui devoit lui sauver la vie. Le brigand couvre souvent la nudité du pauvre ; le plus féroce assassin soutient l'homme qui tombe en défaillance, & dans ces administrations., c'est le crime qui accuse à la fois ; qui outrage & qui révolte le plus l'humanité. Il ne peut être commis que dans des lieux où les plus grands excès sont devenus des besoins ; où les passions sans cesse irritées & toujours promptement satisfaites, font passer continuellement les ames du délire, de la fureur des desirs, à cet assoupissement des voluptés & de la mollesse, dans lequel on n'a pas la force d'avoir un sentiment ; où l'on est cruel & barbare par l'impuissance de recevoir les douces émotions de la pitié ; il ne peut être commis que dans des lieux où les objets du luxe vous cachent pour ainsi dire la nature ; où la foule vous dérobe à chaque instant à vous-même ; où le bruit des plaisirs étouffe & fait taire la voix intérieure de l'ame & de la conscience ; où, vivant continuellement dans des Spectacles qui ne sont qu'illusion, on finit par oublier qu'on est homme, & qu'on vit avec des hommes. Un tel crime ne peut être commis que dans les villes à grand luxe. — Dans les campagnes, où l'on ne sent guères que les besoins de la nature, où les passions sont moins séductrices & moins enivrantes, on ne voit rien qu'on soit tenté d'acheter par un si grand crime. Les Administrateurs restant continuel-

lement près des enfans malheureux confiés à leurs soins , entendraient mieux à la fois , dans le silence des campagnes , & la voix de leur conscience & le cri de l'infortune. La vue continuelle de tant de jeunes infortunés , leur deviendrait trop cruelle , s'ils ne s'occupaient du soin d'adoucir leur sort ; ils seroient pitoyables & bons , même par intérêt personnel.

Il se présente ici une objection , & elle est unique , à ce que je crois : on peut dire que ces maisons éloignées des grandes villes où sont aussi les grandes fortunes , ne seroient plus aussi bien placées pour attirer sur elles les bienfaits de la charité : en les perdant de vue , la pitié s'affoiblirait peut-être ; elles ne s'enrichiroient plus des expiations du crime & des dons généreux de la vertu. D'ailleurs , plus éloignées du Gouvernement , elles paroîtroient aussi recevoir moins immédiatement sa protection. On peut faire à cela des réponses bien faciles , ce me semble. Il ne faut pas croire que ce soient les mouvemens fugitifs & instantanés de la pitié qui attirent des bienfaits sur ces maisons : elles sont très-peu connues dans les grandes villes au milieu desquelles elles sont placées : elles y sont aussi cachées qu'elles pourroient l'être dans les campagnes ; c'est le sentiment réfléchi & constant de la Religion ou de l'humanité qui leur porte des présens , & ces deux sentimens savent aller chercher au loin les objets de leurs libéralités : c'est communément par les dernières volontés de la vie , par les testamens , qu'on leur laisse des biens , & la pensée d'un homme qui dispose de sa fortune pour le temps où il ne sera plus , n'est pas plus éloignée des malheureux qui sont à cinquante lieues de lui , que de ceux qui sont à ses côtés. La crainte que je combats ici , auroit pu être fondée dans les temps où il y avoit peu de communication entre les parties les plus voisines d'un

état ; où les hommes , renfermés dans une cité ou dans un hameau , croyoient à peine qu'il existât des hommes loin de leur ville & de leur village : Aujourd'hui , que les liens & les relations des hommes de tous les pays , de toutes les contrées se sont étendus avec les lumières , on s'unit intimement à la destinée des hommes qui sont séparés de nous par les mers & par les Empires. Nous sentons les biens & les maux qui arrivent à nos semblables à cent lieues de nous ; & sans gémir même sur leur malheur , on éprouve le besoin de les soulager : les réflexions & les lumières , en répandant au loin le sentiment de l'humanité , l'ont peut-être affoibli ; mais elles l'ont singulièrement étendu : on pleure moins , on secourt davantage. La pitié prompte & passionnée est la générosité des siècles barbares ; la générosité réfléchie & combinée , est la pitié des siècles éclairés. Il ne faut donc pas croire que la source des charités particulières & publiques tarisse dans nos villes si on en éloignoit les Hospices des Enfans-trouvés ; elle couleroit en se fécondant dans la route jusqu'aux lieux éloignés où l'on transporterait ces maisons. Quant à la protection du Gouvernement , un Gouvernement tel que le nôtre , porte aisément toute sa puissance aux points les plus éloignés de l'Empire ; c'est l'avantage particulier des Monarchies. Une espérance qui se présente encore bien naturellement , c'est que ce changement inspiré au Gouvernement par l'amour de l'humanité , en réveilleroit plus vivement le sentiment dans toutes les ames , & que cette époque seroit celle où ces établissemens auroient été les plus enrichis par la bienfaisance universelle de la Nation.

4^o. Les avantages que nous avons relevés jusqu'à présent , regardent sur tout les hospices mêmes ; il s'en présente de bien plus considérables pour la Nation entière. On s'est plaint de tout temps ,

& depuis un demi siècle les plaintes ont singulièrement redoublé, de ce penchant aveugle & malheureux qui fait abandonner à tous les hommes les campagnes pour les villes : qui peuple les ateliers des Arts & les Manufactures des hommes qui manquent à la culture des champs. L'établissement des Maisons de charité dans les villes, est très-propre à entretenir, à augmenter ce désordre. Les enfans qu'on y nourrit ne peuvent être élevés que pour les métiers & pour les villes. Le travail sédentaire des métiers tue les enfans, dont le premier besoin est de courir, de sauter & de s'ébattre. Et c'est-là sûrement une des causes de la mortalité effrayante établie dans ces maisons. Si on transporte ces maisons dans les campagnes, les enfans que l'Etat y nourrit, seront nourris & élevés pour les campagnes. Le Gouvernement qui aura toujours dans ses mains cette source de la population, la répandra, la distribuera à son gré sur les terres du Royaume; & tandis que les vices naturels de la Société entraînent les hommes des campagnes dans les villes, les lumières du Gouvernement les feront refluer des villes dans les campagnes. Produits la plupart par les vices des cités, ces infortunés enfans seront élevés du moins dans les bonnes mœurs & dans la simplicité des champs : on se servira des fruits même de la corruption pour en arrêter les progrès. Alors on en conservera davantage, & loin de craindre, on pourra desirer d'en voir augmenter le nombre. L'Etat qui fera pour eux & par eux de grands établissemens de culture, les regardera du même œil que le Labour regarde ses nombreux enfans dans lesquels il voit sa richesse. Adoptés par le Gouvernement, le Gouvernement a légitimement sur eux deux espèces de pouvoirs, celui de Souverain & celui de Père. Par la puissance paternelle à laquelle on pourroit donner légitimement toute la puissance qu'elle a dans les Loix

Romaines , le Gouvernement auroit un droit absolu & sur leur éducation , & sur les fruits des travaux de toute leur première jeunesse. Que d'expériences & que d'essais avantageux à ces enfans eux-mêmes & à la Nation entière , un Gouvernement aussi éclairé que le nôtre pourroit faire dans la culture , dans la législation & dans les mœurs de ces Colonies naissantes ! Que d'antiques usages on pourroit y détruire ! Que de vues , qui paroissent des systèmes , y prendroient l'autorité des faits ! Les préjugés , les erreurs , les abus deviennent éternels en se transmettant des pères aux enfans ; ces enfans sans pères , adoptés par un Gouvernement très-éclairé , se trouveroient tout à coup sans abus , sans erreurs , sans préjugés : au sein d'un Empire antique s'éleveroit , pour ainsi dire , un nouveau peuple ! J'ose croire que s'il y a quelques moyens de peupler & de féconder les landes de la Normandie & de la Champagne , les deserts qui sont entre Bayonne & Bordeaux , on ne les trouvera que dans ce nouvel emploi des enfans & des hommes renfermés dans les Hospices de la Nation.

Voilà un beau rêve , dira-t-on peut-être , & il est bien long ; j'en conviens : il est doux de rêver au bonheur public , & on craint de se réveiller.

Un chapitre infiniment curieux dans le nouveau compte du dépôt de Soissons , c'est le chapitre des *Mendiants de race*. Les accidens inévitables de la vie , les vices de la Société , font chaque jour de nouveaux pauvres ; mais il est une classe de pauvres qui se perpétuent d'eux-mêmes ; qui font de la mendicité une espèce d'art & de métier , qu'ils se transmettent de père en fils , de génération en génération. Ils ont leurs principes , leurs mœurs , & pour ainsi dire leurs loix : sans domicile fixe , sans subsistance assurée , entendant beaucoup mieux un jargon qu'ils se sont fait , que les langues qu'on parle autour

d'eux; ne tenant au reste des hommes. ni par la morale ni par la Religion; ils errent de Province en Province, ont des postes de rendez-vous où ils se réunissent, & d'où ils se distribuent; c'est, pour ainsi dire, une nation invisible de sauvages, au milieu d'une grande nation civilisée: & cette vie, dans laquelle ils ne sentent ni les peines ni les plaisirs de la Société, a pour eux un charme infini. M. de Montlinot dit que dans cette vie, ce sont les femmes qui presque toujours, nourrissent les hommes; & c'est précisément aussi ce qu'on voit chez la plupart des Sauvages. Cette conformité est remarquable, mais n'est pas étonnante.

Il a fallu sans doute bien de l'adresse & bien de la pénétration à M. l'Abbé de Montlinot, pour découvrir ainsi tous les secrets de l'existence de cette nation de Mendians. Il paroît aussi que tous les pauvres du dépôt en général, ont assez de confiance en lui, pour lui révéler beaucoup de choses; & le moyen qu'il emploie pour obtenir cette confiance si importante dans une pareille place, est à-peu près infailible. L'ordre, la règle qu'il a établie dans l'administration de l'Hospice, n'est pas cruelle, mais elle doit être & elle est très-sévère: lui, au contraire, se montre toujours facile & doux. Par-là, les Mendians sont disposés à croire que la sévérité rigide de l'administration, tient à la nature des choses, & que la bonté, la douceur seule de M. de Montlinot lui sont personnelles. Ils ne l'accusent point de la rigueur des Loix, & sont attirés vers lui par son humanité; & sans les aveux, sans les confidences qu'il obtient par ces moyens, ses observations seroient-elles si étendues & si curieuses? Dans combien de places un pareil talent seroit encore plus nécessaire, & produiroit des lumières plus utiles à la Société! On gouverne les hommes, & on ne les connoît point, on ne fait rien pour les connoître.

Un malheureux accusé d'un crime qui peut le mener à l'échafaud, est assis sur une sellette : on l'interroge, mais sur son crime uniquement ; & si son crime paroît établi, on l'envoie à la mort sans lui rien demander de plus. Il ne se confesse qu'à l'oreille d'un Ministre de la Religion ; dans le sein duquel tous les secrets de sa vie doivent se perdre. On ne doit plus que de la pitié aux criminels même, lorsqu'ils ont entendu leur Sentence de mort : car dès ce moment ils ont déjà subi leur plus grande peine. Que le Magistrat qui la leur a prononcée, fasse succéder à ce ministère si terrible pour lui-même, un ministère qui le console d'avoir été aussi sévère que la Loi : qu'en témoignant de la pitié & de la compassion aux malheureux qu'il a été obligé de condamner, il pénètre dans leurs âmes déjà déchirées par le repentir & par la douleur ; qu'il en obtienne l'aveu des fatales circonstances qui les ont égarés dans les voies du crime. Que de lumières ! quelle nouvelle connoissance & de l'homme & de la Société, on verroit résulter de ces confessions faites aux Prêtres de la Loi ! Et qu'on ne croie point qu'il fût si difficile d'obtenir ces révélations de la bouche de ces infortunés. L'homme qui va mourir a bien peu de chose à dissimuler : interrogé par des Magistrats éclairés & philosophes, (& il y en a de nos jours), par des Magistrats qui connoistroient cette langue que l'humanité doit parler aux malheureux ; ces infortunés éprouveroient à s'entretenir des vices qui les ont perdus, cette espèce d'attrait que l'homme éprouve à raconter ses malheurs. Il est d'ailleurs dans la nature humaine, de trouver je ne sais quelle consolation, je ne sais quel soulagement à faire des aveux dont on n'a rien à craindre : il semble que l'âme, oppressée du poids de ses remords, le rejette & s'en délivre en faisant l'aveu de ses fautes ; & c'est ainsi que la confession,

qui est d'institution divine, est aussi d'institution de la nature.

On pourroit avoir le talent d'observer les hommes, sans avoir du tout celui de les gouverner. M. de Montlinot heureusement paroît les posséder tous les deux au même degré. Les chapitres où il rend compte de la police & des réglemens du dépôt, sont encore fort au-dessus de tous les autres.

Graces à son extrême habileté dans ce genre, un dépôt de pauvres & de vagabonds, est devenu une espèce de petite société, qui n'offre de toute part que l'image de l'ordre, du travail & de la paix. Tous ceux qu'il emploie en sous-ordre, à l'exception de trois Surnuméraires de la Maréchaussée, sont des Mendians eux-mêmes; ils sont Gouvernans & gouvernés, & ils gouvernent bien, ils obéissent bien. Pour faire d'un Mendiant un *Prévôt*, M. de Montlinot le choisit d'abord de haute taille, de mine imposante. Mais s'il étoit vêtu comme les autres, les autres pourroient se souvenir qu'il n'est qu'un Mendiant comme eux; on met sur sa veste de grosse toile, un large galon de laine rouge, qui coûte dix sols, & voilà le *Prévôt* revêtu d'un caractère respectable. On peut sourire; mais ce qui fait le *Prévôt* du dépôt de Soissons, a fait quelquefois des Empereurs à Constantinople. Dans les derniers temps du Bas-Empire, le premier gueux qui trouvoit dans la rue un morceau de pourpre & le jetoit sur ses épaules, étoit suivi avec respect par d'autres gueux, salué & adoré comme Empereur. On voit dans l'Histoire de M. le Beau, que plusieurs révolutions du Trône & de l'Empire de Constantinople, n'ont pas eu d'autres causes. Dans tous les pays & dans tous les siècles les galons de laine rouge ont eu plus de puissance qu'on ne croit.

Les hommes, les femmes, les enfans, tout tra-

vaillent dans le dépôt, soit à polir des glaces, soit à faire de la toile, soit à tricoter des bas. A ceux qui travaillent le mieux, on leur donne un *banc* & les voilà *Maîtres*. Il faut que tout le dépôt les appelle *Maîtres*, & M. de Montlinot en donne l'exemple. Les *Maîtres* ont des *Apprentifs*. Un de ces Administrateurs qui veulent tout faire & qui font tout mal, auroit voulu se réserver le droit d'indiquer & de donner les *Apprentifs* aux *Maîtres*. Sous M. de Montlinot, les *Maîtres* choisissent, renvoient, reprennent les *Apprentifs* à leur gré : point de loix réglementaires & prohibitives ; des droits violés dans beaucoup de grandes Sociétés, sont respectés dans cette espèce de prison.

Le gain est pour les travailleurs, & il est naturel que ceux qui travaillent le plus, consomment davantage. Il y a dans le dépôt même des marchands de vin, de pain, de fruits, de légumes, de bière, & la liberté d'y aller marchander, acheter soi-même ; l'aspect de ces petites boutiques, fait oublier qu'on est dans un dépôt, fait croire qu'on est dans un village, dans un hameau.

Il faut finir ; & c'est trop tard sans doute que nous finissons. Je veux, disoit M. l'Intendant de Soissons, qu'on traite le malheureux comme un ami, le pauvre comme un homme, le vagabond comme un être capable d'être régénéré. Le Public est en état de juger si M. le Pelletier de Morfontaine a su bien choisir l'homme capable d'exécuter de si pures & de si saintes intentions.

(Cet Article est de M. Garat.)



S P E C T A C L E S.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LE Samedi 6 de ce mois, on a donné, pour la première fois, *la Fausse Coquette*, Comédie en trois Actes & en vers, par M. Vigée.

Céphise, jeune Veuve, aimable, spirituelle & sensible, est aimée d'un M. de Florval, dont les soins ont su la toucher, mais dont elle ne connoît point encore l'amour, parce que celui ci s'est fait un système de ne point soupirer, & de laisser plutôt deviner sa tendresse que d'en faire l'aveu. Lisette, femme de chambre de Céphise, qui a su lire dans le cœur de Florval, conseille à sa Maîtresse de jouer l'indifférence & même la coquetterie, afin d'éprouver son amant, & de punir son amour-propre par la jalousie. La Veuve ne se prête que difficilement à cette feinte, parce que la franchise de son caractère répugne à tout ce qui tient à la dissimulation. Cependant le desir de savoir si elle est & comment elle est aimée la détermine. En conséquence, elle se propose de donner accès chez elle à tout ce que l'on appelle bonne compagnie; elle le déclare à Florval, traite avec douceur & bonté, quoiqu'en se le reprochant tout bas, un

certain Gerseuil, ami de Florval, fat jusqu'à l'impudence, & avantageux jusqu'à la sottise. Elle se montre même en public avec lui; enfin, elle se comporte de façon que, tant à cause de sa conduite qu'elle tient, que par les aveux qu'une crédule & très crédule fatuité attrache à Gerseuil, Florval se trouve en proie à tous les tourmens de la jalousie la plus décidée. Dans le premier accès de son humeur jalouse, Florval écrit à Céphise un billet très piquant que l'officieux Gerseuil se charge de remettre, en se faisant fort d'en faire apporter la réponse par la Veuve elle-même. En effet, la remise du billet est bientôt suivie du retour de Céphise, & de là résulte une explication dans laquelle Florval, retenu vingt-fois par une fausse honte, craint d'avouer qu'il aime, & finit par en faire l'aveu le moins équivoque, en laissant éclater les transports de l'amour le plus tendre. Céphise, dont le cœur s'est contraint avec beaucoup de gêne, écoute cette déclaration avec plaisir, y répond avec une expression très intéressante, & donne sa main à Florval. Gerseuil entre pour être témoin de leur accord, & se retire en déclarant à la Veuve que les regrets qu'elle éprouvera suffiront pour sa vengeance.

Ce fonds n'est pas très-neuf, & l'intrigue en est un peu nue. Le titre de l'Ouvrage nous paroît même hasardé. Céphise n'est point une fausse coquette; elle ne s'entoure point, pour en imposer à Florval, de

toutes les ressources de la coquetterie ; elle suit avec peine les conseils d'une Soubrette intelligente, & ce n'est que d'une voix altérée, avec un embarras sensible qu'elle cherche à prendre aux yeux de son amant des dehors véritablement incapables d'en imposer à un homme exercé dans le manège de la coquetterie & des intrigues. Or, Florval l'est ou doit l'être. Le tableau du système qu'il s'est fait en amour, les raisons sur lesquelles il a bâti ce système, & qu'il fait connoître au Public, en les confiant à son Valet, (manière d'exposer un peu bizarre & hors de nos mœurs actuelles) en font une preuve convaincante. Pourquoi donc Florval est-il trompé ? Parce que, dans les vûes de l'Auteur, il étoit nécessaire qu'il le fût ; mais Céphise joue si mal la coquette, & Florval a acquis tant d'expérience, qu'il ne devoit pas l'être. Au reste, à d'autres égards, le caractère de cet amant est bien tracé. Il n'a point encore consulté son cœur ; il ignore jusqu'à quel point l'amour s'en est rendu le maître ; il badine avec lui, & finit par se trouver l'esclave d'un sentiment qu'il croyoit pouvoir gouverner à son gré. Nous n'en dirons pas autant du personnage de Gerseuil. C'est un fat d'une espèce assez commune. On reconnoît en lui plusieurs traits de ressemblance avec d'autres fats de notre Théâtre, & malheureusement ces traits ne sont pas les plus agréables. La fatuité le rend si crédule & si aveugle, il se loue avec une

complaisance si commune , qu'il n'a pas même le petit mérite de paroître un instant aimable. Malgré toutes ces observations, cette Pièce doit donner une idée avantageuse des talens de son Auteur , parce que l'on y remarque souvent de la vérité dans le dialogue , des idées riantes & des intentions comiques. Le style est très saillant , il a fait assez généralement fortune. C'est une imitation fort exacte du jargon à la mode aujourd'hui dans nos Cercles les plus renommés. Il est à craindre que les Spectateurs de Province ne le comprennent pas aussi facilement que les Habitans de la Capitale , & que si d'ici à quelques années le goût & la vérité produisent dans la Société une révolution un peu heureuse , ce style si vanté , tant applaudi , ne devienne une énigme dont le mot soit impossible à donner.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE Jeudi 4 Novembre , on a donné la première représentation des *Amours de Chérubin* , Comédie en trois Actes & en prose , mêlée de musique & de vaudevilles.

Malgré les nombreuses critiques que l'on a faites du *Mariage de Figaro* , en dépit des épigrammes , en prose , en vers , clandestines ou imprimées , que l'on a faites contre cette Comédie , elle a produit une sensation si

générale, & son succès s'est si bien maintenu, que tout Ouvrage qui a eu avec elle un rapport direct ou indirect, a excité la curiosité publique. Les Théâtres Forains ont les premiers profité de l'effervescence, & par le secours du nom de Figaro, ont attiré la foule. Les Amours de Chérubin ont à leur tour procuré à la Comédie Italienne une très-nombreuse affluence de Spectateurs; mais elle a été de peu de durée. Le même jour a vu reparôître & disparôître ce Page si souvent fêté à la Comédie Française. A l'instant où nous écrivons cet article (le 12 Novembre) & où nous nous mettons en devoir de faire connoître l'intrigue de cette espèce d'Opéra-Comique, nous apprenons qu'il doit être incessamment remis au Théâtre, revu, corrigé & considérablement diminué, puisque de trois Actes il sera réduit à un. Nous attendrons donc cette reprise pour en rendre compte. En refondant son Ouvrage, l'Auteur aura vraisemblablement fait disparôître les longueurs, les inutilités, les redites qui ont amené sa chute; nos observations, souvent trop inutiles, le seroient donc encore davantage dans cette circonstance. Il nous reste à désirer, lorsque nous analyserons les amours de Chérubin, d'avoir seulement des éloges à leur donner, & d'être dispensés de toute réflexion critique.



ANNONCES ET NOTICES.

ALMANACH Ecclésiastique, Civil, Politique, Militaire & Commercant de la France & de l'Europe, ou Étrennes portatives, utiles & agréables, pour l'année 1785, vol. in-24, de 200 pages. A Paris, chez Beauvais, maison de M. Lambert, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, & Froullé, Libraire, quai des Augustins. Prix, 1 livre 4 sols broché; avec les Cartes coloriées, 1 livre 10 sols.

Les augmentations considérables faites à cet Almanach, qui a paru avec succès l'année dernière, donnent une idée avantageuse de la suite; il remplit exactement son titre, & les Cartes dont il est enrichi réunissent l'agrément à l'exactitude.

ETRENNES Provinciales, ou Tablettes du Citoyen pour l'année 1785. Prix, 12 sols brochées. A Paris, mêmes Adresses que ci-dessus.

Ces Tablettes contiennent à-peu-près tout ce qu'un Particulier doit savoir dans le commerce de la vie; & elles sont enrichies de Notes curieuses & intéressantes sur toutes les Provinces du Royaume.

DÉCOUVERTE des Principes de l'Astronomie, cette clef des principes particuliers de la Géographie, de la Navigation, de la Médecine, du Moral, de la Morale, &c. &c. par M. René Trottier. A Paris, chez l'Auteur, rue de Seine, F. S. G. N°. 68.

M. Trottier dit que cette Brochure n'est qu'un Extrait d'un plus grand Ouvrage. « Il démontre l'absurdité de tous les systèmes Astronomiques connus de nos jours; il démontre (c'est M. Trottier qui parle) que le soleil, ni la lune, ni la terre n'exécutent point de courses, & n'en ont que l'appar-

rence; M. Trottier a découvert la clef de toutes
 les Sciences, que les beaux Génies & les Savans
 de toutes les Nations cherchoient en vain depuis
 si long-temps; dès-lors cette découverte (c'est tou-
 jours M. Trottier qui parle) devient l'aurore du
 plus beau jour qui ait encore lui sur l'humanité,
 & il ne peut y avoir rien de plus intéressant que
 cet Ouvrage. »

L'Auteur a cru sans doute qu'un Ouvrage dans
 lequel se trouvoient réunies tant de rares qualités,
 pouvoit se passer du mérite du style; aussi a-t-il écrit
 celui-ci avec aussi peu de goût que de connoissance
 de la langue Française. Au reste, il apprend au Pu-
 blic que le Gouvernement a ordonné que son Ou-
 vrage, destiné à l'Éducation de Mgr. le Dauphin,
 fût rendu public, & qu'il a obtenu la pluralité des
 voix ou suffrages de l'Académie des Sciences. M. de
 Fonchy vient de démentir publiquement cette der-
 nière assertion; & son désaveu doit soulager tous
 ceux qui s'intéressent à la gloire de la Société dont il
 est Membre.

*OBSERVATIONS sur les deux Rapports de MM.
 les Commissaires nommés par Sa Majesté pour
 l'examen du Magnétisme Animal, par M. Deslon.
 A Philadelphie; & se trouve à Paris, chez Pierre J.
 Duplain, Libraire, cour du Commerce, rue de
 l'ancienne Comédie Française.*

*LES Vestales, gravées d'après le Tableau origi-
 nal de J. Raoux, Peintre du Roi, par P. H. Jonais.
 Prix, 4 livres. A Paris, chez M. Delaunay, des Acà-
 démies Royales de Paris & Copenhague, rue de la
 Bucherie, n°. 26.*

Cette Gravure est du ton qui convient au sujet,
 & rend toute l'expression de l'original.

Les Figures des Fables de La Fontaine, gravées par Simon & Coigny, d'après les Dessins du sieur Jacques Vivier, Peintre, Elève de M. Casanova, le texte gravé, format *in-16*, papier d'Hollande. Prix, 3 livres par Livraison. A Paris, chez Simon & Coigny, Graveurs, au Bureau du Voyage Pittoresque de la Grèce, rue Pagevin, n°. 16.

La première Livraison de cet Ouvrage paroît actuellement, & nous la croyons digne de l'accueil du Public. Les Estampes en sont très-soignées, & le texte est gravé avec beaucoup d'exactitude & de netteté. Il existoit avec des Gravures deux Editions du Fabuliste François; mais l'une, gravée d'après Oudry, fort belle sans contredit, est peu commode par son format *in folio*, & l'autre *in-8°*. par Fessard, est mal exécutée. Celle que nous annonçons réunit l'avantage du format à une bonne exécution, & les Estampes peuvent s'adapter à toutes les Editions *in-16* des Fables de La Fontaine, avec les Commentaires ou sans les Commentaires de Coste, telles que l'Edition de M. Didot. On en promet une Livraison tous les quinze jours.

Les Rubans, ou le Rendez-Vous, Opéra Comique en un Acte & en vers, représenté par les Comédiens Italiens, mis en musique par M. de Blois. Prix, 15 liv. A Paris, chez Houbaut, Place du Théâtre Italien.

Les deux Auteurs ont mis peu de prétention à cet Ouvrage. Le sujet en est foible, & le Musicien n'a pas eu l'occasion de s'élever; mais sa teinte générale est gracieuse, & plusieurs morceaux méritent d'être distingués.

Premier Recueil d'Airs, Romances, Chansons & Duo, avec Accompagnement de Piano-Forte ou de Harpe, par M. de Saint-Amans, Maître de l'Ecole

Royale de Musique N. B. Les trois premiers Airs sont tirés de la Rosière de Salency, Opéra-Comique de M. Favart, mis en musique par l'Auteur de ce Recueil, & représenté à Bruxelles. Prix, 7 livres 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue Poissonnière, la cinquième porte à gauche après le Boulevard, & Leroy, Place du Palais Royal, Café de la Régence.

M. de Saint-Amant, dont le talent pour le Clavecin & la composition est avantageusement connu, n'est pas fait pour arranger la musique des autres. Les morceaux qu'il publie aujourd'hui sont composés par lui, & ont déjà obtenu en Province le succès qu'ils méritent.

Voyez, pour les Annonces des Livres, de la Musique & des Estampes, le Journal de la Librairie sur la Couverture.

T A B L E.

<i>L'Electricité, Ode,</i>	97	<i>dicte de la Généralité de</i>	
<i>Charade, Enigme & Logo-</i>		<i>Soissons,</i>	115
<i>gryphe,</i>	105	<i>Comédie Française,</i>	136
<i>Les Six Nouvelles de M. de</i>		<i>Comédie Italienne,</i>	139
<i>Florian,</i>	106	<i>Annonces & Nouvelles,</i>	141
<i>Etat actuel du Dépôt de Mon-</i>			

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 20 Novembre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 19 Novembre 1784. GUIDI.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 27 NOVEMBRE 1784.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

V E R S

*Pour être mis sous le Buste du Prince
HENRI de Prusse.*

DANS cette image auguste & chère,
Tout Héros verra son rival,
Tout Sage verra son égal,
Et tout Homme verra son frère.

(Par M. le Chevalier de B. **,)



N°. 46, 27 Novembre 1784. G

*ENVOI à Mme la Comtesse GABRIELLE
DE DIGOINE, Chanoinesse de S. Martin-
de-Salles, âgée de 14 ans, & relevant
d'une grande maladie.*

Vous avez l'âge de Thémire,
Et vous la surpassez par vos heureux talens.
Sapho vous a légué sa lyre,
Et la meilleure des mamans
Fait naître & partage un délire
Bien préférable à celui des amans.
De vos heureux parens vous fixez la tendresse ;
Ils ont tremblé pour vos beaux jours :
Mais Apollon vous rendant au Permesse,
Va dissiper leur profonde tristesse
Et rendre une sœur aux Amours.

(Par M. le Chevalier de P.... de Nîmes.)



LE RÉVERBÈRE ET LA CHAUVESOURIS, *Fable.*

UN Réverbère magnifique
 Rééclairoit les feux de son triple foyer
 Sous les voûtes d'un temple antique.
 Une Chauve-Souris vint s'y réfugier.
 Au vif éclat de la lumière
 Vous eussiez vû l'oiseau, sombre amant de la nuit,
 Baïsser tristement la paupière
 Et fuir dans un obscur réduit.
 Mais à peine le Réverbère
 De son disque d'argent laisse amortir les feux,
 Que la Chauve-Souris de son trou ténébreux,
 S'élance en frémissant, pousse un cri de Mégère;
 Et prenant son essor vers le globe fatal,
 Qui venoit d'offusquer sa prunelle débile,
 Elle cherche à briser sa prison de cristal.
 Mais le Réverbère immobile
 Méprisa noblement le courroux de l'oiseau,
 Et dès le lendemain brilla d'un feu nouveau.

ILLUSTRE GÉBELIN! tandis qu'à ton génie
 D'Albon préparoit un autel,
 Ainsi nous avons vû les serpens de l'envie
 Attaquer vainement ton Ouvrage immortel.

(*Par M. Bailly, Membre du Musée de la
 rue Dauphine.*)

G ij

*LE PRÉJUGÉ NATIONAL DÉTRUIT ,
Anecdote historique & véritable.*

LES haines Nationales naissent & s'alimentent communément par la guerre , plus fréquente entre des États voisins qu'entre ceux qui sont plus éloignés les uns des autres ; mais c'est sur tout dans les Gouvernemens où le peuple s'imagine d'avoir quelque part à l'administration générale , que ces haines semblent incurables : là , il croit , par tradition , que la haine pour ses ennemis ou pour ses rivaux est la vertu patriotique par excellence ; & les gens éclairés n'abjurent souvent qu'avec peine le préjugé qui les a rendus aveugles & injustes à cet égard , comme le peuple. Voici un exemple récent de cette vérité.

Pendant la dernière guerre , l'Escadre Française , aux ordres du Comte de Barras , avoit débarqué quelques Troupes de terre à Newport , dans le Rhode-Island. Afin de ne pas surcharger la place de bouches inutiles , on décida que les malades seroient envoyés dans les environs ; le Capitaine B. , du Régiment de... , attaqué violemment de scorbut , étoit de ce nombre ; & sur un ordre du Major de l'Armée Continentale , son quartier lui fut assigné à six milles de Newport , chez le Planteur Sir George Olivier. Le Che-

valier L., neveu du Capitaine, & Sous-Lieutenant au même Régiment, obtint la permission d'accompagner son oncle pour le soigner, avec la promesse d'être rappelé à ses drapeaux dès l'instant que le Service exigeroit son retour à Newport.

Ces deux Officiers se mettent en route avec un Guide qui leur servoit d'Interprète. En arrivant chez leur Hôte, ils furent reçus avec une froideur qui étonna le Chevalier bien plus que son oncle. Sir George demanda à voir l'ordre qui amenoit chez lui deux François; & après l'avoir lû avec humeur, il déclara qu'il n'avoit qu'un lit à donner. Cependant, ajouta-t'il, puisque l'un des deux est malade, l'autre qui lui servira de gardien pourra coucher dans sa chambre sur un ballot de pelleteries qui est ici depuis trois ans, & que cette maudite guerre m'a empêché d'expédier en Europe. L'Interprète rendoit les termes de Sir George au Capitaine. Le Chevalier auroit pu remplir cette fonction, car il possédoit très-bien la langue Angloise; mais, par le conseil de son oncle, il feignoit de ne pas l'entendre, afin de moins gêner & de mieux démêler l'esprit de leur Hôte.

Sir George Olivier, puisqu'il faut le peindre, n'étoit qu'un franc égoïste, quoiqu'il se crût un profond politique, parce qu'il haïssoit les François & qu'il lisoit la gazette. Le grand objet de la liberté prochaine de son pays, le touchoit infiniment moins que

L'interruption actuelle de son commerce & l'abandon forcé de la culture de ses domaines. Sa famille étoit composée d'une fille & de trois garçons, dont les deux aînés servoient malgré lui dans l'Armée Continentale. Le troisième, nommé *Charles*, partageoit avec *Miss Georgette*, sa sœur, les soins de la ferme & du ménage. Sir George étoit veuf. Il ordonna à son fils d'éviter avec soin toute liaison avec les François; quant à *Georgette*, toute communication avec eux lui fut absolument interdite. Cependant, l'état du Capitaine exigeant des secours assidus & journaliers, Charles ne put en refuser quelques-uns à la demande du Chevalier; il se plaisoit sur tout à prononcer avec lui quelques mots François qu'il avoit appris à l'Université de Philadelphie. Il avoit dix-neuf ans comme le Chevalier; ces raisons étoient plus que suffisantes pour faire naître entre eux une amitié vive & prompte malgré les défenses du père, tant le besoin d'aimer est pressant pour deux jeunes cœurs.

Celui de Sir George, endurci par l'âge, étoit l'esclave soumis des anciens préjugés de son esprit: âgé de soixante ans, il avoit combattu les François dans la précédente guerre, & il s'obstinoit à voir encore des ennemis dans ces mêmes François qui voloient au secours de sa patrie. Dès sa première visite au Capitaine, il ne lui dissimula pas sa façon de penser à cet égard. L'Interprète étoit en tiers: Par quel événement étrange,

lui dit-il, votre Souverain envoie-t'il une Armée dans nos Provinces? — Parce que vous lui avez demandé des secours. — Ce n'est pas moi, c'est le Congrès.... Vous allez donc conquérir nos Provinces du Sud? — Nous allons les défendre contre l'ennemi commun, & vous affranchir d'un joug qui vous est insupportable. — C'est à dire, essayer de le changer contre un autre? — Non. — Eh! quel service la France attend-elle de tant d'efforts? — Votre liberté. — Mais qu'y gagnera votre Souverain? — La gloire de se montrer généreux en faisant votre bonheur. — Cette générosité est grande, sans doute; mais quel en sera le prix réel? Il semble, à vous entendre, que les Rois d'Europe font le bien sans intérêt, & pour le seul plaisir de le faire. — Le nôtre donne en ce moment l'exemple de cette vertu; & la fin de la guerre... — La fin de la guerre amènera sans doute des demandes considérables? — Je n'en doute pas. — Eh, qu'exigera de nous la France? — Beaucoup. — Combien de Provinces? — Aucune. — Eh, quoi donc? — Votre amitié. — Je le desire plus que je ne l'espère.... Et tout à coup, changeant de conversation: comment vous trouvez-vous, demanda Sir George au Capitaine? Je sens, répondit celui-ci, qu'un peu de laitage ou de viande fraîche contribueroit à mon rétablissement. — Charles, vas dire à Georgette de faire traire une chèvre & tner un mouton.... Le Capitaine, touché de ce mouvement de sensibi-

lité, alloit en témoigner sa reconnoissance à son Hôte; mais Sir George se déroba brusquement à des remercimens, en le quittant.

Le nom de Georgette, qu'il entendoit prononcer pour la première fois, frappa vivement le Chevalier; & à peine Sir George se fut-il éloigné qu'il demanda avec empressement à Charles quelle étoit cette Georgette. Suivez-moi, répondit Charles, c'est ma sœur, vous la verrez. Ils volent ensemble auprès de cette aimable fille, qui travailloit dans sa chambre. Elle fit un cri d'étonnement à la vûe du Chevalier; son frère la rassura, & la pria de rendre le service demandé par leur père pour l'oncle de son ami. Georgette leva deux grands yeux bleus sur cet ami, les baissa soudain, & quittant précipitamment son ouvrage, elle les conduisit à la prairie, où elle pressa elle-même les mamelles de la première chèvre qu'elle rencontra; ensuite elle remit le vase à Charles, & elle ajouta avec grâce: ne perdez pas un moment pour porter ce lait tout chaud à l'oncle de votre ami. Un second regard jeté à la dérobée sur le Chevalier, la fit rougir, & elle prit la fuite avec légèreté, laissant voir à l'ami de son frère une taille de Nymphé, & un cœur ardent pour servir les infortunés. Chemin faisant, le Chevalier se fit expliquer, ou plutôt répéter par Charles les douces paroles de Miss Georgette, quoiqu'il les eût placées déjà dans le fond de son cœur. Ils arrivent ensemble chez le Capitaine, &

Le neveu , en présentant le lait à son oncle , lui parla avec tant de feu & d'enthousiasme de l'aimable Georgette , que le Capitaine le crut fou. Il l'étoit en effet , si l'amour , & sur-tout le premier amour , est une folie.

Le Chevalier , élevé jusqu'à seize ans dans une École Militaire , & embarqué depuis trois , avoit un cœur tout neuf ; celui de Georgette , affligé de seize ans , ne l'étoit pas moins : à ces âges le premier coup d'œil est décisif ; & Georgette , la douce Georgette , concevoit moins que jamais pourquoi son père haïssoit tant les François. Ah ! qu'elle étoit loin de ce sentiment injuste ! Le tendre attachement du Chevalier pour son oncle & pour Charles , son frère , étoit le sujet continuel de ses réflexions. Elle en concluoit qu'il avoit le cœur excellent , & elle aimoit déjà la France , sans que la politique eût aucune part à ce sentiment dans le cœur de la fille de Sir George.

Cependant la première entrevue avoit enflammé le Chevalier au point qu'il ne cessoit de parler à Charles du bonheur de voir souvent Georgette. Mais comment éluder les ordres sévères de Sir George ? Il souffroit impatiemment de voir la liaison entre le Chevalier & son fils se resserrer chaque jour. Si Charles prononçoit devant lui quelques mots François , il étoit tancé d'importance ; l'oncle & le neveu avoient beau lui représenter que l'union actuelle entre les François & les Américains exigeoit qu'ils parlaient la

même langue. Eh bien, leur répondoit il, que les François apprennent la nôtre ! Charles représentoit que pour l'apprendre , il étoit nécessaire pour des François de parler souvent avec un Anglois ; alors un coup-d'œil terrible de Sir George mettoit fin à toute réplique ultérieure.

La sévérité excessive du père produisit un effet tout opposé à son but ; les deux amis se virent moins ouvertement , & s'en aimèrent davantage. C'est dans leurs entretiens dérobés que le Chevalier osa proposer à Charles d'y appeler Georgette. Vous serviriez , disoit-il , d'Interprète dans les leçons d'Anglois & de François que nous nous donnerions tous trois ; elle ignore ma langue encore plus que je n'ignore la sienne ; & si jamais mon respect pour cette aimable sœur pouvoit s'égarer dans ses expressions , mon ami me corrigeroit. Quoique le bon Charles ne vit aucun danger dans ces conversations , il différa cependant de les proposer à Georgette ; mais le Chevalier revint à la charge avec tant d'instance , qu'il les lui proposa enfin. Eh ! mon père , s'écria Georgette à la première ouverture ? — Il ne le saura pas. — Et si le Chevalier alloit m'aimer ? — Il ne t'aimera pas , répliqua le naïf Charles , transporté du plaisir d'obliger son ami. Il avoit bien raison , le Chevalier adoroit déjà sa sœur ; & Georgette elle même , en témoignant la crainte d'être aimée , ne disoit pas vrai. Dans ces dispositions générales de bien-

veillance & d'amitié, peu de jours suffirent pour rapprocher ces trois personnes. Voilà donc le trio de l'amitié bien établi à l'insçu du père. Le premier soin des amis fut de s'entendre, & la langue, le premier sujet de leurs entretiens. Le loyal Chevalier fut d'abord sur le point de se trahir par la rapidité de ses progrès dans la langue de Georgette; mais il s'aperçut bientôt de la faute qu'il alloit commettre, & on en vint aux conjugaisons des verbes.

C'est une chose assez digne de remarque que le premier verbe de toutes les langues soit le verbe *aimer*, verbe dangereux quand le Maître & l'Écolière sont jeunes: Georgette & le Chevalier prononcèrent avec embarras le présent; mais le Chevalier, plus hardi, refusa obstinément de prononcer le futur, & Georgette ne lui en fut pas mauvais gré: Cette intelligence, dès les premières leçons, indique assez quels furent les progrès des suivantes. Il suffira de dire que Georgette devenoit de jour en jour plus inquiète & plus prévoyante pour cacher à son père ses entretiens secrets avec son frère & l'ami de ce frère. Qu'on ne croie pas pour cela qu'ils fussent infidèles l'une à son devoir & l'autre à l'hospitalité, ils avoient tous deux l'âme honnête, & Charles fut toujours témoin de leur attachement réciproque.

Le Chevalier étoit trop plein de son amour pour ne pas l'épancher par tout. Il se montrait plus attentif pour Sir George, mais

c'est dans le sein de son oncle qu'il versoit avec délices le secret de son cœur; & ce cher oncle, tout en feignant de blâmer l'amour du jeune homme, forma, sans le lui dire, le projet d'une ouverture de mariage à Sir George; mais il falloit auparavant détruire ses préjugés contre les François: l'entreprise étoit difficile & périlleuse. Les nouvelles que le Capitaine recevoit de Newport, & qu'il communiquoit à son Hôte, avoient établi entre eux une espèce de commerce politique qui étoit plus assidu que dans les commencemens. Chaque événement de la guerre fournissoit à Sir George un nouveau texte de déclamations contre ce qu'il appeloit l'ambition de la France: arrivoit-il quelques vaisseaux ou quelques Troupes de cette Nation, il revenoit toujours à dire & à parier que les François avoient des desseins secrets sur quelque partie du Continent Américain. Le Capitaine ne parloit point, mais il soutenoit fermement que dès l'instant que les Provinces seroient en sûreté, les François s'éloigneroient. Cependant chaque entretien finissant par un peu plus d'entêtement de la part de Sir George, ce qui occasionnoit des débats assez vifs, il s'en falloit de beaucoup que le duo de la politique fût aussi d'accord que le trio de l'amitié.

Dans ces entrefaites, on apprit que l'Armée Françoisse, aux ordres du Comte de Rochambeau, avoit joint, par un long détour, l'Armée Continentale sous York-Town, &

que l'Armée Navale des Antilles alloit prendre poste à l'entrée de la baye de Chesapéak. Sir George , toujours aveuglé par le préjugé, ne vit dans ce grand projet que le dessein qu'il avoit toujours prêté à la France , de conquérir une partie du continent ; & en voyant arriver à l'entrée de la nuit un Exprès de Newport , il ne douta pas que cet Exprès ne fût porteur d'un ordre de rappel pour le Capitaine & pour son neveu.

L'Exprès s'adressa à lui ; il court chercher le Chevalier chez son oncle ; celui ci reposoit , le neveu n'étoit pas auprès de lui ; il le cherche vainement par tout , & enfin il parvient dans la chambre de Charles , dont il ouvre brusquement la porte. Quelle fut sa surprise & sa colère d'y trouver réunis son fils, sa fille & le Chevalier ; il enlève sa fille en la maltraitant , il chasse Charles & accable d'injures le Chevalier ; ce dernier fuit auprès de son oncle , où Sir George le rejoint bientôt : c'est là que les plus violentes imprécations furent lancées contre la France & les François. Le Capitaine n'opposa à cette fureur qu'un phlegme tranquille ; & lorsque son Hôte , excédé de fatigue & de rage , ne put plus parler , il gronda vivement son neveu , & finit par le renvoyer. Demeuré seul avec Sir George , il convint que le Chevalier étoit bien criminel d'avoir enfreint ses ordres ; mais enfin , ajouta-t'il , vous ne le verrez plus , puisqu'il va joindre. Je fais son amour pour votre fille ; mais je fais aussi

l'honnêteté de l'un & de l'autre, & Charles ne les a jamais quittés.... Les voilà ces François si généreux, disoit Sir George entre ses dents. Oui, ils le font, répliqua le Capitaine, & je parie qu'après le succès de la grande expédition qui se projette, ils abandonneront vos Provinces pour les laisser heureuses & triomphantes sous l'empire de la liberté.... Parieriez vous gros, s'écria Sir George? — Tout ce que j'ai de plus cher au monde, mon neveu. — Que voulez vous dire? — Il aime votre charmante & respectable fille, promettez-moi de la lui donner en mariage, s'il ne reste pas un seul François dans vos contrées après que nos armes combinées les auront rendues libres.... En vous le promettant, répliqua Sir George, je crois ne rien promettre. — Promettez-moi donc ce rien. — Soit, parole d'Anglois.... & ils se serrèrent la main.

Les trois amis, dispersés & consternés, attendoient, chacun de leur côté, les terribles effets de la colère de Sir George; Georgette, en proie aux larmes les plus amères, se désoloit dans sa chambre lorsqu'elle voit entrer son père. Dans ce moment elle se crut morte. Sir George, d'une voix sombre & forte, lui ordonne d'écrire à ses frères, & de leur mander tout ce qui s'étoit passé dans leur absence; il n'accompagna cet ordre d'aucune autre parole, si ce n'est qu'il falloit que la lettre fut prête pour le lendemain matin, & il sortit.

Le Chevalier , revenu près de son oncle , le trouva serein & même gai , il ne savoit à quoi attribuer ce changement soudain ; le Capitaine lui dit alors : vous partez demain pour l'Armée ; je vous remettrai une lettre ; mais j'exige votre parole d'honneur que vous ne l'ouvrirez que quand vous saurez que les Armées de terre & de mer vont quitter ces parages. Le Chevalier donna sa parole , & alla tout arranger pour son départ.

Georgette passa toute la nuit à écrire , recommencer , déchirer , écrire de nouveau la lettre pour ses frères : quel embarras pour elle ! il falloit obéir à son père ; il falloit tout dire , & elle ne doutoit pas que Sir George ne dût lire cette lettre si difficile ; elle ignoroit encore qu'en seroit le porteur.

Sir Charles aida son ami , & dans cette occupation le jour parut. Son père survint dès le bon matin , lui ordonna d'aller chercher Georgette , & de la conduire chez le Capitaine , où il devoit donner à déjeuner au Chevalier avant son départ. L'heure indiquée arrive ; Georgette tremblante paroît pour la première fois devant son père , le Capitaine , le Chevalier & son frère. On déjeûne assez tristement. Sir George demande ensuite à sa fille la lettre pour ses frères , elle la tire en tremblant de sa poche , & la donne sans être cachetée. Pourquoi n'a-t-elle pas de cachet , demanda-t'il ?..... Mettez y en un. Georgette obéit , elle la présente de nouveau

à son père. Ce n'est pas à moi, dit-il, c'est au Chevalier qu'il faut la remettre ; il part toute-à-l'heure pour l'Armée. Elle tend les bras vers le Chevalier, ses genoux fléchissent, elle laisse tomber la lettre, & tombe elle-même évanouie. Le Chevalier se précipite en larmes à ses pieds. Ce spectacle, qui déchira le cœur de tous les assistans, ébranla le fier Sir George, & regardant fixement l'oncle, il ne lui dit que ces mots expressifs : Je souhaite de perdre mon pari. On rappela Georgette de son évanouissement, & le Capitaine eut la cruauté d'exiger qu'elle remit elle-même la lettre qu'il avoit faite pour son neveu. À peine l'eut-il entre les mains, qu'il se déroba par la fuite à la situation terrible qu'il ne pouvoit plus supporter, & il partit. Les regrets, la douleur, les gémissemens de tant de gens désolés de se séparer ne peut se peindre. Suivons le Chevalier. L'affaire d'York-Town ne fut pas longue ; l'un des frères de Miss Georgette fut blessé, & le Chevalier en prit un soin vraiment fraternel. Dès que la capitulation fut signée, l'Armée Française s'embarqua & cingla vers les Antilles. Le Chevalier ouvrit alors la lettre de son oncle. Elle ne contenoit que ces mots : « Si toute l'Armée Française quitte le Con-
» tinent, viens sur le champ avec les fils de
» Sir George, rejoindre ton ami & tout ce
» que tu aimes le plus. » Le Chevalier, plein d'espérance & d'amour, obtient un passe-port, & amène avec lui les frères.

arrive chez Sir George ; il avoit instruit auparavant son oncle , de sorte qu'en arrivant , l'oncle , Sir George , Sir Charles & Miss Georgette furent à la rencontre des trois Guerriers ; & Sir George s'approchant du Chevalier , lui présenta sa fille , en disant :
 " J'ai perdu mon pari ; voilà votre épouse...."
 Il est temps de se reposer : la félicité de cette heureuse famille s'accrût par ce mariage & par le rétablissement du Capitaine. Enfin après six mois les nouveaux époux passèrent en France avec Charles , leur frère ; Sir George Olivier , revenu de son erreur , les combla de présens , & il exigea que l'enfant que portoit sa fille fût nommé *George Louis*. Cet honnête Planteur voulut aussi réparer son injustice. " Les François , disoit-il sans
 " cesse à ses enfans , sont généreux comme
 " leur Roi ; aimez les comme je les aime
 " depuis que je les connois. Nous avons
 " beaucoup à faire pour nous acquitter en-
 " vers eux & leur Souverain. "

(Par M. Artaud.)

Explication de la Charade , de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Mariage* ; celui de l'Énigme est *Huitre* , dont en ôtant les deux lettres du milieu , restera *Hure* ; celui du Logogryphe est *Bas*.

C H A R A D E.

MON premier très-souvent s'emploie en harmonie ;
 Plus mon second est gros , plus il vous fait envie ;
 Pour vous offrir mon tout , un Savoyard le crie.

(*Par le Visiteur du Couvent du Buisson de May.*)

E N I G M E.

JE suis d'une bonté reconnue infinie,
 Et l'homme me terrasse & me brise de coups.
 Après ce traitement , cher Lecteur , croyez-vous
 Que je meurs , & renais pour lui donner la vie ?

(*Par M. Bouvet , à Gisors.*)

L O G O G R Y P H E.

AU pénible travail , à l'âge , au plaisir même
 Je dois mon existence & mon pouvoir suprême.
 Jeune , vieux , foible , fort , grand , petit , sujet , Roi ,
 Tous tombent sous mes coups , tous subissent ma loi.
 Si je semble plier devant un art magique ,
 Ma vengeance est certaine & mon retour tragique
 Tu filles , Lecteur ! ce n'est pas sans raison ;
 Oui , ton corps de mes traits sentira le poison :
 Je t'avois précédé quand tu vis la lumière ;
 Je dois fermer un jour ta débile paupière.

Alors ton teint livide & ton front sillonné
 Feront couler les pleurs d'un ami consterné.
 J'ai sept piéds, que tu peux déranger à ta guise :
 D'abord tu trouveras l'opposé de franchise ;
 Deux villes ; la première est en Franche-Comté ,
 La seconde , Normande , a titre de Comté ;
 L'appui de la fortune. En veux-tu davantage ?
 Eh bien , dérange encor : que vois-tu ? Ce qu'un Mage
 Offrit à ton Sauveur ; un ton ; ce nom pompeux
 Que porte un Noble Anglois ; ce qu'un corps lumineux
 Produit ; ce qu'un Acteur avant tout doit apprendre ;
 Une rivière en France ; & si , pour me compléter ,
 Tu desires encor quelque chose de plus ,
 Mon tout en un instant peut te rendre perclus
 (Par M. de Fontenai , Capitaine de Dragons.)

RÉPONSES A LA QUESTION :

« Est-ce une jouissance plus doute pour
 » un cœur bien amoureux , d'enrichir sa
 » maîtresse , que de tenir d'elle sa fortune ? »

I.

J E ne sais sur ce point comment l'esprit raisonne ;
 Mais j'éconte mon cœur. Or , en amour , il croit
 Que le plaisir que l'on reçoit
 Ne vaut pas celui que l'on donne.

(Par M. Sallais.)

I I.

UN AMANT est heureux d'enrichir ce qu'il aime ;
 L'amant qu'on enrichit est plus heureux encor.
 Le premier craint toujours d'être aimé pour son or ;
 L'autre est toujours certain d'être aimé pour lui-même.
 (*Par M. Theveneau.*)

I I I.

EN s'unissant à moi , qu'Aglaé m'enrichisse ,
 L'amour-propre murmure & l'Amour est heureux ;
 Que je fasse pour elle un pareil sacrifice ,
 L'amour-propre & l'Amour sont satisfaits tous deux .
 (*Par M. Châtelain , Contrôleur des Aydes.*)

I V.

S'IL me faut choisir en ce jour ,
 Enrichir mon Amant aura la préférence ;
 Si je lui devois tout , je craindrois que l'Amour
 Ne fût distrait par la reconnoissance .
 (*Par Mlle Eléonore D. . . .*)

V.

SANDIS , être adoré pour des bienfaits reçus ,
 Vous appelez cela félicité suprême !
 Jé tremblerois toujours qu'on n'aimât mes écus ;
 J'aimé mieux être aimé moi-même .
 (*Par M. Ourry , Négociant.*)

V I.

DAMON , riche & galant , aveugle en sa tendresse ,
 Court porter chaque jour aux pieds de sa maîtresse
 Sa fortune & son cœur ; mais Valère sans bien
 Tient tout de sa maîtresse , & ne lui donne rien.
 Quel est le plus heureux ? Deux mots le font connoître :
 Damon se croit aimé , Valère est sûr de l'être.

V I I.

JE suis bien sûr de mon amour
 Pour la jeune & belle Climène ;
 En suis je payé de retour ?
 La chose n'est pas si certaine :
 Mon cœur pouvant s'en est flatté ;
 Mais , hélas ! l'infidélité
 Est dans ce siècle si commune ,
 Qu'il faut pour ma sécurité
 Que l'Amour fasse ma fortune.

(Par M. B. M. Cabarrus.)

NOUVELLE QUESTION A RÉSOUDRE.

- *Quelle conquête doit le plus flatter une*
- *Belle ? La conquête d'un cœur qui repoussoit*
- *l'amour , ou celle d'un cœur qu'elle enlève*
- *à une rivale ? »*

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DÉLASSEMENS de l'Homme Sensible , ou Anecdotes diverses , par M. d'Arnaud. Tome III , Parties , & 6. A Paris , chez l'Auteur , rue des Postes , près l'Estrapade , maison de M. de Fouchy , & la Veuve Ballard & fils , Imprimeur du Roi , rue des Mathurins.

IL n'est pas étonnant que ce Recueil ait eu le succès de tous les Ouvrages de sentiment qu'a publiés M. d'Arnaud ; l'intérêt & la variété des morceaux qui le composent , doivent plaire à tous ses Lecteurs. Le ton de morale qui y règne , y ajoute un prix que le Roman pourroit toujours avoir , mais que malheureusement il n'a pas toujours , & le rend très utile à la jeunesse , qu'il peut instruire en l'amusant.

La première sur tout des deux Parties que nous annonçons , c'est à dire , la cinquième , offre une lecture des plus attachantes. *Norfton & Suzanne , ou le malheur* , qui commence cette cinquième Partie , inspire la terreur la plus profonde. *Suzanne & Norfton* sont deux époux sans fortune , mais vertueux : leurs besoins ne font qu'augmenter malgré leur ardeur pour le travail ; leurs

dettes s'accroissent, & ils se trouvent en proie aux plus barbares créanciers. La jeune femme est jolie; pas un bienfaiteur honnête ne se présente; mais elle est environnée de séducteurs. Parmi ces derniers se trouve un *Jonathan*, dont le cœur est aussi dur & vicieux que sa passion pour Suzanne est criminelle. Il offre des bienfaits; mais à une condition qui est rejetée avec l'indignation d'un cœur vertueux. Suzanne cache ce secret à son mari, qui, déchiré par le spectacle de sa femme & de plusieurs enfans manquant de tout, va solliciter la charité de son Pasteur. Il trouve chez lui, non pas le refus insultant d'un riche sans humanité, mais la stérile pitié d'un Prêtre hypocrite. Cependant l'infortune des deux époux est à son comble; la sensible Suzanne ne pouvant supporter la vue de son mari & de ses enfans expirans dans le besoin, sort de chez elle, égarée par la douleur & le désespoir, dans le dessein d'implorer pour eux la charité du premier homme sensible qu'elle rencontrera. Mais en traversant un petit bois voisin de sa maison, c'est *Jonathan* qui s'offre à ses yeux, une bourse à la main. Suzanne veut fuir, sa faiblesse la fait tomber sans connaissance; cet homme sans délicatesse abuse de son évanouissement, & consomme son crime. La malheureuse victime de sa scélératesse n'ouvre les yeux que pour tomber dans le plus affreux désespoir. Elle ramasse l'or que *Jonathan* a laissé, retourne dans sa

maison, & jette la bourse au milieu de ses enfans, en s'écriant : voilà le fruit du crime. Norston, accablé de ce nouveau malheur, mais reconnoissant l'innocence de sa femme, croyoit au moins avoir épuisé son infortunée; mais à peine a-t'il pourvu aux besoins de ses enfans, à peine a-t'il satisfait ses avides créanciers, qu'il se voit emprisonné avec sa famille comme faux monnoyeur. La bourse que Jonathan avoit donnée étoit pleine de faux louis fabriqués par lui même. L'innocence des deux époux est reconnue; & le perfide Jonathan est puni de tous ses forfaits; mais ce n'est qu'après la mort de Norston & de Suzanne, qui expirent de désespoir & de chagrin.

La nouvelle suivante, intitulée : *Les vrais Plaisirs*, offre d'abord la même situation, c'est-à-dire, l'innocence & la vertu dans le malheur; mais avec un résultat bien différent, & qui repose l'âme du Lecteur, tourmentée par l'histoire précédente. C'est un jeune homme qui, rencontrant une jeune & jolie personne qu'on lui offre à prix d'argent pour secourir une famille tombée dans la plus profonde misère, préfère aux plaisirs qu'il pourroit acheter, celui d'être le bienfaiteur vertueux de l'innocence infortunée.

On voit que la sensibilité de l'Auteur des *Delassemens* le porte à une indulgence aimable; qui se manifeste souvent comme malgré lui. Tel est dans l'Anecdote intitulée, *La Reconnoissance*, le morceau où il justifie une

une très-pauvre femme de son attachement pour son chien : « Une pauvre femme sans
 » pères, sans amis, abandonnée à sa mis-
 » sère, aux maux inséparables de la vieil-
 » lesse, n'avoit pour unique société, pour
 » toute consolation, qu'un chien auquel elle
 » étoit extrêmement attachée. Tous les jours
 » on se livre à la dureté & à l'injustice d'ac-
 » cuser ces infortunés obscurs, d'aimer des
 » animaux; eh! la sensibilité n'est elle point
 » de tous les rangs, de toutes les condi-
 » tions? N'est ce pas un de nos premiers
 » besoins que celui d'aimer & d'être aimé?
 » Comment ces malheureux le satisfai-
 » roient-ils; ce besoin inhérent à notre na-
 » ture? Ils n'éprouvent de notre part que
 » de la froideur, de l'indifférence, & quel-
 » quefois le mépris & l'insolence homicide
 » de la fortune. Qui reçoit leurs larmes,
 » leurs caresses? Qui se prête à leurs accès
 » de mauvaise humeur, (il est rare que l'in-
 » digence souffrante n'entraîne point avec
 » elle ce défaut)? Qui, en un mot, leur
 » témoigne cet intérêt, cet attendrisse-
 » ment, une des plus nobles sensations de
 » l'existence? Un misérable chien dont ils
 » ont fait leur ami, qui partage avec une
 » reconnoissance inexprimable le morceau
 » de pain qu'ils médisent, & qui souvent
 » est arrosé de leurs pleurs; il paroît les en-
 » tendre, il leur voue sa fidélité incorrup-
 » tible; quand une fois il s'est décidé à leur
 N^o. 48, 27 Novembre 1784. H

« engager son attachement, il ne les quitte-
« roit pas pour aller servir l'homme le plus
« riche, &c. »

M. d'Arnaud, préférant le plaisir d'être utile à celui de faire briller son talent, a terminé cette cinquième Partie de son Recueil, par un excellent morceau de l'*Histoire du Bas-Empire*, par M. le Beau; ce fragment, qui offre le plus beau résultat de morale, & qui peut être comparé aux plus beaux morceaux des meilleurs Historiens connus, est le tableau de la *Sédition d'Antioche*. Nous invitons nos Lecteurs à le lire dans l'Ouvrage même.

- La sixième Partie, quoique inférieure à celle dont nous venons de parler, offre encore plusieurs morceaux intéressans. Il y a aussi quelques Anecdotes agréables, qui, par la gaieté de la narration, semblent vouloir justifier M. d'Arnaud du reproche qu'on lui a fait de se plaire à multiplier dans ses Ouvrages les tableaux sombres & attristans. Ce qu'il y a de plus vrai encore, c'est que tous respirent la sensibilité la plus vraie, & souvent la plus énergique.



S P E C T A C L E S .

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

MARDI 16 de ce mois, on a donné sur ce Théâtre une représentation de l'*Armide* de M. Gluck, dans laquelle Mlle *Saint-Huberty* a joué le rôle d'*Armide*, rendu dans sa nouveauté avec tant de succès par Mlle *Levasseur*. Toutes les fois qu'une grande Actrice se chargera d'un rôle ancien, susceptible de grands effets, elle le rajeunira & le renouvellera pour ainsi dire, parce qu'elle le rendra d'après elle même, & qu'elle lui donnera un caractère assorti à ses vûes & à ses moyens. Celui d'*Armide*, marqué d'un bout à l'autre par des intentions spirituelles & passionnées, étoit bien digne d'exercer la profonde intelligence & le talent supérieur de Mlle *Saint-Huberty*; aussi voit-on qu'elle l'a étudié avec soin; elle y a mis un mouvement & une variété de nuances qui ont été vivement sentis, & lui ont mérité les applaudissemens les plus vifs & les plus universels. Elle a parfaitement senti que le caractère de fierté qui distingue *Armide* doit être à chaque instant adouci par les mouvemens de la passion dont elle est animée. Si le caractère de son organe n'a pas toujours répondu à son

H ij

sentiment dans quelques instans de force & de fierté, elle n'a presque rien laissé à désirer dans les momens sensibles & passionnés. Toujours à la scène & en situation, elle sembloit animer encore par son jeu le jeu des Acteurs en scène avec elle; elle a rendu avec le sentiment le plus juste le monologue aussi difficile à bien jouer qu'à bien chanter : *Enfin il est en ma puissance, &c.* On ne peut trop louer l'art infini qu'elle a montré dans la scène & le monologue qui termine le cinquième Acte, dont l'exécution est si pénible pour l'Actrice par la durée & la violence des grands mouvemens qui s'y succèdent. Nous ne dissimulerons pas qu'il y a eu quelques endroits où elle n'a pas eu dans son chant & dans son action l'à plomb & la précision qu'on a droit d'attendre d'elle; mais nous sommes persuadés qu'elle l'a mieux que nous, d'autant que ces inattentions & ces défauts, si difficiles à éviter dans un grand rôle qu'on joue pour la première fois, ont déjà presque disparu à la seconde représentation.

Le sieur *Roussseau* qui, par son zèle & ses progrès, devient de plus en plus agréable au Public, a joué avec intelligence & chanté avec beaucoup de goût le rôle de *Renaud*. Sans parler de plusieurs morceaux où il a été généralement applaudi, il a joué avec autant de sensibilité que de vérité la dernière scène avec *Armide*; il a chanté avec une grâce touchante la scène & le duo qui

commence le cinquième Acte ; le parfait ensemble qu'il y a eu entre cet Acteur & Mlle Saint Huberty ont excité des applaudissemens universels & redoublés à plusieurs reprises.

Les chœurs ont été en général chantés & joués avec un ensemble & une précision qu'on n'avoit pas trouvés aux dernières reprises de cet Opéra. La partie de l'orchestre a été exécutée avec toute l'intelligence & la chaleur qu'on pouvoit désirer. Les Ballets ont été remis avec soin, & les premiers sujets de la danse s'y sont distingués à l'envi ; mais nous ne pouvons nous dispenser de dire que le sieur Gardel, déjà si supérieur dans un genre précieux où les grands talens seront toujours rares, s'est surpassé lui-même dans la chaconne du cinquième Acte, & qu'il y a obtenu les applaudissemens les plus flatteurs & les mieux mérités.

Cette réunion de talens & de zèle a donné à cet Opéra tout l'effet d'une nouveauté, & l'affluence, déjà très considérable à la première représentation, a augmenté à la seconde.

Il nous reste à faire ici une observation critique sur un jeu de Théâtre qui a blessé beaucoup de gens de goût. Dans la dernière Scène du troisième Acte, à ces mots prononcés par la Haine, & répétés par le chœur des Demons :

Sors, sors du sein d'Armide : Amour, brise ta chaîne.

L'Actrice qui représente la Haine, s'appro-

che d'Armide, & la fait par le corps avec une violence & des mouvemens aussi contraires à la vérité qu'aux bienfaisances; les Démon de l'autre côté ne manquent pas de répéter cette action, qui de leur part, devient encore plus choquante. Il est absurde que la Haine personnifiée prétende faire sortir l'Amour du sein d'Armide, en lui déchirant la poitrine, appartenant tout y entrer à sa place; il est également absurde que des esprits malins, toujours aux ordres d'une Enchanteresse, la permettent de telles familiarités avec leur Souveraine. Nous ignorons si ce jeu de Théâtre est une ancienne tradition; mais nous croyons qu'il ne peut être justifié par aucun principe de goût ni de raison.

Le Jeudi suivant, 18, on a donné une représentation de *Renaud*, dans laquelle Mlle Daxon a joué le rôle d'Armide. Son premier essai, dans ce rôle, n'a pas été aussi complètement heureux que son début. On a eu beaucoup de reproches à lui faire dans le premier Acte, & pour son chant & pour son action; mais elle s'est bien relevée dans le second Acte, où l'on a admiré & vivement applaudi les dispositions & les talens extraordinaires qu'elle a déployés avec tant de succès dans *Chimène*. Si elle n'a pas produit le même effet dans le troisième Acte, c'est que son rôle dans cet Acte n'en est pas susceptible.

Nous n'entrerons ici dans aucun détail sur les éloges & sur les critiques qu'elle a mérités à cette première représentation. Nous attendrons qu'une seconde l'ait mise à portée d'éviter les fautes qu'elle est tombée, & de mettre plus de précision & de poids dans l'ensemble de son rôle.

COMÉDIE FRANÇOISE.

L'Auteur de Cléopâtre, qu'on a donnée Samedi 17 de ce mois, occupe un rang trop distingué dans la Littérature moderne, pour que la représentation de son Ouvrage ait pu trouver des Spectateurs indifférens. Il étoit naturel que tout Juge impartial s'intéressât vivement à ses beautés, & que la malignité exercât tout son zèle pour y découvrir des défauts. Tel est en effet le sort que vient de trouver cette Tragedie. Cléopâtre, jouée d'abord en 1736, avoit eu onze représentations; mais M. Marmontel vient de la refaire presque en entier. Nous allons l'analyser ici telle qu'elle vient de paroître, afin qu'en la comparant avec la Pièce imprimée, on puisse discuter les observations que nous hasardons sur cet Ouvrage.

Ventidius, ami d'Antoine, homme franc & courageux, reproche à Cléopâtre le malheur de son ami, & lui annonce que le Sénat Romain est indigné de l'amour de ce Héros. Cléopâtre promet de le rendre à son pays,

Hiv

che d'Armide, & la fait par le corps avec une violence & des mouvemens aussi contraires à la vérité qu'aux bienséances; les Démon de l'autre côté ne manquent pas de répéter cette action, qui de leur part, devient encore plus choquante. Il est absurde que la Haine personnifiée prétende faire sortir l'Amour du sein d'Armide, en lui déchirant la poitrine; apparemment pour y entrer à sa place; il est également absurde que des esprits malins, toujours aux ordres d'une Enchanteresse, la permettent de telles familiarités avec leur Souveraine. Nous ignorons si ce jeu de Théâtre est une ancienne tradition; mais nous croyons qu'il ne peut être justifié par aucun principe de goût ni de raison.

Le Jeudi suivant, 18, on a donné une représentation de *Renaud*, dans laquelle Mlle Daxon a joué le rôle d'Armide. Son premier essai, dans ce rôle, n'a pas été aussi complètement heureux que son début. On a eu beaucoup de reproches à lui faire dans le premier Acte, & pour son chant & pour son action; mais elle s'est bien relevée dans le second Acte, où l'on a admiré & vivement applaudi les dispositions & les talens extraordinaires qu'elle a déployés avec tant de succès dans *Chimène*. Si elle n'a pas produit le même effet dans le troisième Acte, c'est que son rôle dans cet Acte n'en est pas susceptible.

Nous n'entrerons ici dans aucun détail sur les éloges & sur les écrivains qui elle a mérités à cette première représentation. Nous attendrons qu'une seconde l'ait faite à portée d'éviter les fautes qu'elle est tombée, & de mettre plus de précision & de poids dans l'ensemble de son rôle.

COMÉDIE FRANÇOISE.

L'AUTEUR de *Cléopâtre*, qu'on a donnée Samedi 13 de ce mois, occupe un rang trop distingué dans la Littérature moderne, pour que la représentation de son *Ouvrage* ait pu trouver des Spectateurs indifférens. Il étoit naturel que tout Juge impartial s'intéressât vivement à ses beautés, & que la malignité exerçât tout son zèle pour y découvrir des défauts. Tel est en effet le sort que vient d'éprouver cette Tragedie. *Cléopâtre*, jouée d'abord en 1736, avoit eu onze représentations, mais M. Marmontel vient de la refaire presque en entier. Nous allons l'analyser ici telle qu'elle vient de paroître, afin qu'en la comparant avec la Pièce imprimée, on puisse discuter les observations que nous hasarderons sur cet *Ouvrage*.

Ventidius, ami d'Antoine, homme franc & courageux, reproche à *Cléopâtre* le malheur de son ami, & lui annonce que le Sénat Romain est indigné de l'amour de ce Héros. *Cléopâtre* promet de le rendre à son pays,

Hiv

à la gloire; mais l'entretien qu'elle a avec lui ne sert qu'à rallumer sa passion. Antoine gémit d'avoir été vaincu par Octave; la Reine cherche à effacer en lui le sentiment de la défaite, en lui rappelant ses victoires, l'entretenant sur tout de la tendresse qu'elle a pour lui; & son vœu qu'Antoine est disposé à tout sacrifier à son amour. Cependant Ventidius vient annoncer l'arrivée d'Octavie, femme d'Antoine, sœur d'Octave; elle vient tâcher de réconcilier ces deux illustres rivaux. Cléopâtre, frappée d'abord de cette nouvelle, après avoir été quelque temps combattue par la jalousie, se détermine enfin à céder à la générosité; elle accueille Octavie, & promet de se réconcilier avec elle pour les vrais intérêts d'Antoine.

Le second Acte s'ouvre par une Scène vive & éloquente entre Antoine & Ventidius, qui veut attacher son ami aux fers de Cléopâtre; Cléopâtre amène elle même la sensible Octavie; & la présente à son époux. Antoine, resté seul avec Octavie, rend hommage à sa vertu, s'abandonne au remords qui le déchire; mais sans dissimuler l'amour dont il brûle encore. Enfin elle obtient de lui qu'il écouterà Octave; qui vient lui parler de paix.

Cléopâtre parait devant Octave; lui parle avec une modération qui peut passer pour de l'adresse, & se montre disposée à sacrifier son amour aux intérêts de Rome & au bonheur d'Antoine. Vient ensuite l'entrevue

d'Antoine & d'Octave. Ces deux superbes rivaux luttent, pour ainsi dire, de caractère, & développent leurs divers projets. Antoine propose à Octave de mettre bas les armes, & d'aller se présenter tous deux au Sénat en simples Citoyens. Ce mot de Citoyens effraye l'ambition d'Octave, qui finit par lui offrir la première place sous lui. L'orgueil d'Antoine s'en indigne; il veut partager le monde avec son rival, ou s'en remettre au sort des combats. Enfin ils s'accordent à se rendre tous deux à Rome, afin qu'elle seule en décide. Alors la généreuse Octavie vient implorer son frère & son époux en faveur de Cléopâtre; elle croit que cette Reine infortunée fait les apprêts de sa mort. A ce mot, Antoine alarmé court auprès d'elle, & laisse Octave courroucé.

En quatrième Acte, on apprend que la paix est rompue; qu'Antoine combat contre Octave; & qu'il même arrive désespéré, furieux, & annonce sa défaite à Cléopâtre. La Reine, à qui sa Confidente vient d'apporter des aspics dans une urne remplie de fleurs, propose à son amant de mourir avec lui, en se faisant piquer par ces reptiles dont le venin donne une mort prompte & sans douleur. Comme ils sont sur le point d'effectuer leur projet, ils sont interrompus par Ventidius, qui leur apprend que trois Légions Romaines veulent sauver Antoine, en fuyant avec lui; mais le temps presse, & il faut que Cléopâtre abandonne le projet d'accompagner Antoine dans sa

H v

fuite, parce qu'elle se trouve chargée de la haine des deux partis. Cléopâtre veut se sacrifier à son amant en renouçant à le suivre, lorsqu'un billet apprend à Antoine qu'Octave a résolu d'emmener à Rome Cléopâtre enchaînée à son char. Antoine, indigné, craindrait d'être accusé de lâcheté si sa fuite livrait Cléopâtre à Octave, & il veut la sauver ou périr avec elle.

Au cinquième Acte, Cléopâtre ne voit d'autre moyen pour décider Antoine à fuir sans elle, que de faire courir le bruit de sa mort. Elle se réfugie dans les Pyramides; & delà elle écrit à Octavie qu'elle a cessé de vivre pour sauver Antoine. Cette lettre le plonge dans le plus affreux désespoir, la sensible Octavie cherche à le consoler, mais Octave, qui a soupçonné le stratagème de Cléopâtre, vient dire à Antoine qu'elle le trahit, & qu'elle est encore vivante. En effet, elle la fait arracher de l'asyle où elle étoit cachée. Le malheureux Antoine la voyant arriver, ne doute plus de sa trahison, & se tue avant de lui avoir parlé. Mais avant d'expirer, il a le temps d'apprendre que Cléopâtre est innocente au moins envers l'amour; elle porte *la mort dans son sein*, & vient mourir aux genoux d'Antoine.

On voit, par cette analyse, que M. Marmontel a fait de très-grands changemens à cette Tragédie; il a beaucoup retranché & ajouté; il fait mourir hors de la Scène Cléopâtre; il a supprimé un personnage, *Cesarion*,

filz de Cléopâtre & de César, & il en a introduit un nouveau, la femme d'Antoine, personnage très-difficile à mettre sur la Scène Française. Les trois premiers Actes ont obtenu les applaudissemens les plus universels, & mérité la plus grande estime; les deux derniers n'ont pas réussi d'abord. On a blâmé le soin que prend Cléopâtre de faire porter sur une table, par sa Confidente, l'urne qui renferme les aspics, précaution à laquelle on a trouvé un air d'apprêt & d'affectation. Mais ce qui a effrayé le plus de critiques, c'est le rôle de Cléopâtre. Ce caractère, tel qu'il nous est tracé par l'Histoire, ne feroit peut être pas supposer sur notre Scène. D'après cela, M. Marmontel a cru devoir en changer la physionomie; au lieu de la représenter comme une coquette ambitieuse, il en a fait une amante fidelle.

S'il nous est permis de proposer quelques doutes à l'Auteur de cet estimable Ouvrage, nous aurions voulu, puisqu'il étoit décidé à adoucir le caractère de Cléopâtre, à lui donner un amour vrai, sincère, nous aurions voulu qu'il eût éloigné d'elle tout ce qui peut la faire soupçonner d'artifice. Cléopâtre, dans la Tragédie, aime véritablement Antoine, puisque dans un moment où elle doit parler d'après ses propres sentimens, c'est-à-dire, dans un monologue, elle s'écrie après avoir rappelé les charmes de sa rivale Octavie :

Mais est-elle sensible & tendre comme moi ?

H vj

M. Marmontel lui a donc donné un amour vrai pour son amant, cependant tout ce qui l'environne, les discours d'Octave, de Ventidius, semblent persuader, ou rappellent du moins qu'elle n'est qu'artificieuse. On voit que l'Auteur voudroit tout-à-la-fois conserver la physionomie du personnage, pour rester fidèle à l'Histoire, & donner de la sincérité à Cléopâtre, pour s'exciter plus d'intérêt dans sa Pièce. De là vient que cette Reine montre un caractère indécis. En un mot, dans le changement que l'Auteur a fait à ce caractère, il nous semble avoir trop ou trop peu osé.

Le rôle d'Octavie, qui, comme nous l'avons déjà dit, étoit si difficile à présenter sur notre Scène, a trouvé aussi des contradicteurs. Nous avouerons que sa générosité nous a paru exagérée, & par conséquent peu naturelle, quand elle vient implorer son époux en faveur de Cléopâtre. S'il y avoit quelque motif qui lui fit un devoir de cette démarche, elle seroit intéressante & dramatique; mais se charger gratuitement de ce soin, c'est outrepasser un peu les bornes de la générosité & mériter le reproche d'in vraisemblance.

Voilà des observations que nous croyons devoir soumettre à M. Marmontel lui même; ce qui nous console un peu de la nécessité de les mettre au jour, c'est que ces défauts, s'ils sont réels, ne nous semblent pas impossibles à corriger; on peut s'en rapporter, pour les

faire disparaître, à un Litterateur aussi consommé, qui, nourri des grands modèles, a passé de longues années à donner par ses Ouvrages des leçons de goût & des preuves de talent.

C'est avec bien plus de plaisir que nous allons parler du mérite qui distingue cet Ouvrage. Le rôle d'Octavie est plein de traits de sensibilité. Une partie du Public a pensé qu'on ne pouvoit pas voir avec plaisir sur la Scène la femme & la maîtresse du même Personnage. Sans vouloir discuter cette opinion, nous croyons que nous portons au Théâtre une délicatesse exagérée, ce qui occasionne souvent d'injustes critiques. Notre imagination se laisse difficilement conduire où le Poète dramatique veut nous transporter, & souvent nous ne mettons pas assez de différence entre des mœurs étrangères & des mœurs invraisemblables. L'Auteur de cet article avoit au Théâtre Italien le Parterre indigné contre *Soliman* (dans *les trois Sultanes*), qui laissoit tomber une jolie femme à ses genoux. On vouloit que le grand Turc eût la galanterie d'un François.

Nous ajouterons une réflexion particulière au rôle d'Octavie. C'est que le divorce chez les Romains étant autorisé par les Loix, le mariage y étoit bien moins sacré : or la maîtresse d'un Romain pouvant en un moment prendre la place de sa femme, les

convenances en pareil cas doivent être moins rigoureuses.

Antoine est un caractère très dramatiquement tracé ; il est par-tout passionné, & l'on retrouve dans tout son rôle l'homme qui s'est peint d'abord lui-même par ces deux vers :

L'Empire étoit à moi ; j'en étois idolâtre ;
Il ne pût dans mon cœur balancer Cléopâtre.

Les derniers mots qu'il prononce respirent la passion. A peine a-t-il entendu Cléopâtre se justifier qu'il se soulève en écarrant, pour ainsi dire, les ombres de la mort ; & s'adressant à Octave, il s'écrie d'une voix défaillante : *Eh bien , suis je trahi ?*

Octave est un personnage si important dans l'Histoire qu'on auroit voulu lui voir jouer un plus grand rôle dans cette Tragedie ; mais il faut observer qu'il doit être subordonné au caractère d'Antoine. Néanmoins, le portrait que tracent de lui dans plusieurs endroits Antoine & Ventidius en fait de main de maître.

Quant au style, on y remarque, nous ne dirons pas de beaux vers comme dans tant de pièces mal écrites, mais de belles tirades. La versification n'y est jamais défigurée par le mauvais goût, comme l'action n'y est surchargée d'aucun incident épisodique ; ce sont les caractères qui forment l'intrigue & amènent les situations, & l'intérêt y fort de la peinture des mœurs : en un mot, la

Pièce est dans les vrais principes de l'Art Dramatique, & ces exemples-là ne sont pas inutiles à donner aujourd'hui.

Pour la moralité, cette Tragédie offre un des plus terribles exemples des désordres & des malheurs que peut causer un amour excessif. M. Marmontel semble avoir voulu remplir le titre de Dryden, qui en traitant le même sujet a intitulé sa Pièce : *Tout pour l'Amour*.

Si l'on ajoute à ces éloges que M. Marmontel dans cette Tragédie a montré la plus profonde connoissance & tracé les plus brillans tableaux de la situation & de la politique des Romains à la grande époque où il a puisé son sujet, on conviendra que sans un grand effort de philosophie il pourra se consoler de n'avoir pas eu une réussite complète. S'il n'a pas eu le bonheur de faire une Tragédie qui ait obtenu un succès d'affluence, il aura toujours donné un Ouvrage qui fait honneur à son talent, estimé par tant d'autres productions littéraires.

A la seconde représentation, les deux derniers Actes de cette Tragédie ont été beaucoup plus heureux. On a supprimé l'apparition de l'urne, ce qui, joint à quelques retranchemens, en a fait ressortir toutes les beautés de détails. Le troisième Acte a paru un peu appauvri, venant sur-tout après le second, qui est d'une beauté vraiment supérieure; mais quel que soit défor-

mais le sort de cet Ouvrage ne peut rien ôter à l'estime que son Auteur a toujours conservée à son de titres différens.

(Cet Article n'est pas du Rédacteur ordinaire).

ANNONCES & NOUVELLES

Nouvelle Édition Grecque & Française des Œuvres complètes d'Homère, Traduction nouvelle, dédiée au Roi, par M. Gin, Conseiller au Grand-Conseil.

Cette Édition en huit Volumes in-4^o, papier superfine & Armonai, grand papier, des Presses de M. Didot l'aîné, ne sera tirée qu'à cinq cent Exemplaires, dont deux cent avec le Texte Grec, auquel M. Didot confie les premières d'un Caractère Grec, que Firmin Didot, son fils, déjà connu par ses Caractères Italiques, doit graver incessamment. Elle sera ornée de quarante-huit Estampes & de deux Frontispices exécutés par les meilleurs Maîtres sous la Direction de M. Ponce, Graveur de Mgr. Comte d'Artois, & sur les Dessins de M. Boucher, de l'Académie Royale de Peinture. On y joindra une Carte Géographique, par M. Mentelle, Historiographe de Mgr. Comte d'Artois. On ne demande aucune somme d'avance, mais seulement l'engagement de payer chacun des Volumes à mesure qu'ils paroîtront. On donnera deux Volumes au moins par année. Les Souscripteurs jouiront des premières Épreuves. Le prix de la souscription est de 36 livres par Volume de la Traduction avec Carte & Estampes, & de 18 livres en sus pour chaque Volume qui contiendra le Texte Grec.

La souscription est ouverte depuis le premier No-

vembre, & ne s'ouvrira qu'au premier Avril 1785, chez M. DUBOIS, Libraire, rue Pavée-Saint-André, chez lequel on trouvera des Prospectus de même forme, papier, caractère, que l'Édition.

(BIBLIOTHÈQUE Universelle des Dames. Cet
Ouvrage, qu'on propose par souscription, ne pou-
voit trouver un plus heureux à-propos. Les femmes,
pour s'éclairer dans le monde, ont besoin
d'être plus instruites qu'autrefois ; d'un autre côté,
les devoirs de la société, les plaisirs mêmes s'étant
multipliés autour d'elles, combien n'est-il pas
essentiel qu'elles soient dirigées sur le choix des
Livres qui doivent former leur Bibliothèque. Sans ce
choix, on fait qu'on peut employer beaucoup de
temps à la lecture pour en retirer fort peu de profit.
C'est la motif qui a fait entreprendre à une
Société de Sçs de Lettres l'Ouvrage que nous an-
nonçons, & qui regardant la plus belle moitié de la
Société, doit par là même intéresser la Société en-
tière. Cette Collection renfermera toutes les con-
noissances utiles & agréables ; les Voyages, l'Histoire, la Philosophie, les Belles-
Letres, les Sciences & les Arts.
Quant à la forme des Volumes, on s'est décidé
pour celle qui est la plus portative ; on a adopté le
format in-18. On les dévrera reliés en veau écailé,
avec filets & tranches dorées. On veut que cette
Collection puisse se transporter aisément, & sans
embarras dans les plus longs voyages ; on veut en-
core qu'elle forme un ornement de salon, & qu'on
puisse enfin ne s'en séparer jamais.

À compter du premier Avril 1785, il paroîtra vingt-quatre Volumes par année ou deux Volumes par mois, qui seront déivrés francs de port à M. M. les Souscripteurs les premier & 15 de chaque mois.

Les Volumes seront composés d'environ 300 pages,

reliés en veau, écaille ou fauve, ou en d'autres genres de cou-
scripteurs, & dorés sur tranche. On les délivrera
brochés aux Souscripteurs de Province, attendu que
la poste ne se charge point de livres reliés, à moins
toutefois qu'ils n'aient mieux fait en prendre les
Volumes au Bureau, ou indiquer la manière de les
leur faire parvenir reliés.

Ceux des Souscripteurs qui veulent un ouvrage
relié, payeront en Souscrivant pour vingt-cinq ou quatre
Volumes, la somme de 72 livres par an pour la demi-
année la somme de 36 livres. Ceux qui les prennent
brochés payeront également pour la même année
27 liv. pour Paris, & 30 livres si le livre franc de port
pour la Province.

On adressera les lettres d'avis, franchises de port,
avec le reçu du Directeur des Postes, au Directeur de
la Bibliothèque des Dames, à Paris, rue d'Anjou, la
deuxième porte-cochère à gauche par la rue Dau-
phine.

On souscrit dès-à-présent pour la demi-année, ou
même pour l'année entière. Le Bureau sera ouvert
tous les matins depuis neuf heures jusqu'à une heure,
excepté les Dimanches & Fêtes.

Pour répandre plus de variété dans des différentes
Livraisons, & pour mettre un plus grand nombre
de Lecteurs à portée de s'instruire & de s'amuser, on
fera paroître dans le même mois des Volumes de
classes différentes. On promet que les Livraisons
n'essuyeront aucun retard, & l'assurance qu'on a
pris les mesures nécessaires pour qu'au premier Avril
il y ait au moins six Volumes imprimés.

N. B. On offre à chacun des Souscripteurs de
faire imprimer son nom au frontispice de tous les
Volumes qui formeront sa collection. Ainsi, après le
titre général de *Bibliothèque Universelle des Dames*,
le premier feuillet portera ces mots : *Bibliothèque
de Madame (ici)*) Ce moyen a été
imaginé pour faire rentrer plus facilement dans

chaque Bibliothèque, les Volumes, que l'on aura
présentés.

Le CANCELIER ou Mémoires d'un jeune Héritier,
nouvellement traduits de l'Anglais, & enrichis avec
beaucoup de notes & petits volumes de *Enéide*,
par le même Auteur, 2 petits volumes de Bouillon, à
la Société Typographique, &c. Paris, chez Desenne,
au Palais Royal, passage du Rabelais, & les Li-
braires qui vendent des Nouveautés.

Ces deux Romans ont eu le plus grand succès en
Angleterre & en France, malgré la faiblesse de la
Traduction; & combien plus facilement doit réussir
cette nouvelle Edition, où les deux Ouvrages repa-
rissent sans aucune des fautes du Traducteur & même
de celles des Auteurs Anglois & Français, en rendant
justice au talent rare de Miss *Dunster*, & observant que
des Conquérans & des égalisés assez fréquents dans
ses deux Romans, avoient justement armé la cri-
tique. Il n'en a point refondu la marche, à laquelle il
donne des éloges mérités; mais en homme de goût,
il en a corrigé les accessoirs; il a retouché le style;
& les heureux soins qu'il a pris pour le perfectionner,
semblent lui avoir assuré le succès de son travail.

Le Mercator de France, d'après le Tableau peint
par Mr. L'Avance, Peintre du Roi de Suède, & de
l'Académie Royale de Stockholm, gravé par Gut-
temberg le Jeune.

Le sujet d'une composition agréable, est un
des mieux gravés d'après ce Peintre. La principale
figure est M. de Beaumarchais lisant dans le Mer-
cure l'Extrait de Figaro. Prix, 6 liv. A Paris, chez
Vidal, Graveur, rue des Noyers, n°. 29.

*Carte du Théâtre de la Guerre, comprenant les
Pays-Bas, avec partie des Provinces-Unies, ou de*

la Hollande, de l'Allemagne & de la France, en deux feuilles. Prix, 3 liv. — Carte très-détaillée & à grand point des environs d'Anvers, d'Hulst, de Saint Nicolas, d'Axel & du Sas de Gand, comprenant aussi le Théâtre de la Guerre, enluminée à la manière Hollandoise. Prix, 3 liv. A Paris, chez Desnos, Ingénieur-Géographe & Libraire du Roi de Danemarck, rue S. Jacques, au Globe.

On trouve chez le même, l'Atlas du Théâtre de la Guerre, contenant, en 18 Cartes très-détaillées, des Pays-Bas & les Frontières des Provinces-Unies, avec celles de la France. Prix, 20 liv. rendu franc de port par-tout le Royaume.

On trouve aussi chez le même, la Géographie Familiale, in-16. Prix, 1 liv. 10 sols, & les Tablettes Astronomiques, par M. Brion, même prix.

LETTRE d'un Médecin de la Faculté de Paris à M. Court de Gébelin, en Réponse à celle que ce Savant a adressée à ses Souscripteurs, dans laquelle il fait un éloge triomphant du Magnétisme Animal. A Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

Tout ce que l'Auteur de cette Lettre a pu dire pour prouver que M. de Gébelin n'avoit point été guéri par le Magnétisme Animal, est moins concluant que la mort funeste qui a enlevé ce Savant estimable ; mais ce qu'on y lira avec plaisir, c'est la discussion des vingt-sept propositions dans lesquelles M. Mesmer a voulu insérer sa prétendue doctrine ; on y verra que non-seulement il y a plusieurs assertions qui se contredisent, & d'autres qui sont du galimatias tout pur, qu'il est impossible d'entendre, & que M. Mesmer lui-même n'a pu s'entendre en les écrivant.

Le Lever des Ouvrières en Modes, peint à la gouache par N. Lavreince, Peintre du Roi de Suède, & de l'Académie de Stockholm, gravé par

F. Dequevauviller. Prix, 6 livres. A Paris, chez Dequevauviller, rue Saint Hyacinthe, près la Place Saint Michel, n°. 47.

Cette Estampe, qui est d'un effet agréable, peut faire suite à deux autres des mêmes Auteurs que nous avons annoncées avec de justes éloges.

Les Sabots, peint à la gouache par Lavreince, Peintre du Roi de Suède, gravé par J. Couché. Prix, 3 livres. A Paris, chez J. Couché, Graveur, rue Saint Hyacinthe, n°. 51.

Cette Estampe, qui a de la grâce, représente le moment de la petite Pièce des Sabots où la jeune Villageoise mange des cerises.

L'Amour à l'épreuve, Comédie en un Acte, en vers, représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Vendredi 13 Août 1784. A Paris, chez Pault, Imprimeur du Roi, quai des Augustins, & Brunet, Libraire, Place de la Comédie Italienne.

Lainval, Tuteur de Rosalie, qui avoit d'abord eu l'envie de l'épouser, apprend qu'elle aime Dorlis. Il renonce à ses prétentions; mais pour punir Rosalie du mystère qu'elle lui a fait de son amour, & pour inquiéter un peu les deux amans, il fait semblant de persister dans sa poursuite; il va même jusqu'à forcer les deux amans à renoncer mutuellement l'un à l'autre dans un entretien qu'il leur ménage, & qu'il écoute sans être vu. Cette Scène, qui auroit pu être plus fortement motivée, est au moins fort bien faite; elle amuse & intéresse tout-à-la-fois. Enfin, le Tuteur, après s'être diverti de leur embarras, le termine en les mariant.

Cette petite Pièce a joui d'un succès mérité. Il y a de la naïveté, de la grâce & des détails intéressans.

COLLECTION des anciens Monumens d'Architecture. M. Renard, Architecte, ancien Pensionnaire du Roi, & qui pendant son séjour en Italie s'est occupé de dessiner les détails des anciens Monumens d'Architecture pour les transmettre aux Artistes, vient de publier la troisième Livraison de cette précieuse Collection, qui est composée de cinquante Dessins grand *in-folio*, & gravés dans la manière du crayon. Le texte qui accompagne chaque Livraison démontre d'une manière fort claire les beautés & les défauts de ces ornemens, & indique l'application qu'on peut en faire dans les édifices. L'Auteur a ajouté des observations qui doivent nécessairement diriger dans le choix à raison des occasions où on peut les y employer.

Cet Ouvrage a été proposé par souscription, & se continuera dans le cours de son exécution sous les mêmes conditions ; mais comme l'Auteur a eu pour principal objet de se rendre utile aux Artistes, & particulièrement aux jeunes gens qui se destinent à l'étude de l'Architecture, pour leur en donner une preuve, il consent en leur faveur de leur fournir les Cahiers à mesure qu'ils paroîtront, en les prenant chez lui, & en se soumettant à prendre la suite de l'Ouvrage, il leur fera une remise.

On souscrit chez l'Auteur, au petit hôtel du Tillet, Fauxbourg Saint Martin, chez Joulain, Marchand de Tableaux & d'Estampes, quai de la Mégisserie, & chez Cloufier, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.

L'Ouvrage se trouve aussi chez Chéreau, Jombert le jeune, Lamy, Issabey, Gauguier, Libraires & Marchands d'Estampes.

Il se vend 72 liv. par souscription.

NUMÉROS 33 à 40 du Journal de Guitart,

pour lequel on souscrit chez Baillon, Marchand de Musique, rue Neuve des Petits Champs, au coin de celle de Richelieu, à la Muse Lyrique. Prix, 12 liv. & 18 liv.

QUATRE Sonates non difficiles pour la Harpe seule, ou Accompagnement de Violon & Violoncelle, par M. Krumpholtz, Œuvre XII. Prix, 9 livres. A Paris, chez l'Auteur, rue d'Argenteuil, Butte Saint Roch, n°. 14; Naderman, Luthier, même rue, & Cousineau, aussi Luthier, rue des Poulies. Les Exemplaires sont signés de l'Auteur.

On voit toujours paroître avec plaisir la Musique de M. Krumpholtz, dont le talent ne se borne pas à l'exécution.

RECUEIL de Divertissemens pour la Harpe; Violon obligé, par M. Grenier, Organiste & Maître de Harpe. Prix, 7 liv. 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, hôtel de Mme la Duchesse de Villeroy, rue de l'Université; Cousineau père & fils, Luthiers brevetés de la Reine, & Salomon, Luthier, Place de l'École.

TROISIÈME Concerto pour la Flûte, par M. de Vienne le jeune. Prix, 4 livres 4 sols franc de port par la poste. A Paris, chez M. Leduc, au Magasin de Musique, rue Traversière-Saint-Honoré,

NUMÉRO 11 de la quatrième année du Journal de Harpe, par les meilleurs Maîtres. Abonnement, 15 liv. port franc par la poste; séparément, 2 livres 8 sols. — *Numéro 6 du Journal d'Orgue à l'usage des Paroisses & Communautés Religieuses*, par M. Charpentier, Organiste de Notre-Dame, S. Paul, &c., contenant une Messe Royale de Dumont en ré

annéer. Prix, 24 livres, &c. séparément 4 liv. 4 sols
port franc par la poste. A Paris, chez M. Leduc,
même Adresse que ci-dessus.

*Numéro 11 du Journal de Violon, dédié aux
Amateurs, pouvant aussi servir à deux Violoncelles.
Prix, séparément 2 liv. On souscrit moyennant 15
ou 18 liv. chez le sieur Bonnet l'ainé, rue des Prou-
vaires, au Bureau de Loterie, près S. Eustache.*

*Pour les Annonces des Titres de la Gravure,
de la Musique & des Livres nouveaux, voyez les
Couvertures.*

T A B L E

<i>Vers pour le Buste du Prin-</i>	<i>Charade, Enigme & Lagogry-</i>
<i>ce Henri de Prusse, 145</i>	<i>phe, 162</i>
<i>Envoi à M^{me} la Comtesse Ga-</i>	<i>Délaïemens de l'Homme, Sen-</i>
<i>brielle de Digoine, 146</i>	<i>sible, 166</i>
<i>Le Révêlère & la Chauve-</i>	<i>Acad. Roy. de Musique, 171</i>
<i>Souris, Fable, 147</i>	<i>Comédie Française, 175</i>
<i>Le Préjugé National détruit.</i>	<i>Annonces & Notices, 184</i>
<i>Amédée, 148</i>	

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Gardes des Sceaux, le
Mercure de France, pour le Samedi 27 Novembre. Je n'y ai
rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris,
le 26 Novembre 1784. GUIDL

MERCURE
DE FRANCE
DÉDIÉ AU ROI,
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

C O N T E N A N T

*Le Journal Politique des principaux événemens de
toutes les Cours; les Pièces fugitives nouvelles en
vers & en prose; l'Annonce & l'Analyse des
Ouvrages nouveaux; les Inventions & Décou-
vertes dans les Sciences & les Arts; les Spectacles,
les Causes célèbres; les Académies de Paris & de
Provinces; la Notice des Édits, Arrêts; les Avis
particuliers, &c. &c.*

SAMEDI 4 DÉCEMBRE 1784.



A P A R I S,
Chez PANCKOUCKE, Hôtel de Thou
rue des Poitevins.

Avec Approbation & Brevet du Roi.

T A B L E

Du mois de Novembre 1784.]

P	PIÈCES FUGITIVES.	<i>L'Ami de la Société ,</i>	35
	<i>Le Ver Luisant & le Roislet ,</i>	<i>Nouveau Voyage Sentimental ,</i>	39
	<i>Fable ,</i>		39
	<i>Epitaphe de Mme Lobreau ,</i>	<i>Fin de l'Extrait sur l'Eloge de</i>	
	<i>Portrait d'un Intendant ,</i>	<i>Fontenelle ,</i>	15
	<i>Inscriptions ,</i>	<i>Histoire d'Eugénie Bedford ,</i>	81
	<i>A M. Gardanne ,</i>		81
	<i>Bouquet pour la S. Louis ,</i>	<i>Les Six Nouvelles de M. de</i>	
	<i>L'Electricité , Ode ,</i>	<i>Florian ,</i>	106
	<i>Vers pour le Buste du Prin-</i>	<i>Détachemens de l'Homme Sen-</i>	
	<i>ce Henri de Prusse ,</i>	<i>sible ,</i>	166
	<i>Envoi à Mme la Comtesse Ga-</i>	V A R I É T É S :	
	<i>brielle de Digaîne ,</i>	<i>Etat actuel du Dépôt de Men-</i>	
	<i>Le Réverbère & la Chauve-</i>	<i>dicie de la Généralité de</i>	
	<i>Bouris , Fable ,</i>	<i>Soissons ,</i>	115
	<i>Le Préjugé National détruit ,</i>	S P E C T A C L E S .	
	<i>Anecdote ,</i>	<i>Acad. Roy. de Musique ,</i>	89 ,
	<i>Charades , Enigmes & Logo-</i>		171
	<i>gryphas , 5 , 53 , 105 , 162</i>	<i>Comédie Françoisse ,</i>	136 , 175
	NOUVELLES LITTÉR.	<i>Comédie Italienne ,</i>	139
	<i>Eloge de Bernard de Fonte-</i>	<i>Annonces & Nouvelles ,</i>	47 , 90 ,
	<i>nelle ,</i>		141 , 184
	<i>Balances de la Nature ,</i>		38

A Paris, de l'Imprimerie de M. LAMBERT.,
rue de la Harpe, près S. Côme.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 4 DÉCEMBRE 1784.

PIECES FUGITIVES. EN VERS ET EN PROSE.

MES MALHEURS,

*Stances faites le premier Novembre 1784,
à Sainte-Affise, par le Cousin Jacques,
soufflant la Comédie.*

EH! voici bien une autre histoire!

J'arrive pour souffler, mais non.....

Voyez combien j'ai de guignon!

Tout le monde a de la mémoire.

POUR faire essai de ma science,

Je cherche l'Acteur en défaut;

Mais pour me réduire au silence,

On s'est, je crois, donné le mot.

EN VAIN je porte la parole;

Mon zèle n'aboutit à rien.

A ij

On semble avoir appris son rôle
 Exprès pour se passer du mien.

Ne me soufflez, dit telle & telle,
 Que quand je vous regarderai.
 — Avois un regard d'une Belle !....
 Oh ! oh ! je vous observerai.

J'OBSERVE donc, hélas ! j'épie
 L'instant où l'on se troublera.
 Ah ! plus chaque Actrice est jolie,
 Et plus j'aurois l'âme ravie
 D'en voir au moins une à *quia* !....

COMME on punit d'un téméraire
 Le desir trop ambitieux !....
 Jamais je ne vois deux beaux yeux
 Solliciter mon ministère !

POUR comble de maux, la Nature
 Ne m'a muni que de deux mains ;
 Or, il m'en faudroit, je vous jure,
 Deux fois plus qu'aux autres humains.

MON calcul est simple & facile ;
 Il m'en faut deux premièrement
 Pour tenir un livre inutile,
 Et pour la forme seulement ;

DE FRANCE.

ET QUAND, par un jeu plein de charmes,
Le Souffleur se sent attendrir,
Il en faut deux pour applaudir,
Et deux pour essuyer ses larmes.

VERS A ÉGLÉ.

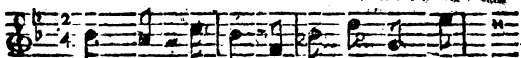
AH! que l'Amour fait bien entre les Belles
Pour ses desseins partager ses faveurs!
Là, deux beaux yeux domptent les plus rebelles;
Grâce modeste ici gagne les cœurs.
L'une a la taille élégante & légère,
L'autre un éclat dont les lys sont jaloux.
Tous les moyens d'attacher & de plaire,
Charmante Églé, se rencontrent chez vous.

Qu'on est flatté, que l'oreille est contente
Quand votre-lyre à vos doigts obéit!
Comme aux accens de votre voix touchante
Le cœur ému s'étonne & s'attendrit!
Ainsi que vous Melpomène soupire;
Si vous dansez, vous nous enchanter tous.
Ce que l'on aime & ce que l'on admire,
Brillante Églé, ne se trouve qu'en vous.

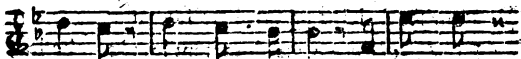
(Par Mme Verdier, de la ville d'Uzès, de
l'Acad. des Arcades, & de plusieurs autres.)

A iii

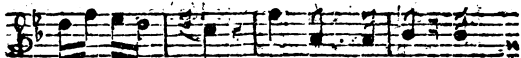
ROMANCE du Barbier de Séville ,
Musique de M. Paësiello.



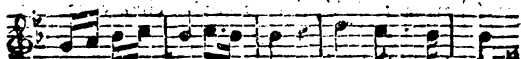
Vous l'or-donnez, je me fe-rai con-



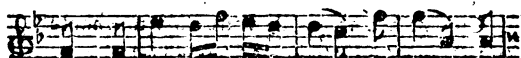
noi-tre ; Plus in-con-nu, j'o-fois vous



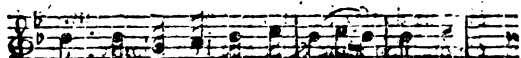
a-do - - rer, plus in-con-nu, j'o-



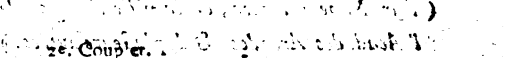
fois vous a-do - rer. En me nom-mant



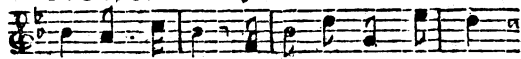
que pourrois-je es-pé-rer. N'importe ; il



faut ô-bé-ir à son Mai-tre.



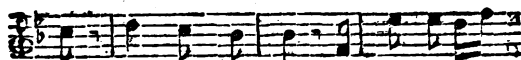
re. Couplet.



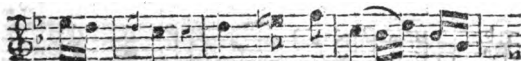
Je suis Lindor, ma naissance est com-mu-

ni.

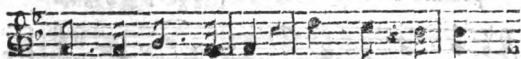
DE FRANCE



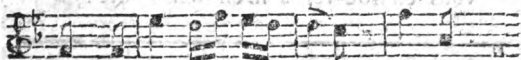
ne ; Mes vœux sont ceux d'un sim-ple Ba-



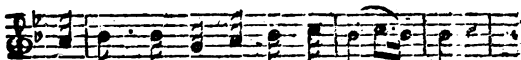
che - - lier , mes vœux sont ceux d'un



sim-ple Ba-che-iler. Que n'ai-je hé-las !

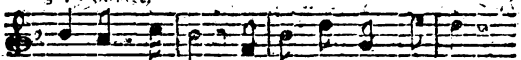


d'un bril-lant Che-va - lier , A vous

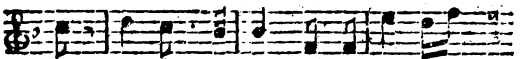


of-frir le rang & la for-tu - - ne !

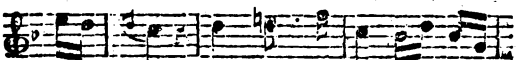
3e. Couplet,



Tous les ma-tins , i- ci , d'u-ne voix ten-



dre , Je chan-te- rai mon amour sans

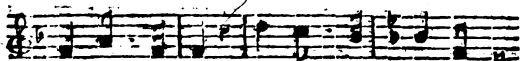


es - - poir , je chan-te-rai mon a-

A iv



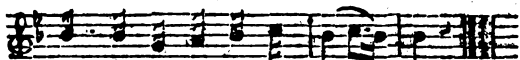
MERCURE



mour sans es-poir; Je bor- ne - rai mes



plaisirs à vous voir, Et puis-siez-



vous en trou-ver à m'en-ten - dre!

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Falot*; celui de l'Énigme est *le bled*; celui du Logogryphe est *Douleur*, où l'on trouve *Dol*, *Dôle*, *Eu*, *roue*, *or*, *ré*, *Lord*, *leur*, *rôle*, la *Dore*.

CHARADE.

TROIS quarts de mon second annoncent ma première,

Et présentent un jeu dont elle tient le nom;

Avec un quart de plus on trouve mon second;

Mon tout, ami Lecteur, ne voit point la lumière.

(Par M. Couret de Villeneuve, Imprimeur
du Roi à Orléans.)

É N I G M E.

DE la Grèce, Lecteur, je tiens mon origine,
Je suis Grec en un mot : nul n'en pourroit douter,
Puisqu'ainsi mon nom se termine.

Quoi qu'il en soit, à bien compter,
Je n'ai qu'un pied ; il ne faut pas omettre
Que fort souvent il en vaut deux.

C'est ici que tu dois t'attacher à la lettre.
Ne me cherches pas loin, je suis devant tes yeux.

(Par M. F. G...., de Sedan.)

L O G O G R Y P H E.

Sur mes huit pieds, aux Princes de la Terre
Je verse un nectar précieux ;
Mon chef à bas, une tendre Bergère
Me fait entendre aux échos amonreux.

(Par Mlle Brisoult, à Saint-Dizier.)



 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ÉLOGE de Fontenelle, Discours qui a obtenu une mention honorable au jugement de l'Académie Française en 1784, par M. le Roi, Ancien Commissaire de la Marine. En écrivant j'ai toujours tâché de m'entendre. Font. A Paris, chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, rue Christine.

LE Discours de M. le Roi, présenté deux fois au Concours de l'Académie Française, y a toujours eu beaucoup de succès. Il vient d'obtenir cette année une mention honorable, & l'année dernière plusieurs voix opinèrent pour lui décerner le Prix. M. le Roi s'est plaint, en vers très heureux, de n'avoir obtenu que l'honneur d'une mention; & cela peut être fâcheux en effet après avoir touché à la couronne. Les plaintes de ce genre sont communes; mais ce qui n'est pas commun, c'est de les faire comme M. le Roi, en vers pleins de douceur & d'aménité. Quelle idée excellente on doit prendre de l'âme qui exhale ainsi ses ressentimens!

M. le Roi a choisi pour épigraphe ces mots de Fontenelle, qui paroissent si simples & qui sont si fins : *En écrivant j'ai toujours*

v. A

tâché de m'entendre. On voit que M. le Roi y a toujours réussi, & il ne paroît pas qu'il y ait tâché. Son style pur & transparent laisse voir au premier coup d'œil jusqu'au fond de ses idées. C'est un mérite qui ne devoit pas être remarqué s'il n'avoit jamais approfondi son sujet; mais il est clair lors même qu'il est ingénieux; il fait entendre facilement à tout le monde ce que lui seul a pensé: c'est là le mérite. Je connois des Écrivains qui se vantent d'être fort clairs; & je vois en effet qu'ils disent sans obscurité des choses que tout le monde dit clairement depuis des siècles. Mais si quelqu'un se vantoit de voir clair en plein jour, serois je obligé pour cela de prendre une haute idée de l'excellence de la vue? Ce qui est difficile, & ce qui mérite des éloges, c'est d'avoir des idées qui n'ont jamais été exprimées, & de les exprimer avec netteté. C'est de pénétrer dans des endroits obscurs & d'y porter la lumière; le génie même n'y parvient pas toujours au premier coup. Lisez le second Livre du *Contrat Social* de Rousseau; vous croyez parcourir des théorèmes de géométrie, énoncés en signes algébriques. Voyez ensuite les mêmes idées exprimées vingt ans après dans son écrit sur la Législation de la Pologne; elles ont pris de la facilité, de la clarté, de la couleur; ce ne sont plus que les sentimens universels de l'homme, revêtus des plus belles images de la Nature. On est obligé d'être plus clair encore dans les matières de

goût ; car, comme le dit si bien Vauvargue, ce qu'on ne comprend pas au premier coup, n'est pas du ressort du bon goût. On se tromperoit pourtant encore si l'on prenoit cet excellent principe à la lettre. Que d'intentions, que de beautés dans le style de Racine, qui sont demeurées longtemps cachées pour les connoisseurs les plus délicats ! Dans un Poëte, une beauté qu'on ne sent pas, c'est comme une idée qu'on ne comprend pas dans un Philosophe. Il a fallu un siècle, a dit le Panégyriste de Racine, pour découvrir toutes les beautés de son style. Racine ne manquoit pas de clarté, mais ses Lecteurs manquoient de lumière.

A cette facilité continuelle de son style, M. le Roi joint continuellement je ne sais quelle aménité qui est dans le style un caractère bien plus aimable encore ; ses idées paroissent moins naître de la réflexion que d'un sentiment vrai & honnête des choses ; & voilà pourquoi sans doute leur lumière est si pure & si douce. Dès l'exorde on sent cette impression qui se répand sur tout le Discours.

« En commençant l'Éloge de Fontenelle ;
 » je me trouve embarrassé, je l'avoue, non
 » des choses que j'ai à dire ; car quel sujet
 » fut plus abondant ! mais du ton que je
 » dois prendre & de l'accord qui doit régner
 » entre mon sujet & mon style. Non seule-
 » ment le Panégyrique se prête difficilement
 » aux grands mouvemens de l'éloquence ;

„ mais de plus les vertus & les talens de
 „ Fonténelle ne lui composant qu'un mérite
 „ d'un *ordre privé*, permettent moins d'éle-
 „ vation à l'Orateur, que les talens & les
 „ vertus publiques des d'Aguesseau, des
 „ Montausier, des L'Hôpital. Craignons
 „ donc ici la fausse chaleur & la déclama-
 „ tion. Osons prendre, s'il le faut, un style
 „ simple. O Fontenelle! heureux qui, comme
 „ toi, sauroit répandre des grâces sur cette
 „ simplicité! Mais du moins espérons beau-
 „ coup de l'intérêt que ton nom seul ins-
 „ pire; à quel véritable Amateur des Lettres
 „ seroit-il indifférent? Je vois dans cette As-
 „ semblée, & parmi les Membres de cette
 „ Académie, quelques personnes qui t'ont
 „ connu, & qui étoient dignes de te con-
 „ noître: il en est dont la postérité se sou-
 „ viendra comme de toi. C'est en leur pré-
 „ sence que nous célébrons ta mémoire; ta
 „ gloire est mûre pour les éloges, quoique
 „ la génération qui t'a vu ne soit pas encore
 „ éteinte. Heureux vieillard! tu embrassas
 „ dans une carrière de cent années la moitié
 „ de notre siècle & du beau siècle de Louis
 „ XIV: tu fus l'ornement de tous les deux,
 „ & comme le lien qui les unit. Tes Écrits
 „ influèrent d'une manière marquée sur tous
 „ les esprits; tu sus joindre aux grâces de la
 „ poésie la sévérité des sciences; mais malgré
 „ l'étendue & la variété de tes talens, qui
 „ fixèrent sur toi l'admiration publique, le
 „ Philosophe te trouve plus admirable &

» plus intéressant encore par sa modération
 » & par sa sagesse. »

On peut faire sans doute des reproches à cet exorde. Quelques idées manquent de justesse, quelques expressions aussi. Il ne peut être vrai que le Panégyrique se prête difficilement aux grands mouvemens de l'éloquence; au contraire, il s'y prête merveilleusement. Le Panégyrique ne célèbre d'ordinaire que des talens & des vertus qui ont fait des révolutions mémorables dans l'esprit humain & dans les Empires; c'est l'expression de l'admiration, de l'amour, de la reconnaissance des peuples, & rien n'est plus près de l'enthousiasme, de l'élévation & des mouvemens oratoires. Dans les Oraisons Funèbres de Bossuet, qui ne sont que des Panégyriques, la langue Française est aussi hardie dans ses mouvemens, aussi passionnée dans ses expressions, que dans les Tragédies de Racine & de Voltaire. Mais il est vrai que parmi les Hommes célèbres il y en a dont le Panégyrique ne doit pas être écrit de ce style. M. de Chamfort a dit, en commençant l'Éloge de Molière : *Je n'imiterai point les Comédiens François, qui ont fait habiller le portrait de Molière en Empereur Romain.* C'est rappeler & rajeunir avec beaucoup d'esprit un principe de goût très-incontestable. Mais il est si vrai que le Panégyrique & l'Éloge admettent en général le ton de la grande éloquence, que la nécessité d'en prendre un autre n'est jamais sans in-

convénient pour l'Orateur. Si vous faites descendre le ton de votre style, même sans trop le baisser, on vous dit qu'il ne convient pas au genre des Éloges & des Discours Oratoires; si vous l'élevez, on vous dit qu'il ne convient pas à l'homme dont vous prononcez l'Éloge: le genre demande un ton, le sujet en demande un autre; & la critique, dont le regard malveillant vous voit marcher entre ces deux écueils, est souvent assez absurde pour vouloir prouver que vous êtes tombé dans tous les deux. L'Éloge de Fontenelle présentait tous ces inconvéniens; mais il faut avouer aussi qu'il offroit de grandes ressources au talent pour prendre tous les tons & plaire à tous les goûts.

Le style de Fontenelle, son caractère comme Écrivain, est familier & piquant; mais les objets & les vûes de ses Ouvrages ont le plus souvent de la grandeur & de la magnificence; le Panégyriste étoit autorisé à prendre quelquefois le ton des objets & quelquefois le ton de l'Écrivain.

Il n'y avoit à cela qu'une difficulté, c'étoit d'avoir un talent qui sût être tout à tour piquant & magnifique; & voilà ce qui nous paroît très-aisé, à nous, qui éclairons le génie & le goût par extraits.

M. le Roi n'a peut être pas dit précisément ce qu'il vouloit dire en parlant *du mérite d'un ordre privé* de Fontenelle. Il n'y a rien de moins *privé*, rien de public, comme le mérite d'un Philosophe dont les Ouvrages

ont éclairé la France, l'Europe, les générations de plusieurs siècles dans l'Europe & dans la France. M. le Roi ne s'est point rappelé que les plus grands Écrivains même du siècle de Louis XIV, n'ont pas eu de leur vivant une célébrité aussi brillante, aussi étendue que Fontenelle; que des étrangers sont partis exprès des extrémités de l'Europe pour venir voir Fontenelle à Paris; que dans le Nouveau Monde, à Lima, les femmes apprenoient la langue Française, uniquement pour lire l'Histoire de l'Académie des Sciences de Fontenelle.

Mais ce qui est vrai, c'est que Fontenelle a déployé ce mérite, dont les influences ont été si publiques & si durables; dans un talent modeste, pour ainsi dire; dans un style qui n'aspiroit jamais aux dehors imposans du style oratoire ou poétique; & voilà sans doute ce que M. le Roi a voulu dire.

Nous croyons qu'il est aussi trop fort de prétendre que Fontenelle a été *l'ornement des deux siècles*; & quoiqu'il soit heureux de dire qu'il a été *comme le lien qui les unit*, peut-être cela n'est-il pas assez vrai de Fontenelle. Cet Éloge ne peut appartenir qu'à l'Écrivain qui, placé entre les deux siècles, auroit eu le génie des Arts du premier & le génie philosophique du second. C'est le trait caractéristique de Voltaire; il ne peut convenir à Fontenelle, qui n'a rien eu du génie des Beaux-Arts, qui a formé un contraste frappant avec les bons Écrivains du règne de

Louis XIV, qui a plutôt séparé qu'unî les deux siècles.

Ces observations paroîtront peut-être un peu subtiles ; mais dans les Arts de l'imagination & du goût , tout est nuance ; & l'esprit même d'analyse tombe à chaque instant dans de grandes erreurs, s'il n'est pas guidé par un tact fin & délicat qui sépare les nuances les plus légères.

Au reste, tout cet exorde a le grand mérite de réveiller les principales idées que le sujet fait naître , & de les rendre avec une sensibilité vraie & douce qu'on n'attendoit pas du sujet. Ce mouvement : *O Fontenelle ! heureux qui , comme toi , saurait répandre des grâces sur cette simplicité* , est heureux & paroît naturel, quoique placé dans le début. Ce regard , que le Panégyriste jette sur les Membres de l'Académie qui ont connu Fontenelle ; ces expressions : *Ta gloire est mûre pour les éloges , quoique la génération qui t'a vu ne soit pas encore éteinte*. Ces idées & ce style appartiennent bien au genre des Éloges & à l'Éloge de Fontenelle. J'ai d'abord été surpris de cette apostrophe *O sage vieillard !* &c. &c. Car enfin , Fontenelle n'a pas toujours été un vieillard , il a commencé aussi par être jeune ; mais en réfléchissant qu'il n'a jamais connu les erreurs de la jeunesse , que c'est sa vieillesse sur-tout qui a été célèbre , que ce n'est que dans cet âge de décadence pour les autres hommes que

Fontenelle a été heureux & honoré; j'ai assez aimé cette expression qui concentre, pour ainsi dire, toute sa vie dans l'époque de son bonheur & de sa gloire.

« Je n'oublierai point, dit M. le Roi, que
 » je dois moins analyser les Écrits de Fon-
 » tenelle que le talent qui les inspira, &
 » dans lequel il me semble qu'on peut dis-
 » tinguer trois qualités bien remarquables :
 » les grâces du style, la finesse & la netteté
 » des idées, les vûes philosophiques. »

Le projet d'*analyser le talent, plutôt que les Écrits*, est l'idée d'un homme d'esprit qui a réfléchi sur le genre des Éloges; mais le sujet ici demandoit peut-être une exception à ce principe qui est très-vrai en général. Si je loue Racine ou Voltaire, leurs Ouvrages sont présens à la mémoire de tous les hommes de goût; je réveillerai facilement des impressions gravées dans toutes les âmes; j'aurai assez fait leur éloge si je peins avec sensibilité les émotions qu'ils m'ont données. Mais Fontenelle, depuis dix ans, n'est guères lu que des Hommes de Lettres, qui ne le lisent peut-être pas assez. On connoît aujourd'hui beaucoup plus sa gloire que ses Ouvrages; & ses Écrits font naître beaucoup plus d'idées qu'ils ne donnent d'émotions; si je me contente de dire ce que j'ai senti en le lisant, j'aurai peu de chose à dire; & peu de gens sauront de quoi je parle. Il falloit donc, ce me semble, qu'une analyse assez étendue rappelât des Ouvrages trop négligés; alors cha-

on auroit eu sous les yeux les objets dont l'Orateur l'entretenoit ; alors les traits caractéristiques de l'esprit & du talent de Fontenelle, seroient sortis d'eux mêmes de l'analyse de ses Écrits ; & l'imagination auroit vu se succéder assez rapidement les tableaux variés de ses Ouvrages, si divers & si nombreux.

Le grand reproche qu'on a fait au Discours de M. le Roi, c'est de n'avoir pas assez fait connoître dans Fontenelle l'Écrivain Philosophe, le Savant aimable. A peine en effet dans ce Discours est-il question des *Elogues*, des *Dialogues des Morts*, des *Mondes*, de l'*Histoire des Oracles* ; & ce défaut tient précisément à ce qu'il a voulu analyser le talent plutôt que les Écrits de Fontenelle.

Il n'y a rien de si dangereux que les principes généraux lorsqu'on ne les plie pas à propos aux circonstances.

On ne contestera point à M. le Roi que Fontenelle n'ait des grâces dans son style ; c'est même ce qu'on dit communément. Mais en faisant de cette qualité un des traits caractéristiques de Fontenelle, peut-être falloit il y mettre plus de précision. Le style de Fontenelle a plutôt des agrémens que des grâces. Voltaire a des grâces, Fontenelle a des agrémens, & cette différence vient sans doute de ce que l'un puisoit ses idées dans une imagination prompte & sensible, l'autre dans une réflexion fine & ingénieuse.

M. le Roi se demande en quoi consistoient

les grâces du style de Fontenelle, d'où naît ce charme que nous font éprouver ses Ouvrages. Et la réponse qu'il se fait est un des morceaux de son Discours où il nous paroît avoir le plus approfondi le mérite de Fontenelle & le plus montré le sien. Je vais le citer en entier.

« C'est que dans les bons Écrivains toutes
 » les idées s'enchaînant l'une à l'autre, & ,
 » se développant successivement, forment
 » un tout que l'esprit saisit sans peine ; cet
 » art consiste avant à rejeter les idées superflues, qu'à n'omettre aucune de celles
 » qui seront nécessaires. Si quelques Écrivains aiment à supprimer les idées intermédiaires en faveur de la précision & de
 » l'énergie, ils suivent toujours dans celles
 » qu'ils présentent l'ordre secret qui les unit.
 » Mais cette manière piquante pour les Lecteurs intelligens, parce qu'elle offre à leur
 » amour propre la récompense des efforts qu'ils ont faits pour suivre l'Auteur, est
 » rarement exempte d'un peu d'affectation. Fontenelle ne tombe jamais dans ce défaut. S'il flatte l'amour propre du Lecteur, c'est par la finesse de ses pensées ;
 » mais quoique très précis, il n'affecte point de le paroître. Sa clarté cache sa précision.
 » Son but est toujours d'épargner de la peine. Il est clair, parce qu'il abrège, &
 » facile, parce qu'il n'a pas l'air d'abréger.
 » Placé au-dessus de son sujet, il voit d'un coup d'œil ce qu'il doit saisir & ce qu'il

« doit rejeter. Tantôt il rassemble en une
 « idée générale une foule d'idées particu-
 « lières , comme on réunit les rayons so-
 « laires au foyer d'une lentille; & le Lecteur
 « est frappé d'une lumière plus vive. Tantôt
 « il sépare ce qui a besoin d'être divisé pour
 « être mieux compris. Mais il ne lui suffit
 « pas d'être clair & précis pour être agréa-
 « ble.... Tantôt ce sont des rapprochemens
 « heureux; tantôt des contrastes piquans.
 « Quelquefois il applique, par une allusion
 « fine, les expressions d'une science à l'au-
 « tre; quelquefois il fait sortir de l'objet
 « dont il parle des traits de morale univer-
 « selle; sous des expressions *toujours natu-*
 « *relles & simples*, sous des images quelque-
 « fois familières, il cache des idées fines
 « que la réflexion trouve profondes.... Chez
 « lui le savant n'est jamais seul, il est tou-
 « jours accompagné du moraliste instruit des
 « secrets du cœur humain, parlant de nos
 « passions & de nos travers avec la supé-
 « riorité tranquille d'un Philosophe qui les
 « observe d'autant mieux qu'il les partage
 « moins. Delà ce mépris secret, qui, comme
 « on l'a remarqué, perce dans ses Ouvrages;
 « mais ce mépris n'indispose pas, parce qu'il
 « est plus senti que prononcé, & que la
 « raison l'inspire & non pas l'orgueil. »

Fontenelle lui-même auroit sans doute
 quelque plaisir à voir les secrets de son esprit
 & de sa composition, démêlés avec cette saga-
 cité. C'est presque prendre son talent *sur le*

fait. Fontenelle, nous dit l'Abbé Trublet, lorsqu'il vouloit louer beaucoup un morceau, une pensée, disoit: *Cela est bien vu.* L'Abbé Trublet croit, & nous croyons aussi que ces expressions si ordinaires aujourd'hui, *des vûes neuves, des vûes grandes, des vûes fines*, c'est Fontenelle qui les a fait passer dans la langue; on ne les trouveroit peut être pas beaucoup dans les autres Écrivains du siècle de Louis XIV. Quoi qu'il en soit, nous sommes persuadés qu'en écoutant ce morceau de M. le Roi, Fontenelle eût pu dire suivant son usage, *cela est bien vu.* Peut être même l'éloge qu'il eût reçu le plus volontiers, eût été celui de *ces expressions toujours simples & naturelles*; mais nous avouons que de tous les éloges de ce morceau, c'est le seul qui ne soit pas mérité. Fontenelle croyoit être très simple, très naturel, parce qu'il étoit familier; mais on peut être familier & recherché, & c'est ce qui lui arrivoit souvent; c'est ce qui est arrivé aussi très-souvent à Marivaux & à quelques Écrivains de ce siècle, qui croyoient qu'il suffisoit de n'être pas enflé pour être naturel; qui croyoient qu'il suffisoit de ne pas élever son style pour être simple, & ne songeoient pas que c'est lorsque la pensée & le style s'élèvent davantage qu'ils ont communément le plus de simplicité. Mais nous parlerons de ce principe de leur style, dans quelques réflexions que nous nous proposons d'imprim

mer sur Fontenelle, sur les Panégyristes, & sur quelques-uns de ses Ouvrages.

M. le Roi a dit de très-bonnes choses sur l'esprit de conciliation que Fontenelle, Secrétaire de l'Académie, porta parmi les Savans; il en eût pu dire de belles s'il avoit peint l'esprit de lumière que Fontenelle porta dans les Sciences. C'est là le titre le plus solide & le plus éclarant de sa gloire; c'étoit le plus beau moment de son Éloge, & le seul peut être où son Panégyriste pût déployer les richesses de l'imagination, & ces vûes grandes & générales de la Philosophie qui appellent si naturellement les pinceaux de l'Éloquence. Il falloit représenter Fontenelle rassemblant dans son esprit les lumières éparées dans toutes les Sciences, & les répandant ensuite de son esprit sur toutes les Sciences, plus pures, plus vives & plus brillantes; révélant à la multitude les mystères des Sciences aussi impénétrables jusqu'alors pour elle que les mystères de la Nature; créant une langue avec laquelle tous les hommes peuvent entrer dans les entretiens des hommes de génie; fondant à jamais sa gloire sur cette époque, où ce qui n'étoit que la grandeur de quelques esprits, est devenu réellement la grandeur de l'esprit humain.

Il est fâcheux que ce tableau, sur lequel la pensée & l'imagination des Panégyristes de Fontenelle devoient sur-tout s'arrêter, soit

selon que M. le Roi paroît avoir le plus négligé.

Tout le monde a avoué que M. le Roi avoit infiniment mieux réussi à peindre le caractère que l'esprit de Fontenelle. On voit à-la fois dans ce tableau l'âme de Fontenelle & celle de son Panégyriste, toutes deux se ressemblant beaucoup, toutes deux pleines de modération & d'indulgence, toutes deux fermées aux orages des passions, & ouvertes aux plaisirs de la Nature & de la Société; celle du Panégyriste plus sensible sans doute, mais seulement pour avoir plus de douceur & plus d'aménité. Heureux l'Orateur qui trouve dans son âme & dans son caractère les traits dont il doit peindre le caractère & l'âme qu'il célèbre ! Quels regrets amers, au contraire, auroit dû sentir celui, dont la main, traçant le même tableau, eut été obligé d'honorer publiquement de ses éloges l'ordre & la sagesse qu'il n'auroit jamais pu établir dans son âme & dans sa conduite !

On a dit de Fontenelle qu'il paroît mépriser les hommes, mais qu'il ne laisse échapper ce secret qu'à demi. M. le Roi dévoile bien aussi quelquefois la malignité des hommes, leurs passions petites & misérables; mais il les plaint, & ne les méprise pas; le trait que son esprit alloit leur lancer est émuë par sa bonté naturelle, & l'indulgence de son âme devient alors une grâce pour

pour son style. C'est ce que j'ai cru sentir au moins lorsque M. le Roi se plaint à Racine de ses injustices envers Fontenelle.

« O Racine ! étoit ce à vous , dont
 » l'amour propre étoit si foible contre les
 » plus injustes critiques , à humilier aussi
 » cruellement l'Auteur d'Aspar ? N'eût-il
 » pas été plus digne de vous d'aider de vos
 » conseils cette Muse égarée , de la conso-
 » ler , de la raffermir dans sa disgrâce ,
 » d'oublier que Fontenelle étoit le neveu
 » de Corneille , ou plutôt de vous en sou-
 » venir. »

La tournure eût été plus piquante , le trait de l'épigramme eût été plus aiguë ; si M. le Roi avoit dit *de vous souvenir que Fontenelle étoit le neveu de Corneille , ou plutôt de l'oublier*. Mais on aime mieux , ce me semble , que le trait soit un peu émoussé. On aime à voir le talent adoucir les arrêts qu'il a droit de prononcer contre l'injustice.

Quant aux motifs de la haine de Racine contre Fontenelle , il y en a eu d'autres sans doute ; mais cet objet doit être discuté ailleurs.

M. le Roi , en parlant du ton que Fontenelle portoit dans le monde , dit que *ce bon ton n'est autre chose dans la Société que ce qu'est le bon goût dans les Ouvrages*.

Ce rapprochement est ingénieux , & cela est très-bien dit ; je ne sais pas jusqu'à quel point cela est vrai. On connoît des Hommes de Lettres qui ont en général le goût

très sain & le ton très-mauvais. Fontenelle au contraire avoit toujours le ton excellent dans le monde, & son goût n'a pas été toujours très-sûr dans ses Ouvrages.

Le morceau du Discours de M. le Roi qui a fait le plus d'impression, & dans le Concours de l'Académie & dans le monde, c'est un parallèle de Fontenelle & de Voltaire. Nous voudrions le citer tout entier; mais il a paru trop long dans le Discours, il le paroitroit davantage dans un Extrait. Nous choisirons les traits que nous jugeons les plus heureux, & peut-être ne perdront-ils rien à être ainsi rapprochés.

« Ce n'est pas que les Ouvrages de Vol-
 » taire & de Fontenelle puissent soutenir
 » ce parallèle; les genres en sont trop dif-
 » férens, & ceux de Voltaire trop supé-
 » rieurs. Nous observerons seulement que
 » tous les deux, doués d'un génie étendu &
 » flexible, ont embrassé plusieurs objets &
 » cultivé les Lettres & les Sciences; mais
 » Voltaire, bien plus grand que Fontenelle
 » dans les Lettres, n'a écrit sur les Sciences
 » que passagèrement & d'une plume moins
 » sûre & moins ferme. Le contraire est ar-
 » rivé à Fontenelle. Fontenelle a de la rai-
 » son & de la grâce; Voltaire a donné à la
 » raison de la grâce & de la vigueur. L'es-
 » prit du premier a sans doute influé sur
 » celui du second. Fontenelle avoit accou-
 » tumé tous les esprits à cet art d'orner la
 » raison en évitant le style emphatique &

„ ampoule. Voltaire semble avoir saisi de
 „ bonne heure ce mérite de Fontenelle. Il
 „ réserva la majesté du style pour la haute
 „ Poésie, & la prose, facile, élégante &
 „ pure, se rapproche presque toujours du
 „ ton de la conversation sans en avoir les
 „ familiarités ni les négligences.
 „ Tous deux nés avec une constitution
 „ foible, ont fourni une longue carrière.
 „ Fontenelle sut prolonger la sienne par sa
 „ modération, au lieu qu'on eût dit que
 „ l'âme impétueuse de Voltaire, tout en
 „ tourmentant son corps, le soutenoit &
 „ lui donnoit de nouvelles forces. L'un a
 „ terminé sa carrière l'âme & le corps af-
 „ faibles sous le poids des années, ce qui
 „ est sans doute un bonheur, puisqu'il a
 „ rendu la vie comme nous la recevons,
 „ sans le sentir; l'autre a conservé jusqu'au
 „ dernier moment, sinon toute la vigueur,
 „ au moins toute la grâce & toute la viva-
 „ cité de son esprit; ce qui est un bonheur
 „ plus grand encore. Tous deux sont du très-
 „ petit nombre d'Écrivains que les Lettres
 „ aient enrichis. Fontenelle usa toujours de
 „ sa fortune sans faste. Voltaire, dans sa
 „ vieillesse, & lorsque l'avarice achève de
 „ rétrécir l'âme du commun des hommes,
 „ a joui de la sienne avec magnificence.
 „ Les vertus de Fontenelle tenoient princi-
 „ palement à sa raison; la prudence y do-
 „ minoit; celle de Voltaire, aux élans d'une
 „ âme ardente & sensible, elles furent mê-

» lées de quelques faiblesses. Fontenelle,
 » c'est-à-dire de réserve avec les Grands,
 » l'aitoit entre eux : de lui une certaine dis-
 » tance ; & il avoit appris d'eux ce secret de
 » dext politesse. Voltaire, s'ôté de ces res-
 » sources, va droit sous les grâces & l'ama-
 » bilité de son esprit, l'ait de liberté qu'il
 » prenoit avec eux. Leur commerce avec
 » Fontenelle n'a pas peu contribué à les rap-
 » procher des Gens de Lettres. celui de
 » Voltaire a fini par rompre beaucoup à
 » penser aux uns & aux autres sur une liaison
 » trop intime avec eux. La prudence
 » de Fontenelle calmoit l'envie, le caractère
 » de Voltaire l'irritoit. L'un conjuroit, l'au-
 » tre défloit l'orage. Fontenelle avoit été le
 » premier dans la république des Lettres ;
 » Voltaire y fut le fin de les jours, le dernier
 » à avoir le même état républicain en monar-
 » chie.

Nous n'avons pas cité la moitié des traits
 de ce parallèle. Parmi ceux que nous avons
 supprimés en il en est d'autres, aussi ingé-
 nieux que ceux qu'on vient de lire. Mais,
 comme quand on en met beaucoup trop long,
 pour un parallèle. On ne met les
 choses & les hommes en parallèle que par
 les traits les plus frappans qu'ils présentent, &
 ces morceaux n'admettent ni détails ni preu-
 ves. On ne doit voir que des résultats, &
 chaque résultat doit sortir par un trait court,
 vif & saillant. Autant qu'il se peut, il faut
 qu'on voie toujours les deux hommes dans

la même phrase, & que dans la parabole char-
 cterisée la pen près le même espace. Les
 éloges Académiques qui ont dû s'adresser né-
 cessairement à ces deux compositions entre les
 Hommes célèbres, ont enrichi notre langue
 d'excellens morceaux de genre. Le parallè-
 le de Molière & de La Fontaine, par M.
 de Champfort, celui des Contes de La Fon-
 taine & des Contes de Voltaire, par M.
 Ducloux, celui du style de Racine & du style
 de Voltaire, par M. de La Harpe, sont des
 modèles sous les trois, & ont tous les trois
 un mérite & des caractères différents. Dans
 le premier, le rapprochement du Fabuliste
 & du Poète Comique, du peintre du Mis-
 trophe & du peintre de l'Amour, Lapin, pa-
 role d'abord au plus forcé : pour le rendre
 naturel, M. de Champfort prend les idées
 que nous avons de la Fable & de la Co-
 médie, & de Molière & de La Fontaine, &
 chaque trait du parallèle joint au mérite
 d'être vrai, le mérite d'être encore une décou-
 verte nouvelle. Le parallèle des Contes de
 Voltaire & des Contes de La Fontaine offre
 à chaque instant dans la même phrase les
 grâces naïves de La Fontaine, & les grâces
 brillantes de Voltaire. C'est une espèce de
 lutte, où chaque Conteur perd & reprend
 tour à tour l'avantage, & en finissant il est
 difficile de savoir auquel des deux Conteurs
 l'avantage est resté. Le parallèle du style
 de Racine & du style de Voltaire est un
 morceau d'un goût exquis jusques dans les

moindres détails. Le même fonds d'idées s'y reproduit peut être trop souvent, mais toujours enrichi de nouvelles idées accessoires & de nouvelles grâces dans l'expression.

Si M. le Roi réduisoit son parallèle de Voltaire & de Fontenelle à l'étendue de ceux que nous venons de citer; s'il donnoit à quelques rapprochemens une tournure plus vive & plus piquante; si les traits mis en contraste jouoient plus souvent dans le cadre de la même phrase, ce morceau de son Discours pourroit être mis, sans doute, au rang de ces modèles.

On voit combien M. le Roi auroit tort de respecter le serment qu'il a fait en vers de ne plus aspirer aux prix de la prose. Heureusement les sermens qu'on fait contre la gloire n'engagent pas plus que ceux qu'on prononce contre une maîtresse; on jure de la fuir pour j'aurais, & on est souvent à ses genoux avant que le serment soit achevé. Le Public, qui paroît avoir beaucoup goûté le Discours de M. le Roi, le relève sans doute d'un vœu qu'il ne lui a pas été permis de faire contre les plaisirs du Public.

(Cet Article est de M. Garat.)

*MÉMOIRE sur le premier Drap de Laine
superfine du crû de la France, lu à la
rentrée publique de l'Académie Royale
des Sciences, le 21 Avril 1784, par M.
Daubenton, de la même Académie. A
Paris, de l'Imprimerie Royale.*

M. DAUBENTON n'est pas un de ces Savans dont la sagacité ne s'exerce que sur des objets purement ouïeux; qui ne donnent à leurs études d'autre but que l'amusement; ou qui, n'ayant de motif qu'une vaine curiosité, n'ambitionnent d'autre prix qu'une vaine gloire. Tous ses travaux sont consacrés à l'utilité; ses découvertes sont des bienfaits; & chaque titre de gloire qu'il obtient, est un nouveau droit à la reconnaissance publique.

Nous croyons devoir faire connoître à nos Lecteurs le nouveau Mémoire qu'il a communiqué à la savante Société dont il est Membre, & dans lequel il expose comment il est parvenu à obtenir, pour les draps fins, la soie superfine qu'on étoit forcé d'acheter chez les étrangers. Le Gouvernement ayant fait venir successivement des bœufs & des brebis de Roussillon, de Flandre, d'Angleterre, de Maroc, du Tibet & d'Espagne, M. Daubenton mit toutes ces races dans la même bergerie, en plein air; nuit & jour, toute l'année, sans aucun abri, & dans un canton un peu montueux, c'est à dire, fa-

vorable à la production des laines super-fines. Son expérience eut un plein succès. Ayant allié les beliers à laine très-fine, avec des brebis à laine jarrue, qui avoient autant de poil que de laine, il en résulta un belier à laine super-fine. M. Daubenton avoit d'autant plus lieu d'être content de cette routine, qu'il avoit employé un belier de Roussillon, n'en ayant pas encore reçu d'Espagne.

En 1776, moyennant des beliers & des brebis qui lui vinrent d'Espagne, possédant sept races très-distinctes, y compris celle de l'Auxois, pays où est située la bergerie, il a mené de front deux opérations différentes; il a perpétué toutes ces races sans aucun mélange, pour voir quelle influence elles recevroient du changement de climat, & en même-temps il a allié ces sept races entr'elles, pour avoir des races mélangées, & pour voir à quel degré ce mélange influeroit sur la laine. Enfin, le résultat des expériences de M. Daubenton a été d'obtenir des laines aussi fines que celles d'Espagne, sans se servir de nouveaux beliers d'Espagne ni de Roussillon.

Il restoit à faire l'épreuve de la fabrication des draps; épreuve des plus heureuses, puisqu'on s'est convaincu que les nouvelles laines, avec la même finesse à l'œil, la même douceur au toucher que celles d'Espagne, avoient encore plus de force & de nerf; qu'elles se tiroient aussi fin à la filature; qu'elles souffrent un tors plus considérable sans se

caler, & qu'elles donnent aux draps une chaîne plus nerveuse & plus forte.

Cette découverte est très importante sans doute pour les Manufactures & pour l'intérêt du commerce National. M. Daubenton a donné dans plusieurs Mémoires des moyens faciles & peu dispendieux de faire croître des laines super fines; & les longues expériences qu'il a faites ne laissent aucun doute sur la durée de cette amélioration.

S P E C T A C L E S.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

M^{lle} DOZON a continué de jouer le rôle d'*Armide*, dans l'Opéra de *Renaud*. Elle a réparé dans les deux dernières représentations les défauts qu'on lui avoit reprochés à la première. Elle a laissé très peu de chose à désirer dans le second & le troisième Acte. On ne peut s'empêcher d'être toujours vivement frappé du degré d'intelligence, de chaleur & de mouvement qu'elle met dans son action, dans un âge si peu avancé & avec si peu d'expérience. On n'est pas moins étonné de lui voir mettre dans son chant une expression aussi sensible & aussi vraie, qui ne nuit presque jamais ni à la beauté des sons ni à la justesse de l'intonation. Elle a été ap-

B v

plaudie avec transport à chacune de ces représentations : nous croyons qu'on ne sauroit trop encourager un talent qui doit devenir si précieux pour la Scène Lyrique.

Le Jeudi 22, dans le Diverissement du troisieme Acte de *Rinaldo*, on a vu paraître la jeune Dlle *Ekberg*, élève de M. *Dauberval*, dans une entrée seule, où elle a eu le plus grand succès. On a remué avec plaisir les progrès sensibles qu'elle a faits depuis qu'on ne l'a vue, surtout pour la légèreté & la précision de ses pas, & pour l'action qu'elle met dans sa danse. Il a été aisé de reconnaître dans ces progrès les principes & les leçons de l'habile Maître qui s'occupe de développer ses talents. Nous devons cependant observer à cette jeune & aimable Danseuse qu'on a trouvé un peu de manière & d'exagération dans les attitudes, qu'elle pourroit cesser d'avoir continuellement le corps courbé & la tête un peu trop en avant, & qu'elle n'a pas besoin de tant se retenir pour être très-agréable au Public.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE Mardi 16 de ce mois, on a donné la première représentation des *Docteurs Modernes*, Comédie-Parade, en un Acte, en prose & en vaudevilles, suivie d'un Diver-
tissem^{ent} analogue, mêlé de couplets.

M. Cassandre, inventeur du *Magnétisme Animal*, veut trouver dans la crédulité publique les fonds d'une fortune rapide & brillante; mais pour réussir dans cette entreprise, il a besoin d'un homme qui devienne l'Apothéose de sa découverte, & qui soit personnellement intéressé à en faire valoir les succès & l'efficacité. Il a choisi, en conséquence, un de ses Contreîtres, dont il se propose de faire son gendre, & il ordonne à sa fille Isabelle de se préparer à lui donner la main. Mais la fille de M. Cassandre, suivant les us & coutumes de toutes les Isabelles passées, présentes & futures, est amoureuse d'un jeune homme qu'elle n'a vu qu'un moment, & ce jeune homme s'appelle Léandre, comme c'est l'usage dans toutes les Comédies-Parades représentées sur les tréteaux des Foires ou des Remparts, à huit-clos ou en plein-vent, & même dans celles dont quelques zélés restaurateurs des Turlupinades, si mal-à-propos bernées par Molière, cherchent depuis quelques années à entichir le Répertoire de la Comédie Italienne. Après

B vj)

deux ou trois Sœurs, dont une entre Cassandre & le Docteur, est entrée indistinctement. Léandre, qui est devenu amoureux d'Isabelle sans la connaître, qui a vainement cherché à découvrir le nom, & la demeure de la bien aimée, & qui éprouve des sentiments qui lui étoient inconnus jusqu'alors, vient chez M. Cassandre pour se faire magnétiser dans l'espoir de trouver un remède à son mal. Il y rencontre la jeune Annette. À son aspect, il sent un trouble, un embarras, des mouvements qui inspirent un très-grand intérêt à la jeune personne. Elle se rappelle tout d'un coup un père, tel que M. Cassandre, l'école s'arme du raisonnement dans lequel est contenue la médecine universelle, & magnétise son amant, qui, ébloui par tant de bonté, soigné par tant de complaisance, est biffé d'abord tout son amour, & tombe aux genoux de sa maîtresse. L'arrivée des deux Docteurs déconcerte un peu les jeunes gens, mais comme Léandre se reconnoît le neveu du Confesseur de M. Cassandre, & qu'il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'il aime & qu'il est aimé, on consent à lui donner la main d'Isabelle, & les Docteurs n'en sont pas moins irrités.

Au Divestissement qui suit, le Théâtre représente une vaste salle, au milieu de laquelle on voit un énorme haquet entouré d'un grand nombre de personnes des deux sexes, qui attendant avec une vive impatience les Docteurs magnétiseurs. À leur arrivée l'agitation devient générale; chacun

[illegible]

A chacune de ces questions, les Doyens répondent *à la fabrique des crises* & en offrent les emblemes dans cette salle, qu'on apperçoit dans le front du Théâtre. Puis un Duo entre les Doyens, dans lequel ils se félicitent mutuellement du heureux succès de leur entreprise, & de l'argent qu'elle leur vaudra.

On entend sans cesse répéter qu'il ne faut pas juger des bagatelles avec sévérité; & qu'il y a trop de coups d'œil qui ne sont, assez ordinairement la suite de cette manière de penser; mais avec un peu de réflexion, il s'en faut difficile de s'appréhender qu'à force d'indulgence pour les bagatelles, on autorise les jeunes Auteurs à ne plus s'occuper que de futilités; on habille les Spectateurs à une espèce de jouissance arbitraire, & de plaisir le goût, à introduire la licence, & à leur faire oublier tous les principes de l'honnêteté publique. De quel côté si ce n'est avec celui du mépris, & même du dégoût, les hommes raisonnables, ceux qui croient encore que la décence n'est pas un mot vague, & vuide de sens, devroient-ils considérer cet usage indigeste de *Rabelais*, de *Calambours*, d'équivoques, de jeux de mots, de plaisanteries hasardeuses, & qui ne doivent servir que pour leur sel qu'à donner un refrain mis en œuvre avec une intention libertine? Néanmoins, nous voyons tous les jours les gens qui, par leur état, leur naissance & leur caractère, devroient être les ennemis de ces misérables

productions, les applaudir avec transport, en devenir les pions & les appuis. On ne sauroit refuser beaucoup d'esprit à l'Auteur quelconque des *Docteurs Modernes*. Ses couplets sont tournés avec grâce, capotés avec facilité, & quelques uns d'eux sont terminés par des épigrammes très ingénieuses, & que tout Écrivain avoueroit avec plaisir, mais (nous l'avons déjà dit) & nous ne nous efforçons pas de le répéter) de combiner un homme d'esprit, au lieu de travailler pour sa réputation d'une manière utile & honorable, de descendre jusqu'à se prostituer pour ainsi dire, d'une façon avilissante. On a comparé le *Mariage de Figaro* à une *Luis*: à qui comparera-t-on la Comédie de Paradoxe, celle qui se vient d'être représentée au Théâtre Italien? Il faut, par délicatesse, substituer de la comparaison. Il nous semble pourtant indispensable de remarquer qu'il est bien étonnant que ce soit au moment même que la Comédie Italienne a obtenu le privilège de représenter la Comédie Française, qu'elle ait ouvert la carrière à un genre qui met la Scène au niveau de celles des Remparts? C'est là, disent-ils, que nous devons voir se former cette seconde *École* après si long-tems demandée & si nécessaire à la restauration de l'Art. Si c'est ainsi qu'on remplira nos espérances, nous serons bientôt réduits au seul plaisir de méditer nos chefs-d'œuvre Dramatiques dans le silence du cabinet. On dévoue, & le Gouvernement permet de dé-

vouer au ridicule les Charlatans qui viennent nous apporter les maladies & même la mort, en nous annonçant la santé : & cette tolérance peut être fort sage, mais on ne doit pas permettre que l'on expose à la risée publique ces empiriques Littéraires qui semblent avoir conflué à la fois la perte du goût & celle de la décence, & qui ne savent exciter le rire qu'aux dépens de la pudeur. Il n'est pas si indifférent qu'on le pense de maintenir, dans l'habitude des plaisirs honnêtes, & des jouissances délicates, une Nation telle que la nôtre, à laquelle on ne sauroit refuser de la grandeur, mais dont l'esprit capricieux & frivole est susceptible d'être facilement égaré, & de prendre l'ombre pour la réalité, & l'ivresse pour du plaisir.

Un esprit corrompu ne fut jamais sublime, dit Voltaire. En littérature comme en morale, ce principe est incontestable ; & peut-être est-il déjà plus que temps de réfléchir sur la vérité qu'il renferme. Rome s'avint avec l'amour effréné des Pantomimes, les femmes Romaines en devinrent folles, elles communiquèrent leur enthousiasme à leurs époux, à leurs parens, à leurs amis ; de proche en proche le mal devint général, un luxe effréné avoit préparé la révolution, les mœurs se relâchèrent, la vertu se cachait, le vice leva un front audacieux, & le genre Romain s'abâtardit. En sommes-nous là ? Finit-on-nous comme les Vainqueurs du Monde ?

ANNONCES ET NOTICES.

RÉPERTOIRE universel & raisonné de Jurisprudence. Ouvrage de plusieurs Jurisconsultes, mis en ordre & publié par M. Guyot. Nouvelle Edition corrigée & augmentée, dix-sept Volumes in 4^o en caractère petit Romain. A Paris, chez Vissé, rue de la Harpe, près la rue Serpente.

Le Tome V de cet Ouvrage paroît actuellement, & le Tome VI paroîtra dans le courant de ce mois. Jusq[ua] à ce que les cinq derniers Volumes qu'on doit livrer gratis aux Souscripteurs paroissent, on continuera de recevoir des souscriptions sur le pied de 168 liv. distribuées en treize payemens, dont le premier est fixé à 24 livres, & les autres à 12 livres, l'un en reurant chacun des douze premiers Volumes.

Avi s à MM. les Souscripteurs des Figures de l'Histoire de France, commencées par feu M. le Bas, & continuées par M. Moreau le jeune, Dessinateur & Graveur du Cabinet du Roi, & de son Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

A l'époque de la mort de M. le Bas, les Estampes étoient au nombre de cent quarante-quatre, divisées en huit Livraisons de dix-huit chacune. M. Moreau s'étant aperçu que ce nombre de dix-huit Estampes par Livraison étoit d'une trop longue exécution, & retardoit la jouissance de MM. les Souscripteurs d'après cette réflexion, il a pris le parti de diviser les huit premières Livraisons en douze de douze Estampes chacune, ce qui fait toujours les cent quarante-quatre Estampes. Par cet arrangement, qui sera invariable, la Livraison qu'il délivre dans ce moment est la treizième des Figures de l'Histoire de France, aussi de douze Estampes.

Le prix est toujours le même, de vingt sols par Estampe, lequel fait 12 liv. pour cette Livraison à Paris, chez M. Moreau le jeune, rue du Coq-Saint-Henri, près du Louvre, ainsi que les Vues des Monumens des environs de Paris, & la description des Œuvres de M. de Voiture, dont il paroît quatre Livraisons in 8. & in 12, de dix Estampes chacune.

MM. les Souscripteurs sont priés de faire retier leurs Livraisons.

Atlas de la Géographie ancienne, par M. Bonne, premier Hydrographe du Roi, avec des Tableaux Historiques & Chronologiques des Principales Révolutions depuis les Empires connus jusqu'au moyen âge, servant d'explication pour chaque Carte, avec une Table alphabétique de comparaison des noms anciens avec les modernes; par M. de Grace, Censeur Royal. Prix, 22 liv. Cet Ouvrage, demandé & attendu depuis long-temps du Public, est du même format de l'Atlas moderne sur la Géographie de feu M. l'Abbé Nicolle de la Croix, connu du Public, & en est le complément, qui se vend à cent feuilles. On en trouvera de reliés ensemble ou séparément, à Paris, chez le sieur Lattre, Graveur ordinaire du Roi, rue Saint-Jacques, la porce-cochère vis-à-vis la rue de la Parcheminerie, n.º 20. On trouvera chez le même Artiste un très-beau Plan de Paris sur la feuille de papier grand Aigle de Hollande, avec tous les nouveaux alignemens, même ceux projetés. Ce Plan ne se vend que laus prix, 7 liv. 4 sols; un autre réduit à moitié sur la feuille de Nom de Jésus de Hollande. Prix, 6 liv. lavé; un de quatre feuilles dédié au Roi par feu M. Jaillot, Géographe ordinaire du Roi, sur lequel tous les changemens ont été portés; un beau Plan de Rotterdam en deux grandes feuilles, dédié à M. de Crousac, Inten-

dant de la Généralité. Prix, 4 liv. 4 sols; une réduction du même Plan dédié à M. M. du Corps de Ville. Prix, 1 livre 16 sols; une Carte des États-Unis de l'Amérique, avec la nouvelle division suivant le Traité de Paix de 1783, dédiée & présentée à M. Franklin, Ministre des États-Unis de l'Amérique près la Cour de France. Cette Carte est sur une feuille & demie d'Aigle, & est accompagnée d'un Abrégé Historique des Expéditions Militaires. Prix, 2 liv. 10 sols, & tout ce qu'on peut désirer en Géographie; des Écrans de tous genres proprement faits, & plusieurs objets d'écrans curieux & utiles.

Ce livre est Choisi de l'Abbé Prevost avec Figures neuvième Livraison, contenant des Mémoires d'une jeune Dame, trois Volumes. Cette intéressante Collection touche bientôt à sa fin.

On souscrit pour les deux Volumes conjointement avec celles de le Sage, à Paris, chez Cuchet, rue & hôtel Serpente, & chez les principaux Libraires de l'Europe. Le prix de la souscription est de 3 livres 10 sols le Volume broché. On a tiré vingt quatre Exemplaires sur papier de Hollande à 12 liv. le Volume broché.

États de Mythologie, avec l'Analyse des Poèmes d'Homère & de Virgile, suivie de l'explication allégorique à l'usage des jeunes Personnes de l'un & de l'autre sexe, par M. de Basville, in-8°. Prix, 6 livres broché. A Genève, chez Barthélemi Chirol, Libraire, & se trouve à Paris, chez Laussant, Libraire, rue de Tournon.

Cet Ouvrage est une compilation, mais une compilation utile, & qui annonce de l'instruction & du zèle de la part de son Auteur. Il respire & il est fait pour inspirer l'amour de l'Antiquité. Il y a un très-grand nombre de figures, moyen propre à

amuser la jeunesse, & à graver profondément dans la mémoire ce que l'on veut y faire entrer.

Et de plus sur les commodités grammaticales de la Langue Française, ou l'on traite succinctement des rapports qu'on a eus ou qu'on a avec les objets de nos idées &c. par M. Roussel de Breville, ancien avocat au Parlement. A Lyon, chez Isaac Marie Bouffier père & fils, rue St. Dominique.

Cet ouvrage est aussi tel que le titre en est modeste. On y trouve des aperçus neufs sur notre Langue, de sages discussions sur un motif de perfection si également utile, & par les principes qu'elle renferme, & par la méthode avec laquelle ils sont présentés.

Le VII^e de M. Bourdoise, premier Prêtre de la Communauté & Séminaire de Saint Nicolas de Charbonnet, seconde Edition, revue, corrigée & abrégée. In-12. Prix, 1 liv. Broché, 6 liv. relié. A Paris, chez Norm, Imprimeur Libraire, rue Saint Jacques.

C'est l'abrégé d'un ouvrage éditant & très ancien, qui a joui d'un grand succès dans la nouveauté. Nous étions, comme l'auteur, qu'une chose bien étonnante c'est qu'un homme sans nom, sans bien, sans crédit avec des talents médiocres & peu d'étude, ait pu parvenir à corriger de nombreux abus dans l'Eglise, y ramener l'ancienne discipline, & concourir à l'établissement de Séminaires & de Communautés Religieuses.

On trouve chez le même Libraire, & à Rennes, chez M. Demousses Vatar, Libraires, des *Jeunes Démonstrations*, ou *Vies édifiantes de nos jeunes Démonstrations*, par M. l'Abbé. Cet ouvrage a eu jusqu'à présent un succès mérité, &

cette Edition, est augmentée d'une nouvelle Vie & de traits intéressans.

FONTENELLE jugé par ses Pairs, ou *Eloge de Fontenelle en forme de Dialogue entre deux Académiciens des Sciences & des Belles-Lettres, seconde Edition, précédée d'un Extrait des Jugemens de M. l'Abbé, Royou, & d'un autre Ouvrage, & suivie d'une Galerie Roquaine de quelques Evénemens de l'année 1783.* A Paris, chez M. la Harpe, Libraire, rue Saint-Jacques, près son Eves; Bâty, & Libraire, rue Saint-Honore, vis-à-vis la Barrière des Béguins. On a vu la première Edition de cet Ouvrage, & nous lui avons donné des éloges. Celle-ci en mérite d'autant plus que M. l'Abbé et M. le Chevalier de Cubières y a fait des corrections & des augmentations très-heureuses. Les Pièces que renferme la *Galerie Roquaine* ont toutes paru dans le cours de l'année 1783, année à jamais mémorable par la découverte de M. de Monipollier. On trouve dans cette *Galerie* deux Pièces fort agréables sur cette découverte intéressante, l'une intitulée *les Prodiges des Sciences & des Arts*, & l'autre l'*Année Philosophique* l'Épître à l'Auteur du *Séducteur* lorsqu'il étoit encore Anonyme; les vers sur la mort de M. d'Alambert que nous ayons déjà publiés, le troublement de terre de Marseille ou la mort de la Marquise de Spadara, Poème Lyrique; la Promenade au Salon de 1783, l'Épître aux Auteurs des Voyages de Robins.

Des Lettres & Lettres sur le Méphitisme & l'Anti-Méphitisme, adressées à M. Cadet, par M. Jean de Combe-Blanche, A Vienne, & se trouvent à Paris chez les Marchands de Nouveautés.
L'Auteur se plaint beaucoup de plusieurs Mem-

bres de l'Académie, qui, après s'être déclarés contre l'anti-Méphisisme, l'ont adopté, & s'en sont dit Auteurs; quoique l'objet de cette discussion soit intéressant par lui-même, nous avons trouvé l'Ouvrage un peu verbeux; nous ne déciderons pas le fonds de la querelle, & laisserons aux Lecteurs le soin de vérifier la vérité des faits, l'exactitude des citations, la solidité des principes & la justesse des raisonnemens. Au reste, cet anti-Méphisique n'est autre chose que du vinaigre mêlé avec de l'eau que l'on jette dans les fosses d'aisance lorsqu'on en fait l'ouverture.

MÉDECINE des Animaux domestiques, renfermant les différens remèdes qui conviennent pour les maladies des chevaux, des vaches, des brebis, des cochons, de la volaille, des oiseaux de fauconnerie, des petits oiseaux, &c.; par M. Buchoz, Auteur de différens Ouvrages économiques, seconde Edition, augmentée. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, la première porte-cochère au-dessus du Collège d'Harcour.

Tout le monde connoît les Ouvrages de M. Buchoz. Celui-ci a le mérite d'intéresser une classe de Citoyens bien précieuse, les Agriculteurs.

MÉMOIRES du Musée de Paris. Sciences. N^o. 1. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

On a applaudi au projet de publier les Mémoires du Musée. Cette première Livraison traite du feu complet, par M. Ducarla. La longueur de ce Mémoire & des Pièces qui y sont relatives, a empêché qu'on ne fit paroître le Discours préliminaire; on le donnera à la deuxième Livraison.

A, B, C, ou Jeu des Lettres de l'Académie des

Enfants, & Recueil de leurs Etudes, nouvelle Edition, divisée en trois Parties, ornées de Figures & d'un petit Atlas élémentaire, le tout mis dans un ordre très-méthodique, par M. Freibeau, Instituteur, &c. A Paris, chez l'Auteur, Place de l'Ecole, près le Pont-Neuf, la Veuve Héault, l'Imprimeur-Editeur, rue de la Parcheminerie, & Savoye, Libraire, rue Saint-Jacques. A Versailles, chez Barthelemy Leguay, Libraires.

Tous avons annoncé les *Cayars* de l'estimable Ouvrage de M. Freibeau à mesure qu'ils ont paru. Il y a joint de petits Jeux propres à attacher les Enfants, & à leur inspirer du goût pour l'étude. On peut voir la Note & les prix de ces divers objets dans un Examen que M. Freibeau a communiqué gratuitement chez lui.

Six Duos très-faciles pour deux Violons, par M. Prot, Musicien de la Comédie Française, Ouvr. V. Prix, 4 liv. 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Honoré, près celle Saint-Nicolas, maison de M. Roubaire, Epicer, & à la Comédie Française pendant le Spectacle.

On doit savoir gré à M. Prot, qui a déjà donné plusieurs Ouvrages pareils, de consacrer ses talens à l'avantage des Commencans.

Le Livre de la Marche de Figaro, avec huit variations arrangées pour le Clavecin, par M. B..., Professeur. Prix, 1 livre 18 sols. A Paris, chez Mlle Levasseur, rue Saint-Honoré, entre celle du Tour & celle des Prouvaires, maison de M. Sedillot.

NUMERO 10 des Ariettes & petits Airs pour le Clavecin ou la Harpe, par M. Dreux le jeune, Maître de Clavecin. Prix, séparément 2 liv. 8 sols. Abonnement de vingt-quatre Cahiers 36 & 48 liv.

A Paris, chez Mlle Girard, rue de la Monnoie, à la Nouveauté.

Deux Duos, le premier pour deux Harpes ou Harpe & Violon, le second pour Harpe & Violon obligés, par M. Mayer. Prix, 7 liv. 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue Neuve des Capucins, Chaussée d'Antin, hôtel de M. le Marquis de Choiseul.

L'Art de jouer de la Harpe démontré dans ses Principes, dédié aux Amateurs de cet Instrument, suivi de deux Sonates, par M. Cardon, Œuvre XII. Nota. Les premiers Élémens se trouvent dans la Méthode du sieur Cousineau fils. Prix, 9 livres. A Paris, chez MM. Cousineau père & fils, rue des Poullies.

Voyez, pour les Annonces des Livres, de la Musique & des Estampes, le Journal de la Librairie sur la Couverture.

T A B L E.

<i>M^{rs} Mathours,</i>	3	<i>Mémoire sur le premier Drap</i>	
<i>Vers à Eglé,</i>	1	<i>de Laine sup^{re} fine du crû de</i>	
<i>Romance du Barbier de Sé-</i>	1	<i>la France,</i>	31
<i>ville,</i>	6	<i>Aca^démie Roy. de Musiq.</i>	33
<i>Charade, Enigme & Logogry</i>		<i>Comédie Italienne,</i>	35
<i>phé,</i>	9	<i>Annonces & Nouvelles,</i>	45
<i>Eloge de Fontenelle,</i>	101		

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 4 Décembre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 3 Décembre 1784. GUIDI.

M E R C U R E D E F R A N C E.

S A M E D I 11 D É C E M B R E 1784.

P I È C E S F U G I T I V E S E N V E R S E T E N P R O S É.

LES VOYAGES DE COLOMBELLE ET VOLONTAIRETTE.

Sur l'Air des infortunés Amours de Gabrielle de
Vergy & de Raoul de Coucy.

C O L O M B E L L E & V O L O N T A I R E T T E

Vivoient ensemble, étoient deux sœurs :

L'une étoit volage & coquette,

Changeant & de goûts & d'humeurs,

L'autre étoit sage autant que belle,

Et suivoit en tout la raison ;

Volontairette & Colombelle.

Sont peintes assez par leur nom.

U N B E A U j o u r o n v i e n t l e u r a p p r e n d r e

Q u ' u n o r d r e d u G r a n d Z u l t w a n ,

N^o. 50, 11 Décembre 1784.

C

Toutes deux les force à se rendre
 Près de ce Monarque Ottoman.
 Il ne falloit d'autre réponse
 Qu'une révérence & partir ;
 Soudain Volontairette annonce
 Qu'elle ne peut y consentir.

« MA SŒUR, est-il si nécessaire ,
 » Dit-elle, de quitter ces lieux ?
 » Entre nous, il ne peut se faire
 » Qu'un seul amant suffise à deux.
 » Devons-nous obéir aux hommes ?
 » Quel est leur empire sur nous ?
 » Vingt adorateurs où nous sommes ,
 » M'amusent plus qu'un triste époux. »

« L'HYMEN est un Dieu mercénaire ,
 » Et je hais l'Amour en turban :
 » Je fais ce qu'il faut que j'espère
 » Des caresses d'un Musulman.
 » — Ma sœur, il sollicite, il presse ;
 » Pourquoi fuirions-nous ses regards ?
 » De ces lieux soyez la Déesse ;
 » Qu'on vous encense, moi je pars. »

A CES mots, changeant de langage,
 Volontairette suit sa sœur ;
 L'Amour dans ce pèlerinage
 Leur sert, dit-on, de conducteur.

DE FRANCE.

51

Bientôt une belle prairie
Leur offre pour lit de repos ;
Des gazons dont l'herbe fleurie
Verdit au bord des clairs ruisseaux.

COLOMBELLE, toujours frappée
Des vœux de son royal amant,
Toujours à lui plaie occupée,
Lui compose un bouquet charmant.
L'insensible Volontairette,
Évitant les feux du soleil,
Loin de cueillir la violette,
S'assied, & se livre au sommeil.

UNE abeille vole autour d'elle,
Et voyant l'éclat de son teint,
Conçoit l'espérance infidelle
D'y puiser le plus doux butin.
En vain seroit-elle accusée
D'avoir fait naître sa douleur :
Le dard de l'abeille abusée
A cru pénétrer une fleur.

VOLONTAIRETTE consternée,
Vient se plaindre & se lamenter.
« Pourquoi, lui dit sa sœur aînée,
» Dormir au lieu de m'imiter ? »
De cette sœur trop peu chérie
La main essuie alors ses pleurs ;

C ij

Bientôt une autre étourderie
L'expose à de nouveaux malheurs.

DE BONS villageois , que ses grâces
Ont remplis d'un respect touchant,
S'arrêtent tantôt sur ses traces,
Tantôt l'admirent en marchant.
Avec elle ils sont loin de compte;
Il faut plus à sa vanité;
Sur un tas d'épis elle monte
Pour montrer toute sa beauté.

DE-LA son regard se promène
Sur ses nombreux admirateurs;
Elle a l'air d'une Souveraine
Qu'entourent ses adorateurs.
Mais que de maux l'orgueil attire!
Son pied glisse , & l'entraîne en bas....
Aux respects succède le rire
Qui circule en bruyans éclats.

COLOMBELLE accourt éperdue
Au bruit de sa calamité,
La voit sur le sable étendue
Et la relève avec bonté:
De ce nouveau revers surprise,
Elle la gronde tendrement;
Sages avis que l'on méprise
Et qu'emporte l'aîle du vent.

ELLE apperçoit la cour vieillie
D'un vaste temple inhabité ,
Où des Dieux qu'à doroit l'Asie
Jadis siégea la majesté ;
Prompte à secouer la contrainte
Où sa sœur la retient toujours ,
De la demeure autrefois sainte ,
Elle veut voir tous les détours.

DE PROFANES Devinereſſes
Y vont par fois tenter le sort :
C'est-là que ces enchantereſſes
Prédiſent la vie ou la mort :
Volontairette veut s'inſtruire
Des myſtères de ſon deſtin ,
Et ſoudain ſe fait introduire
Au ſeuil d'un antre ſouterrain ;

UNE voix ſombre & prophétique
Lui crie auſſitôt d'avancer ;
Au milieu d'un cercle magique ,
Debout elle la fait placer ;
Une main , de ſa chevelure
Vient dérouler les blonds anneaux ,
Que fait errer à l'aventure
Le ſouffle des Dieux infernaux.

AUTOUR de la jeune imprudente
On allume de noirs brandons

Paitris d'une résine ardente
 Et de la graisse des lions.
 La Circé de ce sombre asyle
 Se met à hurler, à beugler ;
 D'affreux serpens viennent par mille
 Entre les flambeaux circuler.

TOUT-A-COUP la poix enflammée
 Fait au loin voltiger ses feux ;
 De Volontairette alarmée
 Ils atteignent les longs cheveux :
 Elle s'élance de l'enceinte
 Où l'on cherche à la retenir.
 Souvent où l'on entre sans crainte,
 On n'en sort pas sans repentir.

ELLE va joindre Colombelle,
 Qui pleuroit sa désertion.
 « Hélas ! ma chère, lui dir-elle,
 » J'arrive du sac d'Illion :
 » Vois mes cheveux & mon visage ;
 » Comme le feu les a noircis !
 » — Ma sœur, il falloit être sage,
 » Et profiter de mes avis. »

LÉGÈREMENT elle l'écoute,
 Et de la ville cependant
 Toutes deux reprennent la route,
 Non sans un nouvel accident.

La ville où le sort les appelle ,
Déjà vient frapper leurs regards ;
Mais la victoire arrive-t'elle
Sans qu'on ait vû mille hasards ?

DE ROCHERS une énorme chaîne
L'environne de tous côtés ;
Le pied ne peut gravir qu'à peine
Sur leurs sommets infrequentés.
O terre ! ô fortuné rivage !
Que tu vas causer de douleurs !
Tu n'es plus qu'une vaine image
Qui fuit devant l'une des sœurs.

DU CREUX de ces roches affreuses
Un aigle part en ce moment ,
Et vient près des deux voyageuses
Planer majestueusement.
Volontairette , pour le suivre ,
S'élance après lui..... Mais , hélas !
A quel espoir elle se livre !
Le précipice est sous ses pas.

DIFUX ! veillez sur sa destinée !
Défendez-lui d'en approcher !
Vœu superflu..... L'infortunée
Roule de rocher en rocher ;
Et portée au fond d'un abyme ,
Où ne pénètrent point les yeux ,

C v

De ses erreurs triste victime ,
Meurt les bras tendus vers les cieux.

LA MALHEUREUSE Colombelle,
Vainement à cris redoublés ,
D'une voix mourante l'appelle ;
Les seuls échos en sont troublés.
Dans cette solitude horrible ,
Lasse enfin de se lamenter ,
Au fond de l'abyme terrible
Elle-même veut se jeter.

JE VAIS , ma sœur , je vais , dit-elle.....
Les Envoyés de Zuliman ,
Heureusement pour cette Belle ,
L'arrêtent par son doliman ;
Survenus au moment funeste
Où ses jours vont se terminer ,
Pour en mettre à couvert le reste
Ils se hâtent de l'emmener.

« ADOREZ , lui dit-on , Madame ,
» De Zuliman la volonté ;
» Pour vous de la plus vive flamme
» Son noble cœur est tourmenté. »
Ils disent , baissent la poussière
Qu'agite son pied délicat ,
Et dans une riche litière
La conduisent au Potentat.

ZULIMAN , frappé de ses charmes ,

Au même instant veut l'épouser :

« Jugez , dit-elle , par mes larmes ,

» Si ma douleur peut s'apaiser.

» Jugez de la pompe ordonnée

» Si je goûterois la douceur ;

» Doit-on songer à l'hyménée

» Le jour qu'on a perdu sa sœur ? »

« EH BIEN ! répond-t'il , à sa cendre

» Rendons les honneurs qui sont dûs :

» De mon trône je vais descendre

» Pour payer ces justes tributs. »

A ces mots , son âme enflammée

Enchaînant ses vives ardeurs ,

Aux larmes de sa bien aimée

Zuliman vient mêler ses pleurs.

LE LENDEMAIN , au rang suprême

Affise auprès de son amant ,

On voit un brillant diadème

Parer le front le plus charmant ;

Que tout l'éclat qui l'environne

Présente un utile tableau !

La sœur prudente est sur le trône ,

Et l'étourdie est au tombeau.

(Par M. le Chevalier de Cubières.)

Explication de la Charade , de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Quinze-Vingts* ; celui de l'Énigme est la lettre *Y* ; celui du Logogryphe est *Échançon*.

*C H A R A D E à Madame * * * ,
qui s'y reconnoitra.*

MON premier avec pompe éleva les Héros
Qui vengèrent jadis Rome de ses rivaux.
Belle Églé, mon second est une ville en France ;
Mais vous êtes mon tout.... soit dit sans qu'on s'offense.
(Par M. Boinvilliers Foirestier.)

E N I G M E.

JE suis en sens différent
Un double dépositaire
Dont chacun est à se taire
Condamné diversement ;
L'un chez les Grands nécessaire ,
Des petits est respecté ;
Et son infidélité
N'est jamais involontaire ;

Un usage plus vulgaire
A mon double est réservé ;
Et si , comme il peut se faire ,
Son dépôt est violé ,
Ne l'appellez pas un traître ,
C'est un malheur qui , peut-être ,
Ne seroit pas arrivé
Sans la faute de son maître.

L O G O G R Y P H E .

JE suis une prison où les captifs ferrés
Gémissent détenus sous des verroux dorés ;
De cet obscur cachot le Geolier , s'il est sage ,
Pour le bien des captifs doit fermer ce passage
A tous les élémens. Ciel ! qu'il est malheureux ,
T'écritas-tu , Lecteur , d'être en de pareils lieux !
Garde-toi de le croire : on est digne d'envie
Quand on peut s'y gêner tous les jours de sa vie.
En fouillant mes sept pieds , tu trouveras dans moi
Les armes , & le nom , & le titre d'un Roi ;
Une lourde monnoie en vogue en son empire ;
L'un des frippons , Iris , pour lesquels je soupire ;
~~Un~~ proche parenté ; un goût , une fureur
Dont l'immortel Regnard nous retrace l'horreur ;
Un animal ailé ; ce miroir de nos âmes
Que l'âge enfin ternit , & que plârent nos Dames.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

HISTOIRE de Stanislas Premier , Roi de Pologne , Duc de Lorraine & de Bar , par M. l'Abbé Proyart , de plusieurs Académies Nationales & Étrangères. 2 vol. in-12. A Lyon , chez Pierre Bruyset-Ponthus , & à Paris , chez Berton , Libraire , rue S. Victor.

L'HISTOIRE d'un Roi, l'honneur & l'amour de la Pologne; qui renonce à une couronne pour épargner le sang humain; dont les vertus pacifiques ont égalé les qualités guerrières; qui a consacré les dernières années de sa vie à faire le bonheur d'une grande Province, & qui enfin, après avoir donné à la France une Reine adorée, devient le modèle de tous les Souverains; est un objet bien intéressant pour un François. M. l'Abbé Proyart a rempli cette tâche avec le même zèle qu'il a mis à écrire l'Histoire du Dauphin, Élève de Fénelon, & celle du Dauphin père de Louis XVI. Son style joint à la clarté la simplicité qui convient à l'Histoire; il a travaillé d'après de bons matériaux, & les manuscrits que lui ont communiqués M. Aillot, Commissaire de la Maison de Stanislas, &

M. de Solignac , Secrétaire de ce Prince , & de l'Académie de Nancy, sont de sûrs garants de la fidélité & de l'exactitude des faits renfermés dans cet Ouvrage.

Le premier volume contient l'Histoire de Stanislas, divisée en six Livres, dont le premier conduit depuis l'enfance de Stanislas jusqu'à l'élection d'Auguste II; le deuxième, depuis cette élection jusqu'à la déposition d'Auguste, suivie de l'élection de Stanislas; dans le troisième, on voit la suite des mouvemens qui agiterent le Nord depuis l'élection de Stanislas jusqu'à sa retraite en France; le quatrième offre l'histoire des révolutions que ce Prince éprouva dans sa fortune jusques à sa seconde élection; le tableau des vertus royales que Stanislas fit briller sur le trône de Lorraine, & le détail des qualités de son cœur & des vertus de son âme, sont la matière des deux derniers.

Le second volume contient ce que le Roi de Pologne a écrit de plus intéressant sur divers sujets.

Si le Roi Stanislas étoit moins apprécié, si la plupart de nos Concitoyens n'avoient été les témoins de ses vertus & de ses bienfaits, nous nous empresserions de faire connoître cet auguste personnage; mais sa naissance, sa double élection au trône de Pologne, son Voyage en Turquie, son intimité avec Charles XII ont été tracés dans toutes les Histoires du temps; & nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs en cherchant à leur faire con-

notre Stanislas dans ses propres Ouvrages. Ils respirent par tout les vertus dont son cœur étoit pénétré; on y voit tout ce qu'il avoit fait pour établir dans la Lorraine & dans son propre Palais la plus sage administration; on y trouve des réflexions sur le Gouvernement de Pologne, qui prouvent toute la tendresse qu'il avoit pour des sujets dont il auroit fait le bonheur; on y lit avec intérêt des réflexions sur l'éducation des enfans, & principalement des Princes. Il a adressé ces dernières à Mgr. le Dauphin, son petit fils, & père du Roi; on y voit combien il étoit persuadé que les Rois ne sont que les pères de leurs peuples, qu'il sentoit tout le danger de la flatterie, & qu'il savoit bien discerner parmi les Courtisans ceux qui pouvoient mériter son estime en méritant celle de la Nation. L'article des grâces & des bienfaits y est traité avec discernement; & lorsqu'il parle de la justice, il fait concilier l'amour de l'ordre avec les droits de l'humanité.

Le portrait du Philosophe, tracé de la main de ce Prince, donnera une idée de son style.

« Un Philosophe doit s'étudier à régler la
 » marche de son esprit, à discuter les
 » principes, à examiner les vraisemblances,
 » à chercher le vrai avec autant de discernement
 » que de bonne foi. Exempt de préjugés, ennemi de tout paradoxe, il doit
 » connoître le prix de la raison, en étendre

» les facultés , mais en respecter les bornes ;
 » assurer où elle peut atteindre , douter où
 » elle ne peut parvenir. ne pas estimer les
 » grands états de la vie plus qu'ils ne valent ;
 » ni les basses conditions plus petites qu'elles
 » ne sont. Il doit jouir des plaisirs sans en
 » être esclave , des richesses sans s'y atta-
 » cher , des honneurs sans orgueil & sans
 » faste ; supporter les disgrâces sans les
 » craindre & sans les braver , regarder com-
 » me inutile tout ce qu'il n'a pas , comme
 » suffisant à son bonheur tout ce qu'il pos-
 » sède : toujours égal dans l'une & l'autre
 » fortune , toujours tranquille , & d'une
 » gaîté sans art , il doit aimer l'ordre &
 » le mettre dans tout ce qu'il fait ; épris
 » des vertus de son état , n'être extrême
 » sur aucune , & les pratiquer toutes ,
 » même sans témoins ; sévère à son égard ,
 » être indulgent à l'égard des autres , franc
 » & ingénu sans rudesse , poli sans fausseté ,
 » prévenant sans bassesse ; il faut que , pé-
 » nétré de l'amour du bien public , il aime
 » sa patrie autant que les plus fiers Romains
 » chérissent la leur , qu'il y vive sans en-
 » vie , sans intrigues , sans ambition ; qu'inac-
 » cessible à tout mouvement de vanité , il
 » ne cherche point à y être connu , quoi-
 » qu'il ne pût que gagner à l'être ; qu'il s'y
 » rende utile sans éclat & sans bruit ; en un
 » mot , le Philosophe doit avoir le cou-
 » rage de se passer de toute sorte de gloire ,
 » & , sans cesser de se respecter , ignorer ses

» vertus , & compter pour rien jusqu'à la
 » philosophie même. »

Quelques autres morceaux pris au hasard,
 achèveront de faire connoître sa manière ;
 & comme il s'est peint dans ses Ouvrages ,
 ils serviroient en même-temps à justifier la
 haute opinion que l'on avoit conçue de ce
 Roi Philosophe.

• « Les Arts utiles , protégez-les ; les Arts
 » agréables , souffrez-les ; les Arts frivoles ,
 » rançonnez-les ; les Arts dangereux , prof-
 » crivez les.

« Quel est aujourd'hui le Bénéficiaire qui
 » se regarde comme l'économe & non le
 » propriétaire de ses revenus , qui sont le
 » bien des pauvres , & sur lequel il ne lui
 » est permis de prendre qu'une honnête
 » subsistance ? Les plus riches Bénéficiaires qui
 » devroient faire la gloire & le soutien de
 » la Religion , sont ceux qui en font la honte
 » & le scandale ; ils ont entre les mains le
 » bien des pauvres ; & au lieu de soulager
 » leur misère , ils lui insultent par un faste
 » insolent.

» L'autorité arbitraire n'a point de plus
 » grand ennemi qu'elle-même ; le despotisme
 » abrutit la raison dans les uns & l'aigrit
 » dans les autres ; il ne peut y avoir que des
 » esclaves sous un tel Gouvernement ; les
 » sujets sont les esclaves nés du Souverain ,
 » & le Souverain l'est lui-même de la crainte
 » & des soupçons. On doit bien cepen-
 » dant se donner de garde d'écouter dans un

» État ces sujets vicieux toujours prêts à
 » crier au despotisme , dès que l'autorité se
 » met en devoir d'enchaîner leur licence
 » pour assurer l'ordre public. Les Empires
 » qui se détruisent par le despotisme , ne
 » peuvent se soutenir que par une fermeté
 » constante à venger les loix du mépris des
 » méchans ; la foiblesse , qui ne punit rien ,
 » est sœur de la cruauté , qui punit trop ; on
 » ne ménage jamais l'homme vicieux qu'au
 » préjudice de la société , & une clémence
 » aveugle est la plus odieuse des tyrannies.

» Les divorces font moins d'éclat en
 » France aujourd'hui , parce qu'ils y sont
 » plus fréquens ; & le plus grand des scan-
 » dales , c'est qu'ils n'y soient plus scan-
 » daleux.

» Le bon Ministre est celui qui s'applique
 » à mettre en place le mérite plutôt que le
 » nom ; qui a le courage de souffrir que les
 » Courtisans disent du mal de lui , pourvu
 » que le peuple en dise du bien.

» Le Général que se choisiroit une Armée ,
 » vaudroit presque toujours mieux que celui
 » qu'on lui donne. »

Un jour Stanislas entra dans une Église de
 Lorraine au moment où un Curé faisoit le
 catéchisme aux enfans de la Paroisse ; il lui
 demanda s'il le faisoit souvent : « Trois fois
 » la semaine , lui répondit le Curé : une fois
 » pour les instruire de la Religion , & deux
 » fois pour la leur faire aimer. »

» Nous croyons que nos Lecteurs nous sau-

ront gré d'avoir multiplié ces citations , au lieu de leur présenter l'image de quelques combats sanglans ou le siège de quelques villes, dont les noms barbares ne seroient pas même restés dans leur mémoire.

Nous aurions désiré que M. l'Abbé Proyart, à qui on doit des éloges pour cet Ouvrage , eût été un peu plus précis, plus rapide dans son premier volume , & un peu plus sévère dans le choix des Ouvrages qui forment le second. On y remarque sur tout plusieurs lettres adressées au Roi de Pologne par plusieurs Souverains , qui sont aujourd'hui bien peu intéressantes , & qui répandent une grande monotonie sur cette partie de l'Ouvrage , puisqu'elles contiennent toutes les mêmes choses , n'étant que des réponses uniformes à une circulaire écrite par Stanislas à chacun d'eux.

M. l'Abbé Proyart se justifieroit peut-être plus difficilement de son zèle un peu amer contre la philosophie ; peut être est il peu conforme à la charité sur-tout , d'aller réveiller & provoquer la justice contre un Ouvrage qui , comme il le dit , est entre les mains de tout le monde , & d'avoir l'air de vouloir soulever le Clergé & les Magistrats contre une Académie ; sans doute les Académies, *tant Nationales qu'Étrangères* , dont M. l'Abbé Proyart se fait honneur , & a vraisemblablement recherché à être Membre , sont plus éclairées , plus sages , plus religieuses que celle contre laquelle il s'élève ;

sans cela, il y auroit de l'inconséquence dans sa conduite, & c'est ce qu'on ne sauroit présumer.

BLANCHARD, Poëme en deux Chants,
par M. Duchosal. A Rouen, & se trouve
à Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

Si parmi la foule prodigieuse des Ouvrages nouveaux qui nous accablent, & qui sont devenus aux progrès des études & des talens, un obstacle non moins puissant peut être que le fut autrefois l'extrême rareté des Livres, on doit avant tout s'empresser de rendre compte de ceux qui sont des monumens de goût & de raison, ou qui tendent à agrandir la sphère des connoissances humaines; on ne doit pas pour cela négliger de distinguer parini les Brochures éphémères, celles qui ne pouvant pas intéresser par elles mêmes, soit par le mauvais choix du sujet, soit par le vice du plan & le défaut d'ensemble, annoncent néanmoins les germes non équivoques d'un talent, qui n'a besoin que d'encouragemens pour se développer par le travail & la culture, & pour produire dans la maturité des fruits dignes d'être savourés par les gens de goût. C'est dans cette vûe qu'on a cru pouvoir parler du Poëme intitulé *Blanchard*. Sans nous arrêter au Héros de ce Poëme, sans parler du plan, citons au hasard

quelques tirades qui prouvent que M. Du-
chosal est né pour parler la langue du Poëte.

Cependant le Vesper & ses crêpes funèbres
Viennent sur l'horizon répandre les ténèbres ;
L'Artisan fatigué s'abandonne au repos ;
Les bois n'entendent plus gazouiller les oiseaux ;
Ou bien si quelque bruit succède à leur ramage ,
C'est Zéphyr qui murmure à travers le feuillage ;
Enfin , pour abrégér la longueur du récit ,
Le jour qui disparoît faisoit place à la nuit.

Cette description n'a rien de recherché ;
elle est d'autant plus gracieuse qu'elle est
plus naturelle. L'Auteur joint à ce mérite si
rare , de l'élan & de l'imagination. Voiei deux
vers qui prouvent de l'essor poétique :

A ces mots il conçoit , il enfante , il détruit ;
L'art combat & triomphe , & le globe est construit.

Il montre de l'imagination dans la peinture
qu'il trace de l'opinion.

Il est une Déesse errante & vagabonde ,
Qui , sur un vent léger , circule dans le monde ;
Elle naquit un jour avec l'entêtement ,
Et son père , dit-on , fut le désœuvrement.
Son temple est révééré dans l'enceinte des villes ,
Et renferme un essaim de mortels inutiles ,
Des Moines , des Robins , de Commis & des Clercs.
La Déesse y paroît sous vingt masques divers ,

Et du haut des autels partageant les systèmes,
De l'orgueil à l'erreur conduit les sages mêmes.

On ne peut refuser à M. Duchosal une tournure de vers facile, & cet heureux choix de mots harmonieux, qui est un des premiers caractères du Poète ; mais en l'encourageant, on doit l'avertir qu'il a des torts à expier ; il a débuté par une satire ; il a cru sans doute marcher sur les traces de Boileau, & il a commencé par attaquer M. l'Abbé de Lille, qui est le Boileau du siècle. Il ne peut trop & trop tôt renoncer au métier d'un Satyrique, qui, pour citer ses propres vers,

Qui, distillant par-tout le venin de la rime,
Pour tirer du néant son Apollon pervers,
Vous condamne à l'oubli qui menace ses vers.

Il faut que ce soit un bien mauvais genre ; puisqu'il a forcé un jeune Écrivain que nous croyons honnête, à encadrer dans ses premières rimes le nom même de M. Thomas, dont la personne & les Ouvrages doivent inspirer le respect à tous ceux qui aiment les vertus & les Lettres. Nous n'avons rien à ajouter après cette réflexion.



LA Fortification Perpendiculaire, par M. le Marquis de Montalembert, Maréchal-de-Camp, de l'Académie Royale des Sciences & de celle de Saint-Petersbourg. 3 Vol. in 4°. grand papier, ornés de 104 grandes planches. A Paris, chez Denis Pierres, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, & Alexandre Jombert le jeune, Libraire, rue Dauphine, N°. 116.

PUISQUE l'art de fortifier les Places & de les défendre, a jusqu'à présent été surpassé par celui de les attaquer & de s'en rendre maître, il est incontestable que le premier a besoin d'être perfectionné.

Mais il ne suffisoit pas qu'une vérité aussi importante fût sentie, il falloit qu'elle le fût par un Militaire doué d'un esprit d'observation, éclairé par l'expérience, qui, après avoir supporté les fatigues de la guerre, se livrât au travail de l'étude, & ne s'en laissât pas imposer par les grands noms des Vauban, des Cohorn, qui, comme le remarque M. le Maréchal de Saxe, ont employé des sommes énormes pour fortifier des Places sans le rendre plus fortes.

M. le Marquis de Montalembert, après avoir fait quinze campagnes, commandé à l'Isle d'Oléron, dans le temps qu'elle étoit menacée de toutes les forces de l'Angleterre, qui s'étoit déjà emparée de Belle Isle en 1761; après avoir observé & visité la

plus grande partie des Places de guerre de l'Europe, a employé tous ses efforts pour parvenir à ce point desirable pour l'humanité, celui de rendre la défense supérieure à l'attaque.

Il a publié en 1776, 1777 & 1778, quatre volumes in 4°. enrichis de 27 grandes planches, qui sont le fruit du long & utile travail auquel il s'étoit livré jusqu'alors.

Mais la guerre étant survenue à la fin de la même année 1778, elle lui a fourni de nouvelles occasions de faire usage de ses connoissances. Ayant été chargé de fortifier l'Isle d'Aix, & le local ni le temps ne lui permettant pas de faire usage d'aucune des méthodes qu'il avoit déjà publiées, il a eu recours à d'autres moyens qui ont donné encore plus d'étendue à ses principes. C'est une partie de ce qu'il a fait exécuter pendant cinq ans pour la défense de la rade de l'Isle d'Aix, & celle du port de Rochefort, qui fait le sujet du cinquième volume qu'il vient de publier, orné de 17 grandes planches.

Les gens de l'Art peuvent maintenant se convaincre par les démonstrations que M. le Marquis de Montalembert en donne dans tous le cours de son Ouvrage, que son système est préférable à ceux qui, jusqu'à présent, ont été adoptés. Sans même avoir recours à ces démonstrations, il s'élève sans doute un préjugé très-avantageux en sa faveur : c'est que dans l'exécution qu'il a eue en 1761, & qu'il vient d'avoir en 1779, jus-

qu'à la paix, il a été approuvé de tous ceux qui ont été dans le cas de le connoître, & qu'il paroît revêtu du suffrage de l'Académie Royale des Sciences, qui ne l'a accordé que sur le rapport de MM. les Comtes de Maillebois & de Tressan, Lieutenans Généraux, du Comte de Buffon, le Roy, & de Borda, Capitaines de Vaisseaux, tous Membres distingués de cette Académie.

Cet Ouvrage n'étant pas à la portée de tout le monde, & n'étant conforme au goût que de peu de Lecteurs, nous sommes forcés de renoncer à le faire connoître par une exacte analyse; mais nous devons dire en général que ce système de M. le Marquis de Montalembert est absolument neuf; que c'est un traité complet de l'art défensif, applicable depuis les plus petites Garnisons jusqu'aux Armées, dans des lignes ou des camps retranchés; il comprend également l'artillerie dans tous ses différens usages; embrasse & traite par conséquent de toutes les parties de la guerre les plus utiles, & l'on peut ajouter les plus ingrates.

A l'égard du style, il réunit le mérite rare de la clarté, de la simplicité & de la noblesse dans l'expression. On sent que l'Auteur ne s'est occupé que du soin de se faire comprendre; & on peut dire qu'il a parfaitement réussi, même dans la partie qui tient uniquement à l'Art; car cet Ouvrage n'est pas seulement élémentaire; si les principes y sont la base du système, les faits viennent

à l'appui des principes; de façon que chaque volume contient une partie historique plus ou moins étendue, qui ne doit pas faire moins d'honneur à l'Auteur que ce qui s'y trouve de purement scientifique.

ACADÉMIE.

SUR le Prix de Morale fondé à l'Académie Française.

DEPUIS trois ans, un des sujets les plus utiles, les plus intéressans, est proposé par l'Académie Française, à qui le Fondateur en a confié le jugement, & à peine est-il connu dans le monde, & même parmi les Gens de Lettres. Comment se fait-il que ce qui mérite tant d'attention en ait si peu obtenu? Il vaut mieux faire cesser cette indifférence que de s'arrêter à l'expliquer, & pour cela il faut rappeler dans un Journal aussi répandu que celui-ci l'objet de cet Ouvrage. Voici le Programme qui a été publié dans le mois de Mars 1781.

« Un Particulier zélé pour le bien public, & qui pense qu'une bonne éducation y peut beaucoup contribuer, désireroit qu'il fût composé un Traité élémentaire de Morale qui expliquât & prouvât les devoirs de l'homme & du citoyen. Il voudroit que ce Traité fût fait d'après les principes du droit naturel; qu'il fût clair, méthodique & propre à toutes les Nations.

Comme il est destiné aux Écoles, on desire qu'il soit court & écrit dans un style simple, qu'il n'excede pas cent ou cent vingt pages d'une impression in-12, d'un caractère ordinaire, afin que servant

N^o. 50, 11 Décembre 1784. D

aux enfans qui apprennent à lire, il puisse être lu & retenu dans le cours de l'éducation, & qu'il puisse être acheté à un très-bas prix.

Pour engager les Gens de Lettres à la composition de cet Ouvrage, on a déposé 1200 livres chez M^e Sauvaige, Notaire, rue de Buffy.

On prévient qu'il faut que l'Ouvrage soit imprimé & approuvé; ou si l'on ne veut pas risquer les frais d'impression, il faut que le manuscrit soit revêtu d'une approbation ou permission d'impression.

Les Exemplaires imprimés ou manuscrits & permis d'être imprimés, seront remis audit sieur Sauvaige, Notaire, d'ici au premier Mai 1782, sans nom d'Auteur, mais avec une Sentence ou Épigraphe, dont pareille sera enfermée avec le nom de l'Auteur dans un papier cacheté, qui ne sera ouvert que lors de la distribution du Prix. Ce Prix sera donné le jour de la Saint Louis 1786. »

L'Académie n'ayant reçu aucun Ouvrage digne du Prix en 1782, l'avoit remis à l'année 1784; elle n'a pas été plus heureuse; & connoissant de plus en plus les difficultés, comme l'importance de cet Écrit, elle a cru devoir accorder encore deux années aux Auteurs. L'instruction qu'elle a joint à son nouveau Programme sera encore pour eux un plus précieux avantage; elle persuade au Public tout l'intérêt qu'il doit donner à cet Ouvrage; elle leur montre tous les obstacles qu'ils ont à vaincre, mais aussi toute la gloire qui les attend; elle leur trace des principes, & leur indique les principaux objets qui doivent les arrêter dans ce travail si noble, si touchant & si difficile. En lisant ce morceau, le Fondateur de ce Prix a dû se féliciter de nouveau d'avoir remis le jugement du Concours qu'il a ouvert, à une Compagnie non moins accoutumée aux utiles qu'aux beaux Écrits, & faite pour préparer par leurs vûes & leurs leçons, l'Ouvrage même qu'ils doivent couronner.

L'Académie elle-même a dû se trouver heureuse d'avoir dans son Secrétaire un Écrivain toujours si propre à présenter d'une manière digne d'elle les instructions qu'elle doit répandre. Il est malheureux que l'étendue & le nombre des Ouvrages que l'Académie avoit à offrir au Public dans la Séance de la Saint Louis, n'ait pas permis la lecture de ce morceau ; il eût encore ajouté à l'éclat de cette Séance. C'est une raison de plus de nous hâter de l'offrir au Public.

« Le Prix destiné à un Ouvrage élémentaire de Morale n'est pas donné ; & l'Académie, en le réservant, croit devoir laisser aux Gens de Lettres encore l'espace de deux années pour méditer avec plus de loisir & traiter avec plus de soin un sujet de cette importance. Ainsi le nouveau Concours est remis à l'année 1786, & les Ouvrages y seront présentés avant le premier de Mai de cette même année.

Sans vouloir décourager ceux qui s'occupent de ce travail, l'Académie se croit obligée de les avertir de l'extrême difficulté dont il est, & de l'attention qu'il exige.

De bons élémens de Morale, d'une assez grande simplicité, d'une clarté assez frappante pour être à l'usage des enfans, seront le chef-d'œuvre de l'analyse, de la méthode, de l'art de diviser, de définir, de développer les idées & de les circonscrire, de les faire émaner d'une source commune, & se succéder l'une à l'autre dans l'ordre le plus naturel ; enfin, de l'art de les énoncer dans les termes les plus sensibles, les plus clairs & les plus précis.

Deux conditions à remplir, selon l'énoncé du Programme, sont que l'Ouvrage soit élémentaire, & soit en même-temps l'extrait & comme la substance d'un Traité de Morale.

En dire assez pour se faire entendre à des enfans, en dire assez pour ne laisser dans leur entendement

D ij

aucune idée essentielle à éclaircir, à suppléer, aucun doute, aucun embarras dans la conception des principes, dans la liaison des conséquences, aucun nœud, aucune rupture dans le fil qu'on présente à leur foible raison. & qu'on peut bien appeler le fil du labyrinthe de la vie humaine : première difficulté, qui seule étonneroit les meilleurs esprits.

En même-temps réduire ce développement au plus petit espace; & d'un ample volume de méditations, exprimer comme la quintessence de la Morale universelle, en observant que la précision & des idées & du langage n'ait rien de trop aride, & que la sécheresse des préceptes soit corrigée, tantôt par une image, tantôt par un exemple, quelquefois par un trait de sensibilité; enfin, par le charme d'un style agréablement asiné : autre condition qui, combinée avec la première, rendroit l'entreprise décourageante, si l'on n'étoit pas soutenu par un puissant motif de gloire, c'est-à-dire, d'utilité publique.

Mais c'est du côté de la méthode qu'est la plus grande difficulté.

En supposant même qu'on écrivît pour des hommes déjà pourvus des notions communes, & à qui l'usage vulgaire de la Langue fût familier, on seroit encore à chaque pas interrompu, détourné de sa route par des idées accidentelles à éclaircir ou à rectifier, & l'on doit bien sentir que si l'on écrit pour des enfans, les obstacles se multiplient. On a de moins, il est vrai, l'embarras d'effacer de premières impressions; mais, dans la tête des enfans, si la place est encore si nette, c'est parce qu'elle est vuide : leur intelligence neuve & libre est disposée à tout recevoir, mais elle manque de tout. Il est donc naturel aux enfans de se livrer à cette curiosité vague, inquiète & légère, qui prend le change à chaque idée nouvelle; & plus elle sera vive &

prompte, plus elle aura besoin d'un guide sûr qui la retienne, la captive ou la remette sur la voie, dès qu'il la voit s'en écarter.

Pour raisonner de morale avec Socrate, il eût fallu moins de méthode que pour en parler à un enfant; car au moins les détours du Philosophe n'étoient qu'un cercle qui ramenoit l'interlocuteur à son but; au lieu que les écarts de l'enfant n'aboutissent à rien, & nous égarent avec lui.

C'est donc à l'enfant même, si c'est lui qui interroge, qu'il faut avoir soin de prêter une logique naturelle; & si, dans le dialogue, on permet quelquefois que des difficultés incidentes le détournent du droit chemin, il faut que ces détours ressemblent aux sinuosités d'un sentier, qui n'allongent un peu la route que pour la rendre plus facile.

C'est là sur-tout ce que l'Académie a désiré dans le plus grand nombre des Ouvrages mis au Concours. Ce n'est pas seulement à développer les principes d'une saine morale que l'on doit s'appliquer, c'est encore à les exposer dans l'ordre le plus direct & le plus simple, & à faire de leur ensemble comme une espèce de chaîne dont un enfant puisse tenir dans ses mains les deux bouts, mesurer l'étendue, & compter les anneaux.

Mais quelque universelle & quelque répandue que soit la science de nos devoirs, tous les principes n'en sont pas si familiers & si pleinement éclaircis, qu'elle n'exige encore dans celui qui l'enseigne une raison très-mûre, & un discernement très-délicat & très-profond.

Les caractères du bien & du mal, & non-seulement les grands traits, mais les nuances qui les distinguent; ce qui, dans les inclinations, dans les affections, dans les actions des hommes, est criminel, vicieux, déshonnête, méprisable & avilissant, punissable ou répréhensible; ce qui décele la malice

ou n'accuse que la foiblesse ; ce qui doit inspirer de l'indignation ou seulement de la pitié ; ce qui fait aimer la bonté, admirer la force de l'âme, estimer la droiture, adorer la vertu ; ce qui dans nos devoirs est de rigueur ou de bienfaisance, prescrit par la Nature ou par l'opinion ; la véritable & la fausse honte, la véritable & la fausse gloire ; le vrai mérite, & ce qui n'en est que l'ombre ; l'estime & la louange, le mépris & le blâme, pesés dans leur juste balance & sévèrement dispensés ; toutes ces notions, dis-je, ont leur source dans les principes de la Morale, & ces principes dérivent tous de la nature de l'homme, & de ses relations dans l'état de société.

L'homme est né foible, indigent, timide, attaché à la vie, sensible à la douleur, assiégé de besoins, assailli de dangers, incapable de se suffire, desiréux de jouir avec tranquillité des douceurs de son existence : de-là tous ses devoirs ; de-là tous ses liens, depuis l'institution de cette première société domestique, de cette monarchie paternelle dont la Nature fut la législatrice, jusqu'à cette grande confraternité qui embrasse tout le genre humain. Ainsi la Famille, la Cité, la Patrie, la Société universelle ont le même lien, le besoin réciproque, & le bien de chacun dans l'intérêt de tous.

Mais cette chaîne à développer n'est pas l'affaire de quelques jours, ni l'ouvrage d'une attention superficielle & rapide. Bossuet regardoit un bon Catéchisme religieux comme le chef-d'œuvre de la Théologie ; il n'entreprit le sien que passé l'âge de soixante ans. Un bon Catéchisme de Morale est au moins aussi difficile.

Le pacte entre la société & l'individu libre, leurs rapports si multipliés, leurs droits, leurs devoirs respectifs sont le sujet le plus éprouvé, le plus compliqué, le plus vaste, comme le plus intéressant où puisse s'exercer l'intelligence humaine ; & lorsqu'on aura

bien compris que l'Ouvrage dont il s'agit doit être le précis, le résultat de ce travail immense, on jugera que ce n'est pas seulement une médaille d'or, mais une très-grande réputation qui attend l'Écrivain Philosophe de qui l'Académie ou plutôt notre siècle aura reçu ce beau présent.

C'est ce que paroît avoir senti l'Auteur d'un Ouvrage mis au Concours, & que l'Académie a jugé digne d'une mention honorable. Il a pour titre : *Les Devoirs de l'Homme & du Citoyen*, & pour devise : *Quid verum atque decens curo & rogo; & omnis in hoc sum.* Cet Ouvrage, qui n'est pas fini, & qui doit être le tableau raisonné des devoirs de l'homme dans tous les âges & dans les principales situations de la vie, n'étoit pas fait pour obtenir le Prix; & l'Auteur l'annonce dans sa Préface : il est trop au-dessus de la portée des enfans, à qui doit convenir l'Ouvrage couronné : mais il est le travail préliminaire dont nous parlons; il est la première élaboration de ces idées principales qui doivent en substance former l'Ouvrage élémentaire.

Dans ce travail (sur lequel l'Auteur a voulu consulter l'Académie, & lui soumettre, comme il le dit lui-même, ses vûes & son plan,) tout n'est pas également bien. Il y a des longueurs & des négligences; mais regardé comme un essai & comme un premier aperçu, il donne de l'Ouvrage élémentaire qui doit le suivre l'opinion la plus favorable; & plusieurs parties qui s'y font distinguer par la justesse, la clarté, la précision des idées, & par l'heureux choix de l'expression la plus simple & la plus sensible, annoncent un homme d'un excellent esprit, versé dans l'art de penser & d'écrire.

Ce n'est ni une indistincte vanité, ni même une juste sensibilité à des éloges encourageans qui me porte à me déclarer l'Auteur de cet Essai dont l'Aca-

démie vient de parler, & auquel elle auroit accordé l'honneur d'en faire lire quelques morceaux à sa Séance publique, si le temps l'avoit permis. Cet aveu, d'ailleurs est sans inconvénient, parce que ce premier Ouvrage n'étant point celui demandé par l'Académie, ne peut entrer dans le Concours; mais il tient à un plan que l'Académie a goûté, qui peut être utile, qui peut sur-tout se perfectionner par les vûes & les conseils de ceux qui ont réfléchi ou qui voudront réfléchir à ce beau sujet. Je l'ai développé dans un Discours préliminaire trop étendu pour être inséré ici; il demande un article à part. En attendant qu'il puisse être offert au Public dans ce Journal, je demande la permission de lui en tracer une légère idée.

Dès que le sujet d'un Catéchisme de Morale a été proposé, il a vivement intéressé mon âme & excité mon émulation; mais il n'est pas toujours accordé à tous les Gens de Lettres de donner leur temps & leur esprit aux Ouvrages qui les attirent le plus. Un engagement que j'ai contracté l'année dernière pour le *Dictionnaire de Morale de la nouvelle Encyclopédie*, m'a fait un heureux devoir d'un travail qui avoit des rapports intimes avec celui proposé par l'Académie; j'ai résolu d'entreprendre ce dernier, & d'en faire une partie du travail que demande un Dictionnaire de Morale. Je demande pardon de ces détails; mais la manière dont on est amené au plan d'un Ouvrage, contribue souvent à y mettre plus d'étendue & de justesse, & peut servir à ceux qui veulent l'apprécier.

En voulant m'occuper d'abord du Catéchisme de Morale, je me suis apperçu, dès mes premières méditations, que je commençois mal; j'ai senti que ce Code de Morale élémentaire ne pouvoit être que le résultat du système approfondi de la Science entière. J'ai d'autant plus lieu de m'applaudir de cette

vue, que M. Marmontel, au nom de l'Académie, a eu devoir la développer comme le conseil le plus utile pour ceux qui s'appliqueront à ce sujet. J'ai donc vû qu'un Ouvrage très-court & très-simple devoit être précédé d'un Ouvrage long & difficile ; que mon travail pour l'Encyclopédie devoit préparer celui que je destinois à l'Académie ; j'ai reconnu en même-temps que si l'un devoit être fait avant l'autre, ils pouvoient & ils devoient être faits l'un pour l'autre ; qu'il en résulteroit pour chacun un double mérite.

Voici comment j'ai conçu la correspondance de ces deux Ouvrages.

L'Ouvrage le plus précieux en morale reste encore à faire, ce seroit celui qui embrasseroit & développeroit tout le système de nos devoirs comme hommes & comme citoyens.

S'il seroit si bon d'en présenter toutes les règles dans la forme la plus simple, il ne le seroit pas moins d'en développer tous les principes dans une juste étendue. Cicéron n'avoit fait son *Livre de Officiis* ni pour les enfans ni pour le peuple ; cependant jamais Livre n'a porté un titre plus intéressant, & n'a eu un objet plus utile.

Frappé de l'heureux projet de rendre la Morale élémentaire, j'ai aperçu avec joie que cet avantage pouvoit appartenir à un Traité comme à un Catéchisme de Morale ; que si celui-ci étoit seul à la portée des enfans & des hommes du peuple, l'autre devoit être rendu propre à entrer dans l'éducation lettrée, dans celle que nous recevons dans les Colléges, & convenir d'ailleurs à des esprits plus mûrs & encore plus exercés à l'étude & à la méditation.

Quoique ces deux Ouvrages soient absolument séparés par leur forme & leur objet, ne pourroit-on pas cependant encore les faire concourir au meilleur

D v

effet l'un de l'autre ; tellement lier les principes aux préceptes , les développemens aux résultats , qu'on faisisse mieux les premiers par les seconds , & qu'on soit préparé par ceux-ci à entrer dans les autres ? Pourquoi l'homme du peuple , après avoir appris ses devoirs dans la forme d'instruction qui lui est propre , ne pourroit-il pas , dans un âge plus avancé , & à l'aide d'une médiocre culture d'esprit , pénétrer dans leurs motifs & leurs causes , apprendre à se rendre compte de ce qu'il sent , tandis que le jeune homme instruit rechercheroit toute la science qu'il auroit étudiée dans les règles-pratiques auxquelles elle se réduit ? Si ceci ne peut arriver toujours , ne doit-on pas faire en sorte que cela puisse arriver souvent ?

Voilà les trois vûes principales sous lesquelles j'ai considéré ces deux Ouvrages , & par lesquelles je voudrois les réunir. Mon Discours préliminaire explique aussi les objets que j'ai dessein d'embrasser dans l'un & l'autre Traité , les formes d'ouvrage & les genres de style que je crois leur convenir le mieux. Si quelques unes des idées qu'il renferme paroissent justes & utiles aux Écrivains qui se proposent de traiter au moins l'un de ces deux sujets , je tiendrai à honneur de les leur avoir inspirées ; je me saurai gré de ne les avoir pas conçues pour moi seul.

Cet article s'allonge ; mais je ne puis le finir sans faire quelques réflexions sur une des idées principales & du Programme & du Discours de M. de Marmontel. Le Programme demande que l'Ouvrage soit assez simple pour qu'il puisse servir à *apprendre à lire aux enfans* , & M. de Marmontel a fort bien observé que c'étoit de là que naissoit la plus grande difficulté de l'Ouvrage.

Il me semble qu'il n'est pas seulement difficile , mais impossible de faire entendre même les pre-

mières règles de la Morale à un enfant qui en est encore à apprendre à lire, & il ne faut pas se proposer plus qu'on ne peut, de peur de manquer même ce qu'on peut réellement. Presque tous nos devoirs tiennent à nos passions qu'ils doivent régler, & à l'expérience de la vie de famille & de celle de citoyen où ils doivent nous guider. Ce n'est que par l'épreuve de ces sentimens & l'aperçu de ces rapports que la conscience s'éveille. Pour enseigner quelque chose à un enfant, il faut le prendre par les idées qu'il a déjà acquises. Or, celles d'un enfant de cinq à six ans ne sont-elles pas trop bornées, trop éloignées de toutes les impressions qui nous disposent à l'intelligence de nos devoirs, pour permettre de le conduire à leur intime connoissance? Comment lui ferez-vous comprendre les devoirs d'un père, d'un époux, d'un ami & tous ceux du citoyen, lorsqu'il n'a encore en lui-même ni de quoi connoître ni de quoi sentir ce que c'est qu'un père, un époux, un ami, un citoyen? L'enfant peut à peine appercevoir ses propres devoirs: comment entendrait-il ceux d'un autre âge? D'ailleurs, il faudroit faire une langue uniquement fondée sur les idées que l'on peut avoir à cet âge, & que pourroit-on exprimer avec une langue si courte & si imparfaite? Un père, en causant avec son enfant peut bien l'amener quelquefois à une conclusion morale & métaphysique, car il y a toujours un peu de métaphysique dans les notions morales; mais c'est par un long circuit où il a soin d'écarter tous les objets & d'éviter tous les mots qui sont au dessus de la pensée d'un enfant. S'il faut procéder ainsi pour expliquer toutes les règles de nos devoirs, nous aurons sur chacune un long discours à faire, dans lequel nous risquerons encore de n'être ni suivi, ni entendu. Laissons cette marche d'instruction, dont les *Conversations d'Emilie* nous offrent un modèle parfait, aux talens des pères &

des maîtres; laissons-leur la varier suivant le plus ou moins d'avancement de leurs Élèves. Pour nous, qui devons faire un Livre qui puisse être entendu de tous, & qui apprenne tout ce qu'il importe tant de bien savoir, attendons que le temps soit venu pour parler; laissons arriver les enfans à l'époque du commencement de la jeunesse; c'est le temps où ils comprendront d'autant mieux nos leçons, qu'ils les goûteront davantage. Désabusons-nous des projets chimériques. Il n'y a pas un Livre entièrement à la portée des enfans, il n'y en aura jamais. Ce n'est pas à dire qu'on ne puisse occuper utilement leur esprit sur des Livres plus rapprochés d'eux; & si un Catéchisme de Morale est bien fait, il sera un des Ouvrages qui leur conviendra le mieux. Mais ne nous flattons pas qu'ils l'entendent dès qu'ils pourront le lire. Entreprendre un Livre dans ce dessein, ce seroit s'égarer soi-même avant d'égarer l'enfant.

(*Cet Article est de M. D. L. C.*)

**LETTRE à M. de LACRETELLE, Avocat
au Parlement, de Paris.**

LE S Membres de l'Académie qui reçoivent le *Mercur*, y ont lû, Monsieur, vos observations sur son dernier Programme, & ont cru devoir en rendre compte à la Société Royale. Elle me charge de vous mander, 1°. qu'elle ne peut changer l'énoncé de son Programme; 2°. qu'un Mémoire dans lequel on résoudroit les questions que vous présentez, & dans l'ordre que vous indiquez, seroit certainement admis au Concours; 3°. que néanmoins des Mémoires qui traiteroient la matière sous d'autres points de vûe, ou qui seroient rédigés sur un autre plan, pourroient également y être admis.

Comme vous avez pris la voie du *Mercur* pour faire connoître vos idées à l'Académie & en même-temps au Public, la Société Royale croit, Monsieur, qu'il est indispensable que sa résolution soit aussi publiée dans le *Mercur*, elle vous sera obligée de vouloir bien y faire insérer ma lettre.

J'ai l'honneur d'être avec un très-sincère attachement, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur
LEPAYEN,
Secrétaire Perpétuel.

Metz, le 8 Novembre 1784.

S P E C T A C L E S.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

ON a donné, Mardi 30 Novembre, la première représentation de *Dardanus*, Tragédie Lyrique, Poème de la Bruère, avec des changemens, par M. Guillard; la musique est de M. Sacchini.

Le Poème de *Dardanus* est, de nos anciens Poèmes d'Opéra, un de ceux qui a eu le plus de réputation; ses reprises multipliées & leur succès en ont toujours fait regarder la musique comme un des chefs-d'œuvres du célèbre Rameau. Mais ce Poème, qui offre plusieurs Scènes charmantes, & très-souvent de beaux vers, eût été remis difficilement sur notre Théâtre Lyrique sans des changemens que la révolution opérée dans la forme de nos Poèmes, comme dans

la musique, a rendu absolument nécessaires. L'inimitable Poëme d'*Armide*, qui auroit pu servir de poétique comme de modèle de style aux successeurs de Quinault dans l'ancien genre d'Opéra, semble au contraire les avoir égarés. Cette réflexion peut s'appliquer plus particulièrement à la Bruère, qui a voulu introduire dans *Dardanus*, comme Quinault dans *Armide*, ce genre de magie, qui semble plus convenir aux temps de la Chevalerie gothique qu'aux siècles héroïques de la Fable; moyen toujours froid lorsqu'il ne produit aucun de ces grands effets, qui seuls peuvent en justifier l'emploi. Un reproche plus grave, mais qui ne pouvoit être senti que depuis que notre Théâtre Lyrique s'est enrichi des *Iphigénie*, des *Alceste*, des *Didon*, &c. est le peu d'intérêt que présente cette Tragédie; intérêt encore affoibli par la manière peu motivée dont se succèdent les diverses incidens qui forment la Fable de *Dardanus*.

M. Guillard a essayé de remédier à quelques-uns de ces défauts par des retranchemens, qui, en resserrant l'action du Poëme, pouvoient en accroître l'intérêt; sur-tout en motivant la captivité de *Dardanus*, sur laquelle est fondée essentiellement tout l'intérêt de cette Tragédie.

Nous croyons devoir transcrire ce que M. Guillard a fait imprimer dans un Avertissement, pour justifier les changemens qu'il a cru devoir faire à l'ancien Poëme.

• Persuadé qu'une action rapide est tou-

„ jours avantageuse au Théâtre Lyrique ,
 „ qui permet peu de développemens , sur-
 „ tout quand le sujet ne comporte pas un
 „ très grand intérêt , j'avois osé , en liant
 „ ensemble le deuxième & le troisième Acte
 „ du Poëme ancien , me permettre de faire
 „ arrêter *Dardanus* sur le Théâtre , au mo-
 „ ment où perdant de vûe la défense d'*Isme-
 „ not* , il laissoit tomber les baguettes ; l'ac-
 „ tion ainsi pressée , il me sembloit que j'en
 „ tirois un grand avantage , celui de motiver
 „ la captivité de *Dardanus* , qui me paroît
 „ ne l'avoir jamais été suffisamment. Mais
 „ cette coupe , qui a eu lieu à la Cour avec
 „ succès , ayant donné à craindre à beau-
 „ coup de personnes que l'action , à force
 „ d'être pressée , ne parût tronquée , & que
 „ le Public ne regrettât quelques retranche-
 „ mens considérables qu'elle entraînoit , je
 „ me suis décidé à reprendre l'ancienne
 „ marche , &c. „

Nous croyons que la première intention
 de M. Guillard étoit non-seulement plus rai-
 sonnable , mais encore plus dramatique que le
 parti qu'il a pris de prolonger l'action par des
 Scènes qui ne servent qu'à la refroidir. *Dar-
 danus* , entouré & arrêté aux yeux des Spec-
 tateurs , par les Soldats de *Teucer* , au mo-
 ment où , abandonnant sa baguette , il tom-
 boit aux genoux d'*Iphise* ; le mouvement
 dramatique des Soldats qui demandent au
 même instant sa mort , & la situation inté-
 ressante d'*Iphise* nous ont paru , aux pre-

mières répétitions faites pour la Cour, produire un intérêt plus vif, & mieux préparer celui de l'Acte de la prison, que les Scènes qu'il a cru devoir ajouter ensuite pour former un quatrième Acte à cet Opéra.

Mais nous ne justifierons pas la manière dont M. Guillard a fondu le quatrième & le cinquième Acte de cet Opéra. La Bruère fait sortir, au quatrième Acte, *Iphise* avec *Dardanus*, qui vole au combat. M. Guillard la fait rester seule dans la prison, pendant que son amant va combattre son père. Cette situation, & le long monologue de cette Princesse, nous paroissent sans vraisemblance, & par-là même sans intérêt.

Quelque prévention qu'il y ait en général contre la tâche ingrate, ou plus difficile qu'on ne croit, de retoucher aux anciens Opéras, les personnes impartiales trouveront du mérite & du talent dans la plupart des changemens & des additions que M. Guillard a faits au Poème de *Dardanus*.

Le succès de la première représentation de cet Opéra n'a pas été aussi complet qu'on devoit l'attendre & de la réputation du Poème & de celle du Compositeur. Nous attendrons, pour rendre compte de la musique, que d'autres représentations nous aient mis en état d'en apprécier les beautés, & de recueillir les jugemens du Public éclairé, afin d'en rendre compte à nos Lecteurs, ainsi que des différentes parties de l'exécution.

(Cet Article n'est pas du Rédacteur ordinaire.)

ANNONCES ET NOTICES.

MORCEAUX choisis de Tacite, traduits en François avec le Latin à côté; on y a joint des Notes, des Observations sur l'Art de traduire, & la Traduction de quelques autres morceaux de différens Auteurs anciens & modernes, par M. d'Alembert, Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française, Membre des Académies Royales des Sciences de France, de Prusse, d'Angleterre, de Russie, de Portugal, &c. &c. 2 vol. in-12. Prix . 5 liv. reliés. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, hôtel de Cluny, rue des Mathurins.

C'est une nouvelle Édition d'un Ouvrage qui, dans sa nouveauté, éprouva des censures rigoureuses, même injustes, à cause du nom de son Auteur, (assez illustre pour mériter de nombreux ennemis) & qui a conservé pour partisan le plus grand nombre des connoisseurs, à cause de son mérite réel & incontestable. Cette Traduction est remarquable par la clarté & la pureté du style, sur-tout par une précision qui lutte avec celle de l'original; & les nouveaux changemens qu'y a faits l'Auteur, lui ont donné un nouveau degré de perfection. A la suite des morceaux traduits de Tacite, ce peintre vrai & énergique, M. d'Alembert a placé des morceaux de *Velleius Paterculus*; il a voulu mettre par-là ses Lecteurs à portée de faire une utile & piquante comparaison des portraits hardis de l'un avec les peintures bassement flattées de l'autre, qui est aussi remarquable par son adulation que par l'élégance de son style.

Ces morceaux sont suivis d'une Traduction de la *Péroraison de Cicéron pour Milon*, des plus belles scènes du *Caton d'Addisson*, & de quelques pensées

morales & philosophiques du Chancelier Bacon.
 « Ainsi, dit M. d'Alembert lui-même, par les diffé-
 » rens essais de Traduction que j'ai soumis au juge-
 » ment du Public, j'ai voulu le mettre à portée,
 » autant qu'il est en moi, de connoître & d'appré-
 » cier la manière de penser & d'écrire d'un Histo-
 » rien Philosophe, d'un Historien courtisan, d'un
 » Orateur illustre, d'un célèbre Poète Tragique
 » étranger & moderne, & enfin d'un des premiers res-
 » taurateurs des Sciences, qui a fait parler la raison
 » dans ses Ouvrages avec autant d'éloquence que
 » d'énergie. »

ŒUVRES de Plutarque, traduites du Grec par Jacques Amyot, treizième Livraison, treizième Volume de la Collection, & second Volume des Œuvres reliés, in-8°. & in-4°. papier double d'Angoulême, d'Hollande & vélin.

La quatorzième Livraison, troisième & dernier Volume des Œuvres mêlées & de la Collection des *Œuvres de Plutarque*, paraîtra dans le courant du mois prochain. La Table, qui contiendra un volume entier, ne paraîtra qu'après les trois Volumes de Supplément qui se succéderont très-rapidement.

On souscrit pour cet Ouvrage, à raison de 7 liv. 10 sols le volume in-8°, & de 15 liv. in-4°, & à proportion suivant les différens Volumes, à Paris, chez Bastien, Libraire, rue S. Hyacinthe, place S. Michel, & chez les principaux Libraires du Royaume.

Le Mariage conclu, peint par Antoine Borel, & gravé par R. de Launay le jeune. Prix, 3 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue & porte S. Jacques, la porte-cochère près le Petit Marché, N°. 112.

Cette Estampe fait pendant au *Mariage rompu*, que nous avons annoncé avec de justes éloges. Celle-

ci n'en mérite pas moins par l'effet du tableau & la finesse du burin qui a rendu avec intérêt toute l'expression du sentiment.

L'INDICATEUR Fidèle, ou Guide des Voyageurs, qui enseigne toutes les Routes Royales & particulières de la France, Routes levées topographiquement dès le commencement de ce siècle, & assujéties à une graduation géométrique, accompagné d'un Itinéraire instructif & raisonné sur chaque Route, qui donne le jour & l'heure du départ, de la dînée & de la couchée tant des Coches par eau que des Carrosses, Diligences & Messageries du Royaume, avec le nombre des lieues que ces différentes Voitures font chaque jour; dressé par le sieur Michel, Ingénieur - Géographe du Roi à l'Observatoire, mis au jour & dirigé par le sieur Desnos, Ingénieur - Géographe pour les Globes & Sphères, & Libraire de Sa Majesté Danoise. A Paris, rue Saint Jacques, quatrième Edition, corrigée & considérablement augmentée en 1784, Volume in-4°. Prix, 13 livres broché. Le même en petit in 18 pour la poche. Prix, 8 liv. relié en maroquin.

Cet Ouvrage est très-utile aux Commerçans, Navigateurs, &c., & il a dû coûter à l'Auteur beaucoup de peines & de soins.

CALENDRIER perpétuel, par M. Gilles. A Paris, chez l'Auteur, rue de Paradis, vis-à-vis l'hôtel Soubise, & chez Latré, rue Saint Jacques, à la Ville de Bordeaux.

Ce Calendrier singulier est remarquable par sa méthode & sa précision.

ALMANACH Parisien, en deux Parties; nouvelle Edition, ornée de jolies gravures, représentant les monumens les plus récents, pour l'année 1785. Prix,

2 liv. 8 sols broché ; relié , 3 liv. A Paris, chez la
Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques.

Cet Almanach , dont plusieurs Éditions attestent
le succès, indique tout ce qu'il y a de curieux à voir
dans Paris & aux environs ; ce qui le rend très-utile
aux Étrangers & aux personnes qui desireroient jouir des
agrémens qu'offre la Capitale. On se propose de le
réimprimer tous les ans, comme on vient de le
faire, en y ajoutant les nouveaux embellissemens
qui paraîtront en lieu dans l'année.

LA Fécondité, dédiée à Mme la Comtesse de
Vergennes, gravée d'après P. P. Rubens, par Mlle
C.... A Paris, chez Chéreau, rue des Mathurins.
Prix, 1 liv. 4 sols.

Cette Estampe est un coup d'essai qui doit préve-
nir pour le talent de son jeune Auteur.

*L'HÉROÏSME de l'Amour. — Les Victimes de
l'Amour.* Deux Estampes faisant pendant, gravées
d'après B. Cauvet, par Beljambe & Allix. Prix,
3 livres les deux. A Paris, chez les Auteurs, rue des
Fossés M. le Prince, n°. 28.

Le sujet de ces deux Estampes est pris de l'inté-
ressant Ouvrage des *Délassemens de l'Homme Sen-
sible*, par M. d'Arnaud, à qui elles sont dédiées.

*HENRIETTE de France, fille de Henri IV, &
Reine d'Angleterre*, dessinée & gravée d'après
Vandick, par R. Strange, Graveur du Roi. A Paris,
chez l'Auteur, hôtel d'Espagne, rue Guénégaud.

Tout le monde connoît la superbe Estampe de
Charles Premier, que nous avons annoncée avec
des éloges confirmés depuis par des suffrages uni-
versels. Celle que nous annonçons, & qui en est le
pendant, intéresse plus particulièrement la Nation

Françoise, puisqu'elle représente une Fille d'un des Monarques qu'elle chéit le plus; c'est Henriette tenant dans ses bras le jeune Duc d'York, depuis Jacques II., & ayant près d'elle le Prince de Galles, depuis Charles II. C'est un des plus beaux Ouvrages de Vandick, & la gravure rend la beauté de l'original.

On peut voir chez l'Auteur un beau Tableau d'Histoire peint par M. West, appartenant au Roi d'Angleterre, & qu'il se propose aussi de graver. C'est annoncer de nouvelles jouissances aux Amateurs du vrai talent.

Le Quadrille des Enfans, par feu M. Berthaud, avec lequel, par le moyen de vingt-quatre Figures, & sans épeler, ils peuvent, à l'âge de quatre ou cinq ans & au-dessous, être mis à portée de lire en trois ou quatre mois; nouvelle Édition, revue par M. Alexandre, Professeur - Émérite & pensionné de l'École Royale Militaire. Se vend chez la Veuve Berthaud, à la Pension du Fauxbourg S. Honoré, n°. 42. Prix, 6 liv.

Le mérite de cette Méthode est déjà connu, & cette nouvelle Édition, beaucoup plus claire & plus simple que les autres, fait honneur à l'Éditeur, à qui l'on peut s'adresser en cas que l'on fût arrêté par quelque difficulté; il demeure rue Montmartre, maison de M. Castellan, près la rue Plâtrière. Cette Édition est dédiée aux Enfans de Mgr. le Duc de Chartres; c'étoit pour eux que cette Méthode avoit été adoptée.

Moyen de diriger les Aérostats, par M. Masse, Architecte.

Ce Moyen consiste en deux pattes d'oyes offrant à l'air plus de douze pieds quarrés chaque pour le presser & forcer la Machine d'avancer. Ces pattes

sont adaptées aux deux côtés de la Machine, dont M. Masse a fait faire un modèle au quart de l'exécution, & qui ne pèse que cinquante livres. Aux deux extrémités sont deux gouvernails de plus de six pieds quarrés aussi en forme de pattes d'oyes, & qui servent à faire tourner le Ballon en les présentant à sens contraire.

L'Auteur a fait graver sa Machine, ainsi que le Ballon & toutes les manœuvres. L'explication est au bas. Si quelqu'un vouloit tenter l'exécution de sa Machine, l'Auteur s'engage à la construire de manière à pouvoir aller sur l'eau de même qu'un bateau, & propre à porter son équipage (en cas d'accident.) Il promet aussi de traverser la mer de Calais à Londres ou de Londres à Calais.

Cette Gravure se trouve à Paris, chez l'Auteur, rue de la Monnoie, la porte-cochère vis-à-vis la rue Boucher, au fond de la cour.

FEUILLES de Terpsichore, ou nouvelle Etude de Harpe, dédiées aux Dames, dans lesquelles on trouvera successivement l'agréable, l'aisé & le difficile, composées par les Professeurs les plus recherchés pour cet Instrument. Prix, 1 livre 4 sols chaque feuille, qui paroît tous les Lundis. A Paris, chez Cousineau père & fils, Luthiers brevetés de la Reine & de Mme la Comtesse d'Artois, rue des Poulies, & Salomon, Luthier, Place de l'École.

Le Numéro 1 est composé de deux feuilles, l'une contenant deux petits Airs de Richard-Cœur-de-Lion, avec Accompagnement de Harpe, par MM. Tiffier & Grenier; l'autre un de ces Airs varié pour le Clavecin, par M. Charpentier. Le Numéro 2 est aussi composé de deux feuilles, l'une contenant la Romance de M. Fodor pour la Harpe, par M.

Couarde, & l'autre un Air pour le Clavecin, par M. Grenier.

NUMÉRO II de la troisième année du Journal de Clavecin, par les meilleurs Maîtres, Violon *ad libitum*. Prix, séparément 3 liv. Abonnement 15 liv. port franc. A Paris, chez M. Leduc, au Magasin de Musique, rue Traversière-Saint-Honoré.

NOUVELLE espèce de Toupets en frisure naturelle, chez le Sieur Chaumont, Maître Perruquier, rue des Poulies, à gauche, en entrant par la rue Saint-Honoré.

Ces Toupets, inventés par le Sieur Chaumont, honoré de l'Approbation de l'Académie des Sciences, pour plusieurs découvertes relatives à son Art, viennent d'être présentés à cette Compagnie. Ils sont composés de longs & courts cheveux naissans, qui sont placés sans tissu près de la peau, & d'une manière assez semblable à ceux qui sortent naturellement de la tête. La bordure de ces Toupets est très-fine, & ils s'identifient, pour ainsi dire, sur le bord du front par le moyen d'une pommade attractive, qui, les faisant tenir sur la tête sans aucun inconvénient, leur donne l'air de la chevelure la mieux plantée. Cette Pommade se vend 3 liv. le bâton de deux onces.

LE Sr DUBOST, Enclos du Temple, offre des essais *gratuits* de sa nouvelle *Pommade de Ninon*, pour ôter les taches de rousseur, blanchir, nourrir la peau & effacer les rides; de celle du soir pour ôter le rouge & rafraîchir la peau; & d'une nouvelle *Essence de Beauté* pour le teint des Dames & la barbe. Les prix sont, *Pommade de Ninon*, 6 liv. le pot, & celle du soir, 3 liv. *L'Essence de Beauté*, depuis 3 liv. la bouteille jusqu'à 12 liv. On trouve aussi ces trois articles dans

les Bureaux annoncés dans un de nos précédens Mercurès. Il continue toujours de vendre *l'Ecorce d'orme*, à 3 livres la livre; le *Rouge de Paris*, tiré du règne végétal superfin, à 6 liv. le pot, & 3 liv. l'inférieur; les *Cuirs à Rasoir* qui dispensent de se servir de la pierre; la *Limonade sèche, rafraichissante & diurétique*, à 6 liv. la livre, &c. On trouve aussi chez lui toutes les *Plantes Médicinales & Fleurs de toute espèce*.

Pour les Annonces des Titres de la Gravure, de la Musique & des Livres nouveaux, voyez les Couvertures.

T A B L E.

<i>Les Voyages de Colombe & Volontairette.</i>	49	<i>La Fortification Perpendiculaire,</i>	70
<i>Charade, Enigme & Logogryphe,</i>	58	<i>Académie,</i>	73
<i>Histoire de Stanislas Premier, Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar,</i>	60	<i>Lettre d M. de Lacroix, Avocat au Parlement de Paris,</i>	84
<i>Blanchard, Poème en deux Chants,</i>	67	<i>Académie Roy. de Musiq.</i>	85
		<i>Annonces & Notices,</i>	89

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Miroir de France*, pour le Samedi 11 Décembre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 10 Décembre 1784. GUIDI.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 18 DÉCEMBRE 1784.

PIÈCES FUGITIVES. EN VERS ET EN PROSE

V E R S

*A M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,
sur sa Réception en qualité de Procureur-
Général du Roi au Conseil-Supérieur du
Cap, Isle Saint-Domingue.*

A SON aurore il chanta sur sa lyre
Des vers aisés, doux & charmans,
De la Nature heureux enfans,
Et l'Univers se plaît à les relire.

Aujourd'hui de Thémis il devient le soutien ;
A ce sublime emploi son mérite l'appelle ;
Et s'il quitte Apollon & sa troupe immortelle,
C'est pour notre bonheur bien plus que pour le sien.

(Par un Citoyen du Cap.)

N°. 51, 18 Décembre 1784. E

*A une Dame qui critiquoit une de mes
Chansons.*

SI je n'eus point de l'esprit en partage,
Bien loin de pleurer ce malheur,
Du sort je respecte l'outrage,
Je m'en console avec mon cœur.
Et si ma Muse, encor simple & fidelle,
Avoit osé te prendre pour objet,
Elle auroit trouvé grâce en faveur du sujet,
Et le Peintre eût brillé des traits de son modèle.
(*Par Mlle de Saint-Léger.*)

*VERS mis au bas du Portrait de Mme la
Comtesse DE GENLIS.*

VERTUS, Grâces, Talens, Esprit juste, enchanteur,
Elle a tout ce qu'il faut pour embellir la vie;
C'est le charme des yeux, de l'oreille & du cœur,
Et le désespoir de l'envie.
(*Par M. de Sauvigny.*)



*INSCRIPTION latine sur la Pompe à Feu
de Chaillot.*

SERVA alibi natura triumphans imperet arti;
 Hic natura artis vincula serva trahit.
 Scandit Neptunus conscendere nescius urbem,
 Vulcanusque sitim quàm parit ipse levat.
 (Par M. l'Abbé Ferrand.)

*LE PREMIER MINISTRE DE LA MORT,
Apologue.*

PRÈS d'un antre où règne l'horreur,
 Et toujours une nuit profonde,
 La Mort examinant le monde,
 Se reposoit en belle humeur ;
 Elle tenoit sa faux terrible ;
 D'une voix tremblante elle dit :
 « Ne puis-je pas , sans être horrible ,
 » Faucher , ravager ce qui vit ?
 » Je fais que la nature humaine
 » De mes coups veut se garantir ;
 » Suivons le penchant qui l'entraîne ,
 » Détruisons-la par le plaisir. »

Aussitôt de sa voûte obscure
 Elle franchit les noirs détours ;

E ij

A tous les maux de la Nature
 Le monstre adresse ce discours
 D'un ton cassé, fier & sinistre :
 « J'ai besoin d'un premier Ministre ;
 » Je veux parmi vous le choisir ;
 » Le fléau le plus redoutable ,
 » Le plus digne de me servir ,
 » Aura cette place honorable. »
 La Goutte vient d'un pas traînant ,
 Par la Mollesse soutenue ,
 Le pied gonflé , la main crochue ;
 L'Ivresse rit en la voyant.
 La Mort , d'un air sombre & sévère ,
 Lui lance un regard dédaigneux.
 « Va ; ta fureur est passagère ;
 » Tes coups ne sont pas dangereux. »
 Agitant sa torche brûlante ,
 La Fièvre discute ses droits ,
 Et dit : « Cette arme désolante
 » Abat les Bergers & les Rois. »

EN VANTANT sa douleur poignante ,
 La Gravelle élève la voix ;
 L'Indigestion argumente ;
 Un Hocquet bruiant l'interrompt.
 La Peste dit : « Rien n'est plus prompt
 » Que mon ravage sur la terre ;
 » Je n'accorde point de répit ;
 » Une Nation toute entière

« Par mon souffle brûlant périt, »
 Paroissent enfin l'Éthiſſe,
 Le Point-d'Honneur en habit noir,
 La Faim, la Soif, le Désefpoir,
 Le Marafme, l'Apoplexie.
 Quoi! dit la Mort d'un air bénin,
 « Au concours point de Médecin!
 » C'est par excès de modeltie;
 » Le grand mérite a la manie
 » De rechercher l'obſcurité;
 » Ne gênous point ſa liberté.
 » Amis, c'eſt ſur L'INTEMPÉRANCE
 » Que je prétends fixer mon choix;
 » Elle vous fert tous à la fois;
 » Nous lui devons la préférence. »

(Par M. Crommelin de Guiſe.)

LE FLEUVE ET LE RUISSEAU, Fable.

LA foibleſſe eſt ſouvent un bien; voici ma preuve
 Un ruiſſeau très-obſcur menoit gaiſment ſes eaux
 A l'urne immenſe d'un beau Fleuve,
 Qui lui tint un jour ce propos:
 D'honneur, je plains ta deſtinée,
 Pauvre Ruiſſeau;
 Par Neptune qu'elle eſt bornée!
 Des Villageois, quelques troupeaux

E ii)

Fréquentent seuls tes bords tranquilles,
Que ne parcourent point les plus fièles bateaux.
Dans mon empire on compte plus de villes
Que tu n'as chez toi de roseaux.
Quelques nouvelles eaux qu'en ton sein le ciel verse,
D'une enjambée on te traverse;
Personne ne te craint; tout tremble sous ma loi;
Des maisons par mes flots sont souvent renversées;
Je culbute des ponts, je détruis des chaussées;
Dans les Papiers publics il n'est bruit que de moi.
Oh! je conviens que Journal & Gazette
Ne me connoissent pas, lui dit le Ruisseau; mais
S'il arrive que l'on m'y mette,
Je veux y prolonger l'article des bienfaits.
L'été brûle-t'il les prairies?
Je leur partage ma fraîcheur;
Mon eau pure rend la vigueur
Aux habitans des bergeries;
Je sers tant que je peux, & je ne nuis jamais;
J'offre un bain clair & sûr; pas un chat ne s'y noie.
Du peu de bien que je leur fais
Le chant de mes voisins me témoigne leur joie;
Et dussent vos honneurs m'être offerts par les Dieux,
De tous mon cœur je les en tiendrois quittes;
Car, Monseigneur, plus vous m'en dites,
Et moins de votre éclat je me trouve envieux.
Sans regrets je renonce à la magnificence
Qui ne me frappe point par des traits généreux;

Et je déteste la puissance

Qui ne fait que des malheureux.

(Par M. le Marquis de Fulvy.)

*HISTOIRE du Ministre LA ROCHE, **

Conte imité de l'Anglois.

ASSIS dans un lieu champêtre, sur les bords riants de la Seine, Wolmar, au lever de l'aurore, se livroit aux charmes d'une méditation profonde, lorsqu'une ancienne Domestique vient lui annoncer qu'un homme d'un certain âge & sa fille, faisant route pour un pays très éloigné, étoient arrivés dans le village le soir précédent; que le père avoit été tout à-coup attaqué d'une maladie si dangereuse, qu'elle faisoit craindre pour ses jours; & que c'étoit un spectacle vraiment attendrissant de voir le bon vieillard paroître moins affligé de son propre malheur que de la peine qu'il causoit à sa fille.

Le Philosophe suit sa Gouvernante chez le malade.

On lui avoit donné le meilleur appartement de la petite chaumière où ils étoient descendus. Cependant Wolmar fut obligé de se courber pour y entrer. Le sol, tantôt

* Voyez dans les *Essais Périodiques*, publiés à Edimbourg en 1779, *The History of La Roche*.

élevé par buttes , tantôt creux , n'étoit pavé que d'un argile anguleux & rude ; quelques solives , à peine suspendues au plancher , menaçoient ruine. Dans un coin de la chambre il apperçut le bon vjeillard couché sur un assez mauvais matelas , sous lequel on avoit mis en travers quelques éclats de bûche pour l'empêcher de poser sur la terre humide. Sa fille , assise au pied de son lit , n'avoit pour vêtement qu'un simple corset blanc , d'une propreté éblouissante. Ses beaux cheveux noirs flottoient à grosses boucles sur ses épaules. Inquiette , & doucement penchée , elle avançoit la tête pour épier & recueillir les regards languissans de son père.

Wolmar étoit resté quelques momens dans la chambre sans être remarqué de la jeune personne. Enfin la Domestique cria de loin , à voix basse : Mademoiselle ! Wilhelmine , comme sans y penser , se retourne , & présente à leurs yeux étonnés un front timide & pâle que le désordre de la douleur embellissoit encore. A la vûe d'un étranger , la surprise & ces égards qu'exigent les bien-séances d'une éducation honnête , animèrent son teint des roses de la pudeur. Son âme aimante & sensible passa toute entière dans ses regards , & le doux son de sa voix fit une impression vive sur le cœur du Philosophe.

Sans perdre un temps précieux en complimens frivoles , Wolmar leur offrit ses services avec empressement. « Monsieur est

» ici bien mal couché ! S'il étoit possible de
 » le transporter ailleurs , dit la Gouver-
 » nante ? Si l'on pouvoit le transporter à la
 » maison , reprit vivement le Philosophe ? »
 On remercioit , on s'excusoit , on refusoit ;
 mais les offres de Wolmar sont si généreuses ,
 qu'elles font enfin évanouir toutes les craintes
 de l'étranger ; & la modeste résistance de
 Wilhelmine cède à la douce persuasion que
 la santé de son père se rétablira plus promp-
 tement. En effet , au bout d'une semaine le
 vieillard fut en état de remercier son bien-
 faiteur.

Wolmar , respectant les malheurs du vieil-
 lard , n'avoit osé lui demander son nom ;
 bientôt il apprit de lui même qu'il se
 nommoit la Roche , & qu'il étoit Ministre
 Protestant Suisse ; il venoit de perdre sa
 femme , après une maladie longue & dou-
 loureuse , pour laquelle on lui avoit con-
 seillé de la faire voyager. Fatigué d'une course
 aussi inutile que pénible , le vieillard s'en
 retournoit alors dans sa patrie avec sa fille.

Le Philosophe voyant que la Roche & sa
 fille se préparoient à rendre à Dieu des ac-
 tions de grâces , sortit dans la campagne
 pour les laisser seuls. « La Gouvernante de
 » Wolmar , en se joignant à leurs prières ,
 » leur dit en confidence : mon maître.....
 » hélas ! il ne croit pas qu'il existe un Dieu !
 » Et cependant il a sauvé mon père , s'écrie
 » Wilhelmine ! je souhaiterois..... » Un long
 soupir trahit le vœu de son cœur. Ils furent

tout à-coup interrompus par l'arrivée du maître de la maison, qui prit avec douceur la main de Wilhelmine. La modeste Wilhelmine la retira lentement, en silence, & baissant les yeux.

« Une idée m'est venue. Savez-vous bien, » lui dit le Philosophe, que, premier Médecin de votre père, je me tiens responsable de son entière guérison. Qui prendra soin sur la route de notre convalescent ? » Je ne suis jamais allé en Suisse ; j'ai grande envie de vous y accompagner. »

A ces mots, il auroit fallu voir briller les yeux de la Roche, & comme Wilhelmine, transportée de joie, courut embrasser son père ! car ils aimoient réellement leur bienfaiteur ; leurs cœurs n'étoient pas formés pour être insensibles, & la cruelle intolérance ne les avoit point endurcis.

Ils allèrent à petites journées. Wolmar, fidèle à sa promesse, appréhendoit toujours qu'une trop longue marche ne fatiguât le bon vieillard. Après un voyage de trois semaines, ils arrivèrent à la demeure de la Roche.

Eile étoit située dans une de ces vallées du Canton de Berne, où la Nature a fermé sa retraite de montagnes inaccessibles, & semble se reposer dans le calme d'un profond sommeil. Au dessus de sa maison, on voyoit dans l'éloignement un fleuve immense, qui, du haut des montagnes, se précipitoit dans la plaine, avec cet horrible fracas qui inspire au Voyageur éloigné un agréable frémis-

sement. Toutes ces eaux arrosoient de vastes prairies; & se réunissant à l'entrée du village, elles y formoient un superbe lac, au bout duquel on découvroit un temple.

Wolmar jouissoit de la beauté majestueuse d'un tableau si ravissant; mais pour ses deux amis que ces mêmes lieux étoient tristes! comme il étoit désenchanté pour eux, cet auguste spectacle qui leur rappeloit une épouse chérie, une tendre mère qu'ils avoient perdue! La douleur du bon vieillard étoit silencieuse; Wilhelmine sanglottoit toute baignée de pleurs. La Roche, ce digne époux, ce bon père, presse avec transport contre son cœur la main de Wilhelmine, la couvre de baisers, regarde le ciel en soupirant, & tout à-coup avec la main de sa fille essuyant une larme brûlante qui descend sur sa joue: " Voyez-vous, dit-il au Philosophe, les ob-
" jets frappans que nous offre cette per-
" spective? " Et du doigt il lui montrait ceux qu'il n'avoit pas remarqués.

Le cœur du Philosophe étoit attendri de la noble simplicité du bon Ministre, & de la modeste candeur de son aimable fille. Il retrouvoit en eux cette franchise ingénue des premiers âges, avec la culture & la politesse des siècles les plus éclairés. Il se livroit à tous les sentimens doux & honnêtes que lui inspiroit la plus belle des femmes; il n'en étoit pas éperduement épris; cependant il se sentoit heureux d'aimer Wilhelmine.

E vj

Que la Roche & sa fille furent détrompés ! Ils ne voyoient rien en Wolmar de cet air de suffisance que des talens supérieurs ont coutume de donner à nos prétendus sages. Comme eux , il se mêloit à tous les plaisirs d'une vie privée. Son langage étoit celui de tous les hommes. Si quelquefois la grandeur de son sujet l'entraînoit malgré lui , toujours simple & clair , il élevoit tout le monde à la hauteur de son génie.

« Entends tu sonner huit heures ? dit un » soir la Roche à sa fille. Monsieur, c'est » le signal de la prière. La cloche nous appelle. Nous avons ici une grande salle où » tous mes Paroissiens se réunissent une fois » la semaine pour prier en commun. Voulez vous voir toute la ferveur de ces bons » Payfans ? venez ; sinon voici quelques livres » qui pourroient vous amuser. Non, répondit » Wolmar , j'accompagnerai , s'il vous » plaît , Mademoiselle au temple. C'est notre Organiste , ajouta le bon vieillard : » allons , venez entendre ma Wilhelmine » animer l'alégresse de nos chants. Un peu » d'indulgence , dit il en secret à Wolmar ; » elle n'a jamais eu pour maître que feue sa » pauvre mère , hélas ! » Et tous les trois ensemble ils entrèrent dans la grande salle.

L'orgue étoit placé dans l'enfoncement , & caché sous de simples rideaux blancs. Wilhelmine les ouvrit ; & sitôt qu'elle se fut assise à sa place , elle les referma sur elle , comme pour sauver à son cœur trop sensible

la crainte modeste d'attirer tous les regards.

Wilhelmine, sans autre guide que son cœur, forme des sons sublimes. Wolmar n'étoit pas insensible aux charmes de la musique, & la beauté de ces accords le frappa d'autant plus vivement qu'il étoit loin de s'y attendre.

Ce prélude solennel annonçoit une hymne d'amour & de reconnaissance. Tout l'auditoire chantoit avec un saint enthousiasme les paroles de ce cantique, tirées, pour la plupart, de l'Écriture. Il chantoit les louanges du Créateur, les soins paternels qu'il prend de l'homme vertueux. On y parloit de la mort des justes, de ceux qui s'endorment dans le sein d'un père. Et l'orgue, touché d'une main moins sûre, faisoit des pauses, tout-à-coup se taisoit, & l'on entendoit à sa place les soupirs & les sanglots de Wilhelmine.

Son père fait signe de cesser la psalmodie, & se lève pour prier. Tout pâle, sa voix expire sur ses lèvres; mais déjà le feu de son zèle triomphe de sa sensibilité. Les Paroissiens s'échauffent de l'ardeur du bon vieillard. Le Philosophe lui-même sentit son cœur ému; & il oublia, pour un moment, de croire qu'il ne devoit pas l'être.

La religion de la Roche étoit une religion de sentiment. Wolmar étoit l'ennemi déclaré de toutes disputes. Aussi leurs discours ne les conduisoient ils jamais à des questions indiscrettes sur leur croyance mutuelle. Ce-

pendant le bon vieillard, comme pour soulager son cœur, aimoit à l'entretenir de la sienne. « Mon ami, dit-il un jour au Philosophe, lorsque vous nous entendiez, ma fille & moi, parler de ces plaisirs si purs que nous donne la musique, vous regrettiez de ne pouvoir sentir comme nous toute la douceur de l'harmonie. C'est, disiez-vous, une sensation de l'âme que la Nature m'a presque entièrement refusée; & d'après les effets qu'elle me paroît produire sur les autres hommes, ce doit être une jouissance bien délicieuse! Pourquoi ne diroit-on pas la même chose de la religion? Croyez-moi, cher Wolmar, cette religion m'inspire une énergie, un enthousiasme..... que je voudrois vous faire sentir! Suis-je heureux? elle ajoute encore à mon bonheur. Quand les malheurs me frappent, & j'en ai eu d'affreux à souffrir! n'est-ce pas elle qui verse un baume sur mes blessures? »

Qu'il eût été cruel au Philosophe de ravir à cet honnête vieillard une idée si consolante !

Comme étranger, on lui faisoit voir ce qu'il y avoit de remarquable dans le Canton de Berne. Pour varier ses plaisirs, que d'attentions ingénieuses à lui présenter sous différens points de vûe, ces montagnes chargées de neige dans toutes les saisons de l'année! Le Philosophe faisoit à la Roche mille questions sur ce qu'il savoit de leur histoire

naturelle. Pour la Roche, il mesuroit d'un œil respectueux la hauteur effrayante de leurs sommets. Il s'étonnoit de la sublimité des idées que lui inspiroit le spectacle imposant de ces masses énormes. " *Ah! si on* " *les voyoit de la Flandre!* dit Wilhelmine " avec un soupir mystérieux : voilà, reprit " Wolmar en souriant, une remarque assez " singulière. " Elle rougit, & il n'osa pas en demander davantage.

Ce ne fut pas sans regret que le Philosophe quitta cette société dans laquelle il se trouvoit si heureux. Comme on promet mutuellement de s'écrire ! Wolmar jura que tous les ans, une fois au moins, il reviendrait embrasser ses amis.

Deux ans après notre Philosophe arrive à Genève. Cette chaîne de montagnes entassées, dont il avoit tant de fois admiré la hauteur avec la Roche & son aimable fille, lui rappelle ce qu'il leur avoit si solennellement promis. Ce souvenir lui fait aussi sentir la douleur d'avoir manqué à leur écrire depuis plus de six mois.

Pendant qu'il hésitoit encore pour savoir s'il irait embrasser le bon la Roche, il reçut une lettre du vieillard, qui lui avoit été adressée en France. Elle contenoit de bien doux reproches sur ce qu'il avoit manqué à sa promesse; mais on l'y assuroit mille fois d'une éternelle reconnoissance pour ses bienfaits. La Roche le regardant comme un ami, sensible au bonheur de sa famille, lui an-

nonçoit les noces de sa Witthelmine avec un jeune Officier Suisse. Attachés l'un à l'autre dès la plus tendre enfance, ils avoient été séparés par la valeur bouillante du jeune homme, qui lui avoit fait rejoindre les Troupes Auxiliaires du Canton de Berne, alors en Flandre, & voilà ce qui explique l'exclamation que nous avons rapportée de Witthelmine. Dans cette campagne il ne s'étoit pas moins distingué par son courage que par tous les autres talens qu'il avoit cultivés dans sa patrie sous les yeux de son amante. Le terme de son Service Militaire étoit enfin arrivé, & le sensible vieillard attendoit son retour dans quelques semaines pour les unir ensemble, & les voir heureux avant de mourir.

Le Philosophe sentit son cœur intéressé à cet événement; il ne se trouvoit pas aussi content d'apprendre la nouvelle du mariage de Mlle la Roche que son père se l'étoit imaginé. Dans l'idée de la voir passer dans les bras d'un autre, il éprouvoit même je ne sais quel saisissement dont il ne pouvoit démêler la cause. Cependant il regarde cette union comme préparée par la nécessité qui enchaîne tous les événemens, &, sur le champ, se dispose à partir pour être témoin du bonheur de ses respectables amis: bien sûr qu'il va l'augmenter encore en le partageant avec eux.

Le dernier jour de son voyage, plusieurs accidens avoient retardé son arrivée. La nuit

la plus sombre le surprit avant qu'il pût se reconnoître dans les environs de la demeure de son ami. Il s'en croyoit même encore très-éloigné , lorsqu'il se trouva vis-à-vis ce lac qui étoit dans le voisinage de la Roche. Une lumière , qui sembloit sortir de sa maison , étincelloit en longs sillons de feu sur cette nappe d'eau , puis s'enfonçoit lentement dans le bois , suivant toujours les bords du lac. On la voyoit tour-à-tour briller & disparaître , jusqu'à ce qu'enfin , sortie de la sombre épaisseur de la forêt , elle s'arrêta.

Supposant que ce pouvoit être quelque jouissance de noces , Wolmar tourna son cheval vers cette forêt. D'abord il fut saisi de voir que cette clarté venoit d'une torche funèbre qu'une personne vêtue de deuil portoit à la tête d'un nombreux convoi. Plusieurs assistans en manteaux noirs , tenant aussi des flambeaux à la main , récitoient quelques chants lugubres , & tous , ils sembloient rendre à leur ami les tristes honneurs de la sépulture.

« Qui enterrez-vous là , dit Wolmar aux » Fossoyeurs ? » L'un d'eux , avec un accent plus touchant qu'on ne doit l'attendre des personnes qui exercent cette profession , répondit en soupirant : « Vous, Monsieur, vous » n'avez pas connu la plus aimable..... La » Roche ! s'écria le Philosophe. » Hélas , en effet , c'étoit elle-même !

La surprise & la douleur de Wolmar attirèrent l'attention d'un jeune Ministre. « Je

» m'apperois, Monsieur, lui dit-il en s'ap-
 » prochant de lui, que vous connoissiez aussi
 » Mlle la Roche? — Si je la connoissois,
 » grand dieu! Quand?..... comment?.....
 » où est elle?... où est son père?... — C'est
 » la douleur qui a brisé son cœur sensible!
 » Un bon jeune homme, si beau, si aimable,
 » si digne d'elle, le jour même qu'elle al-
 » loit l'épouser, a été tué en duel par un
 » Officier François, son intime ami, qui,
 » dans son désespoir, s'est plongé sur son
 » épée. L'on n'espère pas non plus qu'il en
 » guérisse; sa famille est là désespérée, il
 » refuse tous les secours, les cris de sa dou-
 » leur sont affreux; le père & la sœur
 » sont aussi là près de son lit; & c'est
 » encore la Roche qui les console. Et moi,
 » pauvre orphelin, dont ils ont élevé l'en-
 » fance, je n'ai plus l'espoir d'être recon-
 » noissant!..... moi qu'ils ont tant ai-
 » mé!..... Le respectable la Roche supporte
 » la perte de sa fille avec une résignation qui
 » tient de l'héroïsme. Assez calme pour être
 » en ce moment dans le temple, il y va
 » donner quelques exhortations à ses Parois-
 » siens, comme il est ici d'usage dans ces
 » tristes circonstances. Suivez-moi, Mon-
 » sieur, vous allez l'entendre. » Wolmar
 suivit le jeune homme sans proférer une
 parole.

Le temple, rendu de noir, étoit sombre-
 ment éclairé. Les Paroissiens, comme in-
 sensibles, sembloient respecter la douleur

d'un père. Une lampe funèbre, placée à l'un des côtés de la chaire de ce vénérable vieillard, lançoit tous les rayons de sa lumière sur sa tête, à peine couverte de quelques cheveux blancs. Il la tenoit cachée dans ses mains ; quelquefois, dans le silence du recueillement, il la soulevoit en tournant vers le ciel ses yeux à demi fermés. De grosses larmes, qu'il s'efforçoit de retenir, rouloient dans sa paupière, & l'on distinguoit sur ses pâles joues la profondeur des sillons que l'âge y avoit tracés ; à chaque soupir qui lui échappoit, les Paroissiens attendris lui répondoient par des sanglots & des cris étouffés. Le cœur de Wolmar étoit déchiré.

Le vieillard se lève. « Être Éternel, pardonne, pardonne ; j'ai peut être un droit à ta clémence !..... Oh ! mes amis, c'est dans ces jours de nos malheurs qu'il est grand d'élever son âme à Dieu..... Quelle est vaine & désespérante la sagesse des sages du monde ! à les en croire ils veulent nous rendre heureux, & ils étouffent la sensibilité, source unique des vrais plaisirs, des plaisirs purs.... Si ma fille n'eût pas été si sensible..... (ses yeux se remplissent de larmes) non, je ne rougirai point d'avoir un cœur sensible. »

« Vous voyez un vieillard qui pleure son seul enfant, sa seule espérance sur la terre. Et quel enfant, ô ciel ! je fais qu'il

» ne convient pas à son père de parler de
» ses vertus. Cependant , puisque c'étoit
» envers moi qu'elles étoient exercées , ne
» dois je pas les publier au moins par recon-
» noissance ? Ces derniers jours de fête ,
» vous l'avez vûe là , dans ce saint temple ,
» si belle & si heureuse ! Vous , qui êtes
» pères , jugez quelle étoit alors ma féli-
» cité !.... jugez de ma douleur ! »

» Que ne puis-je vous faire sentir com-
» bien il est doux d'épancher son cœur quand
» il est rempli d'amertume , de verser dans
» le sein d'un ami son âme toute entière !....
» Hélas ! nous ne sommes pas de ceux qui
» meurent sans espérance !.... Levez-vous ?
» essuyez vos larmes. Ne pleurez donc pas
» sur mon sort ; je n'ai point perdu mon
» enfant !..... Quelques jours encore , &
» nous serons tous réunis.... Et vous tous ,
» n'êtes vous pas aussi mes enfans ?.... Vou-
» lez vous que je cesse de verser des larmes
» si dans ma douleur affreuse je n'ai plus
» rien pour me consoler ? O ma fille !.... ô
» mes enfans ! vivez comme elle a vécu !....
» Quand votre mort sera venue , que ce puisse
» être la mort du juste , & que votre heure
» dernière soit semblable à la sienne ? »

L'auditoire fondeoit en larmes ; mais le
vieillard n'avoit plus de larmes à répandre ,
& sur son front radieux brilloit la lumière
de l'espérance.

Wolmar le suivit jusques dans sa maison.

La Roche, attendri par sa présence imprévue, faillit succomber à sa douleur. L'enthousiasme de la chaire étoit passé. Comme il presse en sanglotant son ami contre son sein ! ils s'embrassent ; leurs larmes se confondent.

Les yeux troublés de pleurs ils erroient en silence dans toute la maison, lorsque le hasard conduisit leurs pas dans la grande salle où l'on célébroit l'Office du soir. Les rideaux de l'orgue étoient ouverts.... La Roche, effrayé, recule, se couvrant la tête d'un pan de sa robe, & s'écrie d'une voix si gémissante, si douloureuse : « Où es-tu, ma fille?... » ma fille ! » qu'il arracha au Philosophe un cri involontaire. Wolmar revient à lui-même, fait un pas en avant, & ferme doucement les rideaux. Le vieillard essuya ses pleurs ; & serrant avec transport la main tremblante de son ami : « Vous voyez ma foiblesse, c'est la foiblesse de l'humanité ; mais en me voyant souffrir, connoissez vous aussi le sentiment qui me console ? — Je viens de vous entendre dans le temple. — O mon ami ! s'il y a des hommes qui doutent de l'existence d'un Dieu consolateur, qu'ils pensent donc, par pitié, combien cette espérance est douce aux malheureux ? Puisqu'ils ne peuvent nous rendre notre bonheur, qu'ils ne nous enlèvent pas au moins ce qui nous console dans nos peines. C'est ôter l'âme à la vertu. »

118 M E R C U R E

Au souvenir de cette scène attendrissante,
Wolmar répand toujours des larmes.

(Par M. N. de Bonneville.)

*Explication de la Charade, de l'Énigme &
du Logogryphe du Mercure précédents.*

LE mot de la Charade est *Charmante* ;
celui de l'Énigme est *Secrétaire* ; celui du
Logogryphe est *Soulier* , où l'on trouve *lis* ,
Louis , *Sire* , *sou* , *œil* , *sœur* , *jeu* , *oie* , *joue* .

*A Madame V** , qui me prioit de lui
faire sur le champ une Charade.*

UNE Charade, Églé ? vous n'avez qu'à vouloir.
En musique aisément mon premier se fait voir ;
Vous êtes mon second sans art & sans parure ;
Ne soyez pas mon tour, l'Amour vous en conjure.
(Par M. Berthier, Officier au Rég, de Picardie.)



É N I G M E.

TOUT mon mérite à moi, c'est la malignité,
 Et souvent mes bons mots ont un triste salaire;
 Mais celui que j'ai maltraité
 Ne s'en prend jamais qu'à mon père.

(*Par M. Philosphinx.*)

L O G O G R Y P H E.

AU milieu des combats signalant ma valeur,
 Je fais braver la mort pour voler à la gloire.
 Décomposé par toi, Lecteur,
 Dans mes huit pieds, sans user de grimoire,
 Je t'offre un terme de mépris;
 Un meuble que chérit l'Avare;
 Un métal fort commun; un autre bien plus rare;
 Ce qu'est un riche dans Paris;
 Un ton de la musique; une longue prière;
 Puis un arbre de ton parterre.

(*Par M. Gratton, Capitaine de Canonniers.*)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

L'HONNEUR FRANÇOIS, ou *Histoire des Vertus & des Exploits de notre Nation depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'à nos jours*, par M. de Sacy, Censeur Royal, Membre de l'Institut Royal d'Histoire de Gottingen, des Académies de Caën, d'Arras, &c. Tomes XI & XII. A Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinot, quartier Saint-André-des-Arcs.

Nous avons parlé avec de justes éloges des précédens Volumes de cet Ouvrage national, qui est enfin terminé. La critique observera sans doute à M. de Sacy que dans ces derniers Volumes il a excédé les bornes de son plan. En effet, parmi les victoires & les faits glorieux qui en composent le récit, on rencontre nombre de défaites & d'événemens désastreux, & les défaites & les événemens désastreux ne semblent pas devoir entrer dans un Ouvrage intitulé *l'Honneur François*. Assurément l'objet de M. de Sacy n'étoit pas de consacrer le mensonge; il n'avoit ni le droit ni le projet d'altérer les faits historiques; mais son but étant moins de rendre un hommage à la vérité que d'élever un trophée à l'orgueil national; en un mot,

rapot, cherchant plus à nous inspirer l'estime de nous mêmes qu'à nous instruire & nous entretenir de notre Histoire, c'étoit uniquement des traits qui honorent la Nation qu'il devoit composer les sujets de ses tableaux.

Ainsi on peut faire à M. de Sacy le reproche de s'être quelquefois écarté de son sujet, quoiqu'il ne l'ait pourtant pas perdu de vûe; mais quel attrait pour cet Historien de pouvoir donner aux François une histoire complète de leurs Colonies, Ouvrage qui leur manquoit! Si l'on ajoute que nous n'avions pas de Mémoires sur l'Histoire de France depuis 1762, & qu'on desiroit un tableau des principaux événemens de la dernière guerre, n'est ce pas établir sinon une justification, au moins une excuse pour l'Historien, & un motif de reconnoissance pour ses Lecteurs?

Avec quelle douce satisfaction on parcourt cette foule d'événemens, dont plusieurs sont assez récents pour appartenir à notre âge, & sont pourtant assez éloignés de nous pour avoir acquis la sanction de l'antiquité! Avec quel intérêt on retrouve les noms de M. de la Bourdonnaye, cet homme si estimable quand il n'auroit pas été persécuté; de M. Dupleix, son digne rival; du Maréchal de Lowendal; des Marquis de Vaudreuil & de Moncalm; de M. de Chevert; de M. de Lally, qui a excité & mérité peut être à-la-fois l'indignation & la pitié, &c. &c.; enfin des Washington, des la

N°. 51, 18 Décembre 1784. F

Fayette, des d'Estaing, des la Motte-Piquet, des Crillon, des Suffren, &c.

Si M. de Sacy rapporte quelquefois des faits étrangers à son plan (dans ses derniers Volumes), au moins n'oublie-t-il aucun de ceux qui peuvent y entrer avec avantage, de ceux qui honorent la Nation. C'est dans cet esprit qu'il n'a pas manqué de rapporter la lettre que nous allons transcrire ici. Elle est écrite par le Chef des Marates à M. de la Bourdonnaie, & honore également cet estimable Guerrier & la Nation Française. » Elle
 » est donc prise, cette ville de Madras, si
 » célèbre par sa beauté, par son commerce,
 » si redoutée pour le courage & le nombre
 » de ses habitans ! elle a été prise par les
 » François en si peu de jours ! j'ai peine à
 » le comprendre, & ne puis attribuer un
 » succès si prodigieux qu'à la valeur plus
 » qu'humaine du Général & des Soldats qui
 » ont planté leur pavillon sur la tête des Anglois. La Bourdonnaie, le soleil éclairé le
 » monde depuis son lever jusqu'à son coucher ; mais dès qu'il disparoit, il est oublié, on n'en parle plus. Il n'en est pas de même des exploits des François. La nuit,
 » comme le jour, nous ne cessons de parler d'eux & de leur invincible Chef. »

Ce témoignage rendu au courage des François par le vaillant Chef d'un des plus vaillans peuples connus, doit trouver place dans cet Ouvrage.

Les portraits sont une des qualités (au

moins brillantes) d'un Historien. Le suivant
 fera juger de la manière & du style de l'Au-
 teur de *l'Honneur François*. C'est du Comte
 de Saxe qu'il parle. « Son plus bel éloge est
 » l'histoire de sa vie. La Nature sembloit
 » l'avoir préparé aux fatigues de la guerre
 » par une force plus qu'humaine. On peut
 » le placer à la tête des célèbres bâtarde qui
 » ont illustré le sang dont ils sortoient, &
 » qui, par des victoires, se sont vengés d'un
 » odieux préjugé, & ont légitimé leur nais-
 » sance. Si un injuste opprobre entoura son
 » berceau, la gloire accompagna ses pas
 » dans la jeunesse & dans l'âge mûr, & cette
 » gloire est son ouvrage. Si sa naissance fut
 » une faute, ce ne fut point la sienne; mais
 » sa vie est à lui. C'est par l'étude profonde
 » de la tactique ancienne qu'il perfectionna
 » la tactique moderne; c'est par une vigi-
 » lance continuelle qu'il garantit les camps
 » de toute surprise. C'est par des plans adap-
 » tés à tous les cas possibles, qu'il se trouva
 » toujours en état de recevoir l'ennemi &
 » de le vaincre; c'est par sa bonté familière,
 » vertu peu cultivée dans les Cours d'Alle-
 » magne, qu'il acquit la confiance & l'amour
 » des Soldats. Il donna peu au hasard & ne
 » lui dut rien, &c. »

Quelquefois par une Anecdote, par un
 mot, M. de Sacy peint ses personnages. Il y
 a de la précision & tout ce qu'il falloit dire
 dans ce qu'il dit de M. de Chévert. « Il n'étoit
 » que Lieutenant lorsqu'une Compagnie de

» son Régiment vint à vaquer. Le Colonel
 » la demanda pour un de ses Favoris ; l'an-
 » cienneté de M. de Chévert lui donnoit des
 » droits ; il court à Versailles ; & , persuadé
 » qu'on lui a nui dans l'esprit du Ministre :
 » *Ecrivez* , lui dit il , *à mon Colonel que*
 » *vous avez besoin d'un Officier habile &*
 » *brave , pour un coup aussi important que*
 » *difficile.* Le Colonel nomma Chévert , &
 » il fut Capitaine. Il étoit fier de l'obscurité
 » de sa naissance comme un autre de sa no-
 » blesse. On prétend que tant qu'il ne fut
 » que Légionnaire , quelques parens orgueil-
 » leux de leur opulence n'avoient pas voulu
 » le reconnoître. Lorsqu'il fut parvenu aux
 » premiers grades , des Gentilshommes pré-
 » tendirent lui être attachés par les liens du
 » sang. Un , entre autres , vint en qualité de
 » parent réclamer son crédit à la Cour : *Êtes-*
 » *vous Gentilhomme* , lui dit Chévert ? — *Si*
 » *je le suis ? Pouvez-vous en douter ? — En*
 » *ce cas , Monsieur , nous ne sommes point*
 » *parens ; car je suis le premier & le seul*
 » *Gentilhomme de ma famille.* »

M. de Sacy conpe souvent son récit par des
 réflexions philosophiques, genre de beauté qui
 donne de l'intérêt à la narration, quand il n'y
 mêle point de la prétention ou de la sèche-
 resse. « L'air de Sainte-Lucie , dit-il , est
 » contagieux ; cette Isle fut toujours le tom-
 » beau de ses Conquérans & de ses Cultri-
 » vateurs ; mais sa situation la rend impor-
 » tante ; & telle est dans le système politi-

» que actuel , la triste condition des hom-
 » mes, qu'ils sont souvent obligés de se dis-
 » puter au prix de leur sang, des contrées
 » où les maladies détruisent ce que la guerre
 » a épargné, &c. »

C'est avec ce même esprit de véritable philosophie, que M. de Sacy parle du Pilote *Bouffard*, surnommé le *Brave Homme*. « M. le Comte de *Béhague*, dit-il, eut le même courage & le même bonheur. Je ne crains point d'associer à ce nom celui de *Bouffard*; l'un étoit illustre, l'autre est illustré. Une même gloire a placé sur la même ligne le Commandant de *Belle-Isle* & le Pilote de *Dieppe*. »

Nous allons terminer cet article par une Anecdote bien honorable pour notre jeune Monarque; il s'agit de l'ordre donné à tous ses Sujets de respecter, pendant la guerre, le vaisseau du célèbre *Cook*. Voici dans quels termes étoit conçue la lettre du Ministre :

« Le Capitaine *Cook*, qui est parti de *Plymouth* au mois de Juillet 1778, à bord du vaisseau la *Résolution*, dans la vûe de faire des découvertes sur les côtes, les Isles & dans les mers au Nord du Japon & de la Californie, est sur le point de revenir en Europe, ayant encore sous ses ordres un autre vaisseau nommé la *Découverte*, commandé par le Capitaine *Clarke*; & comme les découvertes de cette nature sont d'une utilité générale pour toutes les Nations, la volonté du Roi est que le Ca-

„ pitaine Cook soit traité de même que s'il
 „ commandoit un bâtiment des Puissances
 „ neutres & amies, & qu'il soit ordonné à
 „ tous les vaisseaux en course, qu'en cas
 „ qu'ils rencontrent sur mer ce fameux
 „ Voyageur, ils lui fassent part des ordres
 „ qui ont été donnés à son sujet ; mais qu'ils
 „ lui signifient en même temps qu'il ait de
 „ son côté à s'abstenir de toutes hostilités. „

*TRADUCTION nouvelle de l'Énéide, avec
 des Notes & des Discours Préliminaires,*
 par M. Leblond. 2 vol. in-12. avec le texte.
 A Paris, chez l'Auteur, rue du Foin au
 Marais; Lesclapart, Pont Notre-Dame;
 Belin; rue S. Jacques; Nyon, rue du Jar-
 dinet; Royez, quai des Augustins, &
 Durand, rue Galande.

Nous avons annoncé l'année dernière une
 Traduction que M. Leblond avoit déjà pu-
 bliée des *Georgiques*. Ne croyant pas lui de-
 voir une indulgence humiliante, nous avons
 parlé des fautes que nous avions cru apper-
 voir dans son Ouvrage; nous avons été sé-
 vères par estime pour son talent. Soit que
 d'après le jugement du Public, M. Leblond
 ait donné plus de soins à sa Traduction, soit
 que son talent pour traduire ait acquis plus
 de forces en s'exerçant, les deux volumes
 qu'il vient de publier, & qui renferment
 l'*Énéide*, méritent plus d'éloges que le pre-
 mier. Nous allons citer au hasard un mor-

ceau avec le texte, afin de mettre nos Lecteurs à portée de prononcer sur le mérite de la Traduction. C'est Didon qui parle à Énée :

*Diffimulare etiam sperasti , perfide , tantum
Posse nefas , tacitusque mea descendere terra ?
Nec te noster amor , nec te data dextera quondam ,
Me moritura tenet crudeli funere Dido ?
Quin etiam hyberno moliris sidere classem ,
Et mediis properas aquilonibus ire per altum
Crudelis ! quid , si non arva aliena , domosque
Ignotas peteres , & Troja antiqua maneret ,
Troja per undosum peteretur classibus aquor ?
Mene fugis ? Per ego has lacrimas , dextramque
tuam , te*

*(Quando aliud mihi jam misera nihil ipsa reliqui)
Per connubia nostra , per incaptos hymenaos ;
Si bene quid de te merui , fuit aut tibi quicquam
Dulce meum , miserere Domus labentis , & istam ,
Oro , si quis adhuc precibus locus , exue mentem ,
Te propter Libyca gentes , Nomadumque Tyranni
Odere , insensu Tyrii ; te propter eundem
Extinctus pudor , & quâ solâ sydera adibam ;
Fama prior : cui me moribundum deseris , hospes ?
(Hoc solum nomen quodiam de conjuge restat.)
Quid moror ? An mea Pygmalion dum mania frater
Destruat ? &c. &c.*

“ Perfide ! as-tu donc espéré me cacher cette horrible trahison ? As-tu imaginé pouvoir à

mon insçu sortir de mes États ? Quoi, ni mon amour, ni les gages que j'ai reçus de ta tendresse, ni la mort cruelle qui attend une amante malheureuse, n'ont pu t'enchaîner ? Et c'est au milieu des rigueurs de l'hiver que tu prépares ta flotte ; & pour me fuir tu vas braver les aquilons furieux ? Cruel ! si tu ne cherchois pas des demeures étrangères, des contrées inconnues ; si Troye subsistant encore, te rappeloit dans son sein, irois-tu chercher Troye au milieu d'une mer orageuse ? Est ce moi que tu fuis ? Ah ! je t'en conjure par ces larmes, par ta main, puisque ce sont les seuls gages qui restent à une amante infortunée ; je t'en conjure par les liens qui nous unissent, par notre hymén commencé. Si mes bienfaits t'ont prévenu, si jamais Didon a eu pour toi quelques charmes, prends pitié d'une maison qui va périr, & si ma prière a encore des droits sur ton cœur, renonce à cette funeste résolution. Pour toi je suis devenu en horreur à toute la Lybie, au Roi des Nomades, à mes Tyriens mêmes, je t'ai sacrifié ma pudeur, & ce qui m'égalait presque aux Dieux, la renommée de ma vertu : ô toi que j'ai accueilli, cher Hôte ! (puisque c'est le seul nom que je peux encore donner à mon époux) en quelles mains me laisses-tu mourante ? Que me reste-t'il à attendre dans mon infortune ? Que Pygmalion vienne renverser ces murailles, &c. &c. »

Cette tirade ne mérite aucun reproche,

villes de Libye; la Renommée, fêau le plus agile de tous, qui s'accroît par la célérité & se fortifie dans sa course. D'abord, humble & craintive, bientôt elle s'élève d'un vol audacieux; de ses pieds elle touche la terre, & cache dans les cieus sa tête superbe. On dit que la Terre, pour braver les Dieux, la donna pour dernière sœur à Cécé & à Encelade, & la doua de la rapidité de la course & de la légèreté du vol. Monstre horrible, énorme, qui cache sous les plumes dont il est couvert, autant d'yeux toujours ouverts, autant de langues & de bouches toujours bruyantes, & autant d'oreilles toujours attentives: la nuit, au milieu des airs, elle fait retentir les ombres du bruit de ses ailes. Jamais le paisible sommeil n'approche de ses paupières; le jour, fixée tantôt sur les toits, tantôt sur de hautes tours, elle porte partout ses avides regards, jette l'effroi dans les villes, & se charge également d'annoncer le bien & le mal, la vérité & le mensonge, &c.

Nous ne croyons pas qu'il soit élégant de traduire *mobilitate viget*, par *s'accroît par la célérité*; d'ailleurs *s'accroît* ne peut se dire que d'une chose & non d'une personne; on ne dit pas qu'un homme *s'accroît*; or, la Renommée est ici personnifiée.

Autant d'oreilles toujours attentives, rend bien le sens de *tot subrigit aures*; mais on y cherche en vain l'image de *subrigit aures*, qui signifie *dresse* autant d'oreilles.

M. Leblond a bien voulu conserver l'ima-

ge de *stridens per umbram* ; mais on ne peut pas dire fait *retentir les ombres* , comme on dit fait retentir les airs ; & la raison de cette différence se fait sentir sans qu'on la dise.

Ces observations prouvent combien il est difficile de traduire un grand Poète d'une manière absolument irréprochable ; car ces deux morceaux méritent des éloges comme le reste de la Traduction de M. Leblond. S'il n'a pas toujours dans son style cette chaleur qu'on désireroit , il fait être fidèle sans un air de contrainte & de gêne ; & son expression est presque toujours propre , & jamais familière ; ses notes annoncent un bon Littérateur. Enfin , nous croyons que cette Traduction doit être accueillie , & peut être utile dans les Collèges.

S P E C T A C L E S.

CONCERT SPIRITUEL.

A U Concert du 8 de ce mois, M. *Sallenin* a fait entendre un Concerto de hautbois d'un très-joli style , & qu'il a exécuté avec une perfection étonnante ; on a admiré la justesse & le moëlleux de son embouchure ; le brillant de ses doigts, la sensibilité de son expression. Nous rendons justice avec plaisir à ce jeune Artiste, dont nous avons vu les

E v b

progrès rapides , & qui est aujourd'hui le plus charmant Hautbois que nous ayons. Il joue de la flûte à l'Opéra. M. *Bertheaume* a exécuté un Concerto de Violon d'une manière digne de la réputation qu'il s'est acquise. Mlle *Windling* est une jeune Élève de M. *Raff*, dont la voix douce , légère & facile , malgré sa timidité , mérite des encouragemens. L'*Oratorio* de Mlle *Beaumenil* a eu un succès complet , & qui eût été plus grand encore si l'exécution des chœurs eût répondu au mérite de la composition. On y a trouvé ce qu'il étoit impossible que Mlle *Beaumenil* n'y mît pas , de l'esprit , de la grâce , de la sensibilité ; & même dans le dernier morceau , ce que les femmes n'ont pas ordinairement lorsqu'elles composent , de la force & de l'énergie.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE Vendredi 26 Novembre , on a joué , pour la première fois , *la Fausse Inconstance* , Comédie en un Acte & en vers , par M. R...

Un Chevalier & un Marquis aiment une Comtesse , qui n'a pas encore prononcé entre les deux Rivaux , quoiqu'elle ait su apprécier chacun d'eux à sa juste valeur. Le Chevalier est un de ces jeunes fats devenus fiers d'avoir subjugué quelques beautés surannées ou quelques vertus plus qu'équivoques ; qui ne parlent d'eux , ne pensent à eux &

ne jettent les yeux sur leurs personnes qu'avec une douce complaisance ; en un mot , il a cette espèce de fatuité qui , aujourd'hui , ne paroît pas même digne d'obtenir un ridicule. Le Marquis est un homme honnête , timide & sensible. Entre deux amans d'un caractère si opposé , le choix n'est pas difficile ; aussi la Comtesse se détermine-t-elle à éloigner l'un & à épouser l'autre. Elle écrit au Chevalier pour lui donner son congé. Celui-ci est d'abord furieux ; ensuite il se propose d'égayer l'aventure ; & voici comment. La lettre de la Comtesse lui est arrivée sous enveloppe , & ne contient rien qui lui soit personnel. En conséquence il fait une nouvelle enveloppe , contrefait l'écriture de la Comtesse , & fait remettre l'épître au Marquis. On peut juger de la douleur , des transports de ce dernier. Il ne doute pas que le Chevalier ne soit l'amant préféré , & il s'en explique avec lui dans des termes & avec ce ton d'humeur qu'inspirent l'amour jaloux & l'amour-propre humilié. Quelle est sa surprise , lorsqu'il voit son rival épouser son ressentiment , blâmer la Comtesse , & déclarer qu'il renonce à la voir jamais ! Néanmoins , comme il imagine que le Chevalier peut feindre , il lui demande s'il pourra se déterminer à le suivre à Paris , où il veut se rendre à l'instant ; (car la Scène se passe à la campagne). Le perfide accepte la proposition avec un empressement qu'il est facile de deviner , & sort afin de tout disposer

pour un prompt départ. D'un autre côté la Comtesse, après avoir signifié au Chevalier le congé le plus absolu, a fait dresser un contrat de mariage au nom du Marquis & au sien. Le jour même, son Notaire doit venir en faire la lecture & recevoir la signature des parties. Le Marquis ignore tout cela. Franche & sensible, la Comtesse vient parler à son amant de leur prochain bonheur. La nature des reproches qu'elle essuie brise son cœur, confond sa raison & réveille son orgueil. Heureusement le Notaire apporte le contrat; ce qu'il dit éclaire peu-à-peu le Marquis, & amène une explication, par le moyen de laquelle tout se découvre. Le Chevalier ne rentre que pour être témoin du bonheur des deux amans. Afin d'être exacts autant qu'il est possible de l'être, nous devons ajouter que la Comtesse a une Suivante qui a pour amans le Valet du Marquis & celui du Chevalier; que ces rivaux subalternes jouent exactement les mêmes rôles que les premiers, & que les Scènes qui en résultent offrent tout simplement la caricature de celles qui mettent leurs Maîtres en jeu; moyen usé, rebattu, toujours susceptible de produire quelque impression, quoi qu'il annonce moins la connoissance des effets comiques, que l'impuissance d'en varier les motifs & d'en multiplier les causes.

Cette petite comédie a été écoutée avec indulgence, elle a même obtenu des applaudissemens, parce qu'on y remarque de l'es-

prit & des détails agréables. Aujourd'hui c'est à peu-près tout ce que demande la plus grande partie des Spectateurs, & c'est à peu-près aussi tout ce qu'on lui donne. Ce qui faisoit autrefois dans les Ouvrages Dramatiques la matière d'un simple incident, fait maintenant la matière première de nos Comédies modernes. Puisque le Public s'en contente, il ne faut pas être plus difficile que lui, sur-tout quand son suffrage ne s'arrête que sur des productions éphémères où la décence n'est point blessée, & dans lesquelles les mœurs sont respectées. La *Fausse Inconstance* n'est donc qu'une bluette dont une anecdote récente a fourni le fonds. L'Auteur l'a distribuée en Scènes à sa manière, sans y rien ajouter du sien, que de l'esprit dans quelques détails, comme nous l'avons déjà dit; mais depuis que tous les matins un quart de la ville se réveille pour travailler à donner aux trois autres quarts une manière quelconque de penser & de s'expliquer surtout depuis l'orthographe jusqu'à la Chimie, l'esprit est devenu, comme les succès, une marchandise bien commune.



ANNONCES ET NOTICES.

VINAIGRES & autres objets d'agrément & d'utilité. A Paris, chez le sieur Maille, Vinaigrier-Distillateur du Roi, rue S. André-des-Arcs.

Rendre une justice publique aux hommes qui, par leur industrie & leurs travaux s'élèvent au-dessus de l'état qu'ils exercent, & en reculent les bornes par des découvertes utiles, c'est tout-à-la-fois un acte de justice & de reconnaissance. C'est un tribut que nous avons déjà payé, & que nous sommes jaloux de payer encore à M. Maille, qui a porté son Art à un degré inconnu jusqu'à lui. Il débite avec le plus grand succès, & il envoie dans les pays les plus reculés, plus de 200 sortes de Vinaigres de sa composition. Nous nous contenterons de citer le *Vinaigre Romain*, qui prévient la carie des dents & l'haleine forte; le véritable *Vinaigre des Quatre-Voleurs*, si connu par sa vertu anti-putride; le *Vinaigre Storax*, ou *Crème de Vinaigre*, propre à donner de la blancheur au teint & à garantir la peau des rides; le *Vinaigre de Rouge*, qui, à l'avantage du rouge ordinaire joint celui de cacher le besoin qu'on a d'en user, en imitant les couleurs naturelles. Ce Vinaigre n'est composé que de simples, ce qui doit rassurer contre la crainte de tout inconvénient pour la peau & pour la santé, & on l'enlève facilement en se frottant le visage avec un linge trempé dans du *Vinaigre de Mille Pertuis*. Parmi les Vinaigres pour la Toilette, nous ne parlerons que du *nouveau Blanc de Vinaigre* & de celui qui sert à ôter le feu du rasoir. Enfin cet habile Artiste ne laisse rien à désirer pour la table; & l'on trouve dans son magasin plusieurs espèces de Moutardes

finés, qui acquièrent plus de vogue & d'estime de jour en jour.

Après ces éloges donnés aux talens variés de M. Maille, nous en devons à sa bienfaisance qui l'engage à distribuer *gratis* aux Pauvres de la Moutarde pour les angelures. Cette distribution se fait tous les Dimanches, depuis le premier Novembre jusqu'à Pâques.

Portrait de M. Necker, ancien Directeur-Général des Finances, gravé par Aug. de Saint-Aubin, Graveur du Roi & de sa Bibliothèque, d'après le tableau original de J. S. Dupleffis, qu'on a vu au Salon en 1783, de 12 pouces de haut sur 9 pouces de large. Prix, 4 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue des Prouvaires, la porte-cochère vis-à-vis le magasin de Montpellier.

Ce Portrait réunit tous les genres d'intérêt; l'estime qu'on a pour le personnage qu'il représente, une parfaite ressemblance & une grande supériorité de burin. C'est une des meilleures têtes que la gravure nous ait données depuis long temps. Les personnes qui se sont fait inscrire pour des épreuves de choix, peuvent les faire retirer. Le même Artiste travaille au même Portrait *in-4°*. pour les personnes qui désireront le placer à la tête du *Compte Rendu*. Dès qu'il sera terminé, les Amateurs seront avertis par de nouvelles annonces.

ANALYSE raisonnée des Rapports des Commissaires chargés par le Roi de l'examen du Magnétisme Animal, par J. B. Bonnefoy, Membre du Collège Royal de Chirurgie de Lyon. A Paris, chez Prault, Imprimeur du Roi, quai des Augustins.

Peu de Livres en faveur du Magnétisme, réunissent comme celui-ci la clarté à la précision & à la décence. Les Partisans du Magnétisme trouveront

dans cet Ouvrage une discussion sage & bien raisonnée du Rapport des Commissaires, & c'est un de ceux que l'on peut lire avec le plus de fruit & de satisfaction, en attendant que l'on décide le fonds d'une querelle aussi importante.

DOUTES d'un Provincial proposés à MM. les Commissaires chargés par le Roi de l'examen du Magnétisme Animal. A Paris, chez Frault, Imprimeur du Roi, quai des Augustins.

Cette Brochure, qui est remplie de sarcasmes très-piquans contre la Médecine, est d'un ancien Malade qui croit avoir été soulagé par le Magnétisme des maux que la Médecine ordinaire n'avoit fait qu'aggraver. Ses Doutes annoncent un homme de beaucoup d'esprit & une imagination vive. Son Ouvrage sera lu avec plaisir, même par ceux qu'il ne persuadera point.

OBSERVATIONS sur le Gouvernement & les Loix des Etats-Unis de l'Amérique, par M. l'Abbé de Mably.

La première Edition de cet Ouvrage, remarquable par le nom de son Auteur, est épuisée. Celle que nous annonçons se vend chez Hardouin, Libraire, au Palais Royal, n°. 14. Prix, 1 liv. 16 sols.

VOYAGE autour de la Terre avec le Globe Aérostatique, par M. L.... de M.... A Paris, chez Lesclapart, Libraire, Pont Notre-Dame, & chez les Marchands de Nouveautés.

Plaisanterie écrite rapidement, & qu'on ne doit pas juger à la rigueur.

L'ENFANT chéri, peint par J. B. Leprince, Peintre du Roi, & gravé par N. Delaunay, Graveur des Académies Royales de Paris & de Copen-

hague. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Bucherie, n°. 26.

Cette jolie Estampe est la septième faisant suite à celles déjà connues & estimées sous les titres de la Gaîté Conjugale, la Félicité Villageoise, &c. On y reconnoîtra le burin gracieux & le fini qui caractérisent les productions de cet Artiste.

NOUVEAU Théâtre Allemand, ou Traduction des Pièces qui ont paru avec succès sur les Théâtres des Capitales de l'Allemagne, par MM. Friédel & de Bonneville, Volume X. A Paris, au Cabinet de Littérature Allemande, rue Saint Honoré, au coin de la rue de Richelieu, chez la Veuve Duchesne, Couturier fils, Nyon l'aîné & Barrois le jeune, Libraires. Le prix des dix Volumes est de 40 livres rendus franc de port par la poste en s'adressant directement à M. Friédel, Professeur des Pages du Roi, rue Saint Honoré, au coin de la rue de Richelieu.

Discours sur l'Histoire Universelle, par M. Bossuet, Collection in - 4°. imprimée par ordre du Roi pour l'Éducation de M. le Dauphin, tirée à deux cent Exemplaires sur papier grand raisin vélin, 1 Volume. Prix, 48 liv. broché en carton. Ce Volume est le cinquième de la Collection in - 4°. Il a déjà paru. — *Télémaque*, 1 Vol. — *Les Œuvres de Racine*, 3 Vol. — *Le même Discours sur l'Histoire Universelle*, par M. Bossuet, imprimé par ordre du Roi pour la Collection in - 18 de M. le Dauphin, 4 Vol. Prix, 24 liv. brochés en carton.

Cette Collection sous les formats in-4°, in-8°. & in-18 est sur papier vélin de la fabrique de MM. Mathieu Johannot père & fils, d'Annonay; & nous pouvons dire, pour dire beaucoup en peu de mots, que ces deux Editions sont des plus belles qui soient sorties des Presses de cet Artiste renommé.

ÉTRENNES de la Vertu, pour l'année 1785, contenant les Actions de Bienfaisance, de Courage, d'Humanité, &c. qui se sont faites dans le courant de l'année 1784, auxquelles on a joint quelques autres Anecdotes intéressantes. A Paris, chez Savoye, Libraire, rue Saint Jacques.

Le Public a applaudi à l'idée de ce Recueil, dont nous annonçons le quatrième Volume, & nous avons joint nos éloges à ceux des autres Ecrivains périodiques. L'année qui est prête à finir a fourni un plus grand nombre de belles actions, & c'est une idée consolante pour l'humanité.

TRAITÉ Élémentaire d'Algèbre, par M. l'Abbé Bossut, de l'Académie Royale des Sciences, Honoraire, Associé libre de l'Académie Royale d'Architecture, de l'Institut de Bologne, de l'Académie Impériale des Sciences de Saint Pétersbourg, de la Société Provinciale des Sciences & des Arts d'Utrecht, Examineur des Elèves du Corps Royal du Génie, Inspecteur général des Machines & Ouvrages Hydrauliques des Bâtimens du Roi, in-8°. A Paris, chez Volland, Libraire, quai des Augustins.

Pour faciliter l'achat de cet Ouvrage, le Libraire, au lieu de 3 liv. 5 s., l'a mis au prix de 2 liv. 10 sols.

La Folle Soirée, Parodie de Figaro en un Acte, prose & Vaudevilles, présentée à la Comédie Italienne le 14 Juillet 1784, par M. l'Abbé B... de B..., de deux Académies. Prix, 1 livre 10 sols. A Gattières; & se trouve à Paris, chez Couturier, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

C'est l'Ouvrage d'un homme d'esprit, qui fait même exprimer ses idées; mais la Pièce est trop longue, n'étant qu'un dialogue sans aucune espèce d'action jusqu'à la dix-septième Scène. Ce qui ôte aussi de la clarté à sa marche, c'est qu'il semble

confondre souvent l'Auteur & la Pièce, les Personnages & les Acteurs. Par exemple, on complimente Figaro de ce qu'il a parfaitement joué; voilà donc l'Auteur; ensuite, & dans la même Scène, le même Figaro raconte qu'il a été d'abord Barbier à Séville, &c., & voilà le Personnage revenu. Cela jette du louche dans le dialogue de cette Parodie, où d'ailleurs les mots de la *Folle Journée* sont quelquefois adroitement enchaînés.

CHEFS-D'ŒUVRES de l'Antiquité sur les Beaux-Arts, Monumens précieux de la Religion des Grecs & des Romains, de leurs Sciences, de leurs Loix, &c., tirés des principaux Cabinets de l'Europe, gravés en taille-douce par Bernard Picart, & publiés par M. Poncelet de la Roche-Tilhac, Écuyer, Conseiller du Roi à la Table de Marbre. A Paris, chez l'Auteur, rue Garancière, & Lamy, Libraire, quai des Augustins.

Voilà la troisième Livraison de ce grand Ouvrage, qui comprendra cinq Cahiers pareils, dont le cinquième sera distribué *gratis* aux Souscripteurs. Le titre seul en montre l'importance, & le nom de Bernard Picart est un préjugé favorable pour les Gravures. Le prix de chaque Cahier est de 18 liv.

DIALOGUES des Morts de Lucien, traduits en François, en deux Parties, avec des Remarques élémentaires, à l'usage des Collèges de l'Université, nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée par M. l'Abbé Gail, Docteur agrégé de l'Université de Paris, in-12. Prix, 2 liv. relié. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, au Collège d'Harcour; Brocas, rue Saint Jacques; Nyon, au Pavillon des Quatre-Nations; Colas, Place Sorbonne, & Guillot, Libraires, rue Saint Jacques.

Cette Traduction est un des Livres classiques

adoptés par l'Université, & son mérite a justifié son succès. Cette Édition nouvelle a un avantage particulier; elle est divisée en deux Parties, qu'on peut acheter séparément. La première est destinée aux Commensans; elle est composée de Dialogues traduits, avec des explications grammaticales & des détails qui en facilitent l'intelligence. La seconde, qui est destinée à des Écoliers plus avancés, n'offre pas des secours qui sont supposés inutiles.

*Les Promenades de Clarisse & du Marquis de Valzé, ou nouvelle Méthode pour apprendre les Principes de la Langue & de l'Orthographe Françaises, à l'usage des Dames, par M. T***. A Paris, chez Cailleau, Imprimeur-Libraire, rue Galande; Jombert, rue Dauphine; Mérigot, vis-à-vis l'Opéra; Bailly, Libraires, rue Saint Honoré, & chez les Marchands de Nouveautés.*

L'Auteur de cette Méthode se propose de donner tous les mois un Cahier; l'Ouvrage complet en contiendra vingt-quatre, & formera quatre petits Volumes, dont le premier traitera des parties du Discours; le second, de l'Orthographe; le troisième, de l'accord des mots & de la construction des phrases; le quatrième, de l'Eloquence & de la Versification.

Les premiers Numéros de cet Ouvrage qui ont déjà paru en donnent une idée avantageuse; les Règles y sont traitées avec clarté, & dépouillées de la sécheresse qui les accompagne ordinairement.

Le prix de chaque Cahier est de 12 sols, & les Personnes qui souscriront d'avance ne payeront pour les vingt-quatre Cahiers que 9 liv. francs de port à Paris, & 12 livres en Province, au lieu de 14 livres 8 sols & 18 liv.

LETTRE de M. Galart de Montjoye à M. Bailly.

l'un des Commissaires nommés par le Roi pour l'examen du Magnétisme Animal. A Philadelphie ; & se trouve à Paris ; chez Pierre J. Duplain, Libraire, cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoisé, in-8°. Prix, 1 liv. 16 sols broché.

L'objet de cet Ouvrage est de répondre au Rapport des Commissaires de l'Académie & de la Faculté ; mais ce n'est pour l'Auteur qu'une occasion de discuter quelques opinions de M. Mesmer, & de les comparer à celles de M. Bailly, de Descartes, Newton & autres Savans, même à celles de l'Antiquité & du Peuple, ce qui amène divers apperçus & comme autant de petits Traités sur la nature du feu, de la lumière, des fluides, & sur les crises, les convulsions, l'imitation, l'imagination, &c. Le style de cet Ouvrage, quoiqu'il ne soit pas exempt de causticité, nous a paru en général clair & décent.

HUITIEME Recueil d'Airs de l'Epreuve Villageoise, du Faux Lord & autres Opéras nouveaux, avec Accompagnement de Guittare, par M. Corbelin, Professeur, pour servir de suite à sa Méthode de Guittare. Prix, 6 livres. A Paris, chez l'Auteur, Place Saint Michel, maison du Chandelier. — *Neuvième Recueil, contenant des Airs de Richard-Cœur-de Lion, les deux Rubans, &c.* par le même, même Adresse. Prix, 6 liv.

Deux jolis Airs, dont M. Corbelin a fait les paroles & la musique, prouvent que son talent s'étend à plus d'un genre, & doivent faire distinguer ce Recueil.

NUMÉRO 11 du Journal de Violon, Recueil d'Airs nouveaux pour Violon, Alto, Flûte & Basse. Prix, séparément 2 liv. 8 sols. Abonnement 18 liv. & 21 liv.

Ce Journal paroît exactement à la fin de chaque

mois. A Paris, chez Baillon, rue Neuve des Petits-Champs, au coin de celle de Richelieu, à la Muse Lyrique.

NUMÉROS 3 & 4 des Feuilles de Terpsychore, ou nouvelle Etude de Harpe & de Clavecin, dédiées aux Dames, dans lesquelles on trouve successivement l'agréable, l'aisé & le difficile, composées par les Auteurs les plus recherchés pour ces Instrumens.

Il paroît tous les Lundis une Feuille pour la Harpe & une pour le Clavecin. Prix, 1 livre 4 sols chaque. A Paris, chez Cousineau père & fils, Luthiers de la Reine, rue des Poulies, & Salomon, Luthier, Place de l'Ecole.

ERRATA. Le sieur Dubost, annoncé dans le Mercure précédent, demeure à l'Abbaye S. Germain, Cour des Princes, & non pas dans l'Enclos du Temple.

Voyez, pour les Annonces des Livres, de la Musique & des Estampes, le Journal de la Librairie sur la Couverture.

T A B L E.

<i>V</i> ERS de M. François de Neufehâteau.	97	Histoire du Ministre la Roche,	103
— A une Dame,	98	Conte,	103
— Pour le Portrait de Mme de Genlis,	ibld.	Charade, Enigme & Logogryphe,	118
Inscription,	99	L'Honneur François,	120
Le premier Ministre de la Mort, Apologue,	ibid.	Traduction nouvelle de l'Enéide,	126
Le Fleuve & le Ruisseau,		Concert Spirituel,	131
Fable,	111	Comédie Italienne,	132
		Annonces & Notices,	136

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercure de France*, pour le Samedi 18 Décembre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 17 Décembre 1784. GUIDI.

M E R C U R E D E F R A N C E.

S A M E D I 25 D É C E M B R E 1784.

P I È C E S F U G I T I V E S E N V E R S E T E N P R O S E.

V E R S qu'on intitulera comme on voudra.

J'AI ri vingt fois des vains propos *
D'un petit maître qui s'oublie ;
Qui s'immole dans ses bons mots
Nos pères que je déifie ,
Sème sa triste raillerie
Sur leurs vénérables tombeaux.
Mais j'excuse tous ses défauts ;
Le monde , hélas ! je le parie ,
N'a plus que de frères cerveaux !
L'homme vicillit , il balbutie.
Quoi ! notre orgueil se glorifie

* Cette Pièce est tirée d'un Recueil de Maximes Philosophiques , qui doivent paroître dans le cours de l'année prochaine.

N°. 52, 25 Décembre 1784. G

De tant de systèmes nouveaux
Marqués au coin de la folie,
De voir la franchise avilie,
Le noble amour de la Patrie
Délaisé froidement aux sots
Comme un reste de barbarie !
Ah ! Nos aïeux , quoique dévots ,
Eurent un peu plus de génie ;
Leur sublime philosophie , *
De l'amour au sein du repos ,
Savoit tirer son énergie ;
Leur grande âme étoit ennoblie
Par l'écueil même des Héros.
Vantons nos grâces minaudières ;
Moins grimaciers dans leurs humeurs ,
Nos bons aïeux avoient des mœurs ,
Et nous n'avons que des manières.
Nos grands hommes sont les crépus ;
Nos sages sont les agréables ;
Nos aïeux , bien plus estimables ,
Eurent de farouches vertus ;
Nous avons des travers aimables.
Vantons notre jargon brillant ;
Mais convenons ingénument
Que notre froide politesse

* Je fais allusion à ces tournois où les femmes étoient admises pour enflammer les courages & pour les couronner. *Note de l'Auteur.*

Sut s'élever avec adresse
 Sur les débris du sentiment :
 L'esprit sut faire un compliment
 Quand le cœur n'eut plus de tendresse.
 Renaissez , enfans du Dieu Mars ;
 Renaissez , généreux ancêtres ,
 Moins connus par de Petits-Maitres ,
 Que célèbres par vos Baiards.
 (*Par M. Aillaud , Chanoine Hebdomadier.*)

Explication de la Charade , de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Rebelle* ; celui de l'Énigme est *Épigramme* ; celui du Logogryphe est *Officier* , où l'on trouve *fi* , *coffre* , *fer* , *or* , *fier* , *ré* , *office* , *if*.

C H A R A D E .

EN pronom possessif , au pluriel , ami ,
 Ma première moitié se présente seulette ;
 Jamais sur ma seconde on ne fut en brouette ;
 Quand on glose mon tout , ce n'est pas à demi.
 (*Par M. Jalaberd.*)

É N I G M E.

JE fus, je suis, serai, voilà mon existence;
 Je triomphe de tout, aidé de la constance;
 Je suis le seul remède aux maux les plus amers.
 En me cherchant, Lecteur, prends garde, tu me perds.
 (*Par M. Propiac, Offic. au Régim. de Picardie.*)

L O G O G R Y P H E.

JE suis souvent l'effroi de l'Angleterre.
 Pour connoître mon nom, pense au Dieu de la Guerre,
 Lecteur ; faut-il te parler clair ?
 Tu vois dans d'Estaing tout mon air.
 Je puis m'offrir encor sous le nom d'un Poète,
 Dont la Muse trop indiscrette
 En censurant les mœurs se fit des ennemis.
 Dans les sept pieds qui composent mon être ;
 Je t'offre ce qu'on fait & qui n'est pas permis ;
 Un mois qu'avec plaisir tout vieillard voit naître ;
 Un couple dont Paris applaudit les talens ;
 Une douce liqueur que souvent au printemps
 On prend pour sa santé ; de plus , un meuble utile
 Au pauvre, ainsi qu'au riche , au village , à la ville ;
 Un animal qui va pillant & ravageant
 Les caves , les greniers ; un être qui souvent

Paroît plus maussade qu'aimable ;

Enfin cet asyle agréable

Où Delille chantoit , faisoit aimer les champs.

Devine , cher Lecteur ; je te quitte , il est temps.

(Par M. Goutier , Comédien du Roi à Versailles.)

RÉPONSES A LA QUESTION :

„ Quelle conquête doit le plus flatter une
 „ Belle ? La conquête d'un cœur qui repoussoit
 „ l'amour ; ou celle d'un cœur qu'elle enlève
 „ à une rivale ? „

I.

TRIOMPHER d'un Amant , l'enlever à sa Belle ,
 C'est moins s'en faire aimer que le rendre infidèle.
 Livrer un cœur farouche à l'amoureux tourment ,
 C'est plus que triompher , c'est créer son Amant.
 (Par M. le Chevalier de Meude-Monpas.)

I I.

SOUMETTRE , apprivoiser un cœur libre , indompté ;
 Du tendre Amour c'est la félicité :
 Ravir d'une Rivale & l'Amant & la gloire ,
 Conquérir son captif , l'enchaîner à ses yeux ,
 C'est remporter une double victoire ,
 Et l'orgueil & l'Amour sont satisfaits tous deux.

I I I.

A sa Rivale enlever un Amant ,
 C'est triompher par le parjure.
 Mais soumettre à ses loix une âme neuve & pure,
 C'est vaincre par le sentiment.

I V.

TRIOMPHER de l'indifférence
 Est plus flatteur pour la Beauté ;
 On tient bien moins à la constance
 Qu'on ne tient à sa liberté.
 (Par M. Dehaussy de Robécourt , de Péronne.)

V.

L'AMOUR d'un sexe & la haine de l'autre
 Règnent sur une femme en partageant son cœur ;
 L'hommage que lui rend le nôtre
 Est sans doute pour elle un tribut bien flatteur.
 Mais insulter une Rivale ,
 Mais lui ravir un Amant sans retour ,
 Ce triomphe, que rien n'égale ,
 Satisfait à la fois sa haine & son amour.
 (Par un Membre de la Chambre Littéraire
 de Rennes.)

V I.

Le cœur le plus sauvage à l'Amour est ouvert ,
 Et l'on peut l'attendrir sans un effort suprême ;

On l'enlève avec gloire à la Beauté qu'il aime;
L'un est un bien qu'on trouve, & l'autre un qu'on
acquiert.

(Par un Abonn.)

V I I.

RENDRE un Amant infidèle à son choix,
Ce n'est qu'un seul triomphe; aux amoureuses loix
Soumettre un cœur qui les a méprisées,
C'est triompher tout-à-la-fois
De cent Rivaux dédaignées.

(Par M. le Comte de P.....)

NOUVELLE QUESTION À RÉSOUDRE.

« Lequel déplaît davantage aux Femmes ,
» le Poltron ou l'Indiscret. »

Avis sur les Questions à résoudre.

Il n'est pas inutile d'avertir que le Mercure étant
clos long - temps avant de paroître , telle Réponse
faite pour être admise , peut en être exclue si elle
arrive tard , parce qu'une Question nouvelle une
fois proposée , on ne revient plus sur la précédente.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

MÉMOIRES du Baron de Tott, sur les Turcs & les Tartares. 4 vol. A Amsterdam, & se trouvent à Paris, chez les Marchands de Nouveautés. Prix, 12 liv.

UN Rhéteur Athénien croyant plaire au Spartiate *Antalcidas*, s'annonça à lui comme Auteur d'un Éloge d'Hercule. *Un Éloge d'Hercule !* reprit le Lacédémonien, *eh ! qui est-ce qui le blâme ?* Ce mot judicieux, applicable à tant de Panégyriques, le seroit à toute approbation littéraire de ces *Mémoires*, objet de la curiosité générale, & bien propres à la justifier. Mais lorsqu'il s'agit de la connoissance d'un grand Empire, des loix qui le gouvernent, des usages qui le caractérisent, des mœurs qui le deshonnorent, on ne doit point précipiter sa confiance à l'Historien. Plus il en est digne, plus il faut peser avec lui des observations faites pour entraîner la voix publique.

On s'est étonné souvent de notre ignorance sur les Turcs; il seroit bien plus étonnant que nous fussions parvenus à les connoître. Il faut tant de patience, de moyens & de lumières pour approfondir une Nation ! L'Observateur en état de la juger, se

défié de ses notions, ferme son portefeuille, & laisse au commun des voyageurs de tromper la terre après l'avoir parcourue. Sommes-nous bien instruits des usages, des loix, des véritables habitudes des Nations qui nous avoisinent ? La diversité des jugemens portés sur elles, est une preuve de la légèreté avec laquelle on les a étudiées. Que sera-ce donc lorsqu'il faudra tourner une vûe aussi trouble vers l'extrémité orientale de l'Europe, sur des peuples où, depuis la langue jusqu'aux vêtemens, tout présente un tableau absolument différent de celui de nos contrées ?

L'Anglois Ricault écrivit au commencement du siècle un *État de l'Empire Ottoman*, à peu près comme Amelot de la Houssaye fit celui de la *République de Venise* ; le Comte Marsigli publia aussi des Remarques sur les Turcs & sur leur Gouvernement ; remarques dont la plus judicieuse fut, qu'il est presque impossible de juger exactement de cette Nation : le premier, il en représenta le régime comme une démocratie militaire, conforme à celle d'Alger & de Tunis ; ce qui pouvoit être vrai alors, & a cessé de l'être depuis l'affoiblissement des Janissaires. On fait d'ailleurs combien de paradoxes, des baladins politiques ont imaginés sur cette assertion de Marsigli. Lady Wortley Montaignu lui succéda ; d'un pinceau animé par l'imagination & par l'amour de la volupté, elle nous

traca des peintures de fantaisie; à la lecture de ces fameuses Lettres, plus agréables que fidelles, on est tenté de prendre le turban : enfin, nous avons dû à M. Porter, Envoyé Britannique à la Porte, les premières observations réfléchies, & des détails sur les coutumes, appuyés sur des faits avérés. L'esprit de doute & de réflexion avec lequel l'Ouvrage de ce Ministre est composé, devoit lui mériter l'attention publique : on l'a traduit ; à peine a-t'il été connu en France.

Quant à la foule des Voyageurs ordinaires, ils ont compilé soigneusement la nomenclature méthodique des Offices de la Porte ; studieux à les nommer plus qu'à les définir, ils nous ont fatigués de mots barbares en les défigurant ; enfin ils ont complété cet *Almanach Royal* de la Cour du Grand Seigneur, en interprétant les fonctions de ses Officiers par celles de leurs corrélatifs dans nos Monarchies : parallèle dont il n'est résulté que des idées fausses & des méprises.

Comme l'Histoire d'une Nation est le vrai tableau de son caractère, dont ses révolutions ont été le résultat, les Annales Ottomanes du Prince Cantemir sont peut être le miroir le plus fidèle du génie des Turcs, de l'esprit & de l'influence de leur Gouvernement. Or, que nous présente cette Histoire ? Des mœurs, des maximes politiques, un accord entre les loix & la religion, un esprit général, inaltérables, qui soumi-

rent au Croissant presque tous les peuples qu'il eut à combattre; l'énergie altière, la turbulence naturelle, l'amour des conquêtes, suites du Gouvernement militaire & déprédateur des Tartares, dont les Ottomans sont descendus; des hordes de brigands sortis des roches du Caucase, formant un Empire également terrible à l'Europe & à l'Asie, victorieuses de la Perse, de l'Égypte, de la Chrétienté, désolant de leurs invasions tous leurs voisins, &, durant trois siècles, promenant leurs armes triomphantes du Nil au Boristhène, & de l'Euphrate à l'Archipel. Dans l'intérieur, l'Empire toujours tranquille, l'autorité respectée, la puissance redoutable, tant qu'un Sélim I, un Soliman II, un Amurath IV, inspirèrent leur audace aux Ottomans en maîtrisant leur impétuosité. Au contraire, sous les règnes léthargiques, le trône avili, toujours ébranlé, & souvent teint de sang; mais la multitude & la milice jamais opprimées impunément; la plupart des séditions, efficaces; la loi fondamentale conservée cependant avec un respect religieux; des Ministres, des Sultans étranglés sans que les Soldats osent disposer du trône, comme les Prétoriens sous les Césars, & déferer la souveraineté au premier monstre qui a su les corrompre. Aussi l'État a beau changer de maîtres, il n'est jamais renversé, & la révolution dans le Sérail consacre l'immutabilité des loix.

Aujourd'hui, qu'est devenu ce même peu-
 G vj

ple ? Sous quels traits nous est-il représenté dans ces Mémoires ?

Comme unissant tous les excès de la mollesse Orientale à ceux de sa féroce originaire, ne sortant de la léthargie que par ivresse, aussi indolent que sanguinaire, lâche dans ses passions toujours honteuses, toujours effrénées ; insensible à tout ce qui n'affecte ni son intérêt ni sa pusillanimité ; fanatique d'une croyance dont les préceptes moraux sont l'objet de sa dérision ; commettant des meurtres en riant ; sans réflexion comme sans prévoyance ; abruti par l'ignorance dont il se glorifie ; non moins orgueilleux que stupide, dénaturé par insouciance, vil sans honte, misérable sans douleur, supportant la tyrannie dans l'espoir d'en devenir l'instrument s'il n'en est pas la victime ; ne sentant les coups du despotisme qu'à l'instant d'expirer de faim ; détestant les ennemis de l'Empire sans aucune étincelle d'esprit public, également disposé à l'insolence & à l'abjection ; sans valeur, sans industrie, sans intelligence, & dans son mépris pour la mort ne montrant que la bassesse d'esprit avec laquelle il se soumet à la recevoir.

Selon M. le Baron de Tott, c'est le climat, c'est le Gouvernement qui ont fait ce peuple là.

Le pouvoir qui le captive ne sera sans doute ni moins extraordinaire dans sa nature, ni moins irrégulier dans sa marche, ni moins affreux dans ses effets.

A qui obéira donc cette Nation que le frein mutile sans la fatiguer ? A un Automate souverain , caché , hébété la moitié de sa vie dans le silence d'un sérail , entre le sabre & le cordeau ; passant à la grandeur suprême flétri des liens de la captivité ; esclave hier , & demain faisant trembler cinquante millions d'hommes ; fatigué de respects , ne voyant autour de lui que les formes de la plus aveugle obéissance , & ne se faisant obéir que par des menaces ou par des supplices ; écrasant toujours ceux qu'il veut punir ; soumis religieusement à des loix cérémonielles & au-dessus des saintes règles qui dérivent de l'état social & des rapports du Prince aux Citoyens ; un Vendredi , n'osant s'absenter de la Mosquée , & au sortir infligeant des supplices pour consommer des exactions. Mais du moins son Gouvernement , si cela s'appelle gouverner , perdra de sa rigueur en s'éloignant du centre de son action , & la multitude échappera à une force dont la distance détruit le ressort. Pure illusion ; le despotisme immédiat du Sultan se divise , au sortir de ses mains , pour passer dans celles des Ordonnateurs de ses volontés ; il ravage de proche en proche ; l'exemple & l'espérance de l'impunité enhardissent tous les subalternes ; la mobilité des investitures enflamme le désir de profiter d'une autorité sujette à tant de vicissitudes ; la crainte du châtiment s'affoiblit à la vue de tant de coupables épargnés ; on se familiarise avec les

exemples, & l'homme en place commet ses injustices lorsque les têtes de ses pareils roulent fumantes à ses pieds.

C'est ainsi que M. de Tott a vu les Turcs & leur régime politique ; il les a vus vingt-trois ans ; il a joui de la confiance d'un de leurs Souverains ; lui-même a participé à l'action de ce terrible Gouvernement ; il l'a observé dans les circonstances les plus critiques, il a été employé avec ses Administrateurs ; enfin il connoissoit la langue nationale, moyen puissant, sans lequel on ne peut se flatter de grands progrès dans l'étude d'un peuple peu communicatif, défiant, plein de mépris pour les étrangers.

Cet Ouvrage, Journal de l'Auteur, manque de suite, & n'est point lié dans ses parties..... Du premier volume dont quelques cérémonies, quelques observations topographiques & des détails sur les mœurs privées des Ottomans, font la matière, M. le Baron de Tott passe aux Tartares dans le second ; il revient aux Turcs & à l'histoire de ses travaux militaires dans le troisième ; le dernier est consacré au récit d'un voyage en Égypte & sur les côtes de la Syrie. Au milieu de cette diversité d'objets, l'attention quelquefois égarée ne se fatigue point, & gémit presque toujours. Peu de Livres sont aussi affligeans.

On ne me pardonneroit point de passer sous silence les plus tristes peintures de ce tableau ; ce sont les femmes. Il n'est point ici

question de leur servitude : M. de Tott ne dit point & n'a pu connoître jusqu'à quel degré elles en ressentoient le malheur & l'humiliation. Peut-être sont-elles moins infortunées dans la solitude des Harems , que la plupart des femmes du grand monde parmi nous. Le feu des passions meurt chez ces Recluses sans les consumer ; elles n'ont pas d'idée des douceurs d'une société libre ; elles ignorent & les tourmens de l'imagination , & ce besoin intarissable de plaire à tous les yeux , les moyens d'y parvenir , & le chagrin d'y échouer. Si la jalousie les agite quelquefois , cette passion ne peut être générale parmi elles ; plusieurs compagnes rebutées consolent d'une rivale heureuse.

M. Porter avoit déjà détruit le préjugé absurde sur la multitude des Harems , & sur les facilités de la Polygamie chez les Turcs. Le Coran n'a permis à chacun d'eux que quatre femmes légitimes , épouses & non esclaves ; la même loi a réglé les dots & les répudiations. Outre le mariage civil , il s'en forme un sous le nom de *Kapin* , qui est un concubinage à temps entre les parties , à peu près semblable à celui que le nouveau Code vient de légitimer en Prusse.

Quant aux esclaves , leur possession est un luxe réservé à l'opulence , beaucoup moins général par conséquent qu'on ne l'a imaginé. Comme ailleurs , les plaisirs de la sensualité sont réservés en Turquie à un très petit nombre d'hommes ; & en comparant leur

corruption à la nôtre, peut être n'y appercevra t'on d'autre différence, sinon que leurs concubines leur appartiennent, & que trop souvent nous appartenons aux nôtres.

Cet esclavage, d'ailleurs, est étranger aux Sujettes de l'Empire : Turques & Grecques sont à l'abri de ce honteux marché ; le fer ou l'or à la main, l'avarice épuise de ces beautés lucratives les Provinces étrangères, dévastées par la guerre, ou exposées à ces pirateries dans tous les temps ; c'est ainsi qu'une foule de recrues sont amenées de Circassie & de Georgie pour peupler les Harems où elles doivent perdre leur jeunesse. Le Grand Seigneur lui-même n'oseroit enlever une fille à son père, une femme à son mari, une concubine à son possesseur, si la femme qu'il convoite étoit Ottomane. M. de Tott doute de la beauté célébrée de ces Georgiennes, parce que le hasard lui en présenta une qui, selon lui, pouvoit passer pour une jolie Servante de cabaret.

L'intérieur des Harems, premier objet de la curiosité des Européens, toutes les fois qu'il est question de la Turquie, ne s'est pas ouvert devant l'Auteur de ces Mémoires ; aussi les détails qu'il raconte à ce sujet ont ils été dictés par Mme de Tott, qui fit une visite avec sa mère à Asma Sultane, fille de l'Empereur Achmet.

Après les premières cérémonies de l'introduction & de la présentation, les deux Chrétiennes conversèrent avec la Sultane sur un

sujet de circonstance, sur la liberté de nos femmes, comparée avec les usages du Harem. La Sultane se plaignit d'avoir été mariée à treize ans à un vieillard dégoûtant; *mais* enfin, dit elle, *il a crêvé*; d'après cela, l'on peut croire que la discussion se termina à notre avantage. Après le dîné, l'Intendant du Harem conduisit les étrangères dans le jardin, au milieu duquel s'élevoit un Kiosk richement meublé & bâti sur un bassin d'eau. Des espaliers de roses déroboient les murailles de cette enceinte, dont la promenade, formée de petits sentiers cailloutés en mosaïque, étoit ornée de pots & de corbeilles de fleurs. Le cortège s'étant assis sur un sofa, dix femmes esclaves exécutèrent des concerts, & plusieurs danseuses des ballets, auxquels succéda une joute conduite par douze femmes en habits d'hommes. A cette description se bornent les lumières que contiennent ces Mémoires sur le Harem. Suivons l'Auteur vers des objets plus importants.

M. de Tott a vû trois règnes durant son séjour en Turquie, celui d'Osman III, de Mustapha III & de l'Empereur régnant. Le premier monta sur le trône en 1744, après avoir été 56 ans prisonnier dans un sérail. Il s'étoit livré d'abord au *Sélictar Pacha*, qu'il créa son Visir; ce Favori comptant sur sa faveur, se permit les plus énormes concussions: le cri public parvint aux oreilles de l'Empereur, assez sage pour s'assurer lui-même de l'opinion du peuple, en se dégui-

sant au milieu de lui, bien certain que ces murmures ne perçoient jamais l'enceinte du palais des Souverains: Osman éclairé fit tomber la tête du Visir.

Sa place fut donnée à Racub Pacha, à qui M. de Tott accorde les *talens de sa place*; savoir, l'audace & la perfidie, la méchanceté & l'art de séduire, la force & l'atrocité du caractère; mais sous aucun Gouvernement ces inclinations formeroient elles les *talens* d'un premier Ministre? Dans l'audience qu'il donna à l'Ambassadeur de France, il fit couper neuf têtes d'un seul geste, & reprit le discours en souriant. C'est pendant l'administration de ce Visir si absolu, si ferme, si redouté, qu'arriva un événement mémorable, propre à jeter une grande lumière sur cette prétendue autorité despotique de la Porte. Cette anecdote, déjà citée par M. Porter, est confirmée par l'Auteur de ces *Mémoires*; on ne peut la révoquer en doute sur la parole de deux témoins de ce caractère.

Le monopole des grains avoit amené la disette à Constantinople; leur altération, leur mélange empoisonné la rendoient encore plus cruelle: le peuple affamé assaillissoit les fours publics, le pistolet à la main. Cependant, Racub s'étoit flatté de maintenir la tranquillité, lorsqu'une vieille femme de la populace ameutant ses compagnes, s'achemine vers les magasins de riz. L'Aga des Janissaires y accourt avec une troupe nombreuse,

il est repoussé à coups de pierre ; les magasins sont enfoncés , & le pillage commence , lorsqu'arrive le Grand Visir. Sa présence ne déconcerte point l'Héroïne ; elle s'avance fièrement vers lui , le menace , le défie , le harangue , le fait céder , & obtient une portion de riz pour chacune des séditieuses.

Les Annales Turques renferment plus d'un fait de cette espèce ; & cette résistance à l'autorité n'est pas limitée à la circonstance d'une famine. Tout en accusant de despotisme la constitution politique & la régence journalière de la Turquie , M. de Tott cite nombre de faits qui prouvent contre son système , & ses récits combattent en ce cas les conséquences qu'il en tire. *Le préjugé, dit-il, aura toujours plus d'empire que la crainte, & plus de force que le despotisme.* Rien de plus vrai , & cela même détruit le despotisme. Lorsqu'on voit Sultan-Osman presque à l'agonie , forcé par les murmures publics de paroître à la Mosquée le Vendredi , au péril même de sa vie , & expirer sur la porte du sérail après avoir rempli cet acte de soumission , on se demande où est cette Puissance , délivrée de tous les freins , & ce prétendu régime qui , selon le P. de Montesquieu , ne connoît d'autre loi que la volonté momentanée du Prince ?

Sultan Mustapha renouvela , comme on fait , les Loix Somptuaires , dont l'exécution fut accompagnée des plus grandes rigueurs. Ce fut à la même époque que la Caravanne

pour la Mecque fut pillée & son escorte détruite par les Arabes du désert. En même-temps l'équipage du vaisseau Amiral de la Flotte Ottomane , qui percevoit les tributs dans l'Archipel , enleva le navire & le conduisit à Malthe. Ces deux catastrophes réveillèrent l'indignation du peuple, il fit entendre ses menaces ; le sérail consterné trembloit des suites de cette irritation ; il fallut la distraire , en répandant en public le projet de couper l'Asie Mineure par un canal navigable , propre au transport des denrées , & à prévenir la famine à venir. Lorsque le péril fut passé , l'on altéra les monnoies ; le commerce tomba dans la langueur , les artisans manquèrent d'ouvrage , & les incendies commencèrent. C'est par ce moyen violent qu'on avertit l'autorité du mécontentement public ; dans cette occasion , il fut apaisé par la grossesse d'une Sultane , & l'attente des réjouissances fit reprendre au commerce son activité. *

De ces différens traits , beaucoup de Lecteurs ne conclueront pas avec M. de Tott , *que ce n'est jamais que par de nouveaux désastres que l'humanité soumise au despotisme reçoit le soulagement de ceux qu'elle a soufferts.* L'humanité soumise au despotisme continue à le souffrir par l'impuissance de

* On a vu ces incendies médités se renouveler en 1782 d'une manière effrayante , & faire déposer presque tous les Ministres du Grand Seigneur.

le corriger, & ne le renverse qu'en renversant l'État lui-même. En un mot, un pouvoir-arbitraire & absolu qui s'intimide ou se retracte à la voix de la multitude, paroîtra toujours un être d'imagination.

Ce Gouvernement inexplicable, M. de Tott nous le montre en action, dans ses rapports avec la force militaire, & dans le développement de ses ressources pour la défense extérieure de l'État. C'est le sujet de la troisième partie des *Mémoires*.

Il est à croire qu'une Nation, restée avec ses coutumes & ses préjugés au point de lumières où elle se trouvoit il y a deux siècles; tandis que ses voisins ont perfectionné sans relâche & leur art militaire & leur administration, montrera une très-grande foiblesse comparative; qu'un peuple formé de vingt peuples différens par la religion, par le climat, par la langue, par les mœurs, par les relations, ne peut avoir d'intérêt commun; ni d'esprit national; qu'en conséquence toute la force de l'État résidera dans l'armée, la force de l'armée dans une cohue de Soldats, & que joignant l'ignorance à l'indiscipline, ce Corps mal organisé aura l'appareil de la puissance & la nullité.

Outre ces vices, mis au grand jour par l'Auteur des *Mémoires*, il impute aux Turcs un défaut presque total d'intelligence & de véritable valeur. Qu'on juge du tableau qu'offre cet Ouvrage, des Ottomans les armes à la main !

Lorsqu'il fallut les prendre contre ces Moscovites , dont la Turquie connoissoit à peine l'existence il y a un siècle , on se trouvoit sans marine , avec une artillerie aussi ridicule qu'inutile , des Milices dont les désordres forçoient chaque jour l'autorité de composer avec elle , des Généraux orgueilleux & ignorans , des subalternes non moins ineptes & aussi présomptueux. D'ailleurs , la mauvaise volonté , les friponneries , les vexations , universelles : à tout cela se joignoit le plus grand mépris pour les ennemis de l'Empire. « Ils se prévalent , disoient les » Turcs , de la supériorité de leur feu ; mais » qu'ils cessent ce feu abominable , & qu'ils » se présentent à l'arme blanche. » C'est ainsi qu'on entendit , il y a deux ans , les Janissaires à qui des Officiers Européens conseilloyent de marcher serrés comme leurs ennemis , répondre : *ils en usent ainsi parce qu'ils ont peur , & nous nous garderons bien de les imiter.*

Une guerre conduite par de semblables Chefs , avec de semblables Soldats , & sur de tels principes , fut ce qu'elle devoit être , une suite de désastres ; il faut en lire les inconcevables détails & les causes journalières dans ces *Mémoires* , qu'il nous est impossible d'abréger. Lorsque la Flotte Ottomane mit en mer pour aller attendre les Russes dans l'Archipel , de tous les Officiers qui la commandoient , le seul Hassan , transfuge d'Alger , & aujourd'hui Capitan Pacha , s'em-

barqua , selon M. de Tott , dans l'intention de faire la guerre.

On a peine à croire, il faut en convenir, qu'ayant sous les yeux des cartes consultées, & dans le port de Constantinople des vaisseaux Danois & Suédois, les Turcs s'obstinassent à nier la communication de la Baltique avec l'Archipel, ainsi que l'affirme M. de Tott; une pareille illusion ne pouvoit naître ni d'ignorance ni de présomption, mais d'une profonde stupidité; ce seroit aller bien loin que d'en accuser une administration entière, quelque aveugle qu'on la suppose, & peut être l'Auteur a trop généralisé la sortise de quelques individus. Quoi qu'il en soit, la catastrophe qui suivit, de longtemps ne sera oubliée; il seroit superflu de la rappeler.

C'est après ce désastre de Tschesmé, que le Grand Seigneur abandonna à M. de Tott la défense des Dardanelles. Le Reis-Effendi, Ismaël Bey fut chargé d'en conférer avec lui; au moment de l'entrevue, le Ministre étoit absorbé dans la recherche de deux serens qui chantaient le même air: important objet dont le grave Ministre s'étoit occupé sans succès. C'est ce même Ismaël-Bey qui demandoit à l'Auteur où pouvoit les conduire une guerre aussi malheureuse? *Vis-à-vis*, répliqua M. de Tott, en montrant la côte d'Asie; le Ministre se mit à la fenêtre, puis se tournant avec un visage riant: *Mon ami, il y a des vallons délicieux, nous y bâtirons*

de jolis *kiosk*. Le mot de Catherine de Médicis : *Nous prierons Dieu en François*, ou celui d'un Officier Général qui, dans le pillage de son camp, regrettoit spécialement son vin de Bourgogne, sont moins gais, mais tout aussi patriotiques.

Les travaux de l'Auteur, sa constance, son courage à résister à tous les obstacles, à braver tous les préjugés, à faire plier l'orgueil, le fanatisme, l'entêtement, la jalousie; enfin l'inaltérable confiance que prit en lui le Grand Seigneur, justifiée par des succès étonnans, forment une suite de détails dont l'Histoire n'offre pas encore un premier exemple. Avec les *Mémoires de Saint Remi* & l'*Encyclopédie*, M. de Tott apprit lui-même les opérations qu'il fit adopter à ses dangereux élèves. Il leur enseigna à fondre, à mieux perforer, à employer leur artillerie; il changea leurs armes, leurs évolutions, leur discipline, leurs principes d'architecture navale & de fortification; il fonda des écoles, & fut à la fois l'ouvrier mécanique de tant de réformes, comme il en étoit le guide & l'inventeur.

Ces *Mémoires* constatent l'extrême facilité avec laquelle les Russes pouvoient forcer le détroit & s'emparer de Constantinople. Deux méchans vaisseaux de guerre & une cotte-
vrine de fer de 60 livres de balles au château
d'Europe, s'opposoient seuls à l'entreprise
de leur Escadre, lorsqu'apparemment une
fausse idée des batteries des Dardanelles les
en

en éloigna, pour les fixer au siège de Lemnos.

L'esprit superstitieux des Ottomans ne fut pas la moindre difficulté à vaincre. Lorsqu'il fut question de charger les canons dans un essai en présence du Grand Visir, on refusa d'employer les refouloirs garnis de brosse en poils de cochon; le murmure éclata de toutes parts, & ne fut assoupi que par la preuve certifiée que les pinceaux des Peintres qui travaillent aux Mosquées étoient aussi de poils de cochon. Pendant cette épreuve, le Grand Trésorier, dont la malveillance pour l'Ingénieur n'avoit pas été déguisée, s'avisait de proposer un moyen de charge impertinent, qui, suivant lui, devoit accélérer les coups; M. de Tott lui ayant représenté le danger de cette opération pour les Artilleurs: *Bon! répliqua-t'il, quelques Canonniers de plus ou de moins, qu'importe?* Ce propos fut relevé à haute voix, & blâmé par l'Auteur aux applaudissemens de la multitude. Après la harangue, les Canonniers enlevèrent l'Orateur, & crièrent: *Eh, qu'importe quelques Trésoriers de moins, pourvu que le Grand Seigneur soit bien servi?*

Dans les récits de l'Auteur, on apperçoit néanmoins plus d'inexpérience chez les Turcs que de défaut d'industrie, plus de tiédeur que de mauvaise volonté, plus d'ineptie dans les Chefs que d'indocilité à l'instruction parmi le peuple. Son ignorance n'étoit pas si invincible, ses inclinations si indisciplinables, sa stupidité si grossière ni si entêtée.

N°. 52, 23 Décembre 1764. H

puisque'un Étranger , un Infidèle étoit parvenu , de son propre aveu , à disposer ainsi & des caractères & des bras.

A en juger par sa narration , l'ignorance des Turcs égale au moins celle des Sauvages de l'Amérique; elle est pire, car ces derniers ont du moins un bon sens naturel , dont ces *Mémoires* laissent à peine soupçonner des traces chez les Musulmans de la Propontide. Un jour le Kaimakan, ou Substitut du Grand Visir, demanda à M. de Tott si l'Armée Ottomane étoit bien nombreuse? « C'est à vous que je m'adresserai » pour le savoir , lui répondit l'Auteur. » *Je l'ignore*, reprit le Visir, *mais la Gazette de Vienne nous en instruira.* Cette étrange réponse ressemble beaucoup à une plaisanterie. Je n'oserois pas la prendre au sérieux. D'ailleurs, une Armée qui ne se compose point sur un état militaire régulier, ne peut guères être évaluée, & je doute que la Gazette de Vienne en sût plus là-dessus que le Grand Visir, peut-être que le Général lui-même.

Comme un extrait n'est point le Livre même, nous sommes forcés d'omettre beaucoup d'observations intéressantes sur la vie privée, sur les habitudes, sur les vices des Turcs; nous voudrions pouvoir ajouter & sur leurs vertus, mais chaque ligne de ces *Mémoires* en bannit l'idée. On lira sans doute avec fruit ce qu'avance l'Auteur sur l'Administration de la justice civile & criminelle,

sur les cérémonies , sur les fêtes , sur la politique des Ministres , sur les ruses des uns pour parvenir , sur les brigandages des autres après être parvenus ; c'est une chaîne de crimes dont le bout , toujours suivant M. de Tott , est dans la main du despotisme.

Je ne puis m'empêcher cependant de citer un divertissement de dévotion particulier à une secte de Derviches. « Ils se promènent » gravement & à la file les uns des autres , » autour de leurs Chapelles , & prononcent » le nom de Dieu à haute voix & avec effort » à chaque coup de tambour qu'on leur fait » entendre. Bientôt les coups de baguette » pressés graduellement deviennent si vifs , » que ces malheureux sont contraints à de » terribles efforts de poitrine ; les plus dé- » vots ne finissent la Procession qu'en vomis- » sant du sang. »

Pour soulager la raison fatiguée de tant d'absurdités , & l'âme opprimée de tant d'images révoltantes , il faut se réfugier chez un Peuple que nos préjugés nous ont longtemps représenté comme une race d'anthropophages. On respire enfin en arrivant avec l'Auteur près de ces hordes de la petite Tartarie , dont il nous décrit les mœurs , le gouvernement , le pays & les expéditions militaires. Cette Nation toujours à cheval n'est point Nomade ; dans la Crimée & dans la Bessarabie elle habite des villes & des hameaux ; les Noguais peuplent , sous leurs tentes , des vallons qui coupent les plaines du

H ij

Nord au Midi, & ces camps de Pasteurs belliqueux s'étendent quelquefois sur une surface de plus de trente lieues.

La frugalité, la simplicité, l'endurcissement aux fatigues, le mépris du superflu, l'hospitalité, la bravoure, tout ce qui compose les mœurs pastorales se retrouvent chez ces Peuples. Avec six livres de farine de millet le Tartare se fait une provision de trente jours, monte à cheval sans autre subsistance, parcourt des plaines de trente lieues à la recherche des troupeaux, soupe avec sa farine, & dort sous le Ciel. Voilà la vie de ces hommes; il en résulte une très grande population. Pour l'invasion de la *Nouvelle Servie*, le Kham leva deux cent mille hommes; il pouvoit en lever le double sans préjudicier aux travaux habituels. Lorsque J. J. Rousseau s'avisa de dire dans le *Contrat Social* que ces Barbares pourroient bien un jour subjuguier l'Europe, tous nos beaux esprits le traitèrent d'imbécille. *Il est à craindre*, dit M. de Tott, qui ne l'est pas, *qu'un Peuple aussi patient ne fournisse quelque jour un Militaire redoutable.*

Il étoit gouverné par des Kams de la famille de Gengis, à qui Mahomet II donna l'investiture de la Crimée lorsqu'il en eut chassé les Génois. On retrouve dans ces contrées notre ancien régime féodal, mais avec de grandes différences. Quoique le Chef des Tartares fût suzerain du Grand Seigneur, la

Nation n'en étoit pas moins indépendante, puisque ce lien étoit le fruit d'un accord volontaire & conditionnel. Ainsi la Russie, par le Traité de Kaidnargi, méconnut le droit public des Tartares sans augmenter leur liberté. *D'ailleurs*, dit fort bien M. de Tott, *déclarer libre une Nation qui n'a jamais cessé de l'être, est le premier acte de son assujétissement.* Les événemens de l'année dernière ont pleinement justifié cette assertion.

Mackfoud Guéray étoit en possession de la Régence lorsque l'Auteur arriva en Crimée. Ce Prince très-avide n'en étoit pas moins d'une justice remarquable. L'esclave d'un Juif ayant assassiné son Maître, de zélés Musulmans le déterminèrent à se faire circoncire pour obtenir sa grâce. Il faut observer que la loi Tartare fait périr le meurtrier par la main des parens du mort. On objecta donc que le Turc ne pouvoit être livré à des Juifs. « Je leur livrerois mon » frère, répondit le Kham, s'il étoit coupable; je laisse à la Providence de récompenser sa conversion si elle est pure, & » je ne me dois qu'au soin de faire justice. »

A Mackfoud dépouillé, succéda Krim Guéray, âgé de soixante ans, Prince éclairé & infatigable, ami des Arts, & , ce qui vaut mieux, très-versé dans les affaires politiques, très-zélé pour les intérêts de la Contrée, & Guerrier honnête homme. Il aimoit la Comédie, & se fit traduire le *Tartuffe*; il lut

le *Bourgeois Gentilhomme*, sans croire à l'existence d'un pareil travers dans une Société où les Loix ont fixé la différence des états.

M. de Tott suivit le Kham dans l'invasion de la *Nouvelle Servie*. Comparez le luxe de nos armées, l'épicurisme de leurs tables, la profusion des besoins qui accompagnent le Militaire sous les drapeaux, avec ces deux cent mille Tartares aussi rapides dans leur marche qu'endurcis contre les privations, contre un froid qui faisoit geler les fleuves, & qui, avec un sac de quelques livres de farine pendu à la selle de chaque cheval, alloient combattre & la disette & l'ennemi. Pendant leur marche le froid devint si aigu que le sang sortoit aux soldats par les pores du nez, & la respiration gelée aux moustaches y formoit des glaçons d'un poids douloureux. Quelques murmures se font entendre; M. de Tott s'en rend l'organe : *Je ne puis adoucir le temps*, dit Krim Gueray, *mais je puis inspirer à l'armée le courage d'en supporter la rigueur*. Aussitôt il demande un cheval, & découvrant sa tête enveloppée du chal, il brave les frimats, & force tout ce qui l'entoure à l'imiter.

Le tableau des horreurs commises pendant cette incursion dans la *Nouvelle Servie* est épouvantable; peut être même le sang-froid avec lequel ces dévastations sont racontées ajoute à leur effet sur l'imagination. Un seul trait suffit pour juger du reste.

Le bourg d'Adgemka , composé le huit à neuf cent feux, fut livré au pillage. Les habitans s'étoient enfuis, & toutes les recherches pour les trouver furent inutiles; mais le surlendemain, au moment du départ, on ordonna de mettre le feu à toutes les meules de fourage; elles étoient en flammes lorsqu'on en vit sortir de toutes parts ces malheureux fugitifs, dont l'incendie dévorait les récoltes & les foyers. Tel est le droit de la guerre dans sa barbarie originelle. La destruction & la captivité en sont les conséquences naturelles, & en vérité il n'y a que nos soldats modernes qu'on puisse traîner à la guerre sans espérance du butin, sans motif déterminant de s'exposer à la mort ou de la donner. Le pillage des Tartares fut immense, leur dextérité à le conserver digne de remarque: « Les enfans la tête hors d'un » sac suspendu au pommeau de la selle, » une jeune fille assise sur le devant soutenu par le bras gauche, la mère en croupe, » le père sur un des chevaux de main, le » fils sur un autre, moutons & bœufs en » avant, tout marche, & rien ne s'égare » sous l'œil vigilant de l'heureux déprédateur. »

Voilà sans doute d'assez longs détails pour fixer l'opinion de nos Lecteurs sur ces Mémoires si curieux. Ils seront recherchés dans tous les temps, lus avec fruit par l'homme du monde, dignes d'être médités par le Philosophe.

Nous permettra-t on quelques remarques sur ce Livre , en les soumettant à l'Auteur lui-même ?

L'existence d'une Nation telle que les Turcs nous sont ici dépeints , seroit déjà un phénomène dans l'État social ; mais la durée de cette existence n'est-elle pas inexplicable ? Conçoit-on une Société politique régie depuis plusieurs siècles sur de pareils principes , & outragée par de si grands désordres , & toujours subsistante ? Comment cet Empire , où les mêmes coutumes & les mêmes loix règnent sans révolutions depuis si longtemps a-t-il eu des époques si mémorables ? Qui comprendra sa gloire passée en voyant dans ces Mémoires l'administration qui le frappe , & le peuple qui le remplit ? Qu'étoient donc tous les États d'Europe & d'Asie soumis ou contenus par les Ottomans jusqu'aux barailles de Raab & de Péterwaradin , si les vainqueurs étoient conduits à la victoire par de semblables mœurs & de semblables loix ? Scanderberg , Huniade , Sobieski eussent renversé l'Empire qu'ils intimidèrent s'il n'eût été défendu que par des esclaves sans honneur , sans courage & sans vertus.

M. de Tott explique par le despotisme tous les vices de ce monstrueux gouvernement ; mais le despotisme dont on parle beaucoup dans les Livres depuis quelques années , ainsi que de la liberté , est-il une législation ? Le P. de Montesquieu le défi-

nit un État sans règle & sans loi ; & où existe une Société sans règle & sans loi ? Ce n'est pas en Turquie assurément. Le Coran est le registre du contrat entre la Nation & le Souverain, & nous avons vu que celui-ci ne le violoit pas impunément. Selon M. de Tott il existe un pouvoir intermédiaire dans le corps des Gens de Loi ; *mais*, ajoute-t-il, *on apperçoit le choc & les débats qui doivent naître entre deux Puissances dont le droit est égal, & dont les intérêts sont différens.* Et sans cette opposition où seroit la possibilité de la résistance ? Le système des contre-forces sur lequel sont fondés tous les Gouvernemens mixtes n'a pas d'autre base.

Mais *le Despote emporte la balance.* Trouve-t-on beaucoup de Monarchies où la Puissance souveraine soit soumise à la céder ? *Il a de terribles moyens de se faire obéir ; & de terribles sujets de crainte :* en un mot, le tableau qu'offre ces Mémoires est celui d'une grande Anarchie, de la force, seule dominatrice, d'un pouvoir incertain tantôt redouté, tantôt foulé aux pieds par la multitude, exercé, soutenu, réprimé toujours avec violence. Or l'État déchiré par cette guerre intestine du Prince à ses Officiers, des Ministres aux Gens de Loi, & de la populace à tous, est un Gouvernement dissout. Si ce régime tumultuaire est le despotisme, convenons qu'il est inexact de le ranger, comme l'a fait le P. de Montesquieu, entre les formes régulières des Constitutions politiques.

H v

On conçoit l'indignation d'une âme noble pour des usages flétrissans ; quelquefois même le mépris que lui inspire la Nation qui s'y est soumise lui empêche de la juger impartialement ; son humeur prend alors le caractère de celle du Misantrope honnête dans une Société corrompue , & souvent un abus local devient à ses yeux un usage universel. M. de Tott , par exemple , attaque la perception des tributs en nature en disant : *Decent turbots qu'un Pêcheur apporte , on lui prend les dix plus beaux , & qui valaient seuls tout le fretin qu'on lui laisse* ; mais le malheur seroit encore plus grand si l'on saignoit la bourse du Tributaire lorsque ses filets ont été vuides. Voilà cependant l'image de l'impôt par tout où il n'est point assis sur le revenu. La conclusion la plus désespérante de l'Auteur est l'éternelle ignorance à laquelle la nature de leur langue a condamné les Ottomans. L'Arabe néanmoins dont elle dérive a bien autant de difficultés ; le Chinois fait aussi l'étude d'une vie entière , & ni les Arabes ni les Chinois n'ont été privés de connoissances. Observons que Piétro della Vallé dit que cette même langue Turque est aussi belle que facile. L'Histoire des Voyages n'est que celle des contradictions.

Les opinions pourront varier sur la manière d'interpréter les faits de ces Mémoires , sur les inductions à en tirer , sur les idées politiques qui en résultent ; celles que nous venons de soumettre au Public exigeroient

des preuves & des développemens ; nous sommes obligés de nous borner à leur indication, & de dire en finissant :

*Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti, si non his, utera mecum.*

(Cet Article est de M. Mallet du Pan.)

N É C R O L O G I E.

JEAN-CHARLES DE RELONGUE DE LA LOUP-TIÈRE, mort il y a quelques mois, étoit né à la Louptière, Diocèse de Sens, le 16 Juin 1724. Il s'étoit fait connoître avantageusement par des Poésies, dont la plupart ont paru dans divers Recueils. Ses Ouvrages sont plus agréables que volumineux. Des hommages aux talens & des madrigaux aux Belles lui avoient fait tout-à-la-fois une réputation de galanterie & d'honnêteté. Ce Journal a été si souvent le dépositaire de ses amusemens poétiques, qu'il est bien juste qu'on y consacre quelques lignes à sa mémoire; cet hommage, qui ailleurs seroit un acte d'équité, devient pour nous un tribut de reconnaissance.

De l'esprit, de la grâce, &, dans ses dernières années sur-tout, des vers bien tournés, le faisoient remarquer parmi nos Poètes Érotiques. Si ses succès n'ont pas été brillans, ses prétentions ont été bornées; & si on ne peut pas lui décerner les grands honneurs Litté-

H vj

raires, on ne peut pas l'accuser d'avoir fait de vains efforts pour y parvenir; en un mot, soit conscience, soit timidité, son talent & son ambition se sont bornés aux *Poésies Fugitives*.

Ce genre a toujours été cultivé par les Muses Françaises, & il semble propre surtout au génie national. Un peu ressemblant au vaudeville, né plutôt de la saillie que de la méditation, & tenant plus du monde que du cabinet, il a dû changer souvent de nuance & de caractère; outre qu'il a toujours naturellement dépendu des progrès de la Littérature & des variations de la langue, il a dû aussi prendre successivement la teinte des mœurs, des usages & de la mode. Aussi avons-nous une foule innombrable de poésies fugitives qu'on relit avec plaisir; & très peu de Poètes sont cités comme ayant excellé dans ce genre, parce que la plupart de nos Écrivains s'y étant plus ou moins exercés, on n'a pu s'y faire un nom qu'en y portant une physionomie particulière, ce caractère original, qui seroit du génie dans un genre plus élevé.

Marot est le premier qui s'offre ici à l'imagination. La grâce naïve, & le tour heureux de son style dans ses bons Ouvrages, lui prêtent tout le charme que la langue de son temps pouvoit donner à la poésie. Cet éclat d'un moment fut suivi d'une longue inertie. Jusques bien avant sous Louis XIV, aucun Poète ne porta dans les Poésies fugitives ce

caractère original qui identifie le souvenir du nom de l'Écrivain avec celui du genre dans lequel il a écrit. * La République Littéraire, sous le Dictateur Boileau, étoit occupée de trop grands intérêts, pour laisser aux Muses le temps de poursuivre ces grâces *Fugitives* ; il falloit effacer la rouille antique que le barbare Ronfard avoit imprimée à notre poésie ; il falloit fixer la langue ; avant de lui permettre, pour ainsi dire, de causer dans le monde, il falloit lui apprendre à parler le langage des Dieux.

Cette Muse fut ressuscitée par le voluptueux Chaulieu, dont les grâces négligées offrent encore un modèle à nos Poètes Érotiques. Voltaire, héritier de tous les talents, fut lui prêter des charmes nouveaux, lui donner une physionomie plus régulière & plus piquante à la fois. Enfin Gresset, contemporain de Voltaire, cueillit dans le même champ de nouveaux lauriers ; ils marchèrent tous deux dans le même sentier, sans être gênés l'un par l'autre. Ce qui prouve que Gresset y montra un talent original, c'est qu'on ne songea pas même à examiner lequel des deux avoit mieux réussi, tant il est vrai que, dans le même genre, souvent deux rivaux ont entre-eux une physionomie si dis-

* Sarazin, que nous ne citons point, mérita plus d'éloge que Voiture, qui dans son *élégant badinage*, mit encore plus de mauvais goût que d'esprit.

rincte, qu'on oublie même qu'ils sont rivaux.

Peut être, quoique éloigné de ses modèles, Dorat sera-t'il cité après eux, comme ayant montré un coin d'originalité dans quelques poésies très-piquantes, & qui n'ont guères d'autre défaut que de se trouver dans ses œuvres en trop nombreuse compagnie.

M. de la Louptière ne sera pas cité parmi les noms que nous venons de rappeler; mais ses poésies, quoique souvent foibles, seront lûes avec plaisir parmi leurs Ouvrages. On a peu de détails de sa vie privée. Il étoit de l'Académie de Châlons & de celle des Arcades de Rome. On a de lui les six premières Parties du *Journal des Dames*, de l'année 1761, & un Recueil de Poésies. Il ne se permit jamais l'esprit de l'épigramme, encore moins celui de la satire: il aima mieux célébrer les Grâces & l'Amour, que d'affliger l'amour propre & les talens.

(*Cet Article est de M. Imbert.*)

S P E C T A C L E S.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

LA troisième représentation de l'Opéra de *Dardanus* ayant été retardée par l'indisposition d'un Acteur, nous avons été forcé de

différer nous-mêmes le compte que nous avons à rendre de la musique de cet Opéra, & sur tout de l'impression générale qu'elle a paru faire sur les Spectateurs.

La seconde & la troisième représentation ayant beaucoup moins laissé à désirer dans l'ensemble de l'exécution que la première, on a paru goûter davantage & rendre plus de justice à plusieurs morceaux, dignes à beaucoup d'égards de la réputation du grand Maître qui en a fait la musique. On a applaudi au premier Acte l'air d'*Antenor*: *Dardanus a pour lui les cieux*; mais bien davantage & plus justement encore le superbe duo entre *Antenor* & *Teucer*, & le chœur qui lui succède, où le Compositeur a réuni au style le plus clair & à l'harmonie la plus pure, une expression majestueuse & toute l'énergie que demandoient les paroles de ce serment. L'air que chante *Dardanus* au second Acte: *Jour heureux, espoir enchanteur*, a obtenu & mérité les mêmes applaudissemens. On y a admiré cette mélodie, aussi douce que sensible, & cette grâce dans le chant & dans les accompagnemens, qui semblent caractériser particulièrement le talent de M. Sacchini. La Scène entre *Iphise* & *Dardanus*, dans le même Acte, mérite aussi des éloges. M. Sacchini a presque toujours rendu cette Scène, si difficile à traiter en récitatif, avec l'expression tour-à-tour sensible, timide & ingénue que demandoient les paroles charmantes que le

Poète a mises dans la bouche de cette Princesse, lorsqu'elle fait à *Dardanus*, qu'elle prend pour *Ismenor*, l'aveu de la passion qu'elle ressent pour ce Prince ennemi de son père. Le duo entre cette Princesse & *Antenor*, au troisième Acte, & les chœurs des Conjurés qui le terminent, ont paru avoir le caractère que demandoient les paroles & la situation. On a rendu la même justice à la ritournelle & au monologue de *Dardanus* lorsqu'il paroît dans la prison, au quatrième Acte. Le duo qu'il chante avec *Ismenor*: *Vole, Amour*, a plu par la fraîcheur & la grâce spirituelle des accompagnemens, qui semblent préparer la descente des Génies transformés en Amours, plus encore que par l'originalité du chant. Les airs de danse de ce Divertissement ont eu le plus grand succès, & l'on a applaudi sur-tout celui que danse Mlle Guimard & le Sieur Vestris.

Après avoir loué avec plaisir tous les morceaux dignes d'éloges que présente cette nouvelle composition de M. Sacchini, nous n'affecterons point de relever les défauts qu'on se plaît trop à rechercher dans cet Opéra. Nous croyons que M. Sacchini eût pu mieux faire; *Renaud* & *Chimène* l'ont prouvé; mais nous croyons en même temps qu'on juge cet Ouvrage avec trop de sévérité; que les reproches que l'on fait à son récitatif ne sont essentiellement justes que dans plusieurs parties du rôle d'*Ismenor*, auquel il n'a pas toujours donné, soit dans le chant, soit

dans les accompagnemens , cette couleur sombre & imposante en même-temps qui convenoit au caractère de ce Magicien ; & ce que nous croyons sur tout plus encore , c'est que le manque d'intérêt & de liaison entre les diverses parties de ce Poëme ont affoibli , bien plus encore que les négligences de la musique , le succès qu'on se plaçoit à attendre de la célébrité du Poëme & du mérite du Compositeur.

Il nous reste à rendre compte de l'exécution de cet Opéra. Mlle Maillard , qui , à la première représentation , avoit manqué de justesse & de précision dans le rôle d'*Iphise* , a joué , dans les autres représentations , avec des détails d'intelligence & de sensibilité qui lui ont mérité des applaudissemens. Le sieur Lainez a rendu celui de *Dardanus* avec l'intelligence qu'on lui connoît. Le rôle de *Teucer* a été joué deux fois par le sieur Larivée ; & des raisons de santé l'ont sans doute forcé d'abandonner ce rôle à la troisième représentation. Il y a été remplacé par le sieur Moreau , dont le zèle constant mérite la reconnaissance de l'Académie Royale de Musique , & doit lui assurer la bienveillance du Public. Le sieur Laïs a chanté le rôle d'*Antenor* avec le goût qui caractérise son talent.

Les chœurs & l'orchestre n'ont rien laissé à désirer dans l'exécution de cet Opéra.

Le Ballet du premier Acte , le premier qu'ait composé M. Gardel le cadet , nous a paru bien dessiné. On eût regretté davan-

rage le pas qu'il y dansoit avec Mlle Saunier, si cette Danseuse n'eût pas été remplacée par Mlle Zacharie, dont les progrès fixent chaque jour l'attention du Public de la manière la plus favorable. Le Ballet du second Acte a déplu généralement. Des Magiciens armés de baguettes, & s'en servant pour faire une espèce d'exercice qui ne pouvoit être que ridicule, ont fait sourire d'une manière assez marquée les Spectateurs, lorsque *Dardanus*, suspendant ces longues évolutions prétendues magiques, a dit :

C'en est fait; le succès passe mon espérance.

Nous sentons que le Compositeur a cru devoir conserver l'ancienne tradition dans la composition de ce Ballet; mais nous croyons que, avec un talent comme le sien, on ne doit point s'affujétir à ces vieilles conventions théâtrales, lorsqu'elles sont d'un effet au moins nul, & qu'il devoit les remplacer par des cérémonies telles à peu près que celles que décrivent nos Poètes en parlant des opérations magiques des Médées & des Circés; mais le défaut de ce Ballet a été réparé par la manière aussi gracieuse que piquante dont M. Gardel a traité le Ballet de la Prison. Il étoit difficile de présenter un tableau plus agréable, & d'y placer un pas de deux plus séduisant que celui qu'ont exécuté avec tant de grâces & de légèreté Mlle Guimard & le sieur Vestris. Le Ballet qui termine cet Opéra nous a paru d'une

composition riche & variée, seul effet qu'on doive attendre de ces sortes de Divertissemens.

Cet Opéra a été mis avec soin. La Décoration du premier Acte nous a paru d'un bon effet. Celle de la Prison, la même qui fut faite d'après le dessin de Piranèse, lorsqu'on donna cet Opéra pour la première fois, a toujours réuni les suffrages des gens de l'Art. Nous observerons cependant que les balcons, les rampes & le genre d'Architecture qu'elle présente, semblent plutôt offrir la vûe d'une de nos prisons modernes, que celle d'un Héros dans des temps si reculés.

(Cet Article est de la même main que l'Analyse du Poëme, imprimée dans le Mercure du 11 de ce mois.)

ANNONCES ET NOTICES.

LE petit Magasin des Enfans, ou les Etrennes d'un Père, &c., contenant un Cours complet & précis d'Éducation mis à la portée des Enfans des deux sexes, avec les Notions les plus exactes & les plus lumineuses sur la Religion, la Géographie, l'Histoire, la Morale, l'Histoire Naturelle, &c. suivi d'un Abrégé des Dieux & des Héros de la Fable, 2 Vol. in-12. Prix, 3 livres reliés, 2 livres brochés. A Paris, chez Fournier, Libraire, rue du Hurepoix, & Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardin.

Il y a plusieurs années que cet Almanach paroît avec succès.

On trouve aussi chez Fournier, ainsi qu'à Troyes, chez la Veuve Gobelet, Imprimeur du Roi, à Nogent-sur-Seine, & chez l'Auteur, à Nogent-sur-Seine aussi, un *Essai d'Arithmétique à l'usage des Enfants*, contenant les premiers Elémens de cette Science.

ALMANACH de Gotha. Prix, 3 livres, & avec son Supplément 3 liv. 15 sols. A Paris, chez Desnos, Libraire, Ingénieur-Géographe, rue S. Jacques.

On trouve aussi chez le même l'*Almanach nécessaire au Militaire*, où se trouvent les Cartes des Pays-Bas Autrichiens, François, & la Hollande. Prix, 4 liv. 10 sols, avec d'autres Almanachs, dont il distribue le Précis *gratis*.

*LETTRIS d'un Cultivateur Américain, écrites à W. S. Ecyer, depuis l'année 1770 jusqu'en 1781, traduites de l'Anglois par ***.* A Paris, chez Cuchet, rue & hôtel Serpente.

On connoît déjà cet Ouvrage par deux morceaux qui en ont été insérés dans le Mercure. Il offre des tableaux historiques des États-Unis, & des scènes touchantes, qui ne servent pas moins à peindre les mœurs de l'Amérique Septentrionale. On en rendra compte incessamment.

DEUX Portraits faisant pendans, Henri IV & le Czar Pierre Premier; le premier, d'après François Phorbus, gravé par Alexis Tardieu; le second, d'après Louis Caravague, premier Peintre du Czar, par P. G. Langlois. Prix, 6 liv. chaque.

On doit les plus grands éloges aux jeunes Auteurs de ces deux belles Gravures, pleines d'accord & d'énergie, & qui ne laissent appercevoir aucun des

défauts ordinaires à de jeunes Artistes. Le Portrait du Czar, qu'on reconnoît pour être parfaitement ressemblant, a été fait à Astracan en 1716. L'un & l'autre se vend chez M. Moreau le jeune, Dessinateur & Graveur du Cabinet du Roi & de son Académie Royale de Peinture, rue du Coq S. Honoré.

Chez le même Artiste, (M. Moreau) se distribue actuellement la treizième Livraison des *Figures de l'Histoire de France*. C'est une des plus intéressantes, & elle donne une nouvelle preuve de la brillante fécondité de son Auteur.

Portrait de M. le Marquis de la Fayette, commandant la Division Américaine au siège & prise de la Ville d'Yorck, par les Armées Combinées. peint par L. Lepaon, Peintre de Bataille de S. A. S. Mgr le Prince de Condé, gravé par N. Lemire, des Académies Impériales & Royales, &c. A Paris, chez l'Auteur, rue & porte S. Jacques, à côté du Café d'Aubertin, N°. 122. Prix, 12 liv.

Ce Portrait fait pendant à celui du *Général Washington*. Ces deux Estampes sont très-intéressantes, tant par le sujet que par le brillant de l'exécution.

Le même Artiste annonce au Public qu'il a fait à son Estampe de *la Crainte*, un changement qui motive davantage le sujet. Cette Estampe est très-agréable; elle fait pendant au *Verrou*. Le prix est de 9 liv. Il en a de coloriées, comme le Tableau, d'un prix différent pour les personnes qui en désireront. L'on trouve chez lui le *Temple de Gnide*, de M. de Montesquieu, orné de dix Gravures, de format grand in-8°, & autres Estampes.

La Nymphe au Bain. — La Nymphe sortant du Bain, deux Estampes gravées d'après Bonnicu, Peintre du Roi, par C. F. Lécossier. Prix, 1 liv.

chaque. A Paris, chez l'Auteur, maison d'un Bon-tonnier , rue des Vieilles-Étuves S. Honoré.

Le Repos des Nymphes, Estampe de 13 pouces de haut sur 17 de large, gravé d'après Amiconi, par M. Legrand. Prix, 6 liv. en noir; coloriée, 12 liv. A Paris, chez Crépy, Marchand d'Estampes, rue S. Jacques, N^o. 252.

Cette Estampe est destinée à servir de pendant à *Diane au bain*.

SEIZIÈME Chapitre du Voyage de la Sicile.
A Paris, chez M. Houel, Peintre du Roi, rue du Coq-Saint-Honoré, à côté du Café des Arts.

Ce Chapitre traite seulement du Théâtre de Taormine, que l'Auteur a trouvé assez conservé pour le considérer comme un monument essentiel & propre à faire connoître ce genre d'édifices chez les Anciens. La première Planche représente l'aspect de ce Théâtre vu au Midi, où est la face principale. Cette Estampe le fait connoître presque entièrement d'un seul coup-d'œil, en réunissant les avantages d'un Dessin géométral & deux Vûes perspectives; par la hauteur modérée où l'Auteur a mis le point de vûe, on voit le dedans & le dehors de cet Édifice en même-temps. La seconde Planche présente essentiellement la Vûe intérieure de son avant-scène, de son orchestre, de toute l'étendue du terrain incliné où étoient les gradins de ce Théâtre: de ce point de vûe on voit en deçà de l'avant-scène les environs de la Ville de Taormine, & au-delà le mont Etna, qui domine tout ce qui l'environne, quoiqu'il soit sur le plan de l'horizon de ce tableau, ce qui prouve son extrême élévation. La troisième Planche présente le plan du rez-de-chaussée de cet Édifice, & en fait connoître les souterrains & les autres particularités intéressantes. Le deuxième Plan occupe la quatrième

Planche; il sert à développer ce que ce Théâtre a de plus important intérieurement & extérieurement. Le troisième & dernier Plan fait connoître les parties supérieures de ce Théâtre; & la dernière & sixième Planche présente deux coupes chacune dans un sens opposé; elles font connoître, selon la plus grande vraisemblance, d'après ce qui reste de cet Edifice, l'ordonnance de l'Architecture qui décoroit son intérieur. On y voit la scène exactement rétablie, les Acteurs mis en action tels qu'ils étoient au jour des grandes représentations. On trouve expliqué dans le texte les différens usages que l'on faisoit de ce Théâtre lorsqu'on y représentoit des Tragédies, des Comédies ou autres Drames.

On ne doit pas cesser d'encourager M. Hœuer à poursuivre une Entreprise si utile aux Amateurs de l'Antiquité.

JOURNAL de Violon, dédié aux Amateurs, Numéro 12. Ce Journal, composé de Duos, peut servir aussi pour deux Violoncelles. Prix, séparément, 2 liv. Abonnement 15 & 18 liv. A Paris, chez le sieur Bornet l'aîné, Professeur, & Marchand de Musique, au Bureau de Loterie, rue des Prouvaires, près Saint Eustache.

L'accueil que le Public a fait à ce Journal, qui paroît le premier de chaque mois avec une exactitude scrupuleuse, engage l'Auteur à le continuer l'année prochaine aux mêmes conditions.

ENCRE du Sieur Salmon, approuvée par l'Académie Royale des Sciences, & autres objets de Papeterie, &c. A Paris, au Portefeuille Anglois, rue Dauphine, vis-à-vis celle d'Anjou, n°. 26.

Nous avons déjà annoncé l'Encre & divers autres objets du même Magasin, tels que du Papier battu

& lavé pour la Musique & le Dessin, Portefeuilles en maroquin, à soufflet & à écritoire, Nécessaire de poche & pour la toilette, Encre de toutes couleurs & sympathiques, &c. Le même Marchand prévient que l'on trouvera chez lui, pour les Étrennes, de très-jolies Écritoires à nécessaire & autres, aussi-bien que des Boîtes ornées & garnies de papiers, enveloppes, cire de toutes couleurs & à odeur, &c. Il entreprend aussi les Boîtes avec compartimens les plus compliqués, tant pour le filet que pour broder, couvertes & enjolivées dans le goût qu'on desirera.

ERRATA du Numéro 50. Page 93, Article Quadrille des Enfans, par M. Berthaud, au lieu de 24 Figures, lisez 84.

ERRATA du Numéro 51. Page 109, ligne 28, au lieu de croire, lisez penser. Page 111, ligne 7, un soupir mystérieux, ôtez mystérieux.

Pour les Annonces des Titres de la Gravure, de la Musique & des Livres nouveaux, voyez les Couvertures.

T A B L E

<i>V</i> ERS qu'on insulera com- me on voudra.	145	Sur les Tunes & les Tar- tars,	152
Charade, Enigme & Logo- gryphe,	147	Nécrologie,	179
Mémoires du Baron de Tott,		Académie Roy. de Musiq.	182
		Annonces & Nouvelles,	237

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 23 Décembre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 22 Décembre 1784. GUIDI.

